

UNIVERSITÉ FOUAD I^{ER}

Ba
HERM

RAPPORT

SUR LES

FOUILLES D'HERMOUPOLIS OUEST

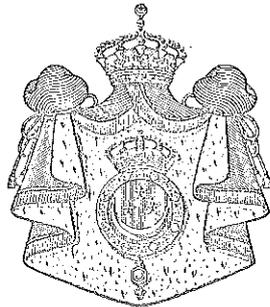
(TOUNA EL-GEBEL)

PAR

SAMI GABRA

AVEC LA COLLABORATION

DE ÉT. DRIOTON, P. PERDRIZET, W. G. WADDELL



LE CAIRE

IMPRIMERIE DE L'INSTITUT FRANÇAIS

D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE DU CAIRE

—
1941

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
AVANT-PROPOS, par Sami GABRA.....	v
INTRODUCTION, par Paul PERDRIZET.....	ix
CHAPITRE PREMIER. — DESCRIPTION DU SITE (pl. I, II), par Sami GABRA.....	1 à 3
CHAPITRE II. — COUR DE PETOSIRIS, par Sami GABRA.....	5 à 9
CHAPITRE III. — SECTEUR EST. LE MONUMENT FUNÉRAIRE DE PADYKAM ET DE SA FAMILLE (pl. III à VII, LI), par Sami GABRA.....	11 à 27
CHAPITRE IV. — LA FRISE D'ÉCRITURE ÉNIGMATIQUE DU TOMBEAU DE PADYKAM, par Ét. DRIGON.....	29 à 37
CHAPITRE V. — LA MAISON 24 (pl. VIII à X, X bis à XVII), par Sami GABRA.....	39 à 50
CHAPITRE VI. — TEMPLES ET MAISONS FUNÉRAIRES D'ÉPOQUE MÉRO-ROULANTE (pl. XVIII à XLIX), par Paul PERDRIZET.....	51 à 105
I. — LES TEMPLES :	
Temple funéraire de Petosiris.....	51
Temple 1.....	54
— 2, 3.....	59
— 4, 5.....	60
— 6.....	63
— 8, 10.....	64
— 11, 12, 13.....	65
— 17.....	66
II. — LES MAISONS :	
Maison funéraire 1, dite maison d'Isidôra.....	67
— 2.....	72
— 3, dite de l'enlèvement de Corè.....	73
— 4, dite du cratère dionysiaque.....	76
— 5.....	79
— 6, épigrammes funéraires : <i>Le mort qui sentait bon</i>	80
— 7.....	87
— 8, 9.....	88
— 10, 11.....	89
— 12.....	90
— 13, dite d'Aurélios Pétésé.....	90
— 14.....	94
— 15.....	96
— 16.....	97
— 18.....	100
— 19.....	101
— 20.....	102
— 22.....	103
— 23, dite du cheval de Troie.....	103
— 24.....	104
CHAPITRE VII. — FUNERARY EPITAPHS (pl. L), by W. G. WADDELL.....	107 à 109
1. — Epitaph of Harpalus and his son Achilles.....	107
2. — Epitaph of Menodorus.....	109

AVANT-PROPOS

PAR

SAMI GABRA

PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ FOUAD I^{er}.

En février 1928, époque à laquelle je remplissais les fonctions de Conservateur-adjoint au Musée Égyptien, je fus délégué par le Service des Antiquités pour effectuer une tournée d'inspection à Touna el-Gebel.

La vue de ces koms élevés et nombreux, recouverts de tessons et de débris de poteries peints ou sculptés, me suggéra l'idée qu'il était temps d'explorer ce site, trop exposé aux convoitises des fouilleurs clandestins.

Dès mon retour au Caire, je soumis à Monsieur Lacau, Directeur général du Service des Antiquités, un projet de fouilles dans le voisinage du temple-tombeau de Petosiris, découvert par G. Lefebvre et publié par lui en 1921.

Ce projet fut favorablement accueilli par le Service des Antiquités mais, à cette époque, l'insuffisance de crédits était une entrave à sa réalisation. Il fut cependant accepté deux ans plus tard par le Conseil de la Faculté des Lettres, lors de mon transfert à l'Université Égyptienne.

Les crédits nécessaires furent obtenus grâce à l'aimable dévouement du Docteur Taha bey Hussein, alors doyen de la Faculté des Lettres.

D'autre part, le Service des Antiquités me prêta le plus généreux concours; il voulut bien déléguer à Touna son énergique inspecteur Hakim eff. Abou Seif qui, ayant travaillé pendant huit ans dans la région, pouvait nous rendre les meilleurs services.

M. E. Baraize, Directeur des Travaux du Service, mit aimablement à ma disposition un Décauville et une équipe d'hommes bien entraînés. En février 1931, nous pûmes commencer les fouilles, mais je m'aperçus vite que l'ampleur du travail exigeait un renfort de matériel qui me fut gracieusement fourni par M. H. Chevrier, Directeur des Travaux à Karnak.

M. P. Lacau a visité maintes fois notre chantier. Sa première visite eut lieu en avril 1931, à la fin de notre première campagne; il était accompagné de M. E. Baraize, venu pour étudier sur place le plan de restauration des maisons peintes.

Grâce au bienveillant concours de M. Lacau, nous avons pu restaurer la plus grande partie des maisons peintes et des monuments en pierre. Il nous a également obtenu la collaboration d'un spécialiste, M. Stachel, qui a réussi à transporter les fresques d'OEdipe et d'Électre, découvertes en 1933, au Musée du Caire où elles sont exposées dans la Salle gréco-romaine. La restauration des monuments a été réalisée par Mohamed eff. Ibrahim, Directeur-adjoint des Travaux. Les motifs de décoration murale des maisons ont été reproduits à l'aquarelle, lors de leur découverte, par Youssef eff. Khafagy, dessinateur du Musée, qui a collaboré au travail de photographie.

C'est à l'obligeance de MM. Gauthier, Engelbach, Brunton et Guéraud que je dois l'exécution d'une grande partie de mon service photographique. Celle-ci a été assurée avec maîtrise par le Chef de l'atelier de photographie du Musée, Ismail eff. Chéhab. Youssif eff. Khafagy a pris part par la suite au service photographique. Abdel Hakam eff. el-Alem, licencié de l'Université Égyptienne (Section d'Égyptologie), m'a utilement secondé depuis les débuts des fouilles dans la partie administrative, qui n'est pas à négliger, et dans d'autres travaux techniques. Le plan général a été fait par les soins du Survey. Les plans de maisons et des temples par A. Badawy. Nous leur adressons nos vifs remerciements.

La publication des premiers résultats de notre campagne⁽¹⁾ nous a valu

(1) VOIR SAMI GABRA, *Annales du Service des Antiquités*, XXXII (1932), p. 58 et suiv.

de nombreuses visites d'égyptologues et d'hellénistes. M. Ét. Drioton, alors Conservateur du Musée du Louvre et actuellement Directeur du Service des Antiquités, a bien voulu s'intéresser, dès son arrivée au champ de fouilles, à l'inscription cryptographique et se charger de la publier; il m'a aussi rendu d'éminents services en relisant mes collations.

Pour la partie gréco-romaine, j'ai bénéficié du précieux concours de P. Perdrizet, Membre de l'Institut, Professeur à l'Université de Strasbourg.

M. P. Jouguet, alors Directeur de l'Institut français d'Archéologie a bien voulu relire et annoter le manuscrit de notre regretté collaborateur⁽¹⁾.

M. W. G. Waddell, Professeur à l'Université Fouad I^{er}, a accepté d'étudier les épitaphes d'Harpale et de son fils Achilles, et je l'en remercie.

Les planches en couleur feront l'objet d'une publication postérieure étant données les difficultés actuelles.

M. le Professeur Junker, Directeur de l'Institut d'Archéologie de l'Université Égyptienne, m'a aussi témoigné une généreuse sollicitude et je lui dois de nombreuses suggestions pour l'étude des textes ptolémaïques du Temple de Padykam.

Le regretté Paul Graindor, alors Professeur à l'Université Égyptienne, a été délégué en 1931 par le Doyen de la Faculté, pour s'occuper des inscriptions grecques, notamment de l'inscription d'Isidóra⁽²⁾.

(1) Les notes de M. Pierre Jouguet sont toujours placées entre crochets droits, et suivies des initiales P. J.

(2) Voir P. GRAINDOR, *Bulletin de l'Institut français d'Archéologie orientale*, XXXII (1932), p. 97 et suiv.

CHAPITRE PREMIER.

DESCRIPTION DU SITE

PAR

SAMI GABRA.

Nous référant à l'inscription 125 du temple-tombeau de Petosiris ainsi conçue :

«Ô vivants, actuellement sur terre, venant sur cette montagne et tous ceux qui viendront (dans l'avenir) vers le temple des *Esprits supérieurs* pour implorer d'eux des faveurs, dites... etc. ⁽¹⁾...»

nous avons, dès le début de nos travaux, deux problèmes à résoudre :

1° La recherche des monuments dont on présumait l'existence, soit le quartier des *Esprits supérieurs*, soit d'autres temples ayant appartenu à d'autres prêtres du Sacerdoce de Thot;

2° Empêcher le sable d'envahir le monument de Petosiris (pl. I, 1) et pour cela pratiquer une large percée dans la colline qui entourait le monument afin de permettre une ventilation régulière qui fera circuler le sable constamment rapporté par le vent du désert libyque.

Pour rechercher la solution de ces deux problèmes, nous avons, dès le début de notre première campagne, porté nos efforts vers la colline située au sud de Petosiris, tout en procédant à des sondages à l'Est et à l'Ouest, afin d'étudier le type des monuments existant et de fixer, pour l'avenir, leur mode de dégagement.

Dès maintenant, nous pouvons dire que nous avons eu la satisfaction de retrouver le quartier des *Esprits supérieurs* avec le Grand temple, l'enceinte, les galeries souterraines consacrées aux ibis et aux singes, mais ces découvertes, ayant eu lieu dans

⁽¹⁾ G. LEFEBVRE, *Tombeau de Petosiris*, 2^e partie, *Inscrip.* 125 .

notre cinquième saison de travail, feront l'objet du second volume de notre publication.

Le présent volume traitera des résultats de nos fouilles dans la nécropole d'Hermoupolis à Touna el-Gebel, pendant les quatre premières années de nos travaux.

A la fin de cette période, nous avons pu constater que nous étions en présence d'une ville funéraire, bien délimitée, dont les constructions datent en majeure partie de l'époque gréco-romaine (du III^e siècle avant J.-C. jusqu'au III^e siècle après). Il faut cependant noter que les monuments égyptiens figurent honorablement dans cet ensemble.

A mesure que nos travaux se développaient, le plan de la ville apparaissait de plus en plus clairement.

Immédiatement derrière le temple de Petosiris, s'ouvre une vaste cour (pl. I, 2) où sont rangés les monuments des notables; ce sont des temples en pierre calcaire, de style ptolémaïque. Cette cour communique par une ruelle étroite avec une autre place bordée de monuments à colonnes évoquant le temple d'Isis à Pompéi.

Plus loin, vers le Sud, des ruelles pittoresques étalent leurs maisons modestes en brique crue, avec leurs escaliers extérieurs reposant sur des voûtes et rappelant les villages égéens (pl. II, 1).

Au cours des siècles, la crise du logement s'était sans doute fait sentir dans la nécropole car les Hermopolitains eurent recours au remploi des monuments existant ou à l'encombrement des rues par des maisons modestes. Nous avons noté plusieurs exemples de ces remplois. Le procédé habituel consistait à ajouter une pièce en brique devant la façade du monument de façon à modifier son entrée. Le pronaos ou pièce extérieure, ordinairement réservé aux visiteurs fut transformé en charnier.

En dehors des modifications subies dans leurs plans, par les monuments de la nécropole, ceux-ci n'ont pas échappé aux méfaits des voleurs de tous les temps.

Dans le temple n° 2, par exemple, nous avons noté deux brèches; l'une sur le toit et l'autre dans la paroi est du mur: la première est contemporaine, elle eut pour témoin un de nos ouvriers, déjà âgé, qui nous a relaté les faits et cité les principaux objets volés.

L'autre brèche, soigneusement taillée à hauteur d'homme, dans le mur, remonte à l'antiquité.

Le vol, dans l'antiquité, était pratiqué avec cynisme et minutie. Ainsi, le sarcophage de Padykam, prêtre de Thot, déposé dans le puits n° 1, situé dans la cour de Petosiris, fut vidé de son contenu et scellé à nouveau. Il paraissait intact quand nous le découvrîmes.

En dépit des difficultés inhérentes au site: hauteur des collines, modifications apportées à la topographie par les empiètements des sépultures postérieures, reconstruction sur les terrasses des monuments déjà existant, nous avons pu, après quatre

saisons de travail, dégager trois secteurs bien délimités, reliés entre eux, et reconstituant l'aspect ancien du site.

Ces secteurs sont :

- 1° Cour de Petosiris, désignée dans notre livre par les lettres C. P. ;
- 2° Secteur Est désigné par S. E. (pl. II, 2) ;
- 3° Secteur Sud : S. S.

Les monuments édifiés dans ces différents secteurs présentent une remarquable continuité à travers la période allant du III^e siècle avant l'ère chrétienne jusqu'au III^e siècle après. Nous sommes en présence d'une documentation précieuse car elle nous offre une image saisissante de la vie sociale en province et des rapports culturels gréco-égyptiens. Nous voyons revivre devant nous une époque de transition, caractérisée par l'hésitation et le syncrétisme. Le mythe d'Osiris se confond avec celui de Dionysos ; dans le domaine artistique, les motifs grecs et asiatiques alternent avec les motifs égyptiens.

Ainsi, dans le temple 1, la fenêtre à treillis en miniature, d'importation asiatique, est surmontée du soleil ailé, et des neuf *uræi* ; dans la maison d'Isidôra, le lit funéraire, flanqué de deux colonnes torsées soutenant une alcôve en forme de conque, est décoré dans sa partie inférieure par une peinture représentant un lion étendu, mélange caractéristique de l'école alexandrine et du style classique égyptien.

Nous pouvons encore citer, parmi les nombreux exemples de syncrétisme, la maison 21 dont la façade en forme de pylône égyptien s'agrément de fenêtres de style égéen. Cette maison se compose de deux pièces. Dans la première, le soubassement imite le revêtement de marbre et la brèche, employés dans la décoration alexandrine ; les murs de la salle intérieure, ou sanctuaire, évoquent les rainures de la fausse porte égyptienne de l'Ancien Empire. La défunte est revêtue tantôt de la robe collante égyptienne, tantôt de la tunique grecque.

Les fresques d'Œdipe et de l'enlèvement de Proserpine sont le prélude du symbolisme chrétien.

Alexandrie, carrefour du monde civilisé méditerranéen, alimente et fixe les tendances artistiques de l'Égypte et de sa province.

Les motifs de polygones et de pourpres qui décorent les maisons païennes d'Her-moupolis (Touna el-Gebel) se retrouveront plus tard dans les chapelles des monastères, les églises et même les mosquées d'Égypte.

CHAPITRE II.

COUR DE PETOSIRIS

PAR

SAMI GABRA.

Poursuivant nos travaux au début de l'hiver 1932, nous avons mis à jour un puits funéraire situé à 27 m. 50 au sud du temple 1. Le puits, une fois dégagé de la colline du sable qui le couvrait, présentait toutes les apparences d'une sépulture inviolée. Sa margelle était encore fermée par les dalles en calcaire blanc.

La margelle forme un carré de 1 m. 50 de côté, et le puits mesure 9 m. 50 de profondeur. L'entrée est orientée vers le nord et conduit à quatre salles taillées dans le roc⁽¹⁾.

La plus grande salle se trouve dans l'axe de l'entrée; ses dimensions sont de 3 m. 10 sur 2 m. 30. Les trois autres salles sont placées l'une à droite et deux à gauche de la salle centrale; elles étaient remplies de corps mal momifiés posés à même la terre; leur contenu ne présentait aucun intérêt. Seule la chambre principale renfermait un sarcophage anthropoïde en calcaire dont les bords étaient encore scellés. Il y avait lieu de croire que ce sarcophage renfermait une momie intacte mais notre déception fut grande lorsque, l'ayant ouvert, nous constatâmes qu'il était vidé de son contenu.

Il semble que la violation de cette sépulture remonte à l'époque gréco-romaine; elle fut pratiquée probablement par des soldats qui faisaient partie d'un bataillon de garde-frontière, et qui vivaient tout près de là.

D'après l'examen des momies déposées çà et là dans les autres salles, il semble d'après leurs grandes tailles qu'elles devaient être celles des soldats qui s'étaient servi de ce puits comme sépulture.

Le sarcophage anthropoïde, avec sa cuve peu profonde, portait les traces d'une

⁽¹⁾ Ce puits figure sur la planche I, 2.

inscription effacée (fig. 1). Le couvercle est du type ptolémaïque; il mesure 1 m. 80 de long et 0 m. 64 de large.

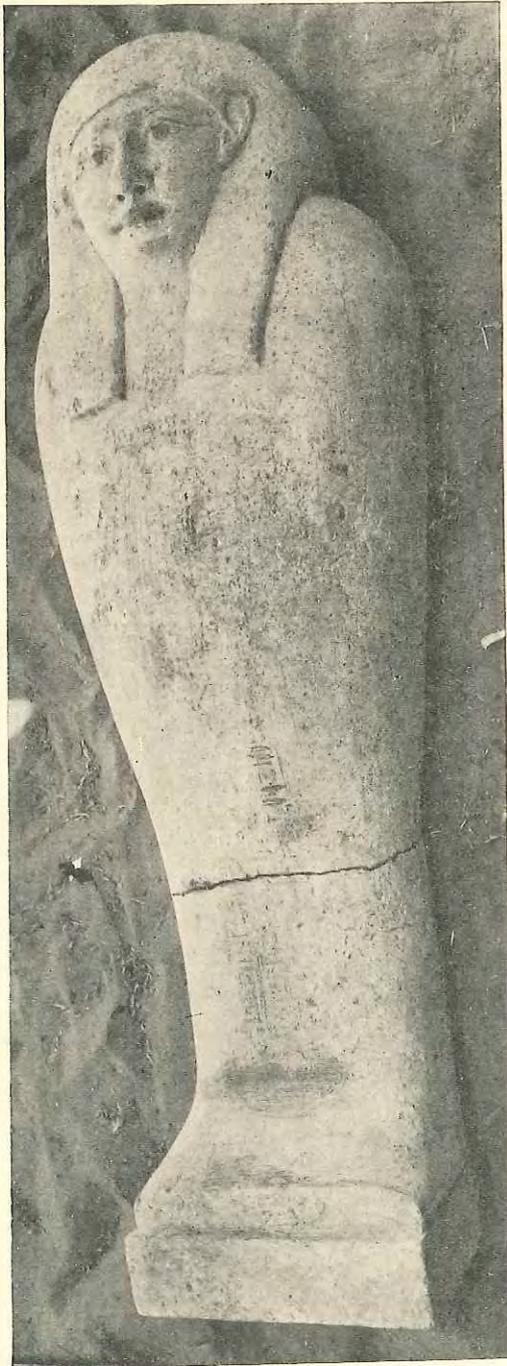


Fig. 1.

Heureusement ce même texte, tracé à l'encre et effacé sur la pierre, a été répété sur un fragment de couvercle d'un sarcophage en bois qui devait être à l'intérieur.

Voici le texte trouvé sur le morceau en bois qui faisait partie du couvercle :



Le beau chanteur, le disculpé, né de la dame Tadykam, fils de Dhouty-Iou, prêtre de Thot-Ka, le disculpé, prêtre du temple *Khemenou-pa-Maket*.

Le titre :

Hem-Neter Thot-Ka :

«Prêtre de Thot le taureau», est une épithète de Thot, taureau de Mâat (voir BOYLAN, *Thot the Hermes of Egypt*, p. 198).

Dans une des galeries souterraines déblayée par nous en 1937, et consacrée aux momies de l'Ibis, nous avons trouvé des squelettes et des têtes de taureaux momifiés. La présence de pareilles momies fait sans doute allusion à l'épithète de Thot taureau de Mâat.

Le mot :

Khemenou-pa-Maket.

Ce mot pris dans un sens restreint signifie : la ville des huit, la protectrice;

(1) : *dj sema nefer*, est un surnom de Thot qui par sa musique et sa danse apaise la fureur de la déesse de la Nubie (JUNKER, *Onuris Legende*, p. 162-163).

mais il peut avoir un sens plus large et signifier la nécropole. Voir l'exemple donné par GAUTHIER, *Dict. géogr.*, t. III, p. 85 :

«La maîtresse de la protection se dit pour une des nombreuses désignations de la tombe ou de la ville des tombes de la nécropole.» Le mot composé *Khemenu-pa-Maket* est un nom par apposition; le *t* dans le mot *maket* est abusif.

L'épithète sert à désigner la partie ouest de la ville d'Ashmounein réservée à la nécropole. Cette région est séparée de la première par le Bahr el-Youssif. Chez les anciens, comme chez les modernes, lorsqu'il y a des localités qui portent les mêmes noms, on ajoute une épithète distinctive à la fin du mot (voir les exemples donnés par GAUTHIER, *Dict. géogr.*, t. I, p. 55 et suiv.).

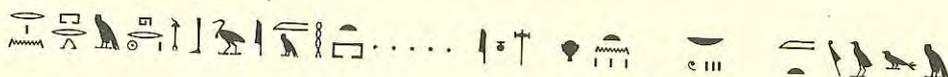
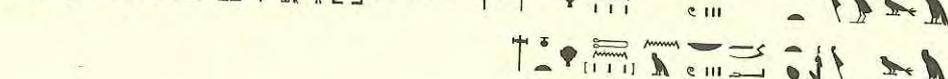
De nos jours, dans le district de Mallaoui, centre des fouilles de l'Université égyptienne, on trouve le nom «Deirut» employé plusieurs fois comme nom de localités. Pour distinguer ces localités, on ajoute à la fin du mot une épithète; nous trouvons ainsi le mot Deirout pour désigner le chef-lieu du district; le mot «Deirut oum Nakhla» (= celle qui possède le palmier) pour désigner un village au nord de Mallaoui.

Nous pensons que le mot *Khemenu-pa-Maket* précité nous est ici révélé pour la première fois. Nous le retrouvons ensuite dans le temple funéraire de Padykam, et sur les sarcophages de plusieurs fonctionnaires trouvés aussi dans nos fouilles. Dans tout ce texte, les prêtres fonctionnaires portent les titres de «Scribe à *Khemenu*» et «maître des comptes et scribe royal à *Khemenu-pa-Maket*».

Si nous admettons le sens proposé, à savoir qu'il existe deux localités *Khemenu* dans le 15^e nome de Thot: l'une à l'Est, la capitale, l'autre à l'Ouest, la nécropole avec ses domaines et villes avoisinantes, nous aurons l'explication longuement recherchée du mot copte $\omega\mu\omicron\gamma\eta\eta$ ^B et aussi celle du duel arabe ashmounein (c'est-à-dire deux *Khemenu*), qui est employé pour désigner le nom moderne du 15^e nome.

Pour plus de clarté, nous avons jugé bon de donner ici les variantes de notre texte :

Abréviations :
L. = LEPSIUS, *Totenb.*, ch. 72.
Pet. = *Petosiris*, *Ins.*, 151/152.
Padj. = *Padj sm' nfr.*

L. 
Pet. 
Padj. 

Chapitre pour la sortie pendant le jour, et l'ouverture d'un (chemin) à travers l'Imhat...

L. 

Pet. 

Padj. 

[sans péché] Tâchez de vivre jusqu'à l'éternité sans limite.

L. 

Pet. 

Padj. 

Vous m'avez préparé une voie vers la terre; je resplendis en vos formes.

L. 

Pet. 

Padj. 

Que je sois muni de vos charmes, que je sois jugé d'après votre jugement.

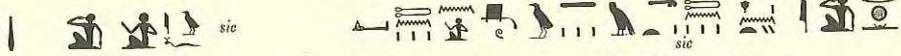
L. 

Pet. 

Padj. 

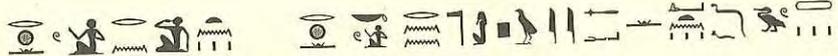
Délivrez-moi du crocodile de ce pays de Maatou. Je suis muni de charme. Donnez-moi ma bouche.

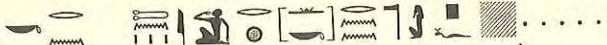
L. 

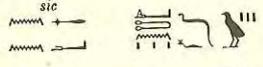
Pet. 

Padj. 

Avec sa parole, faites que mes offrandes soient placées devant vous.

L. 

Pet. 

Padj. 

Je connais votre nom. Je connais le nom de ce grand dieu à qui vous faites des offrandes.

CHAPITRE III.

SECTEUR EST.

LE MONUMENT FUNÉRAIRE DE PADYKAM ET DE SA FAMILLE

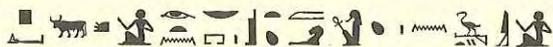
PAR

SAMI GABRA.

Le monument de Padykam se trouve dans un autre secteur situé à 72 mètres en droite ligne de l'angle est du monument de Petosiris.

Notre présence en cet endroit éloigné fut le résultat du sondage que nous fîmes dans l'emplacement réservé aux déblais. Ce sondage nous a permis de mettre à jour les restes d'un temple-tombeau fort ruiné qui rappelle par maints détails celui de Petosiris, mais nous pensons que ce monument appartenait à une famille de fonctionnaires de moindre importance qui vivaient à une époque postérieure.

Voici les noms et les titres des occupants :



Padykam, né de la dame Istemhat, fils de Dhoutyiou.

Titres :



Scribe de la ville Khemenou (Hermoupolis Magna), scribe royal comptable de tous les biens dans la province de Khemenou pa Maket — «Khemenu-Ouest la protectrice», comme nous l'avons expliqué plus haut.

Le père de Padykam porte les mêmes titres que son fils :



(*Dhoutyiou*) fils du scribe royal comptable des biens de la province de Khemenou pa Maket, Nécropole d'Hermoupolis-Ouest, *Dysihor* fils de la chanteuse de la déesse *Nehemaouit*⁽¹⁾ *Tadjkam*.

D'après les inscriptions que nous venons de mentionner, les membres de la famille de Padykam portaient seulement le titre de scribe dans la capitale du 15^e nome Khemenou, tandis qu'ils assumaient des charges administratives et financières d'une plus grande importance dans l'autre partie du nome connue sous le nom *Khemenou-pa-Maket* «Khemenou la protectrice», située sur la rive ouest de Bahr el-Youssif.

La famille de Padykam semble être originaire du Delta. Le nom de Padykam signifie «don du taureau noir», le taureau Kem étant adoré à Atribis, capitale du 10^e nome dans le Delta. Cette famille de souche égyptienne a dû être remplacée pendant les moments de troubles sous Ptolémée IV et Ptolémée V par un haut fonctionnaire d'origine syrienne *Pa Khar* «le Syrien», car le nom de ce personnage étrange a été trouvé par nous sur une statue en granit noir placée dans le puits près de l'entrée. Chose étonnante, nous n'avons rien trouvé d'autre à l'intérieur du puits de ce haut fonctionnaire.

DESCRIPTION DU MONUMENT DE PADYKAM.

(Planches III, IV, V, VI.)

Le monument se compose d'un pronaos mesurant 10 mètres de long sur 3 m. 90 de large. Il est de forme rectangulaire avec façade formée de 4 piliers entre deux antes, d'une chapelle carrée au milieu de laquelle se trouve le puits funéraire. La chapelle mesure 8 mètres de long sur 5 mètres de large. On a accès au pronaos qui est orienté vers le Nord par un escalier de trois marches longues et basses bordé d'une rampe.

Les inscriptions sont gravées en relief en creux tout le long des parois du pronaos.

La chapelle, fort démolie, était décorée, d'après le peu qui en reste, par des scènes peintes pareilles à celles qui se trouvaient sur le soubassement de la chapelle de *Dhouty-f-Ankh* dans le temple-tombeau de *Petosiris* (voir la scène du débarquement de troupeau).

⁽¹⁾ La déesse *Nehemaouit* est une associée de *Thot*; elle est représentée parfois avec une figure coiffée d'un sistre; elle s'identifie aussi avec la déesse *Hathor* et, comme elle, porte le titre de fille du soleil (voir *MAX MULLER, Egypt. Myth.*, p. 141; et *LANZONE, Dizion. di Mitologia*, tav. LXXIV).

Chose curieuse, l'inscription cryptographique de Padykam, qui sera commentée ci-après par le Directeur Général des Antiquités, É. Drioton, semble avoir été tirée du décor de soubassement de la chapelle de Petosiris, mur nord, côté est.



Fig. 1.

Comme le monument de Petosiris, celui de Padykam est précédé d'une avenue dallée mesurant actuellement 8 m. 20 de long sur 3 mètres de large. On y voit encore les traces de l'autel placé sur le côté est.

Le monument de Padykam a dû être détruit à une date récente par des indigènes en quête de blocs de calcaire pour faire de la chaux. Des morceaux inscrits ou sculptés qui provenaient du soubassement de cet édifice ont été trouvés à quelques kilomètres de notre site dans les maisons du village de Touna et remises par nos soins, autant que faire se pouvait, à leur place primitive.

Malgré ces analogies dans le décor et dans l'architecture, le monument de Padykam diffère de celui de Petosiris par son pronaos qui fait partie intégrante de la construction tandis que celui de Petosiris a été ajouté postérieurement⁽¹⁾. En outre, la présence d'un escalier encadré de deux rampes arrondies évoque déjà le style ptolémaïque. Ces remarques nous autorisent à donner au monument de Padykam une date postérieure à celle de Petosiris.

Avant d'exposer les quelques textes qui couvrent les parois des murs, passons tout d'abord à l'étude des objets trouvés en cours de déblaiement.

En nettoyant le pronaos et la chapelle, nous avons constaté qu'ils avaient servi de sépulture pendant les deux premiers siècles ap. J.-C. Le sol était jonché de sarcophages romains et, sous le dallage du pronaos, nous avons trouvé la momie d'une femme (fig. 1), qui devait être une prêtresse ou une magicienne, à en juger par la collection curieuse de fioles et d'objets en miniature tels que vase lustral, tabouret, coupe, pierres en schiste, chaises en plomb (fig. 2). Une pièce de monnaie trouvée avec la momie portant l'effigie d'Antonin le Pieux, nous a permis de préciser la date de la violation du pronaos. Le puits a dû être violé à une date antérieure, si l'on en juge par les styles des masques trouvés sur les corps. Ces masques représentent les coiffures en vogue dans le 1^{er} siècle après J.-C., avec le diadème posé sur le chignon, les boucles encadrant le visage comme au temps de César⁽²⁾.

Le puits se composait originairement de deux salles: la première, placée à droite de l'entrée, mesure 6 m. 30 de long sur 4 m. 85 de large; elle renferme encore trois sarcophages anthropoïdes sans inscription, alignés de l'Est à l'Ouest, têtes au Nord et pieds au Sud. Le premier sarcophage mesure 2 m. 20 de long sur 0 m. 95 de large. Le second, 2 m. 60 sur 1 m. 30; et le troisième 2 m. 51 sur 1 m. 24. La profondeur des trois sarcophages varie entre 0 m. 60 et 0 m. 70, chaque sarcophage est séparé de son voisin par un petit mur en pierre; il est placé dans une logette.

La deuxième chambre se trouve en face de la première, à gauche de l'entrée. Elle semble avoir appartenu à la mère de Padykam, *Istemhat*. Elle mesure 4 m. 40 sur 3 m. 40. Le sarcophage est placé, la tête au Nord et les pieds au Sud; il mesure 2 m. 42 sur 1 m. 04; il contenait les restes d'une momie de femme.

Le puits a été agrandi de 10 mètres en profondeur à l'époque romaine, la violation des sarcophages égyptiens date probablement de cette époque; on y trouve des cavités remplies de momies posées à même le sol.

⁽¹⁾ Voir G. LEFEBVRE, *Tombeau de Petosiris*, 1^{re} partie, p. 14. — ⁽²⁾ Voir pl. LII.

Le premier sarcophage déposé dans la logette de droite était entièrement vide. Les deux autres étaient saccagés. Cependant, en procédant à un nettoyage patient du puits, qui dura trois semaines, nous avons pu recueillir une quantité d'amulettes, des beaux scarabées en faïence, en hématite et lapis-lazuli. Ces objets sont inscrits au Musée égyptien sous les numéros du *Journal d'entrée* 58389-58427.

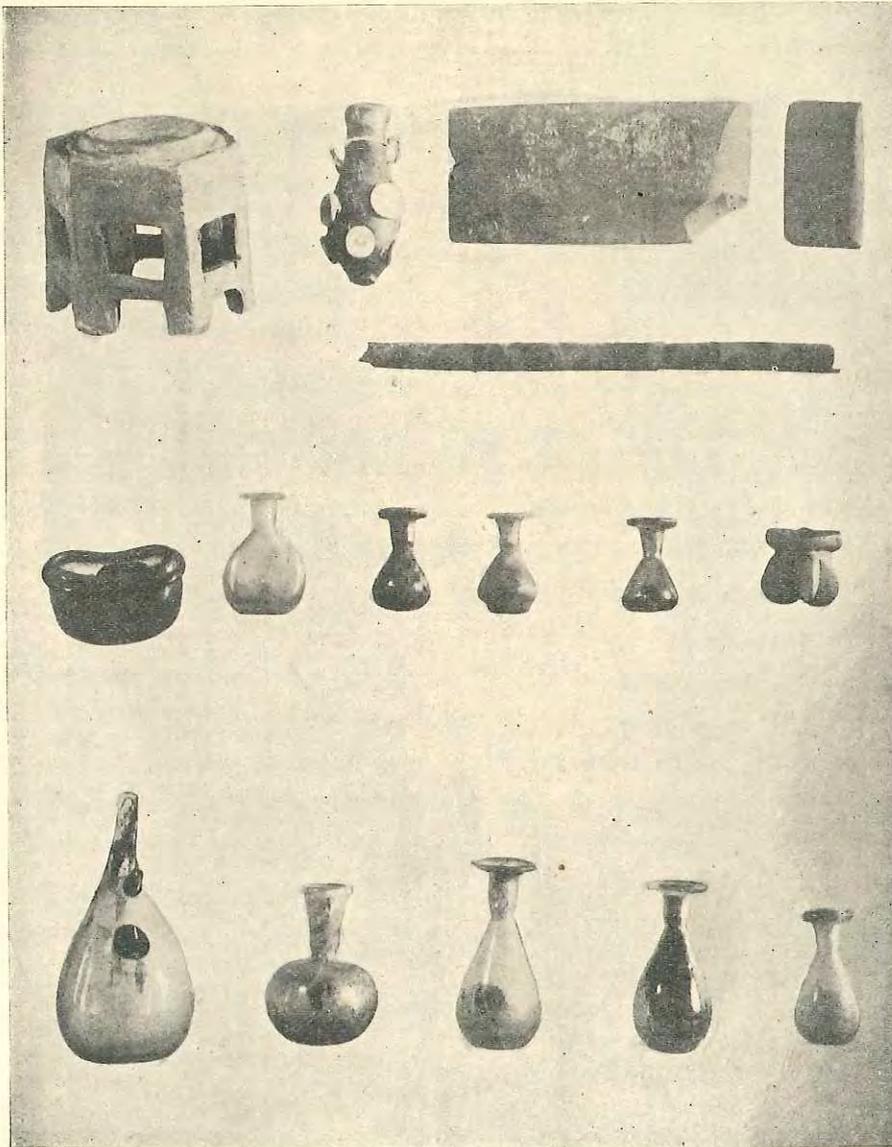
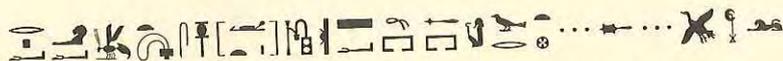


Fig. 2.

Dans les décombres du puits, nous avons trouvé une belle statue en granit noir, haute de 0 m. 60 (pl. VI). Elle représente un homme assis, aux formes pleines, les mains posées sur les genoux. Autour de son cou pend une chaîne terminée par un sceau. Le style de cette statue a beaucoup d'affinité avec celui du Moyen Empire.

CG 58508
CR 27, Case E

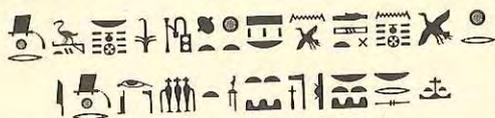
L'inscription n'est pas à sa place médiane, ce qui nous fait supposer que la statue fut usurpée. La présence de la figure d'Osiris sur le côté droit lui donne l'aspect d'une statue saïte. Voici le texte gravé verticalement entre les deux jambes du personnage :



Prince, comte, chancelier royal, ami unique, scribe des écrits du Palais, gouverneur de la ville d'Ouret Pa-Khar.

Le nom est traduit par le «Syrien». Voir RANKE, *Die Agyptischen Personennamen*, p. 116-118.

Un linteau de porte qui se trouve au milieu de la chapelle présente cette inscription qui ne donne pas de renseignement sur les rapports de ce mystérieux fonctionnaire avec la famille de Padykam.



Le féal de Thot, maître d'Ashmounin (Khemenu), scribe royal comptable de toute chose dans la province de Khemenu, Pakher-le-Syrien; le féal d'Osiris seigneur de l'Occident, dieu grand maître de la nécropole.

Dans ce même puits, nous avons trouvé deux morceaux de bois qui faisaient partie de deux sarcophages intérieurs. L'un d'eux appartenait, d'après le texte gravé, à Padykam; l'autre à son père Dhouty-Iou. Nous commençons par la partie du couvercle de sarcophage de Padykam et nous verrons ensuite celle qui appartient au père. Après cela, nous étudierons les quelques textes existant sur les parois du temple.

INSCRIPTION DE PADYKAM.

- (1)
- (2)
- (3)

(1) *Offrande que le roi donne à l'Osiris, maître de l'occident, grand dieu, maître d'Abydos, en toute place où il se trouve, (à) Osiris résidant à Khemenou, dieu grand qui demeure à Hesrit à tous les dieux, à toutes les déesses qui sont à l'occident du 15^e nome dans la nécropole d'Ashmounein;*

Offrande qui sort à la voix, consistant en bœufs, volailles, encens, eau fraîche, myrrhe, vêtements et toutes bonnes choses agréables et pures dont vivent les dieux; ce que le ciel donne et ce que crée [la terre]...

(2) *en subsistances pour le Ka de l'Osiris écrivain à Khemenou, scribe royal et comptable de toute chose à Khemenou-pa-Maket.*

Scribe royal et comptable de toute chose à Khemenou, prêtre de la Chatte Vivante dans le temple de Pakhet [Beni Hassan], Prêtre de Sebek-Menkhyt, prêtre d'Osiris.

(3) *Scribe de la trésorerie du temple Hery-Ourt, prêtre de ... la palette de Thot dans le temple d'Ashmounein, Padykam le disculpé, fils de la dame Istemhat, la disculpée.*

Tu verras Rê lorsqu'il s'élève, Atoum lorsqu'il se couche. Tu verras Osiris en paix, tes paroles lui seront apaisantes.....

INSCRIPTION DE DHOUTY-IOU PÈRE DE PADYKAM

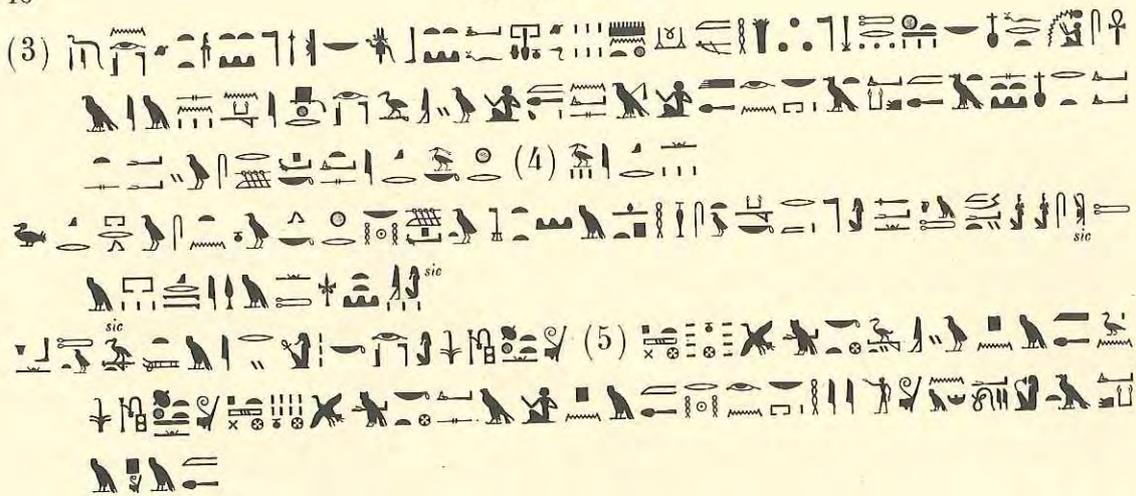
(fig. 3).



(1) Ce mot est une déformation du mot . La formule se trouve dans Petosiris, 2^e partie, inscription . Le mot s'emploie pour .



Fig. 3.



(1) *Inclinez vos deux bras vers moi dans le temple d'Anubis.*

Voici ce que m'a donné mon père Atoum :

Il établit pour moi une maison sur terre, remplie d'orge et de blé dont on ne connaît pas le nombre.

Ceci est fait par mon fils véritable. Agissez afin que sorte à la voix l'offrande consistant en bœufs, volailles, vêtements, encens, myrrhe, et toute bonne chose dont vivent les dieux.

(2) *J'existe, je demeurerai jusqu'à l'éternité en toute forme que je désire pour monter et descendre le Nil.*

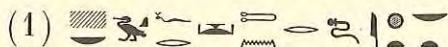
L'Osiris, scribe royal, comptable dans la province de Khemenou-pa-Maket — Dhouty-Iou, le disculpé ; (qu'il vienne) vers les champs Ialou, qu'il remonte le Nil vers les champs des paisibles, qu'il se joigne aux deux Vérités ; c'est lui les deux Routy qui triomphe contre ses ennemis auprès du seigneur de l'éternité.

(3) *Parole à dire à l'Osiris, maître de l'occident, dieu grand, maître d'Abydos ; qu'il donne l'offrande consistant en bœufs, volailles, vêtements, myrrhe, encens et toute bonne chose pure dont vit le dieu ; (ceci est fait) pour le ka du féal auprès Osiris, Dhouty-Iou, le disculpé, fils de Dishor, le disculpé, fils de la dame Tadykam la disculpée ; que la belle Satet étende ses bras (sur toi) qu'elle te reçoive, qu'elle te fasse excellent auprès des (4) excellents.*

Que tu puisses entrer et sortir, te promener librement auprès du maître de l'éternité ; que tu sois reçu en paix dans la nécropole ; que ton ka soit loué auprès du dieu grand ; et que tu sois réuni aux deux Vérités ; que tu sois accompagné dans le monde inférieur.

Que soient unis à toi Thot et Atoum dans tes formes, ô l'Osiris, scribe royal, comptable dans (5) Khemenou-pa-Maket, Dhouty-Iou le disculpé, fils du scribe royal, comptable dans Khemenou-pa-Maket, Dishor, le disculpé éternellement, fils de la chanteuse de la déesse Nehem-Aout, Tadykam, la disculpée.

INSCRIPTION N° 6 (fig. 6).

(1) 

Toute (personne)... qui entre dans cette place sacrée pour offrir toute chose

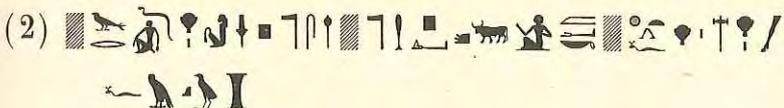
(2) 

... de son nom faire offrande le féal de son nome Padykam.

INSCRIPTION N° 7 (fig. 7).
Scènes de porteuse d'huile sacrée.

(1) 

... dans le sanctuaire de Khemenou de Osiris Ourdib.
... l'Ibis vénère Osiris, scribe, prêtre, Padykam
... (Il vient) derrière lui en lui offrant l'huile

(2) 

... Osiris Ourdib prêtre divin Padykam me voilà derrière lui en lui offrant l'huile ...

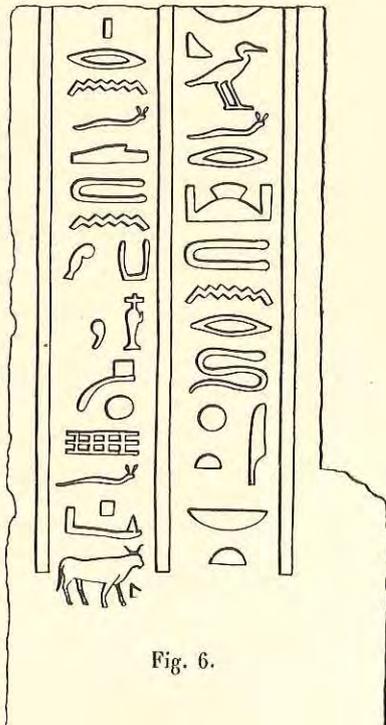


Fig. 6.



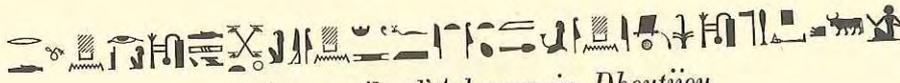
Fig. 7.

(3) 

... [Osiris] Ourdib prêtre divin Padykam me voici pour offrir la meilleure huile de cèdre.

INSCRIPTION N° 11. Même texte que n° 5.

INSCRIPTION N° 12 (fig. 10).



... Osiris, scribe d'Achmounein Dhoutjiou.
 ... sa femme aimée, Istemhat.
 ... le féal, scribe royal, prêtre Padjkam.

INSCRIPTIONS N°S 13 et 14.

Ces textes ne donnent que les titres et noms déjà cités de Padjkam et de sa famille.

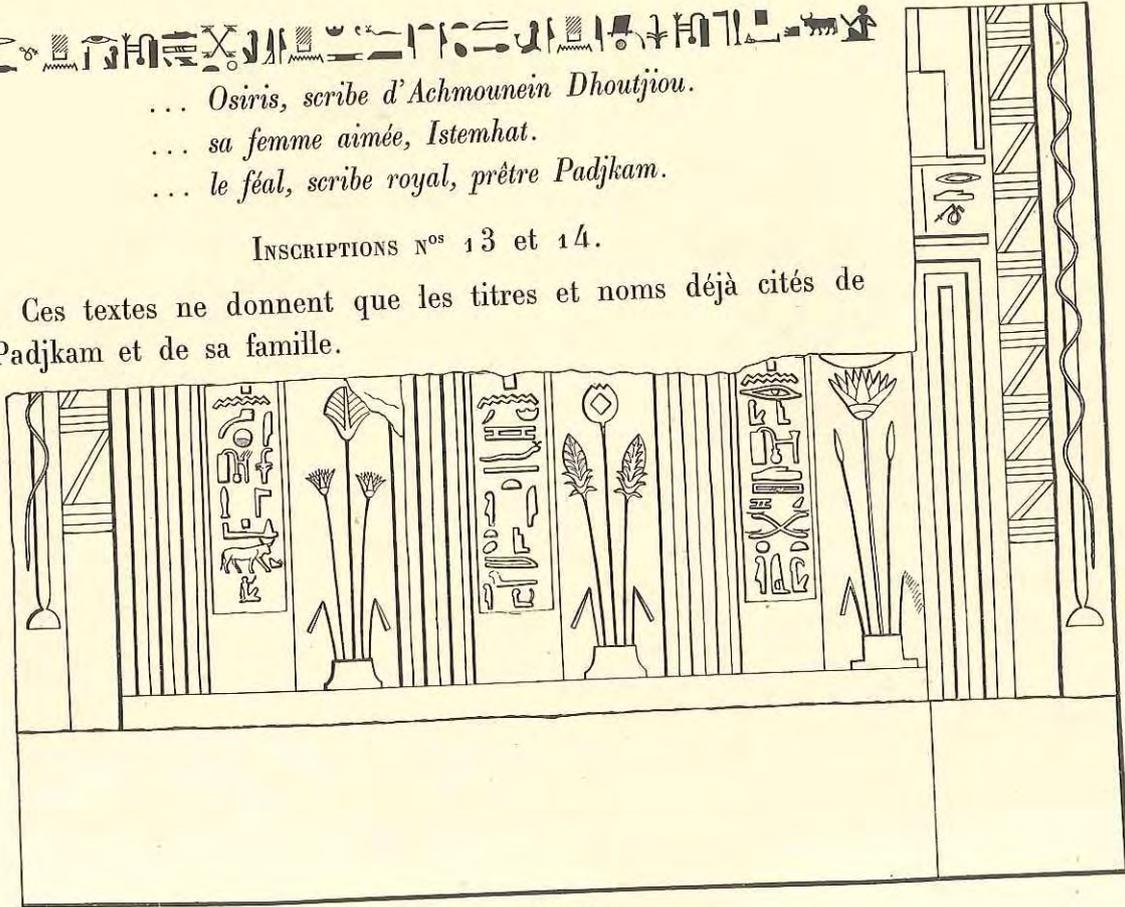
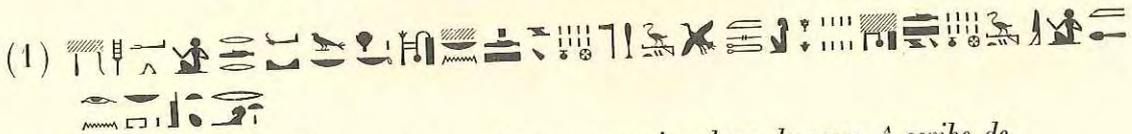


Fig. 10.

INSCRIPTION N° 15 (fig. 11).

Porteuses d'huiles et parfums se dirigeant vers le sanctuaire.

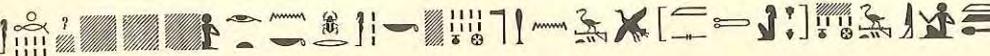


Moi, je suis debout ici pour écarter chaque mauvaise chose de vous, ô scribe de chaque [bien du nome d'Ashmounein, prêtre de Thot celui de la palette, qui réside à Hermopolis. Scribe d'Ashmounein Dhoutjiou le disculpé, né de la dame Istemhat.

(2) [Je suis debout ici pour éloigner de vous] tous tes ennemis, ô scribe...

... localité Ta Dehenet, prêtre d'Osiris.

... Le temple ... scribe d'Ashmounein Dhoutjiou.

(3) 

... Pour faire tes apparitions.

Ashmounein, prêtre de Thot celui de la palette.

Dhoutjiou le disculpé.

(4) 

... Tes formes sont en face ...

... de la localité d'Ashmounein, premier prêtre ...

... d'Ashmounein, Dhoutjiou, né de la dame Isitmhat.



Fig. 11.

(5) 

... [Mon souffle] est une flamme contre l'ennemie

... Temple de Hery-ourt ...

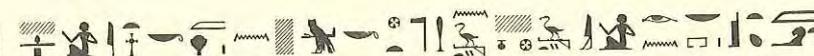
Dhoutjiou, né de la Dame Istemhat.

(6) 

Je place ma flamme contre les ennemis

... Ashmounein, prêtre de la chatte ...

... Dhoutjiou, né de la dame Isitmhat.

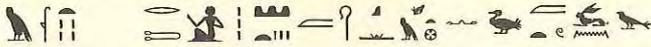
(7) 

... tu rends hommage à ...

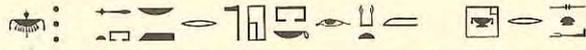
... Maket, prêtre de Thot ...

... Dhoutjiou, né de la dame Isitmhat.

Pad. (2)  (2) 

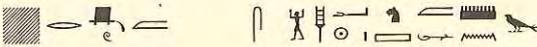
Pet. 

... Le temple pendant plusieurs années étaient sous la domination étrangère.
Il n'a pas été trouvé de mauvaises choses en lui ...

Pad. (3) 

Pet. 

De l'or, de toutes sortes de pierres précieuses véritables.
J'ai exécuté des travaux dans le sanctuaire pour exalter mon cœur.

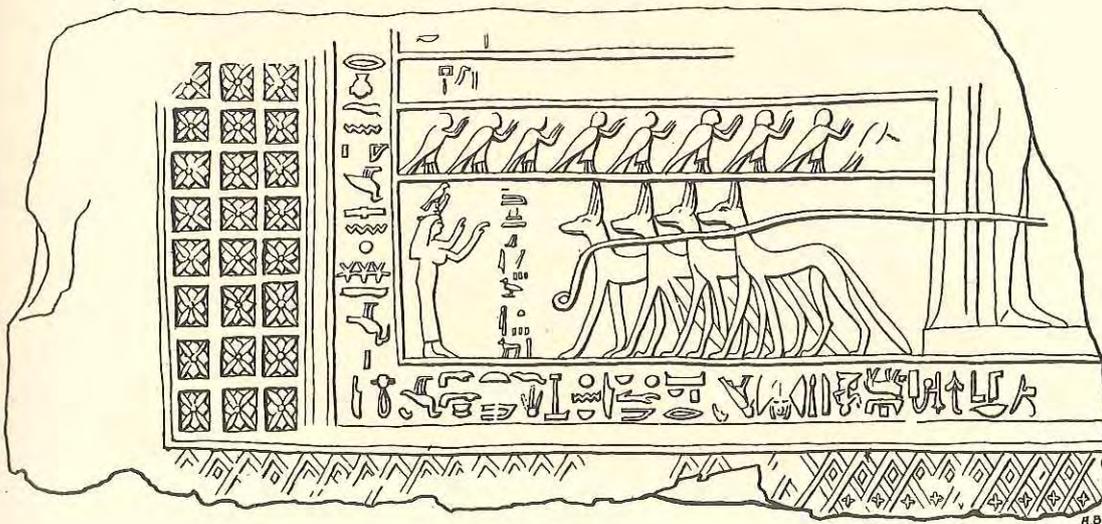
Pad. 

Pet. 

... en échange d'une longue vie sur terre et glorification de l'âme
après la mort.

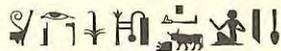
INSCRIPTION N° 17 (fig. 13).

Texte sur un fragment de plafond trouvé sur le sol.



haute versicolor
(2003)

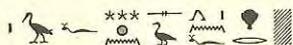
Fig. 13.



... de l'Osiris scribe royal Padjkam disculpé.



Son âme s'envole vers le ciel à la suite du disque qui brille... Son âme s'élève selon...



lorsqu'elle a parcouru le firmament ...

CHAPITRE IV.

LA FRISE D'ÉCRITURE ÉNIGMATIQUE DU TOMBEAU DE PADYKAM

PAR

ÉTIENNE DRIOTON.

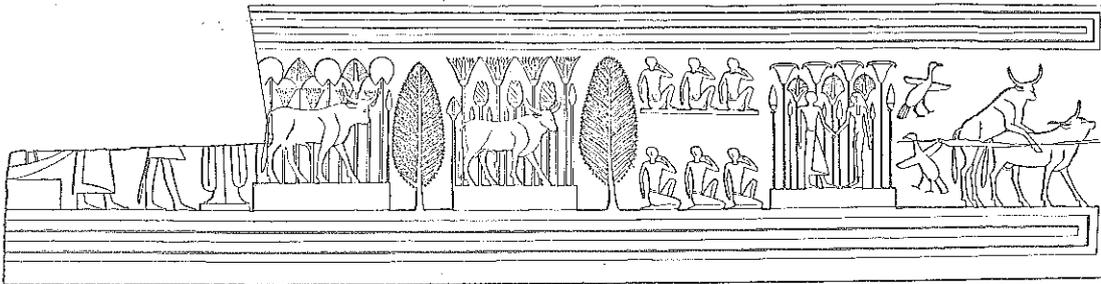


Fig. 1.

La décoration extérieure du temple-tombeau de Padykam comportait à la base, sur une hauteur de deux assises de pierres, une frise d'inscription rédigée en cryptographie ornementale ⁽¹⁾. Il n'en subsiste qu'un fragment, partie au sud et partie à l'ouest (fig. 1) de l'angle sud-ouest du pronaos.

L'interprétation des inscriptions de ce style ⁽²⁾ est à chercher comme la solution

⁽¹⁾ La cryptographie ornementale tient le milieu entre la cryptographie ordinaire, qui garde une allure d'écriture, et la cryptographie thématique, qui revêt l'apparence d'un tableau. Elle est caractérisée par la juxtaposition, quelquefois plus ou moins hétéroclite, de signes visant à l'effet décoratif. Cf. DRIOTON, *Une figuration cryptographique sur une stèle du Moyen Empire*, dans la *Revue d'Égyptologie*, I, p. 203-209. L'inscription de Padykam, tout en étant simplement ornementale, prend dans certains passages une allure thématique, par exemple à l'endroit où elle accumule les fourrés de papyrus, les taureaux et les oiseaux, comme pour faire un tableau de la campagne.

⁽²⁾ Les autres inscriptions de même ordre jusqu'à présent connues sont, à l'exclusion de celles qui sont rédigées en cryptographie thématique : la grande architrave de Ramsès II dans la première cour du temple de Louxor (LEPSIUS, *Denkmäler*, III, pl. 149 b) ; les protocoles ornementaux d'Abydos (MARIETTE, *Abydos*,

d'une série d'énigmes, posées d'ailleurs suivant des règles précises, ⁽¹⁾ et non par une transcription mécanique. Elle suppose donc la possession de données préliminaires qui délimitent le champ du problème à résoudre. C'est dans cet esprit que les anciens Égyptiens encadraient leurs textes énigmatiques dans un contexte en clair, qui orientait sur le sens général ⁽²⁾. Parfois même, dans certaines inscriptions monumentales, ils poussaient la sollicitude jusqu'à graver, symétriquement à la composition cryptographique, la version en écriture normale ⁽³⁾.

Il est possible que le temple-tombeau de Padykam ait connu une semblable disposition, et que la frise d'inscription courant sous la décoration extérieure de son côté Est ait fourni la transcription en clair du texte énigmatique du côté Ouest, dont il ne reste qu'un fragment. S'il en a jamais été ainsi, ce doublet est perdu sans retour : le mur Est du pronaos, bien que ses assises de base aient été conservées sur toute sa longueur, a subi sur sa face externe, lorsque des installations postérieures y furent accolées, un ravalement qui en a détruit la décoration.

On est donc réduit, pour tenter l'interprétation du fragment cryptographique de Padykam, à partir de conjectures assez vagues. On peut d'abord tenir pour vraisemblable que le texte, écrit de l'arrière vers l'avant du temple, exprime des paroles qui sont celles d'adorateurs, orientés comme ses signes vers le fond de l'édifice, et non celles du dieu lui-même. Ensuite l'usage même de cryptographie ornementale indi-

I, pl. 41) ; des inscriptions de Darius I^{er} sur des montants de porte du temple de Khargeh (BRUESCH, *Reise nach der grossen Oase El-Khargeh in der libyschen Wüste*, pl. XII) ; une esquisse d'inscription monumentale relevée à Médinet-Habou et publiée par ENGERTON, *Médinet Habu graffiti facsimiles*, Chicago 1937, pl. 6. Tous ces documents, sauf ceux d'Abydos, qui ont fait l'objet d'un mémoire spécial (DRIOTON, *Les protocoles ornementaux d'Abydos*, dans la *Revue d'Égyptologie*, II, p. 1-20), ont été réunis et commentés par DRIOTON, *Recueil de cryptographie monumentale* dans les *Annales du Service des Antiquités de l'Égypte*, XL, p. 305-429.

⁽¹⁾ DRIOTON, *Essai sur la cryptographie privée de la fin de la XVIII^e dynastie*, dans la *Revue d'Égyptologie*, I, p. 12-14 et 34. *Recueil de cryptographie monumentale*, etc., p. 395-407.

⁽²⁾ Pour l'Ancien Empire : Le Caire n° 1696 (DRIOTON, *Un rébus de l'Ancien Empire*, dans les *Mémoires publiés par les Membres de l'Institut français d'Archéologie orientale du Caire*, t. LXVI, p. 697-704). Pour le Moyen Empire : Louvre stèle C 15 (DRIOTON, *Une figuration cryptographique sur une stèle du Moyen Empire*, dans la *Revue d'Égyptologie*, I, p. 209-229) ; inscriptions de Béni-Hassan (NEWBERRY, *Beni-Hasan*, I, pl. XXXIII et XXXIV ; II, pl. XIV). Pour le Nouvel Empire : statue de Nefer-renpet et stèle C 65 du Louvre, stèle V 95 de Leyde (DRIOTON, *Essai sur la cryptographie privée de la fin de la XVIII^e dynastie*, dans la *Revue d'Égyptologie*, I, p. 20-22 et 25-30). Pour la basse-époque : stèle de Naples (SETHE, *Hieroglyphische Urkunden der griechisch-römischen Zeit*, I, p. 1). Le contexte en clair peut être, dans d'autres cas, un cartouche, s'il s'agit d'une titulature royale, ou une scène figurée qu'accompagne une légende cryptographique.

⁽³⁾ Frise de Louxor (cf. DRIOTON, *Recueil...*, p. 319-328). Inscription de Séthôsis I dans le temple de Gourmah (*id.*, p. 309-314). Une représentation de Médamoud (cf. BISSON DE LA ROQUE, *Fouilles de l'Institut français d'Archéologie orientale du Caire (année 1929), Rapports préliminaires*, t. VII, 1^{re} partie, Médamoud, p. 2), qui est en réalité une inscription rédigée en cryptographie thématique, porte la solution gravée en petits caractères à côté du premier signe (DRIOTON, *Le cryptogramme de Montou de Médamoud*, dans la *Revue d'Égyptologie*, II, p. 21-33).

querait assez, à cette époque ⁽¹⁾, un énoncé de titres divins. De telles données font soupçonner un fragment d'hymne. Cet hymne aurait chance d'être adressée soit au Soleil, sous quelque forme que ce soit de ce dieu suprême à l'époque ptolémaïque, soit à Thot, dieu d'Hermoupolis, qualifié peut-être, en vertu du syncrétisme régnant alors dans l'hymnologie ⁽²⁾, par les épithètes qui convenaient à la divinité souveraine.

Le seul avantage que marque l'interprétation résulte du fait que l'angle du monument, orné d'un tore, impose nécessairement une coupure au texte. On est donc certain de posséder, sur le mur sud, la fin d'une phrase, sinon d'une période, et sur le mur ouest le début d'une autre.

La section sculptée sur la paroi sud (fig. 2) porte comme dernier signe une déesse surmontée par une étoile. Un détail insolite, un sceptre *ouas* qu'elle tient à la place

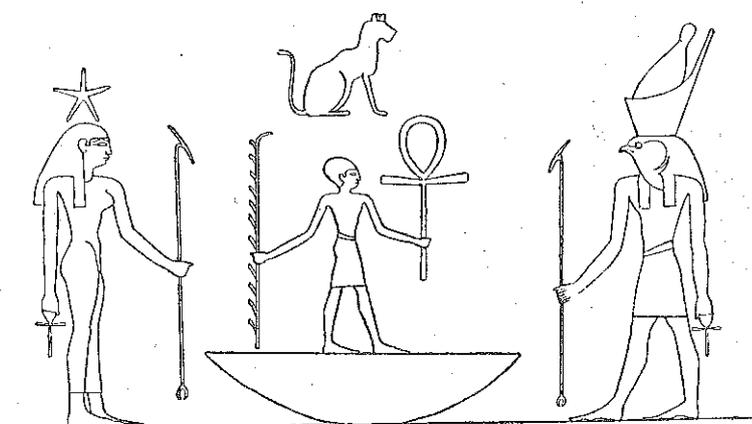


Fig. 2.

sur le mur sud
esthète
(SU-Ouay, Thoth
Pronao)

du plant de papyrus, indique qu'il ne faut pas l'identifier d'après les règles de l'iconographie ordinaire. Par ailleurs l'équivalence signalée ⁽³⁾ entre l'étoile \odot *d(w);t* et le mot 𓂏 *d.t* «éternellement» fournit une solution adéquate. L'étoile \ast , de même valeur, signifie ici par rébus le mot 𓂏 , qui termine si souvent une portion d'inscription. La déesse ne joue donc, comme il est fréquent dans des cas analogues, qu'un rôle de support ⁽⁴⁾.

Le premier signe conservé sur la même paroi est un dieu hiéracocéphale coiffé du *pschent*. Il pourrait s'agir évidemment du nom d'Horus, comme dans les protocoles

⁽¹⁾ Sur la canonisation par degrés de la cryptographie monumentale, qui, employée d'abord par les fonctionnaires du Moyen Empire, a été adoptée par les rois sous la XIX^e dynastie et finalement réservée, à la dernière époque, pour l'énoncé des titres divins, cf. DRIOTON, *Le cryptogramme de Montou de Médamoud*, dans la *Revue d'Égyptologie*, II, p. 32-33. Les documents de basse-époque sont les inscriptions de Darius I^{er} à Khargeh, la Stèle de Naples, l'esquisse de Médinet-Habou et le cryptogramme de Médamoud.

⁽²⁾ JUNKER, *Ein Doppelhymnus aus Kom Ombo*, dans la *Zeitschrift für ägyptische Sprache und Altertumskunde*, LXVII (1931), p. 51-52.

⁽³⁾ *Wörterbuch*, V, p. 107.

⁽⁴⁾ JUNKER, *Über das Schriftsystem im Tempel der Hathor in Dendera*, p. 28. Cf. DRIOTON, *Recueil...*, p. 405.

ornementaux d'Abydos⁽¹⁾ : ce serait alors une forme anthropomorphisée de . Mais dans les inscriptions de la basse-époque le dieu hiéracocéphale, assis ou debout, portant sur la tête le disque simple⁽²⁾ ou accompagné des rémiges⁽³⁾, a de préférence la valeur de *ntr*, . Il est même possible, d'après un usage constant en cryptographie⁽⁴⁾ que le signe vaille pour un pluriel : . La solution à adopter sera commandée par le contexte.

Le chat assis, placé au-dessus de la tête de l'enfant, aurait normalement la valeur de *my*, «comme»⁽⁵⁾. Mais cette transcription ne mène dans le cas présent à aucune solution satisfaisante. Il faut se référer à un autre artifice de signification en usage chez les cryptographes égyptiens. Or, dans le domaine animal, l'exemple du babouin  valant pour le nom du dieu Thot,  *dhwtj*⁽⁶⁾, et par acrophonie pour l'articulation *d*⁽⁷⁾, atteste l'existence d'une catégorie suivant laquelle l'image d'un animal sacré devait être lue par le nom de son dieu⁽⁸⁾. En appliquant ce procédé au chat, il vaudrait pour Bastet, qui ne fournit dans le cas présent aucune valeur utile. Force est donc, en tenant compte des habitudes de l'imagerie égyptienne coutumière de cette confusion⁽⁹⁾, de reconnaître dans ce chat une lionne et d'y voir l'emblème de la déesse Sekhmet : la valeur acrophonique *s* qu'on en tire permet de former avec le signe suivant, , écrit en clair, le mot *s'nh*, «qui vivifie», parfaitement acceptable à cette place.

Le reste de la proposition est d'une interprétation facile. L'enfant a fréquemment en écriture ptolémaïque la valeur de *n*⁽¹⁰⁾, basée sur  *n/n*; le syllabique , *tr*, a, par acrophonie la valeur de *t*⁽¹¹⁾ : l'ensemble se lira donc  *nt.(ywt)* «les êtres». Le mot , qui suit, est écrit en clair.

On peut donc, en tenant compte de l'usage de l'écriture secrète de ne pas exprimer

⁽¹⁾ *Revue d'Égyptologie*, I, p. 207.

⁽²⁾ DUEMICHEN, *Zeitschrift für ägyptische Sprache und Altertumskunde*, VII (1869), p. 102.

⁽³⁾ Esquisse de Médinet-Habou. DRIOTON, *Recueil...*, p. 390, n° 14.

⁽⁴⁾ DRIOTON, *Essai sur la cryptographie privée de la fin de la XVIII^e dynastie*, dans la *Revue d'Égyptologie*, I, p. 33. *Recueil...*, p. 406.

⁽⁵⁾ JUNKER, *Über das Schriftsystem im Tempel der Hathor in Dendera*, p. 27.

⁽⁶⁾ *Wörterbuch*, V, p. 606.

⁽⁷⁾ JUNKER, *Grammatik der Denderatexte*, p. 34. Le cynocéphale est employé pour écrire le verbe *dd*, parce que celui-ci était réduit à la forme *x.w*. La probabilité d'une dérivation de sa valeur *d* par acrophonie du nom de *dhwtj* est appuyée par le fait que, à la XVIII^e dynastie, l'image de Thot a précisément la valeur de *d*. Cf. DRIOTON, *Essai sur la cryptographie privée de la fin de la XVIII^e dynastie*, dans la *Revue d'Égyptologie*, I, p. 38, n° 28.

⁽⁸⁾ Autres exemples : DRIOTON, *Recueil...*, p. 401.

⁽⁹⁾ Dans l'écriture ptolémaïque le syllabique *my* est rendu indifféremment par l'hieroglyphe du chat, , ou par celui du lion, , ce qui prouve que les représentations des deux animaux étaient tenues pour équivalentes. Cf. JUNKER, *Über das Schriftsystem im Tempel der Hathor in Dendera*, p. 27.

⁽¹⁰⁾ JUNKER, *ibid.*, p. 26.

⁽¹¹⁾ DRIOTON, *Recueil de cryptographie ornementale*, dans les *Annales du Service des Antiquités de l'Égypte*, XL, p. 410, n° 21.

les désinences du pluriel, proposer, pour cette première partie du cryptogramme, la transcription :

𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏

$ntr^c; s^c n h ntr(\cdot w) nb(\cdot w) d \cdot t$

«... les dieux, qui vivifie tous les êtres, éternellement.»

Tourné l'angle du mur, le texte cryptographique reprend (fig. 3) par une figure de taureau saillant une vache, conforme au type en usage depuis les mastabas.

L'écriture énigmatique a déjà livré une autre scène de coït, humain celui-là, dans les inscriptions de Béni-Hassan : elle vaut alors pour $\text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏} ntf$, «celui qui arrose»,

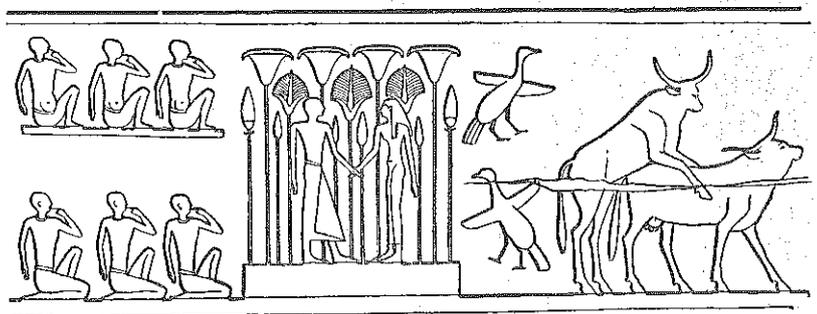


Fig. 3.

et sert à écrire par rébus $n.t(yw)-f \text{ 𓂏} \text{ 𓂏} \text{ 𓂏}$, «ses concitoyens»⁽¹⁾. La même valeur de base est applicable au taureau reproducteur. Elle fournit ici, par un rébus différent, un sens excellent : $\text{𓂏} ntf$, «lui», qui, renforcé par $\text{𓂏} p^{(2)} = p(w) \text{ 𓂏}$, est un début normal pour une reprise de la louange du dieu⁽³⁾.

Le second oiseau exprime en clair l'article 𓂏 . Il est placé en sens inverse de celui qui le précède, suivant une convention cryptographique en usage dès la XI^e dynastie⁽⁴⁾ pour les séquences de deux signes semblables.

⁽¹⁾ DRIOTON, Une figuration cryptographique sur une stèle du Moyen Empire, dans la *Revue d'Égyptologie*, I, p. 205.

⁽²⁾ JUNKER, Über das Schriftsystem im Tempel der Hathor in Dendera, p. 26.

⁽³⁾ On pourrait songer à prendre comme base d'interprétation le verbe $\text{𓂏} nk$, «saillir», employé quelquefois dans le cas du taureau (MONTER, Les scènes de la vie privée dans les tombeaux égyptiens de l'Ancien Empire, p. 98). Le participe néo-égyptien $\text{𓂏} nk$, «celui qui fait la saillie», fournirait alors un équivalent phonétique exact de $\text{𓂏} ank$, «moi». Mais un pronom de la première personne ne peut se justifier à cet endroit: ou bien, conformément au sens de l'écriture, ce pronom devrait être placé dans la bouche d'un orant, et il se heurte à la mention précédente du «grand dieu», attribut, semble-t-il, d'une proposition parallèle; ou bien il faudrait l'attribuer à Thot, ce qui cadre avec l'appellation du «grand dieu», mais rend inexplicable la direction de l'inscription.

⁽⁴⁾ DRIOTON, Une figuration cryptographique sur une stèle du Moyen Empire, dans la *Revue d'Égyptologie*, I, p. 14.

Le membre de phrase suivant (fig. 4) est caractérisé par deux fourrés de plantes aquatiques, , habilement variées⁽¹⁾. La base de chacune porte un taureau de taille différente et un arbre identique, , est planté devant chaque groupe ainsi constitué. Le second est suivi par une série de signes dont il ne reste que la partie inférieure : une « boucle d'Isis » , un roi en marche, un personnage civil et, peut-être, une barque sur son bassin.

Les jalons de l'interprétation sont fournis par les fourrés de plantes aquatiques, à supposer qu'ils soient employés dans leur acception normale, *š* ou *h*. Il y a d'autant plus de chances qu'il en soit ainsi que l'inscription cryptographique a régulièrement

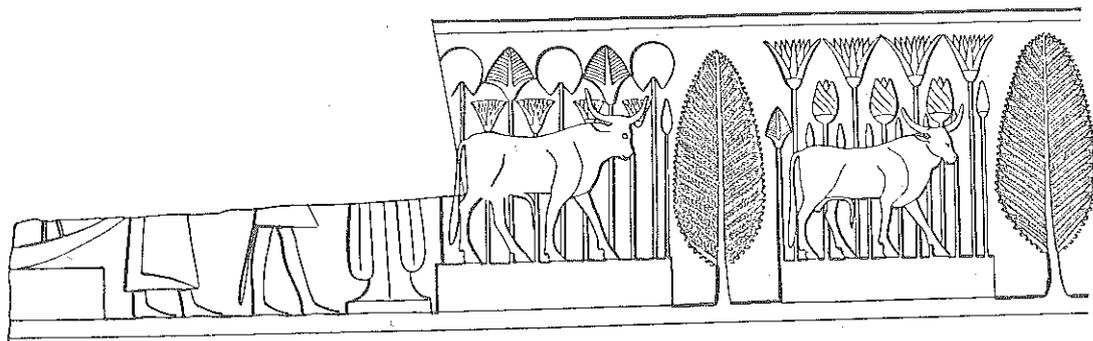


Fig. 4.

mélé, dans les phrases précédentes, quelques signes en clair aux signes énigmatiques pour en aider l'interprétation : l'élément en clair serait représenté ici par les . Cela admis, je ne trouve pas d'autre transcription satisfaisante que *rh-(y)h(-wt)* , « savant », qui prend l'arbre  dans son acception de *r*, attestée pour cette époque⁽²⁾, et qui suppose pour le taureau  une valeur *h*, peut-être par acrophonie de  « bête de sacrifice »⁽³⁾, ou *š*, par acrophonie de  *šny* « le poilu »⁽⁴⁾. L'orthographe cryptographique correspondrait exactement à la forme  usitée dans les inscriptions de Pétoisiris⁽⁵⁾. Le vocable lui-même, traduit par *ιεργραμματεύς* dans le décret bilingue de Canope⁽⁶⁾, se trouve appliqué à Thot dans une recension du chapitre CLXXXII du *Livre des Morts*⁽⁷⁾.

⁽¹⁾ Le premier de ces deux fourrés est composé de fleurs de lotus, entre lesquelles sont intercalés des boutons mi-clos, d'un type qui apparut et se généralisa à l'époque ptolémaïque ; un plant de *papyrus alopecuroïdes* est isolé à l'arrière. Le second porte en haut des ombelles de *papyrus alopecuroïdes* et des feuilles de lotus, entre les tiges desquelles des fleurs de lotus s'élèvent à mi-hauteur.

⁽²⁾ Stèle de Naucratis, col. 13. Cf. POSENER, *Notes sur la Stèle de Naucratis*, dans les *Annales du Service des Antiquités*, XXXIV (1934), p. 146. C'est par acrophonie de  *rd* « ce qui pousse ».

⁽³⁾ Ce mot est en effet déterminé à la basse-époque par le taureau passant : *Todtenbuch* (LEPSIUS), CV, 5 ; CXII, 6. On pourrait penser aussi à l'acrophonie d'un qualificatif ordinaire des taureaux sacrés, employé par antonomase, comme  *hw*, « l'honoré ». (Décret de Canope, I, 5, = *ἐνλόγιμος*).

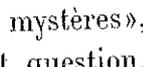
⁽⁴⁾ Ou de  *šps*, « le sacré » (*Wörterbuch*, IV, p. 446).

⁽⁵⁾ LEFEBVRE, *Le tombeau de Pétoisiris*, III, p. 37.

⁽⁶⁾ Ligne 3. SETHE, *Hieroglyphische Urkunden der griechisch-römischen Zeit*, p. 126.

⁽⁷⁾ NAVILLE, *Das aegyptische Todtenbuch*, II, p. 448, manuscrit I a :  « Je suis Thot, le savant qui prédit le lendemain ».

Yf. Petosiris Ta
XXVI. XXXVIII

Les mêmes éléments ainsi compris donnent aisément la clef du reste. Le second arbre et le second taureau répètent le verbe *rh*, pris alors au participe, «connaissant». Le fourré de plantes aquatiques est à réunir à la boucle d'Isis, dont la valeur *t* est attestée depuis l'époque de Séthosis I⁽¹⁾, pour former le mot *št(·w)*,  «mystères». Il est hasardeux de tenter l'interprétation des signes suivants, dont il ne reste que la partie inférieure. Néanmoins l'image du roi a, dans la cryptographie du Nouvel Empire, une valeur si fréquente de *nb* «de Seigneur»⁽²⁾, qu'on peut se demander si elle n'exprime pas ici un adjectif *nb(·w)*  qualifiant *št(·w)*, «tous les mystères», ou, par acrophonie, une particule *n* spécifiant de quels mystères il est question.

Si l'on admet, avec les réserves exigées par leur caractère particulièrement hypothétique, les considérants énoncés, on tiendra pour possible la transcription :


rh-(y)h(·wt rh št(·w)nb·w...

«*L'hérogrammate qui connaît tous les mystères...*»

L'ensemble :

«..... les dieux,
 qui vivifie tous les êtres éternellement.
 C'est lui Celui de qui les desseins sont parfaits,
 l'hérogrammate qui connaît tous les mystères ...

serait en définitive un fragment d'hymne à Thot.

On tomberait dans un cercle vicieux en prétendant que l'inscription ornementale découverte par M. Sami Gabra vérifie directement les règles de la cryptographie égyptienne, telles qu'on a essayé de les restituer ailleurs : ce privilège est réservé aux inscriptions dont la transcription en clair est donnée par les anciens Égyptiens eux-mêmes⁽³⁾. Mais elle vérifie ces règles indirectement, pour autant que leur mise

⁽¹⁾ Par exemple dans les cartouches royaux de son temple funéraire à Abydos, CALVERLEY, *The temple of King Sethos I at Abydos*, I, pl. 3, 4, 5, etc... DRIOTON, *Les protocoles ornementaux d'Abydos*, dans la *Revue d'Égyptologie*, II, p. 16, n° 157 bis (la figure d'Osiris vaut alors pour s, par acrophonie consonantique de *wsyr*. Cf. DRIOTON, *Recueil...*, p. 416, n° 76).

⁽²⁾ DRIOTON, *Les protocoles ornementaux d'Abydos*, dans la *Revue d'Égyptologie*, II, p. 18. *Recueil...* p. 420, n° 110.

⁽³⁾ Chapitre LXXXV du *Livre des Morts*, au tombeau de Khâemhet (*Revue d'Égyptologie*, I, p. 2-8). Inscription de Séthosis I dans le temple de Gournah (DRIOTON, *Recueil...*, p. 309-414). Frise de Louxor (LEPSIUS, *Denkmäler*, III, 1/49 b. DRIOTON, *Recueil...*, p. 319-328). Cryptogramme de Médamoud (*Revue d'Égyptologie*, II, p. 21-33). On doit ranger dans cette catégorie parce que le sens peut en être acquis avec certitude, les protocoles ornementaux de Séthosis I et de Ramsès II à Abydos (MARIETTE, *Abydos*, I, pl. 41. Cf. DRIOTON, *Les protocoles ornementaux d'Abydos*, dans la *Revue d'Égyptologie*, II, p. 1-20).

en œuvre permet d'en proposer une transcription probable. Cette transcription d'ailleurs reste une hypothèse qui attend son amélioration d'une connaissance plus approfondie des règles antiques ou de leur application plus adroite. En tout cas la partie la plus solide de la solution suggérée ici, — celle qui se réfère, pour certains cas typiques, à d'autres inscriptions cryptographiques attestant les mêmes valeurs —, fournit un élément nouveau à la question de la transmission de la tradition cryptographique en Égypte.

On pouvait incliner à penser jusqu'à présent, devant la diversité d'applications que les mêmes règles ont reçues dans les différentes inscriptions cryptographiques, que seules ces règles étaient l'objet de la tradition, encore que la fréquence des coïncidences entre les valeurs cryptographiques de la XVIII^e dynastie et celles de la période gréco-romaine permît de soupçonner la transmission, parallèlement à la théorie, d'un code de valeurs toutes faites. L'inscription de Padykam fournit un indice en faveur de l'existence d'un tel code, doublant l'enseignement des principes pour lui procurer des exemples : il semble impossible en effet de justifier, s'ils n'étaient pas « classiques », la réédition à tant de siècles de distance du même calembour, passablement arbitraire, fournissant l'image de la saillie ⁽¹⁾, et du procédé des « six » permettant de rendre par rébus un s initial. Ces cas autorisent à supposer que, sous quelque forme que ce fût, orale ou consignée en traités, la tradition cryptographique se présentait comme un enseignement théorique appuyé par un répertoire d'exemples concrets, auquel ont été peut-être empruntés les signes dont la valeur est identique dans les diverses inscriptions énigmatiques. On conçoit fort bien, s'il en était ainsi, que les cryptographes aient tenu à honneur d'inventer des images et des valeurs nouvelles, tout en puisant dans la réserve de leurs souvenirs scolaires quand leur imagination se trouvait prise au dépourvu.

⁽¹⁾ L'expression graphique de cette image s'est en somme adoucie avec l'affinement de la société égyptienne. Tolérable encore, quoique isolée, à l'époque du Moyen Empire, la représentation du coit humain a dû paraître déplaisante, et sans doute polissonne, aux cryptographes des âges suivants. Ils l'ont remplacée par celle de la saillie de la vache, consacrée par l'art des mastabas.

14,2
zu Taf. 13,2: Roeder, Hermopolis
15 § 24 d

CHAPITRE V.

LA MAISON 21

PAR

SAMI GABRA.

Cette maison fut découverte en février 1935; ses voûtes en briques crues, et presque deux fois millénaires, ne pouvaient résister à l'usure du temps. Elles étaient déjà écroulées quand nous avons procédé au nettoyage de la maison.

Pour éviter la destruction du monument et l'effritement de ses murs, nous avons arrêté le déblaiement en cours. La première tâche qui s'imposait à nous, était de hâter la reconstruction des voûtes. Pour l'atteindre, il fallait remplir la maison de sable, la vider à nouveau. C'est ce que nous avons fait.

La maison 21 est orientée vers le Nord, et se trouve dans une ruelle pittoresque dont les maisons sont pourvues d'escaliers extérieurs reposant sur un palier voûté.

Elle est construite en briques crues recouvertes d'un revêtement de chaux, imitant la pierre taillée. La façade mesure 4 m. 10 de haut, sur 9 m. 50 de large, et forme l'appareil isodomique où chaque pseudo-bloc était soigneusement margé (pl. VIII).

Cette façade affecte la forme évasée des monuments égyptiens avec leurs gros tores bordant leurs arêtes obliques. Elle est percée de trois petites fenêtres rectangulaires, l'une, placée au-dessus de la porte d'entrée, éclaire les deux pièces centrales (entrée et sanctuaire); les deux autres donnent du jour aux deux pièces latérales situées à droite et à gauche de la salle d'entrée.

A l'extérieur, la porte d'entrée est surmontée d'un fronton grec dont les deux rampants reposent sur les chapiteaux qui encadrent la porte. Sous ce fronton à la grecque, est une gorge égyptienne; elle devait être décorée en polychromie; de cette décoration peinte subsistent des vestiges bien visibles.

La maison se compose de quatre pièces voûtées, dont deux seulement, les pièces essentielles, sont ornées de peintures encore très bien conservées. Ce sont les pièces d'entrée et le sanctuaire qui lui fait suite; les deux pièces de débarras, qui se trouvent à droite et à gauche de l'entrée, étaient blanchies à la chaux.

La salle d'entrée est rectangulaire; largeur 2 m. 90, profondeur 3 m. 90. Elle s'ouvre sur la porte d'entrée qui mesure à l'intérieur 1 m. 90 de haut et 0 m. 90 de large; les traces du gond, encore visibles, semblent indiquer qu'elle se fermait en dedans et de droite à gauche (pl. IX).

En face de la porte d'entrée et dans son axe, une seconde porte fait communiquer la salle d'entrée avec la salle dite sanctuaire dans laquelle se trouve le puits funéraire ; deux autres portes, placées à droite et à gauche de la porte d'entrée, communiquent avec les salles latérales.

Les murs de la première pièce sont entièrement recouverts de scènes peintes. Tous les personnages représentés se dirigent à droite et à gauche de la porte d'entrée vers celle du sanctuaire (pl. X).

Étudions maintenant les différents décors de la salle d'entrée, en commençant à droite de la porte.

Le premier registre inférieur, qui fait le tour de la salle, interrompu, seulement, par les quatre portes, forme une plinthe ou soubassement imitant le revêtement de marbre veiné de rouge, jaune et blanc, du genre brèche. Au-dessus de cette plinthe se trouve une bordure formée de lignes multicolores coupées de sections verticales et horizontales. Au-dessus de cette bordure est une première zone haute de 0 m. 76, surmontée d'une ligne noire décorée d'étoiles blanches stylisées.

À droite de la porte d'entrée, sur la paroi nord de la salle, nous voyons un *Dad* de face dont les yeux regardent vers le sanctuaire, à travers l'entablement. Ce *Dad* est encadré de deux uræus, debout, coiffées des signes d'Isis et Nephthys (pl. X bis).

Après le *Dad*, la zone se poursuit sur la face latérale droite. Le premier tableau placé sur la paroi ouest, à droite de la porte, se compose de quatre divinités défilant avec les bras levés (pl. XI, 1) la première divinité, en allant vers le sanctuaire, représente l'*Imentit*. Son nom est inscrit en hiéroglyphes noirs sur fond jaune, à l'intérieur d'une colonne placée devant elle et à mi-hauteur de son corps. Sur sa tête, l'oiseau et la plume confirment son identité. La déesse *Imentit* est vêtue d'une tunique collante, de couleur rouge, les chairs sont vertes indiquant la déesse funéraire.

Voici l'inscription placée devant elle et devant *Toum* :



Maîtresse de l'Occident dame des justifiés.

Le signe, que l'oiseau porte sur la tête , est une graphie tardive du signe *f*.



Atoum offre la dignité, la fonction à son père.

Le mot  doit être une sorte de sceptre qui symbolise la fonction royale.

Au point de vue de l'archéologie gréco-égyptienne, on remarquera la façon dont est décoré le fourreau. Quelqu'un qui ne connaîtrait cette figure que par la photographie pourrait bien croire que la déesse est représentée en cubes $\psi\eta\phi\omicron\iota$ qui composent les mosaïques. Nous trouvons le même genre de décor dans d'autres figures.

L'inscription, placée devant la divinité, se lit ainsi :



Hathor, la vache sacrée la mère 𓆎 qui a enfanté Rê fait ta protection.

Derrière *Hathor* vient une divinité homme à tête d'ibis noir couronnée de plumes, portant une robe striée, inachevée.

L'inscription se lit ainsi :



Parole à dire à Thot, trois fois grand, trismegiste...

Continuons le tour de la salle d'entrée, nous arrivons à la porte du sanctuaire. La zone décorée à l'est s'achève à droite de la porte du sanctuaire. Nous trouvons *Anubis* aux chairs noires, coiffé de la double couronne debout devant *Horus*, il tient d'une main un vase à libation avec lequel il arrose un petit autel campaniforme, dans l'autre main, il saisit un vase d'encens (pl. XII, 1).

Devant *Anubis*, *Horus*, chair verte, vu de profil, vêtu du costume osirien et assis sur un trône formé de carrés multicolores, imitant la mosaïque.

Dans le coin du siège, on trouve l'oiseau *Rekhyt* en adoration, placé au-dessus d'une corbeille. Cette décoration rappelle celle qu'on trouve fréquemment sur les trônes royaux de l'Ancien et du Moyen Empire.

L'inscription, devant les deux divinités, se lit ainsi :



*Parole à dire Anubis,
dieu fils d'Osiris.*



*Parole à dire à Amon, faire
la protection à ton corps.*

Revenons maintenant à la porte d'entrée et abordons la description de la première zone sur la paroi est de la première salle, c'est-à-dire à gauche de l'entrée.

Sur le même panneau que la porte à gauche, nous voyons le signe *Dad* pareil au précédent couronné du disque, entouré de grands nœuds isiaques.

Cette représentation est similaire à celle figurée à droite de la porte d'entrée.

En continuant l'examen du mur est et en nous dirigeant vers le sanctuaire, nous trouvons quatre divinités se dirigeant vers le sanctuaire, dans le même ordre que le tableau précédent (pl. XII, 2).

La première représente une déesse dont le nom a disparu *Ament*; elle est vêtue d'une robe collante, décolletée et porte sur la tête la double couronne.

La deuxième personne représente un jeune dieu imberbe *Geb*. Il présente un rouleau de papyrus qui doit être la Charte de Royauté. Sa chair bleue est vêtue d'une tunique courte multicolore, terminée par une queue de panthère.

Voici l'inscription placée devant lui :



Geb, prince des dieux, offre le rouleau à son fils.

Derrière *Geb*, une déesse à tête de vautour *Nekhbit* en posture d'adoration, coiffée de la couronne blanche. Devant elle, l'inscription qui permet de l'identifier :



Nekhbet, la blanche de Nekhen-Hiéraconpolis, fait la grande protection    *à Wrd.ib = Osiris.*

Derrière la déesse *Nekhbet* se trouve un dieu vêtu d'un fourreau momiforme, avec un disque solaire sur la tête.

Passons la porte donnant accès à la chambre latérale. Même disposition que sur la paroi ouest; nous trouvons un autre tableau, composé de quatre divinités, faisant le geste d'adoration (pl. XIII, 1).

Devant *Isis*, se trouve la légende suivante :



Ses deux bras sont avec toi, son (?) frère.

La présence du suffixe  est inexplicable.

Derrière *Isis* se trouve *Ptah-Tenen*, coiffée de l'Atef et tenant sur sa main gauche une statuette de *Maat* (la Justice).

de l'ombre de la morte dans la même attitude que celle-ci à savoir les bras ballants et les mains tombantes.

Ensuite, deux déesses, l'une coiffée du disque solaire, l'autre du signe ꜥꜥ (pl. XIV, 1). Devant elles, sont deux génies représentés chacun par deux bras sortant d'une colonne, devant eux un prêtre qui se dirige vers le sanctuaire, se retourne vers les deux génies pour faire offrande du parfum.

L'inscription, devant lui, se lit ainsi :

La magicienne fait l'encensement et la libation à tous les dieux.

Le personnage est copié vraisemblablement sur une figure de roi marchant devant une barque sacrée et se retournant à demi pour encenser. Les enseignes sont empruntées également aux processions de barque sacrée.

Par derrière, dieu momiforme, la première divinité est qualifiée de *Nes...*, peut-être le nom d'un dieu.

Voici l'inscription très effacée, placée devant lui :

Parole à dire. Celui à qui appartient ꜥ le corps ꜥ.



Au-dessus de cette scène, se trouve un *Anubis* noir posé sur une planche formant enseigne et supporté par un génie à deux bras. Derrière l'*Anubis* noir, l'*Horus* faucon repose sur un pilier identique (pl. XIV, 2).

Sur le mur est, est une représentation, non pas identique, mais analogue. La défunte habillée à l'égyptienne est suivie de son ombre noire (pl. XIV, 2). Elle est vêtue d'une robe collante et décolletée, cheveux bouclés, ceints d'un bandeau et tombant sur l'épaule droite. Elle semble conduite par deux déesses; les mêmes génies à bras se trouvent sur la paroi en face.

A l'extrémité sud, un prêtre lecteur symétrique du prêtre qui, vis-à-vis de lui, fait offrande de l'encens. Mais ici, la défunte fait acte de prêtre en lisant le rouleau sacré devant l'autel composé par un *smꜥ tꜥwi* portant des cruches peintes en rouge et qui renferment probablement du vin (pl. XV, 1). Les détails sont empruntés aux scènes royales.

Devant le prêtre, on lit l'inscription suivante :

Le Setem fait l'encensement..... (peut-être) sur ton corps.



Les représentations de l'Ombre qui nous sont connues jusqu'ici d'après les textes égyptiens ⁽¹⁾ (*Livre des morts*, chap. 91 et 92) contiennent des prières pour que l'Ombre puisse apparaître avec l'Âme et le *Ka*. La forme de l'Ombre est une forme humaine plus allongée ou plus courte telle qu'elle nous apparaît dans le tombeau de Sêti ou dans la vignette du papyrus du Louvre de Nefer Ouben, faisant partie du chapitre 92; l'ombre a une forme humaine, elle est peinte en noir; au-dessus d'elle plane l'âme

⁽¹⁾ *Py.* 413. «Leurs âmes sont auprès d'Ounas leurs ombres *Khabit* sont avec leurs formes.»

en forme d'oiseau. Elle n'est pas décharnée comme l'ombre représentée ici. Serions-nous en face d'une représentation influencée par la mythologie grecque, car d'après



SÉNÈQUE, *Épîtres*, 24, il dit que les Ombres sont des articles.

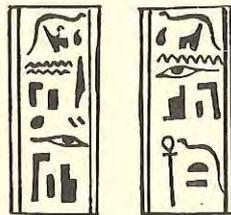
La légende, placée entre les deux génies sans tête tenant de leurs deux mains un pilier, se lit ainsi :

Ô Osiris venez (𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏) les mains.

Sur la paroi sud, on voit de part et d'autre la morte dans l'attitude d'une momie debout, précédée à gauche de *Nephtys*, à droite d'*Isis*. Chacune d'elles a pour sceptre le signe de millions d'années. Devant la défunte, côté gauche, *Anubis* est coiffé de la double couronne, il tient dans la main gauche un bandeau. De l'autre côté, *Horus*, coiffé de la double couronne, précède le cortège et se tient dans la même attitude qu'*Anubis*.

Une châsse abydnienne, contenant un scarabée qui soutient un disque aux plumes, est soutenue par deux béliers tenant un linceul funéraire et faisant le geste de protection Horus et Anubis. En face d'Anubis, deux colonnes verticales voir pl. XII aussi les représentations sont superposées.

Parole à dire Osiris vivant
éternellement.



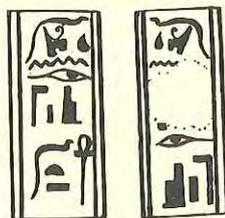
Anubis, fils d'Osiris.

La filiation d'*Anubis* à *Osiris*, incertaine dans les âges antérieurs, devient une certitude dans les époques tardives, telle que le dit Plutarque⁽¹⁾ «*Anubis* est fils adultérin d'*Osiris* et de *Nephtys*».

Derrière *Anubis*, *Nephtys* tenant la palme de l'éternité. La légende placée devant *Nephtys* peut-être lue ainsi; elle est incorrecte :

Qu'Amon Rê protège ton corps.

A droite de la châsse abydnienne, se trouve Horus suivi d'*Isis* tenant la palme de l'éternité. Devant eux, se trouvent les deux colonnes suivantes :



L'inscription devant Isis est trop détériorée pour être relevée ici.

(1) VOIR PLUTARQUE, *Isis et Osiris*, traduction Mario Meunier, p. 129.

Enfin deux femmes à l'état de momie encadrant la scène. Devant celle de gauche, se trouve une inscription en démotique, en très mauvais état. Il y en avait certainement une autre de l'autre côté qui contenait les titres de la défunte et son nom; malheureusement, cette partie peinte se trouve près de la voûte, elle a dû céder avec elle.

Je me suis empressé d'envoyer une photo agrandie de ce qui reste de l'inscription en démotique à Sir Herbert Thompson. Voici la réponse qu'il a bien voulu me communiquer :

«I am very much obliged to you for the photography of the demotic inscription from the extremely interesting excavations which I already know...

«I am afraid I cannot send you a translation of the inscription as its fragmentary condition does not enable me to read more than 4 or 5 signs with any certainty. But I can say that it is not important and it is religious in its contents. The occurrence of words such as Osiris the divine figure ('*hm* perhaps here the divinised *Ka*), the words «for ever» are sufficient to have its religious character. In the first line (non particularly lost), I expect the lady's name was given as the second line begins with a single sign  which must be *Ta* (the daughter of)...»

Passons maintenant dans la deuxième chambre. Elle contient dans son milieu le puits funéraire qui mesure 9 mètres de profondeur, les côtés de la margelle sont carrés et mesurent 0 m. 95.

Le travail de forage est soigneusement exécuté, le puits se termine par deux petites pièces mesurant 2 mètres carrés chacune.

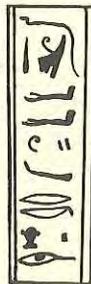
Nous n'avons pas trouvé le sarcophage; il a dû être dérobé, peut-être, pas très longtemps, avant nos fouilles, par des indigènes sans pouvoir toutefois l'affirmer, car il y avait dans le puits des masques datant de l'époque romaine.

A l'inverse de la salle antérieure, celle-ci n'a qu'une zone de figures jusqu'à hauteur de cimaise. Les murs sont décorés à la mode égyptienne, rainures de façade, fausses portes, représentées en couleurs noires, rouges et vertes.

En entrant à gauche, deux divinités, assises face à face *Isis* et *Nephtys*, soutiennent le disque solaire et lui font le geste de l'adoration (pl. XV, 2).

Devant Isis, l'inscription suivante :

Mes mains sont étendues vers toi à faire.



Devant Nephtys :

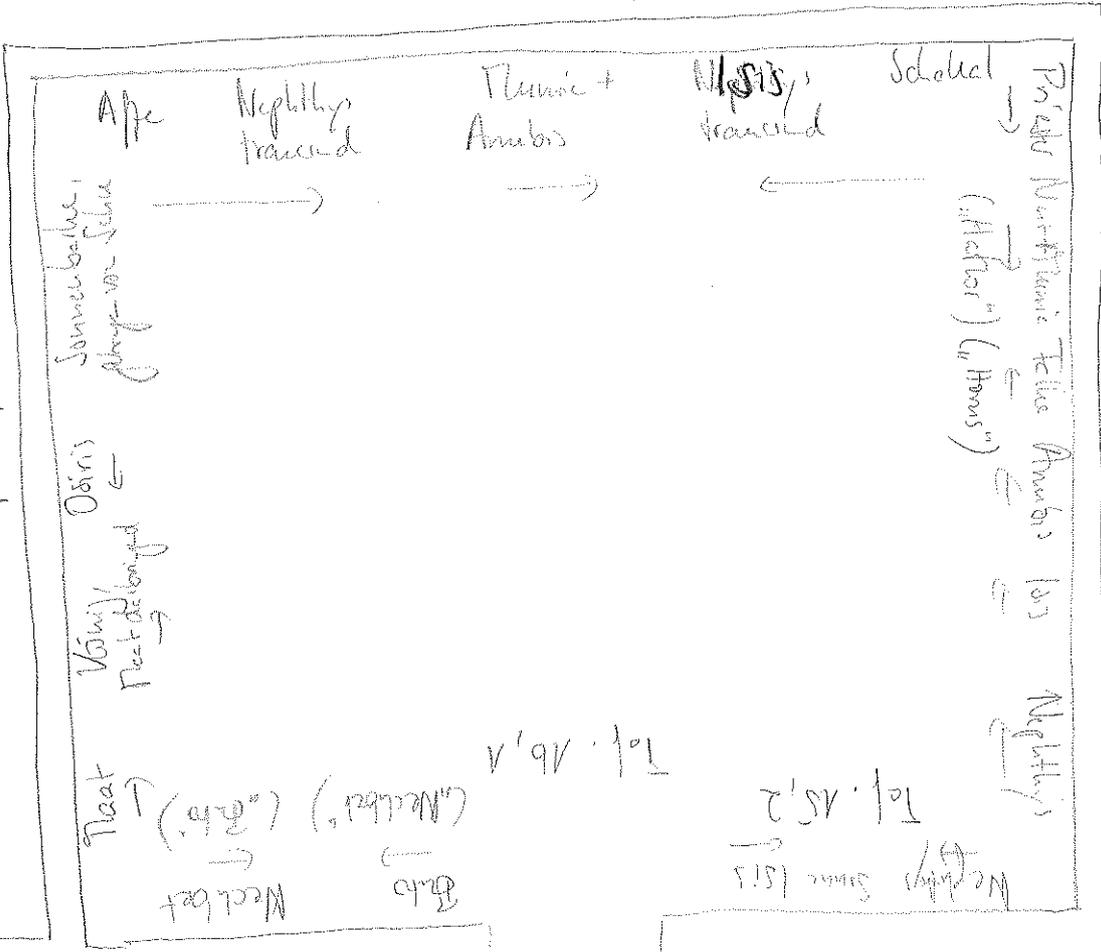


Nephtys, *grande sœur divine de son frère Osiris.*

A droite, le disque surmonte la tête de deux serpents enlacés. Les déesses de part et d'autre, se voilent la face avec la main, à cause de son éclat (pl. XVI, 1).

Taf. 17, 1

Taf. 17, 2



Taf. 16, 2

Taf. 16, 1

Taf. 15, 2

o. R. u. R.
Isis
Pfl.-Tenen
Sachmet
Schu

Vorlese-
priester

Opferstuhl

Standorte

Standorte u. R.
Göttin Göttin
Göttin (Maat?) Geb
Tote Nechet
Schatten Osiris NN

u. R. Osiris
Horus (?)
(Stoffstrick)
o. R. Osiris
Nephthys Anubis
Schedel

O-Wand:
Taf. 15, 1;
14, 2; 13, 1;
12, 2

S-Wand:
Taf. 12, 1;
10

N-Wand:
Taf. 10 bis

u. R. Anubis
Horus
(Libation
Behandlung)
Horus Isis Osiris NN

W-Wand:
Taf. 14, 1;
13, 2;
11, 1+2;
10

u. R. Nephthys
Amun
Hathor
Thor

o. R. Reijung
priester
Standorte
(Schedel)
Standorte
(Falke)
Göttin
Göttin
u. R. Imentet
Thoth lib.
Tote
Horus lib.
Schatten

u. R. Id-Pfeiler,
2 Isis-Nephthys-Bild
o. R. Klopfeisen
darüber 2 Anubis an Schedel

u. R. Id-Pfeiler, Reijung von Klopfeisen mit Symbolen
der Isis + Nephthys
o. R. Klopfeisen



Derrière *Anubis*, *Isis* vient, devant elle, un texte fragmentaire que voici :

Mes deux bras sont sur toi, son frère Osiris. Je suis.



Isis est suivie de *Nephthys*, qui a le texte suivant placé devant elle :

Nephthys sœur divine  des dieux, *Mes bras.*



Sur la paroi sud, face à la porte d'entrée, une scène de momification occupe tout le centre. *Anubis* debout s'occupe d'une momie qui repose sur un lit égyptien. A droite de la momie, du côté de la tête, *Isis* est assise sur un socle en bois, lève le bras droit en signe d'adoration. De l'autre côté de la momie, *Nephthys* est assise également sur un socle et lève le bras gauche (pl. XVII, 1).

Un babouin debout lève le bras en signe d'adoration du côté des pieds. Un chacal debout accomplit le même geste du côté de la tête ⁽¹⁾.

L'inscription devant *Isis* :

Mes deux bras sont avec toi, son frère Osiris. Je suis.



Devant *Anubis* :

L'embaumement d'Osiris vivant éternellement par Anubis, fils d'Osiris.



Devant *Nephthys* :

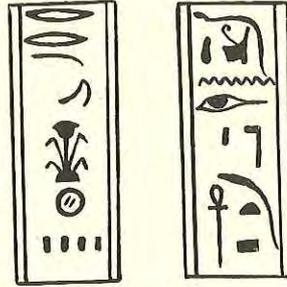
Nephthys, sœur divine des dieux. Mes bras.



⁽¹⁾ Habituellement on trouve les babouins qui saluent le lever du soleil. Voir NAVILLE, *Totenbuch*, I, pl. 21 et 22. LEPSIUS, chap. 16 et 126. Nous ne pouvons expliquer la scène autour du lit que par une inadvertance.

La paroi est du sanctuaire de la deuxième salle, est ornée d'une représentation tirée du chapitre XVI du *Livre des Morts* ⁽¹⁾. La barque vogue vers la montagne occidentale; elle est soutenue, à bout de bras, par Chou (pl. XVII, 2).

Sous la barque, côté droit, trois génies, agenouillés lèvent les bras gauches et se frappent le cœur avec le poing fermé, en faisant le geste *hekenou*. En face d'eux, trois génies, à tête d'*Anubis*; lèvent le bras droit avec le poing fermé et font le même geste.



Aucune inscription ne se trouve près de la barque; mais, par contre, il y a deux colonnes dans la partie sud. *Osiris* est assis; devant lui, se trouve agenouillé un enfant qui présente comme un Roi, la statue de *Maat*; il est suivi de la déesse *Maat* qui tient dans ses deux mains le signe 

Devant *Osiris* : *Osiris vivant éternellement* ;

Devant le personnage : *Faire le tour 4 fois*.

Cette légende est empruntée au culte journalier où le Roi tourne quatre fois autour de la statue ⁽²⁾. Devant *Maat*, la légende, à moitié effacée, est incompréhensible :
Telle déesse ★  = .

⁽¹⁾ D'après Sethe, la barque solaire est reçue par la montagne occidentale, au milieu des acclamations des esprits de *Dep* et de *Pe*.

⁽²⁾ MORET, *Rituel du culte journalier*.

CHAPITRE VI.

TEMPLES ET MAISONS FUNÉRAIRES D'ÉPOQUE GRÉCO-ROMAINE

PAR

PAUL PERDRIZET.

I. — LES TEMPLES

TEMPLE FUNÉRAIRE DE PETOSIRIS.

(Planche XVIII.)

La tombe princière découverte par G. Lefebvre donne la vision la plus fraîche et la plus séduisante de l'art égyptien au début du III^e siècle avant notre ère. En dégagant les faces latérales et la face postérieure de ce temple funéraire de Petosiris, nous avons fait quelques constatations nouvelles. C'est ainsi que nous avons retrouvé, le long des faces Est et Sud, à 1 m. 40 du monument, une barrière à jour formée de grands blocs calcaires parallélépipédiques mesurant environ 0 m. 35 de largeur et d'épaisseur, et un peu plus d'un mètre de hauteur au-dessus du sol. L'écartement de deux piliers successifs est de 0 m. 50. Ils étaient réunis deux à deux par des dalles épaisses de 0 m. 18. Une clôture analogue paraît avoir enfermé la grande cour qui, à l'Est du temple de Thôt, servait peut-être à l'ébattement des animaux sacrés, ibis et cynocéphales, peut-être aussi à l'hébergement des pèlerins⁽¹⁾. Autour du Sérapeum memphite, Mariette aurait relevé les vestiges d'une clôture de ce genre.

Remarquons que cette clôture n'existe pas sur la face Ouest du temple de Petosiris. On le comprend si l'on restitue par la pensée l'encombrement des maisons funéraires

⁽¹⁾ [Cette barrière du temple sera étudiée dans le tome II. Les résultats de la fouille qui s'est poursuivie après le dernier séjour de P. Perdrizet à Touna, ne semblent pas confirmer les hypothèses ici exprimées par lui. — P. J.]

qui se pressaient dans cette région, et si l'on tient compte de l'avancée des salles de ce côté. Quant à la face Nord, qui était la façade principale de l'édifice, celle par laquelle on accédait aux trois chapelles funéraires ajoutées postérieurement pour divers parents de Petosiris, elle non plus n'était pas précédée d'une barrière et n'avait pas à l'être.

A quoi servait, en effet, la dite barrière? A un rite ambulatoire, je suppose, par lequel les pèlerins qui visitaient le temple funéraire de Petosiris participaient du pouvoir de ce sage. Un graffite, sur la face Nord, montre que le *ιερόν* de Petosiris dut être un but de pèlerinage dès la fin du III^e siècle de notre ère ⁽¹⁾. Il continua d'attirer les pèlerins pendant la période impériale, si nous en jugeons par les pieds gravés, fort mal du reste, sur la face horizontale des dalles qui réunissaient deux à deux les piliers de la barrière. D'après l'endroit où ces pieds sont gravés, on peut croire que les pèlerins suivaient, déchaux, l'étroite bande horizontale. Cette acrobatie n'était pas pour effrayer les Égyptiens. Est-il nécessaire de rappeler ici que les pèlerins dans l'Égypte gréco-romaine avaient l'usage de laisser au but de leur pèlerinage l'empreinte gravée de leur pied, parfois de leurs deux pieds? Cette empreinte rappelait à jamais ce que le pèlerin avait fait pour le Dieu, en venant, parfois de loin, à grand ahan, l'adorer dans son temple ⁽²⁾.

Sur la cinquième assise de la face Ouest à compter du bas, nous avons relevé, médiocrement gravé, en grandes lettres hautes de 0 m. 15 et qui, d'après leur forme, semblent de basse époque ptolémaïque — du I^{er} siècle avant notre ère, — le nom égyptien ΨΕΝΕΘΩ qui tel quel ne s'explique pas : nous supposons que le graveur a dû s'arrêter avant d'avoir fini. Sans doute n'était-il pas correct de graver des choses sur les murs du temple de Petosiris. S'il n'avait pas été arrêté dans son travail, notre lapicide aurait probablement écrit : Ψενεθώθ, le fils de Thôt.

Continuons nos conjectures : qu'est-ce que ce graffite venait faire là? Nos fouilles, le long du temple de Petosiris, nous donnent, pensons-nous, l'explication. Elles nous ont permis de constater qu'un certain nombre de corps, nous ne pouvons pas dire de momies, avaient été inhumés à même le sable, c'est-à-dire sans cercueil, peut-être même sans linceul, sur les faces Ouest, Sud et Est, le plus près possible des fondations, comme si les pauvres gens, qui ne pouvaient prétendre à reposer, dûment momifiés, dans un monument funéraire, avaient voulu participer, par la proximité, à la sainteté et aux «vertus» qui rendaient si imposante la mémoire de Petosiris. L'inscription païenne du Fayoum : [ὁ δεῖνα] ἐνθάδε ἀφιέρωνται, «un tel a été consacré ici», donne peut-être le terme qui désignait cette participation aux vertus d'un défunt de renom ⁽³⁾. De même, les Chrétiens des premiers siècles se faisaient

⁽¹⁾ G. LEFEVRE, *Le tombeau de Petosiris*, p. 23 ; cf. p. 9 et 21-24.

⁽²⁾ P. PERDRIZET, *Les terres cuites grecques d'Égypte de la collection Fouquet*, p. 126.

⁽³⁾ P. JOUQUET, *Notes épigraphiques dans Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire orientales*, III (1935), (volume offert à Jean Capart), p. 228.

enterrer *ad sanctos*⁽¹⁾. Il serait curieux que cet usage chrétien eût, comme tant d'autres⁽²⁾, sa lointaine origine en Égypte. Pour en finir avec le graffite $\Psi\epsilon\nu\epsilon\theta\acute{\omega}(\theta)$, c'était, pensons-nous, le nom d'un des pauvres diables dont nous avons exhumé les restes desséchés le long de la face Ouest. En tout cas, c'est seulement au tombeau de Petosiris que nous avons trouvé des corps enterrés au contact immédiat de la face extérieure du mur. Nous n'avons rien constaté d'analogue dans nos autres temples funéraires ptolémaïques. C'est évidemment que, seul, celui de Petosiris était la tombe d'un saint. Il était le Saint du pays. Or, à Hermoupolis, dans la ville de Thôt, nous sommes dans la capitale, si l'on peut ainsi dire, de la magie. Thôt est le dieu que les derniers philosophes païens appelaient Hermès trois fois très grand, Τρις-μῆγιστος ⁽³⁾ : qui saura jamais la vénération superstitieuse qui devait aller à Petosiris, dans sa nécropole, avant qu'il ne devînt, avec le fabuleux roi Néchepso, un parangon de la magie⁽⁴⁾?

Remarque générale, que nous pourrions répéter à propos de chaque grande tombe de Touna, soit temple ptolémaïque, soit maison voûtée en berceaux, de la période impériale : ces temples en calcaire blanc légèrement stucqué, ces maisons de terre enrobées d'une couche épaisse de stuc splendidement blanc, étaient comme les sépulcres blanchis dont parle l'Écriture. De l'extérieur, l'édifice semblait un bijou charmant d'architecture. Vous franchissiez la porte et vous vous trouviez dans un pourrissoire horrible. L'intérieur était rempli de corps plus ou moins bien momifiés, c'est-à-dire plus ou moins macérés dans la résine du pin d'Alep⁽⁵⁾. L'odeur n'était pas agréable. Ces corps étaient entassés les uns sur les autres ; chacune des constructions

⁽¹⁾ P. PERDIZET, *Le calendrier parisien à la fin du moyen âge*, p. 186.

⁽²⁾ *Monuments Piot*, 34 (1934), p. 28 et suiv.

⁽³⁾ Cf. L. MENARD, *Hermès Trismégiste*, Paris 1910 ; PIETSCHMANN, *Hermes Trismegistos*, Berlin 1875 ; CHRIST-SCHMID, *Geschichte der griech. Litt.*, 5^e éd., II, p. 874. Pour les débris d'apocryphes attribués à Petosiris et au fabuleux Nechepso, cf. KRUMBACHER, *Geschichte der byzantinischen Litteratur*, 2^e éd., p. 627, et RIESS, *Nechopsonis et Petosiridis fragmenta magica*, dans *Philologus*, Suppl. Bd. VI, p. 325. C'est Spiegelberg (*Eine neue Spur des Astrologen Petosiris*, dans *Sitzungsberichte der Heidelberger Akademie der Wissenschaften*, philosophisch-historische Klasse, XIII (1922), 3) qui dès la première nouvelle qu'il eut de la découverte de la tombe de Petosiris dans la nécropole d'Hermoupolis, rappela ces apocryphes de basse époque, et montra que Petosiris avait dû à sa réputation de magicien de survivre dans la mémoire des hommes. Ce brillant rapprochement n'a pas convaincu G. Lefebvre (*Tombeau de Petosiris*, p. 9) ; nous sommes pour notre part convaincu que Spiegelberg a vu juste.

⁽⁴⁾ La figure dite « sphère de Petosiris » aurait été dédiée par son inventeur au roi Necheptos (de Saïs, 677-671 avant J.-C.). Elle serait en réalité, d'après W. Kroll, du II^e siècle avant J.-C. ; d'après Riess, du I^{er} siècle avant J.-C. ; d'après Franz Boll, du I^{er} siècle après J.-C. Sur ces origines, cf. Karl Sudhoff, *Astronomathematiker vornehmlich im 15 und 16 Jahrh.* (*Abhandlungen zur Geschichte der Medizin*, II, Breslau, 1902) et WICKERSHEIMER, dans *Janus*, 1914, p. 164. Cet instrument de divination paraît être fait pour des gens qui ne tiennent pas à guérir un malade mais à savoir s'il mourra ou non, et bientôt ou non (BOUCHÉ-LECLERCQ, *L'Astrologie grecque*, p. 537). Il peut servir aussi à prévoir l'issue d'un combat de gladiateurs, à renseigner sur les chances de rattraper un esclave fugitif, etc...

⁽⁵⁾ WÖNIG, *Die Pflanzen im alten Ägypten*, p. 387. Pour les rites relatifs à la momie, cf. SCHMID, *Zeitschrift für Aegyptische Sprache*, XXXII (1894) p. 56.

funéraires de Touna était une sorte de charnier, qu'on avait utilisé jusqu'au refus. Joignez à cela les déprédations nocturnes des pilliers de tombes, la brutalité avec laquelle le fellah cupide dépouille les pauvres morts. Ce que nous disons des tombes si plaisantes à voir du dehors, mais où il était horrible de pénétrer vaut même pour celle de Petosiris : « Si son tombeau, écrit G. Lefebvre, fut un objet de vénération au III^e et encore au II^e siècle, il cessa d'être respecté dès la fin de la période ptolémaïque. Le caveau, violé et bouleversé de fond en comble, ne fut plus qu'une crypte banale sous l'Empire. L'audace des profanateurs croissant, ils firent de la chapelle une sorte de cimetière à l'usage du commun : quand nous la déblayâmes, elle ressemblait à un charnier où les morts étaient entassés sur une hauteur d'environ deux mètres ⁽¹⁾. » Ces visions macabres devaient se présenter souvent dans l'Orient grec, à l'époque hellénique et romaine. Nos fouilles de Touna permettent de mesurer le réalisme de la Parole : οὐαὶ ὑμῶν, γραμματεῖς καὶ Φαρισαῖοι ὑποκριταί, ὅτι παρομοιάζετε τάφοις κεκονιαμένοις, οἵτινες ἐξωθεν μὲν φαίνονται ὡραῖοι, ἔσωθεν δὲ γέμουσιν ὀστέων νεκρῶν καὶ πάσης ἀκαθαρσίας (Matth., XXIII, 27).

TEMPLE 1.

(Planches XIX et XX.)

Déblayé en 1931 ⁽²⁾. La corniche a été restaurée en février 1934, d'une façon certaine, d'après un morceau encore en place, sur la face Est. D'ailleurs, la plupart des blocs employés dans cette restauration se trouvaient dans les salles mêmes du temple. On a restauré en même temps, dans la partie Ouest de la façade, la fausse fenêtre treillissée qui avait disparu.

Le temple 1 (pl. XX) tourne le dos au temple funéraire de Petosiris. On accède à la plate-forme (largeur : 2 m. 80 ; profondeur : 2 m. 30) qui précède la porte d'entrée, par un escalier de six marches (largeur de chaque marche : 0 m. 18). A 1 m. 90 de la marche inférieure, dans l'axe de l'édifice, est un autel égyptien (à gorge et à cornes) : hauteur : 1 m. 22 ; largeur en haut : 0 m. 90. Le temple lui-même mesure 5 m. 25 de large (à la corniche) ; 5 mètres de haut (de la corniche au seuil) et 7 m. 90 de profondeur (à l'extérieur). Façade égyptienne : arêtes d'angles inclinées, et bordées d'une bande plate ; cette inclinaison qui caractérise l'édifice égyptien et le différencie de l'édifice grec, s'explique par le poids des sables que l'édifice égyptien peut avoir à supporter. C'est la raison pourquoi l'édifice égyptien est plus trapu, plus ramassé que l'édifice grec, lequel est toujours soumis à la verticalité la plus absolue. Porte (largeur : 0 m. 95) à gorge, appuyée contre deux colonnes à chapiteaux composites ⁽³⁾.

⁽¹⁾ *Le tombeau de Petosiris*, p. 25.

⁽²⁾ Cf. *Annales du Service des Antiquités*, XXXII (1932), p. 58 et suiv., pl. I.

⁽³⁾ JÉQUIER, *Manuel d'Archéologie égyptienne*, p. 270-271.

De part et d'autre de la porte, deux socles égyptiens. A la hauteur des chapiteaux, trois fausses fenêtres à treillis, en stuc ⁽¹⁾, celle du milieu surmontée d'une frise d'*uræi*, et, en dessous, le disque solaire. Puisque l'occasion s'en offre, nous entrerons ici dans quelques explications concernant le treillis des fenêtres, genre de chose que l'architecture purement grecque ne connaît pas, et qui est une des caractéristiques des édifices égyptiens, non seulement des maisons privées, mais, comme on le voit ici, des édifices religieux, et même funéraires. Les édifices de la nécropole de Touna, tant les maisons voûtées en berceau de la période impériale que les temples funéraires de la période hellénistique, étaient éclairés parcimonieusement, de façon à préserver de la trop vive lumière. Les ouvertures sont de la forme et de la grandeur traditionnelles en Égypte; de même pour le système de fermeture, quand il y en a un.

Maisons et temples sont généralement pourvus, sur leurs faces latérales, d'ouvertures non fermées, en archères horizontales, longues au moins de 0 m. 30. Parfois, l'ouverture est un jour rectangulaire, d'environ 0 m. 20 de côté, qui, à cause de ses faibles dimensions, manque de fermeture.

Quand l'ouverture quadrangulaire est plus grande, c'est-à-dire quand il s'agit d'une fenêtre, elle est fermée par un grillage quadrillé, en stuc. Parfois, il ne s'agit que d'une fausse fenêtre, dont le rôle est simplement décoratif : en ce cas, le grillage de stuc est plaqué contre la paroi pleine. Telles sont, par exemple, les trois fenêtres grillagées de la façade du temple 1. Dans d'autres cas, l'air et la lumière entraient librement, et les insectes aussi, dont les nids desséchés se pressent parfois en forme de grands rayons.

Ces grillages intéresseront, pensons-nous, les exégètes bibliques, pour l'interprétation d'un verset d'un des plus anciens textes du Livre Saint, le Cantique de Déborah. On lit, en effet, au livre des *Juges*, v, 28 : *bé ad hahalôn nischqephâh, vath-jabër ëm Siserâ bé ad häeschnâb*, «à travers le treillis elle regarda, elle hurla, la mère de Sisera, à travers le treillis». Ce texte a deux expressions différentes pour dire la même chose, selon le *parallelismus membrorum* qui est l'une des élégances de la vieille poésie hébraïque. Dans la première partie du verset, la mère de Sisera regarde à travers (l'ouverture de) la fenêtre (חלון, *halôn*); dans la deuxième, elle hurle à travers le *häeschnâb*. Les interprètes sont à peu près d'accord pour traduire par «treillis» ce mot qu'on trouve encore dans *Proverbes*, vii, 6. Ben Jehuda donne les interprétations suivantes : *Fenstergitter, jalousie, window closed with lattices*. Il va de soi que, dans les maisons des vivants, dans les bourgs de la *χώρα*, les treillis des fenêtres devaient être en roseau, et mobiles; et que dans les maisons à la grecque d'Alexandrie, ils pouvaient être taillés dans du marbre blanc.

L'intérieur du temple est divisé en deux chambres en enfilade, à peu près carrées, éclairées chacune par deux archères horizontales (mesurant à l'intérieur 0 m. 67 sur

⁽¹⁾ Pour les fenêtres de l'architecture égyptienne, cf. PERROT-CURPIEZ, *Histoire de l'Art*, I, p. 614-621.

0 m. 47). Épaisseur des murs : 0 m. 54. Une niche dans le mur de gauche de la chambre de devant. Dallage soigné, sous lequel étaient ménagés, le long des murs latéraux, des *loculi*. Le plafond a disparu.

À l'extérieur, au milieu du mur, une gouttière assurait l'évacuation de l'eau de pluie que recevait la terrasse. Cette gouttière est parfaitement conservée.

Une maison funéraire avait appuyé l'extrados de son berceau au mur postérieur du temple 2. Sur le stuc de la chambre du fond, était peinte une inscription grecque,



Fig. 1.

$\sigma\upsilon\lambda\alpha$, qu'on peut lire, en ne tenant pas compte de la quatrième lettre, qui est biffée : $\sigma\upsilon\lambda\acute{\alpha}$. De quelle ombre ce graffite a-t-il voulu parler?

À gauche du temple 2, devant l'angle Nord de la façade, et à un niveau supérieur d'un mètre et demi à celui du temple 2, étaient les restes ruineux d'une maison funéraire de briques, dans l'une des niches de laquelle se trouvait une représentation singulière. Elle a été, par bonheur, photographiée aussitôt après avoir été dégagée; après quoi, le plâtre qui la portait n'a pas tardé à tomber du mur et à se pulvériser.

Ce dessin (fig. 1), tracé à gros traits, à l'encre noire, figurait, croyons-nous, une échelle debout, dont le haut atteint un grand objet rond, formé de quatre cercles

concentriques, dont les cercles 2, 3 et 4, sont réunis par des éléments de rayons. Il ne semble guère possible de ne pas reconnaître le soleil, séjour des âmes après la mort, et l'échelle mystique qui sert aux âmes pour gagner cette demeure d'éternité. L'échelle, par où l'âme monte au ciel est un thème folklorique qu'on rencontre en des temps et des pays fort divers. Dans son *Guide du Musée du Caire*⁽¹⁾, Maspero écrit à propos d'une échelle en roseau trouvée à Akhmîn, dans un tombeau du II^e siècle de notre ère : « Une vieille conception prévalait, d'après laquelle on ne pouvait monter au ciel qu'au moyen d'une échelle sur laquelle veillaient les Dieux des quatre maisons du monde; Gabou et Nouît, Horus et Thôt : c'est l'image de cette échelle qu'on avait mise dans le tombeau d'Akhmîn, afin de faciliter au mort l'ascension vers l'autre monde. » Maspero ne dit pas « vers le soleil », mais du moment que l'âme s'élève vers le haut du ciel, où parviendra-t-elle sinon dans le soleil ? Au temps du tombeau d'Akhmîn et de nos maisons funéraires de Touna, l'Égypte était pénétrée de croyances grecques. Or, les Grecs aussi, au moins certains des Grecs, admettaient qu'on pouvait, par le moyen d'échelles, monter jusqu'à l'Empyrée : Aristophane s'égaie de cette croyance naïve, quand il explique que Trygée (*Paix*, v. 68-71) avait voulu, par des échelles légères (λεπτὰ κλιμάκια ποιούμενος) monter jusqu'à Zeus pour lui demander ce qu'il comptait faire de la Grèce. Les Thraces, gens simples et superstitieux, croyaient que leurs prêtres-rois pouvaient monter au ciel par des échelles⁽²⁾ : peut-on supposer, en Égypte, pendant la période ptolémaïque, une influence du folklore thrace ? Les premiers Ptolémées avaient établi, comme colons, d'anciens mercenaires thraces dans le Fayoum, et en plusieurs localités de la vallée⁽³⁾. En Syrie, d'autre part — pays auquel de tout temps, l'Égypte a tant emprunté — nous trouvons une croyance analogue : saint Jean, abbé du Sinâi au VI^e siècle, écrit pour ses moines un traité ascétique qu'il appelle l'*Échelle des Vertus* : « élevez-vous par les vertus, comme par autant d'échelles⁽⁴⁾. » C'est ce traité, dont la vogue a été immense en Orient, dans les cloîtres, qui a valu à son auteur l'étrange surnom de Climaque⁽⁵⁾ (grec κλίμαξ = échelle) et qui est à l'origine de l'iconographie symbolique de l'échelle : à moins que cette origine ne

(1) 2^e éd., p. 522 ; cf. ERMAN, *La religion des Égyptiens*, trad. franç. p. 139.

(2) « Chez les Thraces Cerréniens, et Scaeboées, le prêtre de Héra était roi. Comme ils avaient Cosingas pour prêtre-roi et ne lui obéissaient pas, il fabriqua une série de grandes échelles et les mit bout à bout, en disant que c'était pour monter au ciel et dénoncer à Héra la désobéissance de son peuple. Et celui-ci, stupide comme sont les Thraces, dans la peur qu'il eut de l'ascension de Cosingas, lui jura de lui obéir désormais. » (POLYEN, VII, 22 ; cf. PERDRIZET, *Mythes et cultes du Pangee*, p. 41.)

(3) PERDRIZET-LEFEBVRE, *Graffites grecs du Memnonion d'Abydos*, p. XI et XII.

(4) DIDRON, *Manuel d'iconographie*, p. 333 ; KONSTANTINIDES, *Ἐρμηνεία*, p. 198.

(5) MIGNÉ, *Patr. gr.*, LXXXVIII, 596 ; BAUDOT, *Dictionnaire d'hagiographie*, p. 364 ; KRUMBACHER, *Geschichte der byzantinischen Litteratur*, 2^e éd., p. 143. Ce Jean Climaque est un écrivain charmant, nullement abscons ni coriace, que Sainte-Beuve, qui le connaissait par la traduction d'Arnauld d'Andilly, a comparé à saint François de Sales. Il aime à citer des proverbes, son langage est simple ; par le tour de son imagination, il a quelque chose de populaire ; on peut croire que son allégorie des échelles qui sont des vertus, est d'origine populaire.

soit à chercher plus loin encore, jusque dans le passage de la *Genèse*, xxviii, 12, sur l'échelle vue en rêve par Jacob. L'échelle sert de caractéristique, en Occident, à saint Benoît de Nursie, le fondateur de l'ordre bénédictin, *pater plurimorum monachorum*; à saint Romuald, le fondateur des Camaldules; à saint Briec; et par un de ces jeux de mots étymologiques, devant lesquels les mystiques, particulièrement ceux du moyen âge, n'ont jamais reculé, à l'abbesse de Chelles sainte Bathilde⁽¹⁾. Quant à l'échelle vue en rêve par Jacob, la mystique chrétienne, en Occident comme en Orient, en devait faire un symbole de Marie : *ave, scala caelum tangens*, lit-on dans le *Psautier de la Sainte-Vierge* attribué, faussement d'ailleurs, à saint Bonaventure. Ainsi s'explique qu'une miniature d'un manuscrit italien du xiv^e siècle, qui représente la Vierge Marie abritant les sept vertus sous son manteau, montre, derrière le manteau protecteur, sept échelles montant jusqu'au flamboiement de la gloire céleste⁽²⁾. Mais en voilà assez, et peut-être trop, sur le thème folklorique de l'échelle, comme moyen de monter au ciel et dans le soleil. Après tout, nous n'oserions garantir l'explication du singulier dessin de Touna; mais c'est la seule qui nous soit venue à l'esprit.

Le temple apparaît aujourd'hui dégagé des constructions adventices et de la dune qui le dominait du côté Ouest. Une maison funéraire, sans doute du II^e siècle de notre ère, avait été bâtie de ce côté-là, à un niveau supérieur d'un mètre à celui du temple 1; le temple 1 en était dominé, et comme écrasé. Cette maison funéraire tournait vers le Sud sa façade, formée de deux colonnes de briques entre deux antes. Elle n'offrait aucun détail intéressant, et sa chute probable pouvait endommager gravement le temple 1. Nous l'avons donc démolie. De même, nous avons fait disparaître un mur en briques qui avait été édifié devant la façade Sud du temple 1, au niveau de la plateforme d'entrée. Remarque générale, que nous aurions pu répéter bien souvent dans ces descriptions : pour dégager les monuments les plus anciens, c'est-à-dire les temples ptolémaïques, et les mieux conservés, c'est-à-dire celles des maisons funéraires en briques, de la période impériale, qui avaient gardé des peintures et des épigrammes intéressantes, nous avons dû souvent faire place nette, achever la destruction des masures branlantes qui chevauchaient les unes sur les autres et se disputaient la place avec un mépris total du voisin et du bel ordre. Au reste, la plupart des constructions tardives que nous avons fait disparaître auraient été impossibles à conserver. De l'étreinte des sables, elles étaient sorties broyées. Mais le matériau, cette bonne brique égyptienne, brune ou noire, selon la cuisson, avait gardé sa solidité : nous l'avons employé pour nos murs de consolidation et réfection, pour les dallages, etc...

⁽¹⁾ Devenue veuve (de Clovis II), Bathilde se retira à l'abbaye de Chelles, qu'elle avait fondée. A l'article de la mort, elle vit une échelle, au haut de laquelle était un ange qui lui montrait le ciel. C'est pourquoi une échelle figurait sur le sceau de cette abbaye (DEMAZ, *Les sceaux du moyen âge*, p. 408).

⁽²⁾ PERDRIZET, *La Vierge de Miséricorde*, p. 206, pl. XXVII, 1, d'après Bibl. Nat., nouv. ital., ms. 112, f^o 16 v^o. A l'oratoire de N.D. de la Bonne Fontaine, près Saint-Briec, un vitrail (moderne) représente le saint montant au ciel par une échelle d'or. (ALBERT LE GRAND, *Vies des saints de la Bretagne Armorique*, éd. des Trois Chanoines, p. 162.)

TEMPLE 2.

(Planches XXI et XXII, 1.)

Tandis que le temple 1 s'élève sur un soubassement formé de cinq assises, le temple 2 est posé sur une assise unique, légèrement débordante, formant *κρηπίς*. La façade (largeur : 8 mètres ; hauteur : 4 m. 60) est nue, sans autre détail que la bande (large de 0 m. 15) en relief qui l'encadre, et que la corniche égyptienne (largeur : 2 m. 54 ; hauteur au-dessus du sol : 3 m. 55) au-dessus du linteau. Mesuré à l'extérieur, le temple 2 a 10 m. 60 de profondeur. Au sol, ses murs sont épais de près d'un mètre. Grâce aux deux gros piliers carrés de la deuxième salle, grâce aussi à l'exiguïté de l'espace à couvrir, les larges dalles du plafond ont parfaitement résisté au poids du sable. L'autel qui, selon l'usage, devait se trouver à l'extérieur et dans l'axe de la porte n'existe plus, et ses fondations n'ont pas été retrouvées.

De la première chambre (profondeur : 3 m. 17), une porte basse (hauteur : 1 m. 28 ; largeur : 0 m. 66) à gorge égyptienne donne accès dans un réduit ou débarras, de forme carrée. Au-dessus de la porte était une baie de même largeur, dont le haut a disparu. La première et son réduit n'avaient pas d'archère latérale.

La deuxième chambre (largeur : 6 m. 08 ; profondeur : 4 m. 61 ; hauteur : 3 m. 60) était éclairée par un jour quadrangulaire (0 m. 38 sur 0 m. 20) percé dans le plafond, au-dessus du puits funéraire, lequel est dans l'axe de la porte. Ce puits, de section rectangulaire (1 m. 50 sur 1 m. 25), est profond d'une douzaine de mètres. Il renferme deux sarcophages de calcaire, brisés en plusieurs morceaux. On y a trouvé un masque en stuc, aujourd'hui au Musée égyptien du Caire (*Journal d'entrée* N° 58445) et des *oushebtis* au nom et au titre de *Diosiris our IIII* « Osiridore grand des Cinq ». Cinq autres sarcophages de pierre, dont un d'enfant, étaient rangés contre les parois de cette chambre. Leur contenu avait été pillé, nous n'avons rien trouvé d'intéressant. Les deux piliers (0 m. 61 de côté), que nous avons mentionnés tantôt, étaient réunis du côté Est par une dalle à hauteur de table⁽¹⁾.

TEMPLE 3.

(Planche XXII, 2.)

Quand nous déblayâmes le temple 3 en 1931, la corniche de la façade était encore en place. Cette façade, large de 6 m. 55, avait une porte, haute de 2 mètres sur 1 mètre de large, encadrée de deux colonnes engagées, dont les chapiteaux sont de lointains dérivés de ceux de la salle des fêtes bâtie à Karnak par Thoutmès III.

⁽¹⁾ L'édifice a été violé à deux reprises : dans l'antiquité, les *τυμβώρυχοι* y ont pénétré par le mur du fond, en enlevant deux blocs : ce travail a été soigneusement exécuté, par des gens de métier, à ce qu'il semble. Une autre ouverture, grossièrement pratiquée dans le toit, doit être récente.

Entre les colonnes et les antes, socles à l'égyptienne. L'intérieur, surtout le côté Nord, que nous avons refait avec des briques, était en voie de démolition quand nos fouilles ont interrompu les rapines des chaufourniers et des gens en quête de matériaux de construction. Leurs ravages, du moins, nous ont permis de nous rendre compte de la façon dont étaient faits les murs de nos petits temples ptolémaïques : deux parois, soigneusement appareillées sur les faces externes, l'espace entre ces parois étant rempli d'un blocage en déchets de taille et en petits moellons. La première chambre est éclairée par deux archères latérales ; dans la deuxième, un énorme sarcophage en calcaire, le couvercle brisé en deux morceaux. On y a trouvé une momie qui portait une petite bague d'or, aujourd'hui au Musée égyptien du Caire.

TEMPLE 4.

(Planches XXIII, XXIV et XXV.)

Le temple 4 dont la façade et les murs intérieurs sont très bien conservés, ouvrait sa porte au Nord. Édifice égyptien : porte encadrée entre deux colonnes engagées, à droite et à gauche, dont les chapiteaux sont formés de deux rangées superposées de feuillage (voir pl. XXV). La rangée supérieure, avec la grande courge qui pend sous chaque grosse volute, celle-ci surmontée elle-même par un grand et gros pétale, est particulièrement remarquable. L'espace inférieur, entre chaque colonne engagée et chaque angle de l'édifice, est rempli par un socle à l'égyptienne. Ces socles, stucés, devaient être couverts d'inscriptions ou de dessins, tracés en noir, au calame. On n'en peut rien tirer. Au-dessus de chaque socle, et de la porte, trois fausses fenêtres treillisées, en stuc. Largeur de la façade en bas : 6 mètres. Largeur de la porte : 0 m. 95. L'intérieur se compose de deux salles : dans la première, à gauche, est le puits funéraire. La seconde, qui était éclairée par des archères percées dans les murs latéraux, avait deux niches dans le mur de refend ; et contre le mur du fond, deux piliers, à 1 m. 90 l'un de l'autre, délimitaient probablement le *σπέος* funéraire. Des *loculi* avaient été ménagés sous le dallage de la salle du fond ; deux autres, à l'extérieur, étaient le long de la façade.

TEMPLE 5.

(Planches XXIII, XXIV et XXVI.)

Contre la paroi Est du temple 4 est bâti le temple 5, sur un soubassement haut de 0 m. 65. L'orientation est la même que pour le temple 4. La façade en retrait de ce curieux monument (dimensions intérieures : largeur : 3 m. 30 ; profondeur : 3 m. 15 ; hauteur : 3 m.) présente plusieurs particularités remarquables :

1° Les niches de façade, dont la décoration offre un mélange hybride de motifs

helléniques et égyptiens. C'est un bon exemple de l'art gréco-égyptien, tel qu'il était pratiqué dans les villes de la *χώρα*. Ces deux niches (dimensions de la baie : hauteur : 0 m. 37 ; profondeur : 0 m. 24 ; largeur : 0 m. 40), creusées de part et d'autre de la porte, avaient des pilastres corinthiens d'Égypte ; l'entablement était formé d'une suite de métopes et de triglyphes. Au milieu des frontons, un bouclier rond ; aux angles, un acrotère. Sur le pilier gauche de la niche droite, nous avons relevé, lors du déblaiement (hiver 1932-1933) un graffite de basse époque, tracé en lettres noires presque illisibles et qui s'est effacé depuis (fig. 2). Une indication d'âge ou de date (*ἔτους*) était donnée à la fin. Le graffite devait être au nom d'un certain Loukios (*Λούκιος*). Dans la niche de gauche, traces illisibles d'un autre graffite à l'encre noire.

ΑΟΥΚ
ΙCΜΕ
ΝΥΑ
N
OYS
TOY
C
Π
Ω

Fig. 2.

2° La porte qui est de style ionique. L'histoire de la porte ionique est comprise entre deux monuments magnifiques qui, par bonheur, nous sont parvenus intacts l'un et l'autre : la porte de l'Erechtéion⁽¹⁾ et la porte du temple dit de Bacchus, à Baalbeck. La première, — qui se ressent encore de l'archaïsme, comme suffiraient à l'indiquer les rosaces en relief sur la face antérieure du linteau et sur les pieds-droits⁽²⁾, — n'est sans doute plus entièrement, dans son état actuel, ce qu'elle était d'abord ; elle a fait l'objet, dans l'antiquité déjà, de restaurations, mais celles-ci ne semblent pas en avoir altéré le caractère.

Nous retrouvons dans la porte de notre temple 5 de Touna les deux grands modillons aux extrémités de la corniche, ainsi que la rangée horizontale d'oves. A Hermoupolis, au lieu que nous ayons, comme à l'Erechtéion, un rang unique de petites oves entre la corniche et le linteau, nous avons, sous la corniche, deux rangées superposées de grandes oves. Quant à la baie elle-même, au lieu qu'elle soit, comme à l'Erechtéion, entourée, avec une sobriété tout attique, d'étroites bandes superposées qui rappellent les bandes purement linéaires de l'architrave telles que les avaient conçues les architectes archaïques, nous trouvons un encadrement de rais de cœur assez mous qui formaient autour de la baie un cadre surchargé. Évidemment, nous sommes déjà loin de la distinction sèche de l'art attique du v^e siècle. La chute est analogue à celle que l'on fait quand on passe du *quattrocento* florentin au baroque du xviii^e siècle. Et cette impression de mollesse et de surcharge est accentuée encore par le matériau, un calcaire coquillier assez médiocre.

3° Les objets trouvés dans la chambre funéraire et dont l'un — une petite stèle cintrée et peinte (aujourd'hui au Caire, à l'Université égyptienne) au nom de *Pa-Ist* « celui d'Isis » — nous donne peut-être le nom du riche bourgeois d'Hermoupolis qui,

⁽¹⁾ *Journal of hellenic Studies*, XII (1891), pl. I. L'article *Janua* du *Dictionnaire des Antiquités* de Daremberg et Saglio est tout à fait insuffisant. Il prétend, à tort, que la porte de l'Erechtéion est « encadrée de rinceaux et de palmettes » : au vrai, elle en est seulement surmontée.

⁽²⁾ Un des trésors ioniques archaïques de Delphes, celui qu'on a appelé d'abord Trésor de Siphnos, avait, au moins sur son linteau, des rosaces ou patères analogues.

aux environs de l'ère chrétienne, se fit élever ce petit temple. Un objet plus important contenu dans la chambre funéraire était le massif en maçonnerie qui avait été ménagé contre la paroi du fond pour recevoir la momie et son sarcophage. Ce massif occupait presque toute la paroi, mais n'empêchait pas l'usage de deux niches superposées, ménagées dans la paroi Ouest.

Je passe à la description des représentations qui se trouvent sur la face antérieure de ce massif.

En haut, une gorge égyptienne, avec zone d'*uræi* disquées. Sous ces *uræi*, une baguette en relief encadre un rectangle allongé qui renferme deux frises superposées. Celle du bas est soigneusement gravée en creux, les traits passés au rouge, en sorte que cette frise dessinée au minium sur enduit blanc devait faire l'effet d'une grande sanguine, comme l'aube de lin blanc à dessins au trait rouges, trouvée à Saqqarah ⁽¹⁾. La broderie dite roumaine, faite à dessins au trait rouges, sur fond blanc, semble ainsi avoir toujours eu la faveur des peuples du Levant. Il y a là, croyons-nous, une curieuse persistance d'un vieux goût pour une certaine polychromie. Les pupilles des yeux étaient indiquées en noir (jamais en blanc), les personnages et les symboles de cette frise supérieure beaucoup plus petite que ceux de la frise inférieure ne sont pas gravés, mais sommairement indiqués au pinceau en couleur rouge : évidemment le travail n'a pas été terminé; nous surprenons sur le fait un professionnel du *fa presto*.

Cette frise inférieure représente des divinités s'affairant autour de la momie. En allant de droite à gauche, nous reconnaissons successivement :

1° Derrière la momie Nephthys, «la Maîtresse du Château», reconnaissable au signe *nb.t-h.t*, , qu'elle porte sur la tête. Une longue bandelette dans la main gauche, elle étend la main droite vers la momie, dans un geste d'accueil et de bénédiction;

2° La momie osiriaque;

3° Devant la momie, Horus hiéracocéphale (couronne de la Basse-Égypte) un gobelet  dans la main gauche, la main droite faisant libation avec le vase *Kebeh*;

4° Anoubis à tête de dieu (couronne de la Haute-Égypte), vêtu d'un pagne quadrillé de rouge, tenant un linge dans la main gauche, et la main droite faisant libation;

5° Isis, «la Maîtresse du Trône», reconnaissable au signe *nebt ist*; elle fait les mêmes gestes que Nephthys;

6° Schou, coiffé de la plume droite, dans la main gauche le sceptre des Dieux, présente de la main droite le gobelet; même pagne qu'Anoubis;

7° Sokhet à tête de lionne, coiffée du disque solaire entre deux *uræi*, dans une main le sceptre des Dieux, présente de l'autre main un gobelet;

8° Chnoum criocéphale, coiffé du disque solaire et de deux plumes, dans une main le sceptre des Dieux, fait de l'autre main un geste d'accueil;

⁽¹⁾ *Monuments Piot*, 34 (1934), p. 3 et suiv.

9° Une déesse, coiffée de la couronne de la Basse-Égypte, fait les mêmes gestes qu'Isis (n° 5) et que Nephthys (n° 1).

La petite frise est moins facile à décrire. Nous avons cru distinguer, en allant de gauche à droite, les figures suivantes (elles sont empruntées, ce semble, à l'illustration du *Livre des Morts*) :

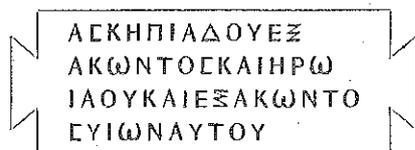
- 1° Trois bourgeons  ;
- 2° Un chacal couché à droite, un couteau triangulaire dans les pattes de devant, derrière lui un fouet  ;
- 3° Un nœud isiaque ;
- 5° Un *dad* ;
- 5° Un autre nœud isiaque ;
- 6° Indistinct ;
- 7° et 8° Deux divinités assises sur les talons, l'une devant l'autre, un cartouche illisible à côté de chacun ;
- 9° Devant un pilier, qui représente la tombe, se tient le mort osirique (haute tiare ; en mains, le crochet et le fouet), auquel un vivant, tête nue, assis sur ses talons, rend hommage. Cartouche illisible. Au-dessus du pilier, entre la baguette du cadre et les *uræi* de la gorge, le disque solaire, entre des *uræi*.

Comme la construction composite qui l'abritait, ce massif peint et gravé semble dater de la basse époque ptolémaïque. La religion égyptienne s'y manifeste sous les symboles mythologiques et rituels qu'elle adopta en ce temps-là. Tout monument qui nous renseigne sur ces formes tardives est le bienvenu, car c'est sous ces formes que la religion égyptienne s'est répandue dans le monde gréco-romain.

TEMPLE 6.

Au sud de la maison dite d'Œdipe. Le poids du sable en avait fait s'affaisser, et finalement s'écrouler, la façade. Ce temple a été déblayé, mais non reconstruit : les blocs avaient été broyés par la pression du sable. Les deux chapiteaux composites, qui ornaient la façade, sont au « musée » des fouilles.

Le 6 février 1934, a été découvert, sur une pierre d'assise de cet édifice, un *titulus* dont l'inscription gravée gardait des traces de rouge dans le creux des lettres.



Ἀσκη(λ)ηπιάδου Ἐξάκωντος καὶ Ἡρώιδου καὶ Ἐξάκωντος υἱῶν αὐτοῦ.

Ces trois individus ont dû être enterrés dans ce temple funéraire, ou à l'extérieur contre l'une des parois. Mais rien ne garantit que ce soient eux qui aient édifié le monument, car leur *titulus* est de la période impériale. On notera l'omission, non corrigée, du Λ à la ligne 1 : probablement le lapicide ne savait-il pas le grec.

TEMPLE 8.

Il semble avoir été remanié sous l'Empire. A l'origine, c'était un édifice de style égyptien, tourné vers le Nord, le puits funéraire à l'angle Sud-Ouest de la deuxième salle, la première ayant la porte d'entrée encadrée, à l'égyptienne, de deux colonnes engagées. Largeur intérieure de ces salles : 4 m. 85 ; profondeur de la première : 2 m. 43 ; de la deuxième : 3 m. 30. Épaisseur des murs entre la première et la deuxième salle : 0 m. 60. Le puits, carré (1 mètre de côté), a 5 mètres de profondeur ; il descend en rampe et a été violé dans l'antiquité.

Devant cet édifice de style égyptien qui date, pensons-nous, de la période ptolémaïque, a été ajoutée ultérieurement une chambre profonde de 1 m. 63, et un vestibule, profond de 2 m. 05 distyle *in antis*. Les antes sont lisses et nues. Les colonnes en calcaire devaient être, à l'origine, recouvertes de stuc. Un chapiteau en stuc est encore en place : il est corinthien, de forme basse. Hauteur de la colonne, avec sa base et son chapiteau : 3 m. 20 ; du chapiteau : 0 m. 40 ; de la base : 0 m. 20 ; diamètre de la colonne : 0 m. 40. Largeur de l'entrecolonnement central : 2 m. 15 ; des entrecolonnements de gauche et de droite : 1 m. 51. Les colonnes semblent trop frêles et écartées pour avoir pu supporter une architrave et un toit en pierre : nous pensons donc que la superstructure devait être en bois. L'autel, en briques, dans l'entrecolonnement central, peut dater d'une époque plus basse que l'édifice lui-même, mais cela n'est pas sûr.

Du temple 9, nous n'avons retrouvé que des restes insignifiants dont il n'y a rien à dire.

TEMPLE 10.

(Planches XXVII et XXX, 2.)

Une rampe inclinée, faite de grandes dalles, large de 1 m. 37, menait de l'autel, aujourd'hui arasé, à la porte d'entrée. Hauteur de la baie : 1 m. 66 ; largeur : 0 m. 70. Cette porte donne accès dans une chambre unique, large de 2 m. 42, profonde de 3 m. 18 et haute de 2 m. 55, éclairée par deux archères percées à 2 m. 30 du sol dans les murs latéraux. Ce joli petit édifice a été retrouvé intact, sauf qu'il a fallu étayer avec quatre « chandelles » de bois, quatre des six dalles qui formaient le toit, car celui-ci avait commencé à céder sous le poids du sable. La façade est remarquable par l'élégance de ses proportions et la sobriété raffinée de sa décoration. La porte est encadrée

d'un gros tore et surmontée d'une gorge égyptienne qui, à cause des faibles dimensions du monument, n'est pas encadrée entre deux chapiteaux. À droite et à gauche, deux socles à l'égyptienne et, sous la corniche, deux fausses fenêtres treillisées. Aux angles sont deux colonnes à chapiteaux campaniformes. Ces chapiteaux, jadis, étaient-ils peints? Nous le pensons. Toute la façade avait dû recevoir un léger enduit de stuc, épais d'un demi-millimètre, encore discernable sur les deux colonnes et sur les montants et le linteau de la porte. Quelques lettres grecques, peintes sur le montant droit, sont tout ce qui reste de l'épithaphe; il n'y a rien à en tirer.

TEMPLES 11, 12 ET 13.

(Planches XXVIII, XXIX, XXX, 1.)

En venant de la place où se trouve, derrière le temple de Petosiris, le temple 1, et en s'engageant, par une porte étroite (1 m. 86 sur 0 m. 87), dans la venelle, dégagée en 1934, qui débouche sur cette place entre les temples 2 et 3, on arrive d'abord à des maisons de briques, l'une à droite, l'autre à gauche, celle-ci ayant encore l'escalier de 15 marches qui menait à la terrasse supérieure. En effet, à l'époque impériale, quand on utilisa tous les espaces restés vides, des maisons funéraires furent édifiées entre et devant les petits temples en pierre de la période ptolémaïque, bouchant sans doute complètement le dégagement qui devait se trouver devant ces petits temples. En continuant dans la ruelle, on passe, à gauche, à quelque distance du temple 13 qui est très petit (largeur : 5 m. 50) et assez singulier. La façade en est nue, et comme elle a perdu sa corniche, elle n'a plus rien maintenant d'égyptien que le bandeau incliné qui fait saillie le long de l'angle Sud. La porte (2 m. sur 0 m. 92) est une baie sans ornement. L'intérieur (4 m. 20 sur 3 m. 40), éclairé par des archères latérales, avait un *σπέος* large de 2 m. 50, soutenu par deux piliers, saillant de 1 m. 45, avec un réduit entre chaque pilier et le mur latéral. Les pierres de taille du mur du fond sont piquetées pour recevoir un enduit de stuc. Des lambeaux de cet enduit sont encore en place, des pampres y étaient figurés en peinture.

Revenons à la ruelle. En continuant à la suivre en direction de l'Est, nous arrivons à deux temples prostyles assez grands, nos 11 et 12, tournés comme le temple 13 vers le Sud et dont l'un (temple 12), le plus récent, s'est installé, sans façons, devant l'autre (temple 11), mais en respectant toutefois l'escalier de six marches et l'autel (à gorge et à cornes, à l'égyptienne) du temple 12. Apparemment, la famille qui avait fait bâtir le temple 12 n'existait plus, ou n'avait plus le moyen de protester. Le temple 11 est un tétrastyle auquel on accède par un escalier de sept marches. L'autel n'a plus ses cornes — s'il en a jamais eu, car il était peut-être, à en juger par les bases des colonnes du pronaos, de forme romaine, à face supérieure horizontale. De son revêtement de stuc, rien d'intéressant ne subsiste, non plus que de celui des colonnes.

Les chapiteaux manquent. D'après les bases, ils pouvaient être de forme corinthienne, en tout cas de forme grecque. Et le temple 12 devait être, quant à l'architecture, un temple grec de la période impériale, et peut-être, quant à la destination, non pas un temple funéraire, mais un édifice de culte voué à une des divinités protectrices de la nécropole hermopolitaine, Hermès-Thôt, ou Isis ⁽¹⁾.

Longueur du temple mesuré à l'extérieur : 9 m. 12 ; largeur : 4 m. 90. Hauteur du stylobate : 1 mètre. Profondeur du pronaos : 2 m. 20. Entrecolonnement central : 1 m. 18 ; entrecolonnements latéraux : 0 m. 98. Largeur de la porte : 1 m. 02. Épaisseur des murs : 0 m. 62.

Sous la *cella* et le *pronaos* étaient, en sous-sol, deux chambres voûtées en berceaux parallèles, dirigés d'Est en Ouest, éclairées par des archères : c'étaient sans doute des débarras d'objets servant au culte, ou des caves où loger les redevances en nature. L'entrée (hauteur : 1 m. 56 ; largeur : 0 m. 66) était sur le côté Est, près de l'angle nord-est, le temple lui-même étant tourné au Sud.

Le temple 11 était un hexastyle sur stylobate d'un mètre de haut. Les colonnes, à 1 m. 03 l'une de l'autre, avaient 0 m. 60 de diamètre ; les tambours avaient la même hauteur que les assises des murs (0 m. 23). Largeur de la façade : 8 m. 75 (environ) ; de la porte (au seuil) : 1 m. 08. Largeur entre le bord du stylobate et le mur de la *cella* : 1 m. 63. La porte était comprise entre deux colonnes engagées, dont les chapiteaux manquent : ils devaient être de forme composite. À droite et à gauche de la porte, deux socles à l'égyptienne. Dans la partie supérieure, au-dessus de ces socles, devaient se trouver, d'après l'analogie des autres temples, deux fausses fenêtres treillisées ; et une troisième fenêtre au-dessus de l'autre. Celle-ci donnait accès dans une *cella* en longueur, avec un puits (non déblayé en 1934) dans l'angle nord-est, *cella* d'où l'on passait dans une chambre de derrière, moitié moins large.

TEMPLE 17.

Le temple 6, dont la façade était tournée au Sud, s'appuyait par son mur de derrière au temple 17, dont la porte était tournée vers l'Ouest. Le temple 17 est singulier en ceci que, comme les maisons de briques, il comportait un sous-sol voûté en deux berceaux perpendiculaires à l'axe. Au-dessus étaient deux salles, couvertes sans doute, comme nos temples en pierre, d'un toit ou terrasse dallée, dont il ne reste rien, la démolition s'étant opérée par le haut. La porte de la salle antérieure était au-dessus du sol de cette salle, trop haut pour qu'on y passât. On pénétrait dans cette salle par

⁽¹⁾ Parmi les tombes de la nécropole ramesside de Deir el-Medineh, se trouvent un certain nombre de chapelles (de confréries artisanales) destinées au culte des divinités de cette nécropole, Hathor, Maritsegert, etc. Mais ce rapprochement de pratiques antérieures de 13 à 15 siècles à la période où nous nous trouvons avec la nécropole romaine d'Hermoupolis est-il bien probant ?

un escalier de pierre, qui était placé près de l'angle nord-ouest, dans l'étroite venelle qui séparait le temple 17 du temple 4.

Pas plus que du temple 9, nous ne croyons devoir parler des temples 14, 15 et 16. Nous en avons constaté l'existence et c'est tout.

II. — LES MAISONS.

MAISON FUNÉRAIRE 1, DITE MAISON D'ISIDÔRA.

(Planches XXXI, XXXII.)

C'est la première des maisons funéraires que nous ayons déblayées et restaurées (février - avril 1931). Elle fut donc la première à nous révéler un type d'édifice funéraire qu'on ne connaissait pas encore. Elle est particulièrement intéressante à cause des deux longues épigrammes, écrites, dans la première chambre, de part et d'autre de la porte qui donnait accès au *Ἐνάλαμος* ⁽¹⁾. Elle a été décrite sommairement dans les *Annales du Service des Antiquités*, XXXII (1932), p. 66-68, et les épigrammes ont été publiées dans le *Bulletin de l'Institut français d'Archéologie orientale*, XXXII (1932), p. 97-112, par P. Graindor, avec l'aide de W.G. Waddell.

Il s'agit d'une maison funéraire à étage, le rez-de-chaussée composé comme l'étage de deux salles voûtées en berceaux perpendiculairement à l'axe, qui est dirigé d'Ouest en Est, avec la porte à l'Ouest. L'escalier extérieur, la plate-forme et l'autel devant la maison, la porte d'entrée et la toiture sont autant de restaurations. Il faut être indulgent à nos restaurateurs, qui ont exécuté leur travail avant qu'on ne se fût rendu compte que l'entrée de ces maisons funéraires était prostyle, et que l'étage, comme le rez-de-chaussée, était voûté en deux berceaux parallèles, perpendiculaires à l'axe. Une photographie, publiée à la fois dans les deux articles ⁽¹⁾ que nous venons de rappeler, donne l'aspect de la chambre du fond avec le *σπέος* d'Isidôra, avant que la ruine n'ait été abritée sous un toit plat. Toute la construction était en briques, — tantôt en briques cuites au four, celles-là plus foncées et plus dures, tantôt en briques cuites simplement au soleil — et soigneusement stuquées de blanc en dehors et en dedans. L'autel, qui a été refait, se trouvait dans l'axe des portes, au milieu de l'entrecolonnement central, si le monument comportait, comme nous le pensons, un étroit *pronaos* prostyle. Nous avons trouvé la porte de la première chambre bouchée par des briques. Les voleurs, qui, à une date indéterminée, avaient consciencieusement ravagé la tombe, n'avaient pas dû, pour s'y introduire, passer par la porte. Les deux chambres ont mêmes dimensions : largeur : 4 m. 60 ; profondeur : 2 m. 61. Dans les murs latéraux

⁽¹⁾ *Annales*, fig. 6, p. 67; *Bulletin*, pl. II; et cf. aussi notre planche XXXIII.

de la première chambre, sont ménagées trois niches cintrées, une à droite, deux à gauche. Sol en plâtre, de couleur rouge. Du sol jusqu'à la cimaise (hauteur : 0 m. 70), montent, simulées en peinture d'une façon assez médiocre, des orthostates qui font l'effet, censément, de *crustae* en marbre noir, en brèches, en granit gris, en porphyre rouge-violet. Au-dessus des orthostates, le mur est resté blanc, sauf la paroi de droite, où une décoration florale (tiges feuillues, fleurs roses à trois pétales) est restée inachevée.

La porte (largeur : 0 m. 95) qui donne accès dans la chambre du fond était comprise entre deux pilastres (largeur : 0 m. 40). Celui de droite est encore en place, avec son chapiteau de stuc, à cinq feuilles retombantes, triangulaires. L'autre est restauré.

À droite et à gauche de cette porte sont écrites au calame, à l'encre noire, les deux épigrammes publiées par P. Graindor. Nous les étudierons après avoir décrit la deuxième chambre, puisqu'aussi bien cette description permettra de mieux comprendre les deux textes en question. Entre l'épigramme de gauche et la porte, le scribe avait représenté sommairement un édifice funéraire à triple emmarchement, de plan apparemment carré, avec une porte occupant presque toute la façade et avec un toit en forme de pyramidion. La nécropole de Touna nous a conservé un grand tombeau de ce type, nous y reviendrons plus loin (maison 15).

Passons dans la deuxième chambre, que l'une des deux épigrammes appelle *Σάλαμος* (I, v. 2). Dans le fond était le massif (en briques représentant le lit qui est creusé de façon à former *loculus*; longueur : 2 m. 10). Sur l'*antependium* était figurée en peinture une de ces tables basses, schématisation de la forme léonine, qui étaient de mode en Égypte depuis le Nouvel Empire (le mobilier de Toutankhamon en offre de nombreux exemples). La tête n'apparaît plus sous les maculatures; mais l'arrière-train, avec la patte griffue et la queue recourbée, est parfaitement conservé. Au-dessus du lit, une immense coquille en relief, de l'espèce *tridacna*, en étui blanc. Lit et coquille étaient abrités dans le *σπέος* (épigramme I, v. 7), en forme, apparemment, d'arcade dont les extrémités posaient sur les chapiteaux de deux colonnettes placées en avant du *loculus* (entrecolonnement : 1 m. 60). Ces colonnettes étaient lisses en bas, et torses à partir de la hauteur de cimaise. Sur le fond, dans les écoinçons à droite et à gauche de la coquille, étaient peints des symboles isiaques (ou astrologiques?) : à droite le croissant, les pointes en bas, et deux étoiles; au-dessus du *σπέος*, à droite et à gauche, étaient percées deux petites lucarnes quadrangulaires, pour l'aération et l'éclairage.

Passons à la copie, à la transcription et au commentaire des deux épigrammes, en distiques élégiaques l'une et l'autre. Celle de gauche (pl. XXXIII) a déjà souffert depuis qu'elle a été exhumée : le commencement des quatre premières lignes a disparu. Nous donnons les parties manquantes en minuscules, d'après la copie prise par Graindor au moment de la découverte ⁽¹⁾.

⁽¹⁾ [Seule, la publication de P. Graindor était connue de P. Perdrizet. Depuis, ces deux épigrammes ont bénéficié, tant pour l'établissement du texte que pour son interprétation, des travaux de S. Eitrem et P. Jouguet : cf. *Archiv für Religionswissenschaft*, XXXIV, p. 313 et suiv.; et *Symbolæ Osloenses*, XVIII

ΟΥΤΩΣ ΑΙ ΝΥΜΦΑΙΣΟΙΕΤΕΚΤΗΝΑΝΤΙΣΙΔΩΡΑ
 ΝΥΜΦΑΙΤΩΝΥΔΑΤΩΝΘΥΓΑΤΕΡΕΣΘΑΛΛΑΜΟΝ
 ΠΡΕΣΒΥΤΑΤΗΝΙΛΟΙΟΘΥΓΑΤΡΩΝΗΡΞΑΤΟΝΙΛΩ
 ΚΟΝΧΟΝΤΕΥΞΑΜΕΝΗΒΕΝΘΕΣΙΝΟΙΟΝΕΧΕΙ
 ΠΑΤΡΟΣΕΝΙΜΜΕΓΑΡΟΙΣΙΘΕΗΔΗΟΙΟΝΙΔΕΣΘΑΙ
 ΚΡΗΝΑΙΑΔΕΥΪΑΣΥΝΓΑΜΟΣΑΡΠΑΓΙΜΟΥ
 ΚΕΙΟΝΑΣΑΜΦΟΤΕΡΩΘΕΝΛΤΕΣΣΠΕΟΣΧΙΚΑΥΤΗ
 ΠΗΧΥΝΑΣΤΥΛΟΝΒΑΛΤΩΦΟΡΟΝΚΑΤΕΧΕΙ
 ΚΡΕΙΝΑΜΕΝΑΙΔΑΡΑΧΩΡΟΝΟΡΕΙΑΔΕΣΙΔΡΥΣΑΝΤΟ
 ΙΕΡΟΝΩΣΑΥΤΩΝΜΗΔΕΝΑΦΑΥΡΟΝΕΧΗΣ

Ὀντως αἱ Νύμφαι σοι ἐτεκτήσαντ', Ἰσιδώρα,
 Νύμφαι, τῶν ὑδάτων θυγατέρες, Θάλαμον.
 Πρεσβυτάτη Νίλοιο θυγατρῶν ἤρξατο, Νιλῶ,
 κόγχον τευξαμένη βένθεσιν, οἶον ἔχει
 5 πατρός ἐνὶ μεγάροισι, θεηδῆ (?) οἶον ιδέσθαι.⁽¹⁾
 Κρηναία δέ, Ἰλα σύγγαμος ἀρπαγίμου
 κείονας ἀμφοτέρωθεν ἄτε σπέος, ἦχι καὶ αὐτῇ
 πηχύνασα Ἰλαν καλποφόρον κατέχει.⁽²⁾
 Κρεινάμεναι δ' ἄρα χῶρον Ὀρειάδες ἰδρύσαντο
 10 ἱερόν ὡς αὐτῶν μηδὲν ἀφαιρόν ἔχης.

« Réellement, ce sont les Nymphes, ὁ Isidōra, les Nymphes Filles des eaux, qui t'ont construit cette chambre. Nilō, l'aînée des filles du Nil, a commencé l'ouvrage en façonnant une conque comme il en possède dans ses profondeurs. Crēnaea, dont Hylas partage la couche depuis qu'il a été enlevé par les Nymphes, Crēnaea a placé deux colonnes de chaque côté de ton lit, de façon à faire comme une grotte... Et les Oréades, qui ont choisi l'emplacement, t'ont élevé un sanctuaire, cadeau splendide qu'elles t'ont fait. »

Curieux mélange de mythologie grecque et d'emphase orientale, ce petit poème donne la description de la chambre funéraire (v. 2 *Θάλαμον*) où la momie d'Isidōra avait été couchée (soit sur le lit, soit à l'intérieur du massif). Mais, dans sa recherche laborieuse du style poétique et de l'expression rare, l'auteur n'a pas su rester toujours clair.

Pour consoler la jeune morte, et pour faire sa cour au père de celle-ci — apparemment

(1938), p. 127 et suiv. Nous publions ici le texte tel qu'il résulte de ces dernières études. Les lectures primitives de P. Perdrizet sont reproduites en note. Nous n'avons modifié la traduction et le commentaire que lorsqu'une lecture nouvelle le rendait nécessaire; dans ce cas, nous mettons entre crochets droits les mots qui ne sont pas de l'auteur. — P. J.]

⁽¹⁾ [P. Perdrizet lisait le vers 5 : πατρός ἐνὶ μεγάροισι θεητῆ οἶον ιδέσθαι et tenait ce vers pour une glose assez inepte, à supprimer. — P. J.]

⁽²⁾ [P. Perdrizet lisait le vers 8 : πηχυν ἀστυλον βαλτωφόρον κατέχει et « ne se risquait pas » à l'expliquer. — P. J.]

l'un des riches bourgeois d'Hermoupolis, — le poète voit dans la maison funéraire d'Isidôra une construction si belle que, réellement (*ἔντως*), ce ne peut être l'œuvre que des Nymphes. Pourquoi les Nymphes? Parce que, d'abord, comme on le verra dans l'autre épigramme (v. 4-5), Isidôra, quand elle mourut, était encore *νύμφη*, c'est-à-dire jeune fille, ou jeune mariée. Sa momie, qui n'a pas été conservée, semblait, au dire de P. Graindor (*loc. cit.*, p. 104), celle d'une jeune fille d'une quinzaine d'années. Elle portait à la main gauche une bague d'or (avec chaton en racine d'émeraude) qui était peut-être sa bague de mariage. Aussi toutes les Nymphes du fleuve et de la montagne s'étaient-elles occupées de sa tombe. Celles du *djebel*, de la montagne (*ἄρος*) libyque, où sont les tombes, les Nymphes Oréades, avaient choisi l'emplacement (v. 9 *κρεινάμεναι δ' ἄρα χῶρον Ὀρειάδες*) et fixé les limites de la concession (v. 9 *ιδρύσαντο*), dans laquelle elles avaient élevé ce temple funéraire (v. 10 *ἱερόν*), édifice bien digne de telles Dées (*ὡς αὐτῶν μηδὲν ἀφανρόν ἔχης*). Deux Nymphes des eaux, nommément désignées, Crénæa et Nilô avaient travaillé au *σπέος* qui devait abriter, dans la chambre de derrière (*θάλαμος*), le lit funéraire d'Isidôra. Crénæa a fait les colonnes torsées (v. 6 *κείονας*) qui supportaient des deux côtés du lit (v. 7 *ἀμφοτέρωθεν*), la retombée de l'arcade. Au-dessus du lit, Nilô, la fille aînée du Nil, a modelé la grande conque de stuc (v. 4 *κόγχον*).

Encore que l'épigramme nous parle du Nil, nous sommes en pure mythologie grecque. Les Nymphes, divinités des sources étaient innombrables en Grèce. En Égypte, où il n'y a pas de sources, elles n'ont rien à faire. Les Nymphes Oréades se plaisent aux grottes : on se rappelle tous ces charmants reliefs votifs, provenant des grottes de l'Acropole, de Marathon, du Parnès⁽¹⁾, de Vari et d'ailleurs, qui montrent les Nymphes dansant le *σύρτο*, conduites par Hermès Nomios, au son de la syrinx de Pan, sous le regard placide du taureau anthropocéphale Achéloos, pendant que le troupeau des chèvres s'égaille dans les rochers.

L'homme de lettres qui a composé cette épigramme pour une jeune femme *baladi* ne voyait pas le pays où il vivait, il ne tirait de son esprit que des souvenirs de lectures grecques. Son pittoresque, sa mythologie sont livresques. Son petit poème évoque des choses qui, en Égypte, n'existent pas : c'est une étrange idée de donner le nom hellénique de *Κρήναια*, « Celle de la source », à une déesse d'un pays où il n'y a pas de sources ; c'en est une autre, de faire de *Κρήναια* et de ses sœurs, les Nymphes « filles des eaux » (v. 2) ou, comme disaient les Grecs, du fleuve Okéanos qui entoure la terre, des filles du Nil. Le Nil n'en a qu'une, dont le caractère est d'ordre non pas pittoresque, mais agraire, alimentaire, et, comme on dit aujourd'hui, « économique », *Εὐθηνία*, que l'art alexandrin montre couchée à ses pieds⁽²⁾. Remarquons enfin que le Nil ne

⁽¹⁾ *Bulletin de Correspondance hellénique*, V (1881), pl. 7, p. 352; XX (1896), p. 377 et XXI (1897), p. 133; FURTWÄNGLER, *Collection Sabouroff*, texte de la pl. 27-28; ROSCHER, *Lexikon*, II, p. 557.

⁽²⁾ *Tazza Farnese* : FURTWÄNGLER, *Antike Gemmen*, II, p. 255, pl. LV; statuettes et lampes de terre cuite : PERDRIZET, *Terres cuites grecques d'Égypte de la collection Fouquet*, p. 63, pl. L.

fait pas croître, dans ses profondeurs (v. 4 *βένθεσιν*) les énormes tridacnes dont Nilô a dû s'inspirer pour modeler en stuc la conque d'Isidôra : ces grandes coquilles, en français *bénitiers de Saint Jacques*, proviennent de l'*Ἐρυθραία*, comme les Grecs appelaient indistinctement l'Océan Indien et notre mer Rouge.

Chose curieuse, l'épigramme d'Isidôra est peut-être le premier texte où soit nommée Νιλώ. Ce nom, que le premier éditeur n'avait pas reconnu, a été expliqué par mon ami M. le professeur Charles Lesans, à première lecture de l'original, en mars 1933. On sait que beaucoup de noms de Nymphes se terminaient en *ώ* : ainsi *Καλυψώ*, *Ἠγησώ*, etc...

Passons à la deuxième épigramme, à droite de la porte du *Θάλαμος* (pl. XXXIV). Elle est intacte et facile à lire :

Οὐκέτι σοι μέλλω θύειν, θύγα[τερ μετ]ὰ κλ[α]υθμοῦ,
 ἐξ οὗ δὴ ἔγνων ὡς θεὸς ἐξεγένου.
 Λοιβαῖς εὐφημεῖτε καὶ εὐχολαῖς Ἰσιδώραν,
 ἢ νύμφη Νυμφῶν ἀρπαγίμη γέγονεν.
 5 Χαῖρε, τέκος· Νύμφη ὄνομ' ἐστὶ σοι, ἰδέ τε ὦραι
 σπένδουσιν προχοαῖς ταῖς ἰδίαις κατ' ἔτος·
 Χειμῶν μὲν γάλα λευκόν, ἀληφάτον ἄνθος ἐλαίης,
 ναρκίσσω δὲ στέφει, ἄνθει ἀβροτάτω,
 5 Ἴϊαρ δ' αὐτομάτης πέμπει γόνον ἔνθα μελίσσης,
 10 καὶ ῥόδον ἐκ καλύκων, ἄνθος Ἐρωτι φίλον,
 Καῦμα δ' ἄρ' ἐκ ληγοῦ Βάκχου πόμα καὶ στέφανόν σοι
 ἐκ Σταφυλῆς, δῆσαν βότρυνας ἀκρεμόνων.
 Ταῦτά νύ σοι. Τὰ δὲ πάντα ἐτήσια ἔνθα τελεῖται
 τεθμός ἄτ' ἀθανάτοισ. Τοῦνεκα δ' αὐτὸς ἐγὼ
 15 οὐκέτι σοι μέλλω θύειν, θύγατερ, μετὰ κλαυθμοῦ.

C'est le père qui parle. Sa fille, qui, par sa mort prématurée, est devenue une Dèité, une Nympe (v. 4-5), sera désormais l'objet d'un culte. Le père règle ce culte, *grosso modo*. C'est pourquoi il dénomme, non sans emphase, cette épigramme *τεθμός* (v. 14). Il ne dit pas quels sont les gens à qui il s'adresse (v. 3 *εὐφημεῖτε*), ni à qui, lui mort, il appartiendra de perpétuer le culte d'Isidôra. Il insiste sur le caractère de ce culte (v. 1, répété à la fin de l'épigramme, v. 15, en guise de refrain) : il ne consistera pas en lamentations funéraires, à l'accoutumée : comme le fils d'Epimachos⁽¹⁾ a voulu des funérailles sans pleureuses à gage, ainsi Isidôra ne sera pas la cause de lamentations. Devenue déesse, elle doit être honorée d'un culte euphémistique (*εὐφημεῖτε*), on lui offrira, à la grecque, chaque année (v. 13 *ἐτήσια*), en hiver du lait et des fleurs

⁽¹⁾ *Infra*, p. 81.

de narcisse délicat, au printemps du miel et des roses, en été du vin et des couronnes de raisins (se rappeler les grappes qui entrent dans la composition des couronnes compliquées qu'on voit à beaucoup de terres cuites de la période impériale⁽¹⁾).

« Je ne t'offrirai plus désormais, ô ma fille, de sacrifices accompagnés de gémissements depuis que je sais que tu es devenue déesse.

« Offrez libations et prières à Isidôra qui, jeune femme (*νύμφη*), a été enlevée par les Nymphes. Adieu, mon enfant ! Maintenant, ton nom est Nymphé. Voici que les Saisons chaque année t'aspergent de libations [particulières à ton culte]⁽²⁾. L'Hiver te verse le lait blanc et l'huile d'olive, et te couronne de la fleur si délicat du narcisse. Le Printemps t'envoie le produit naturel de l'abeille, et la rose épanouie hors de son calice, fleur aimée d'Éros. L'Été brûlant t'offre la boisson qui sort du pressoir bachique, pour toi, il lie les grappes et t'en fait une couronne. Que ces offrandes te soient toutes données ici chaque année ! Même rituel que pour les Immortels. Aussi, désormais, ô ma fille, nul gémissement n'accompagnera plus les sacrifices que je t'offrirai. »

La fin du v. 4 (*Νυμφῶν ἀρπαγίμη γέγονεν*), la majesté, non dénuée de bouffissure, du mot *τεθμός* (v. 14), la coquille de stuc qui abritait la couche funéraire d'Isidôra, ont induit le premier éditeur en un commentaire dont il n'y a rien, croyons-nous, à retenir dans le cas présent. P. Graindor voulait en effet qu'Isidôra, comme le bel Hylas, eût été entraînée par les Nymphes dans leur humide royaume ; qu'en termes plus simples, elle se fût noyée dans le Nil ; et qu'elle eût été l'objet du culte particulier que les Égyptiens rendaient aux noyés. Je crois que *Νυμφῶν ἀρπαγίμη γέγονεν* signifie simplement qu'Isidôra était morte prématurément, d'une mort subite et accidentelle ; comment, nous ne savons. Les morts prématurées des jeunes femmes et filles étaient parfois attribuées à la jalousie des Nymphes ; cette croyance n'a pas disparu du folklore grec ; seulement les Nymphes sont appelées aujourd'hui les Néréides. Quant à la chambre funéraire d'Isidôra, elle n'offre rien que nous n'ayons retrouvé, au cours des fouilles ultérieures, dans l'une ou l'autre des tombes les plus riches de la période impériale.

MAISON FUNÉRAIRE 2.

Déblayée et restaurée en 1931-1932. L'ouverture était à l'Ouest. Profondeur : 5 m. 65 ; largeur : 0 m. 55. Même dispositif que dans la maison funéraire 1. Deux chambres. La première était peinte, jusqu'à hauteur de cimaise, de façon à représenter un revêtement d'orthostates en brèche et granit gris. Au fond de la deuxième chambre était le *σπέος*, représenté par un *loculus* dont le devant, en briques, était à 0 m. 56 du mur du fond et qui, compris entre deux colonnettes dont la peinture simulait le granit,

(1) P. PERDRIZET, *Terres cuites grecques d'Égypte de la collection Fouquet*, pl. VIII-XIII, p. 7.

(2) [P. Perdrizet lisait : *προχοαίς ταις Ἰσιδος* et traduisait : « de libations isiaques ». — P. J.]

était surmonté d'une courline verte et noire dont la perche se terminait censément par un γοργονειῶν (pl. XXXV). Le lit funéraire était revêtu de stuc peint dont il reste, aux deux côtés, des fragments. La peinture imitait la brèche et le porphyre. Au-dessous de la colonne une bande de brèche dans laquelle semblent s'encaster un rectangle et (au-dessous du rectangle) un losange de « porphyre ».

De chaque côté de cette chambre, les parois recouvertes de stuc blanc sont décorées, à la partie supérieure, par des guirlandes de laurier (?) suspendu à une baguette horizontale. Au-dessous, il semble qu'il n'y ait eu aucune décoration.

En face de la maison 2, restes d'une paroi blanchie à la chaux sur laquelle nous avons relevé les vestiges d'une épigramme. L'enduit sur lequel cette petite composition avait été écrite, à l'encre noire, s'est détachée de la paroi, et l'épigramme, brisée en une foule de petits fragments, n'a pu être sauvée.

ÉPITAPHE D'HERMIONÈ.

Τὸν Θεόν, ὦ φίλε, ὅση δύναμις γε παρήη 1 υ
 σήμερον εὐφρώνου τὸν τάφον ἐ[ρχ]όμενος
 - υυ τὰ τριάκοντα ἔτη ψήφιζε λογισμούς
 η ρα παρασ..... ουδεν ε... ενοις
 ἐνθα ἀνακί(ν)ται ἡ Σώφρονος Ἑρμιόνη.

MAISON FUNÉRAIRE 3, DITE DE L'ENLÈVEMENT DE CORÈ.

Même dispositif que précédemment. Déblayée en 1931. Les orthostates peints (hauteur : 1 m. 40) de la première chambre sont surmontés d'une cimaise rouge et noire. Au milieu de la paroi de droite, une niche (largeur : 0 m. 46) où était peinte en couleur rouge une épigramme sur un revêtement de stuc qu'on a retrouvé brisé en 23 morceaux (plus la partie encore adhérente au mur). L'épigramme a été reconstituée et publiée par P. Graindor⁽¹⁾, aidé d'un de ses collègues de l'Université du Caire, W. G. Waddell. Hauteur des lettres : de 8 à 18 mm. Nous écrivons en minuscules les lettres que nous avons lues sur les fragments conservés et en majuscules celles que Graindor est seul à avoir relevées. Signalons le tréma sur *νιάσιν* (v. 1), *ὑμῶς* (v. 4), *ὑμῶν* (v. 5), *ἴδοιτε* (v. 6) et *νός* (v. 7), l'apostrophe aux v. 8 (deux fois) et 10 (Graindor)⁽²⁾.

F = Westwall
 Neg. DAI/Kairo
 F. 10030/31
 = Peintures Taf. 22!

{ H [υ - υυ - σϚ] N ΥΙAC [ιω] ἀμ|φοτέροισι
 { ΚΑΙ σϚ, πάτ[ερ υυ - υυ ν]ΥΝΑΛΛ [ἐν] νεκύ|εσσιν
 ΗΜΕΙC ΥΠΑΗ ΕΙΕC.....

= Neg. DAI/Kairo F. 10032

⁽¹⁾ Bulletin de l'Institut français d'Archéologie orientale, XXXII (1932), p. 112-114.

⁽²⁾ [Nous plaçons entre deux accolades } } les lettres qui ont disparu depuis la dernière lecture de P. Perdrizet. — P. J.]

Συν Επιταφή της Βαλγυνα: Bernard 109 ff.
 Nr. 20 Taf. Taf. 37 (lit.)

ΚΑΙ Π^υ-^υ ΟΜΕCΘΑ ΠΡΟC Ὑμᾶc οὐκέτ' ἐόνταc
 5 ΗΔΗ-^υ-CΤΕ ΚΛΑC ΤΟΙΟΥ ΜΕΝ ΠΑΡ' Ὑμῖν.
 ΑΥΤΑΡ ΕΓΩ ΕΓΡΑΨΑ ΚΑΙ ΕΙΛΑCΑ ὄφρα ἴδοιτε,
 ΥἶΟC ΦΑΝΙΟΥ ΤΕ ΚΑΙ ΕΡΜΙΟΥ κασιγῆτοιο
 ΤΟΥΤΩΝ ΑΛΛΕΡε{ω ὀνό}ματ' ἐμοῦ τε καὶ αὐτοῦ
 ΔΙΩΝΥΜΟΙΓΑΡΗCΑΝ ἐν ἀνδράcι ἀμφοτέροί περ,
 10 {εὐδαίμ}ΩΝ Τ[ἀρη]{τῆρ} σὺ^ν κασιγνήτωι Μενελάωι
 {-υ ὀμ}ώνυμ[οc υ]ἱ ὀμο}ιάζω τε γονεῦcιν
 -^υ- διδυμοc ἐν ἀνθρώποισ· καλέομαι γάρ
 -^υ- των, ἄλλα ἐπὶ προθύροισιν ἔγραψα.

Le σπέος, au fond de la deuxième chambre, était abrité par deux colonnettes dont la peinture simulait du ripolin (largeur de l'entrecolonnement : 2 m. 33). Celle de droite (hauteur : 1 m. 97) a encore la partie inférieure de son chapiteau.

Jusqu'à la voussure du bas, des branches de laurier devaient être peintes sur la voûte, celle-ci semblait donc une fraîche tonnelle de feuillage, chargée de baies noires, des raisins, je suppose. Le lit, de forme grecque, était censément bâti en appareil isodomique, aussi bien les pieds que l'*antependium*. Au fond du σπέος, à 0 m. 50 au-dessus de la couche funéraire, était représenté en peinture un sujet allégorique, l'enlèvement de Corè par Hadès⁽¹⁾, Corè préfigurant l'âme de la personne pour qui cette tombe avait été édiflée, et Hadès représentant la mort. L'enduit où avait été peinte cette scène n'a pas tardé, après le déblaiement, à tomber, il s'est brisé en menus fragments qu'il a été impossible de recoller. Heureusement qu'avant ce désastre, la peinture en question avait été photographiée et copiée à l'aquarelle, en grandeur d'original par Youssef Effendi Khafaga. Le char d'Hadès était traîné par quatre chevaux, noirs comme l'Érèbe, ainsi que l'on s'imaginait les chevaux du Dieu des morts. Hermès psychopompe (hauteur : 0 m. 52), le caducée à la main, précédait le char en courant, il retournait la tête pour voir si le char le suivait par la bonne piste. Derrière le char volait l'enfant Éros, qui décochait ses flèches sur Hadès et Corè. Hermès est sans ailerons au crâne et sans talonnières; sur son front s'érige le grand pétale de lotus, qui est la caractéristique de l'Hermès-Thôt trisgmégiste de la religion gréco-égyptienne. Selon l'usage, les chairs sont peintes de couleurs différentes, selon le sexe et l'âge, celle d'Hermès et d'Hadès en rouge, celles de Corè et d'Éros en blanc crémeux.

Le sujet de cette peinture allégorique a été chanté et représenté un nombre infini de fois par les poètes et les artistes, depuis l'*Hymne homérique* à Déméter jusqu'au *De raptu Proserpinæ* de Claudien⁽²⁾. Le sens allégorique est évident sur les sarco-

⁽¹⁾ Cette peinture a été déjà décrite par S. Gabra (*Annales du Service des Antiquités*, XXXII (1932), p. 71).

⁽²⁾ Cf. R. FOENSTEN, *Raub und Rückkehr der Persephone* (1874); DABENBERG-SAGLIO, *Dictionnaire des Antiquités*, IV 1, p. 700.

in Liden
 Neg. OFA/Kairo
 F. 10028/29
 F. 10034/35

No ? 196.
 Photo JLN.
 4. März 1933,
 Abb. S. 341 oben
 Leubli's nach
 Jeschke's Zeichnung!

phages romains et dans la décoration picturale des grands tombeaux de Rome (par exemple dans celui des *Nasones* ⁽¹⁾). L'Orphisme a attaché une importance particulière au mythe de l'enlèvement de Corè ⁽²⁾. Ce mythe était bien connu de l'Égypte gréco-romaine : à preuve, la monnaie frappée à Alexandrie au temps de Trajan ⁽³⁾. C'est le lieu de rappeler qu'il y avait à Alexandrie un Eleusinion, où devaient se célébrer des mystères à l'instar d'Eleusis.

Sous la peinture de l'enlèvement de Corè était construit le lit funéraire : la forme grecque, les pieds peints en noir, l'*antependium* de briques en rose, la couverture en vert. Les cinq grands trous dans la paroi du fond servaient à l'encastrement d'un couvercle horizontal.

Dans une niche du vestibule d'une maison non numérotée, déblayée en 1931 près de la maison 3, P. Graindor a copié les inscriptions suivantes, qui avaient été écrites à l'encre noire sur l'enduit blanc, et qui ont disparu depuis, l'enduit étant tombé :

ΑΛΦΑ	ΣΥΚΑ
ΛΕΩΝ	ΥΔΩ
ΦΩΝΗ	ΚΩ
ΑΝΗΡ	ΑΡΗΣ
ΦΩΝΗ	
ΩΝ	
Φ	

Mots carrés, à lire horizontalement (de gauche à droite) et verticalement, de haut en bas. Celui de gauche, qui est en quelque sorte un mot carré redoublé, se lit, verticalement, d'abord de haut en bas, puis de bas en haut, la ligne 4 étant commune :

ἄλφα	σῦκα
λέων	ὑδωρ
[φ]ωνή	κω[π]ή
άνήρ	Ἄρης
5 φωνή	
[λέ]ων	
[ἄλ]φα	

Nous reviendrons plus loin sur ces *nugae* que des désœuvrés griffonnaient sur les murs. Dans quelle intention le faisait-il? l'intention magique de telles formulettes ne s'aperçoit guère. Je crois plutôt, de la part de gens prétentieux, désireux d'éblouir

⁽¹⁾ SCHWINDLER, *Ancient Painting*, p. 385, fig. 596.

⁽²⁾ Cf. O. KERN, *Orphicorum fragmenta*, p. 116.

⁽³⁾ POOLE, *Coins of Alexandria*, pl. II, 407, p. XLII et 49; DATTARI, *Numi Augg. Alessandrine*, n° 1018.

des alphabets, à des réminiscences de modèles copiés à l'école. Ainsi s'expliquerait qu'un simili-mot carré, connu par un graffite d'Abydos⁽¹⁾ :

ΗΓΟΥ	ήγοῦ
ΘΕΟΣ	Θεός
ΘΕΟΣ	Θεός
ΗΓΟΥ	ήγοῦ

se retrouve dans le papyrus Bouriant 1, dont l'origine scolaire n'est pas contestable. Quant au carré *σῦκα κτλ*, l'un de nous l'avait déjà relevé, à côté du pseudo-carré *ήγοῦ κτλ* sur l'une des terrasses du Memnonion d'Abydos; il se trouve aussi sur l'ostracon du Musée du Caire (*Journal d'entrée* n° 8147) publié par CRUM, *Coptic Monuments*, et sur un papyrus de l'archiduc Rainer.

MAISON FUNÉRAIRE 4, DITE DU GRATÈRE DIONYSIAQUE.

(Planches XXXVI, XXXVII, XXXVIII.)

Elle est d'un plan singulier, très en longueur, orientée du Sud au Nord, la porte percée dans le mur est, près de l'angle sud-est. L'autel (A), qui est devant la porte, ne se rapporte pas à la maison 4, mais à une autre maison funéraire en longueur, formée d'une enfilade de trois pièces, dans la dernière desquelles se trouve, contre le mur du fond, un grand socle égyptien (S), décoré de grandes guirlandes rouges.

Du côté Ouest, la maison 4 était appuyée au mur de fond des deux temples 15 et 16, de la basse époque ptolémaïque, aujourd'hui fort ruinés, ayant leur porte à l'Ouest, et, devant cette porte, leur autel. Largeur de la façade du temple 15 : 5 m. 15. La porte du temple 15 (largeur : 0 m. 90) était comprise entre deux colonnes engagées, à chapiteau égyptien composite. Entre ces colonnes et l'arête d'angle, un socle égyptien : la gorge du socle de gauche subsiste encore (largeur : 1 m. 22). Devant l'autel subsiste le petit mur de briques qui délimitait le *temenos*.

En entrant, par la porte placée à l'angle sud-est, dans la maison funéraire 4, on se trouve dans un vestibule avec banc à droite, maçonné le long de la paroi est. Par une porte percée dans la paroi est, on entre, en montant une marche de 0 m. 15, dans une enfilade de deux pièces. Le *σπέος* était placé dans la première, le long de la paroi. Deux colonnes supportaient l'arcade du *σπέος*. Jusqu'à hauteur du lit (0 m. 95) elles étaient entourées d'un réseau (*ἀγρηνον*) rouge. Au-dessus, elles étaient striées verticalement, comme si l'on avait commencé, ou voulu indiquer, des cannelures. Le lit mesure 2 m. 40 de long sur 0 m. 98 de profondeur. Il était de forme grecque, à pieds tournés. Le bois en était figuré en jaune, la partie de la couverture qui re-

⁽¹⁾ PERDRIZET-LEFEBVRE, *Graffites grecs du Memnonion d'Abydos*, p. 81, n° 456 et 456 bis.

couvrait censément le dessus du matelas était peinte en blanc, avec un galon à mailles noires; le matelas était peint en vert, avec réseau de perles blanches, et dans chaque losange du réseau une fleurette rose. Entre le sol et la partie horizontale du lit, l'*antependium* représentait un mur de briques rouges à joints jaunes, dans lequel étaient percées trois portes (ou trois fenêtres), celle du milieu à linteau droit, les deux autres cintrées (celle de droite a été refaite par nous).

La paroi Est, devant le lit, est décorée, sur une plinthe grise (hauteur : 0 m. 18), d'orthostates peints (hauteur : 0 m. 90; largeur : 0 m. 92). Au milieu de cette paroi, une niche, à droite de laquelle, sur un socle (0 m. 30) de couleur rose, était peinte une grande corbeille (le haut manque) de paille ou d'osier tressé, autour de laquelle est enroulé un serpent noir, et dans laquelle se trouvent censément les objets sacrés, nécessaires aux *δρώμενα* et aux *δεικνύμενα* du culte mystique dont le mort pour qui fut bâtie cette maison funéraire était peut-être le hiérophante, ou, à tout le moins, l'un des initiés. C'étaient, comme dit Orphée cité par saint Clément d'Alexandrie (*Protrept.*, II, 17) : *κῶνος καὶ ῥόμβος*, ou, selon saint Clément lui-même : *ἀσπράγαλος, σφαῖρα, σπρόβιλος, μῆλα, ῥόμβος, ἔσοπλον, πόνκος*; ou encore selon l'énumération donnée par un texte orphique publié par Smyly⁽¹⁾ : *κῶνος, ῥόμβος, ἀσπράγαλος, ἔσοπλον*.

À gauche, aussi sur un socle rose (hauteur : 0 m. 35) un cratère apode campaniforme, haut de 0 m. 47, peint en jaune, ce qui signifie qu'il était censément en or, ou doré. L'orifice est couvert d'un fin linge de couleur beige, à franges, dont le rôle devait être d'empêcher les mouches de boire le liquide consacré ou de s'y noyer. C'est la raison pour laquelle dans l'Église copte, la communion est offerte couverte d'un linge qu'en raison de sa finesse, la liturgie grecque dénomme *ἀήρ*. À droite et à gauche de la ciste et du cratère, deux grands thyrses; manque le haut de celui de droite; il devait être pareil à celui de gauche qui se termine par une pomme de pin. Cratère, ciste, thyrses, cônes de pin, ce sont les symboles caractéristiques des mystères dionysiaques. Les pampres peints si fréquemment dans nos maisons funéraires décèlent un culte non moins clairement. À vrai dire, on le sent partout dans notre nécropole. Les morts, à Hermoupolis, pendant la période gréco-romaine, étaient placés sous la protection de Dionysos, auquel les Grecs et les Hellénisants identifiaient Osiris.

La deuxième salle est décorée jusqu'à hauteur de cimaise d'orthostates peints, qui représentent des *clipei* macédoniens, c'est-à-dire des boucliers ronds au pourtour desquels est une zone de demi-cercles (en blanc sur fond noir) dont la convexité est tournée vers le centre du bouclier, la partie centrale de ce *clipeus* étant formée par un cercle rouge-brun simulant du porphyre. Cette deuxième salle s'ouvrait au Nord sur une autre salle peinte à laquelle on accède actuellement par un palier de trois marches qui descendent du côté Est. Une colonne est sur ce palier devant la porte.

⁽¹⁾ *Greek Papyri from Gurob* 1, I. 29-30. Cf. O. KERN, *Orphicorum fragmenta*, n° 31, p. 102, et n° 34, p. 110.

La paroi sud de cette nouvelle salle, à l'ouest de la porte, était décorée de peintures, imitant le porphyre et la brèche, analogue à la décoration de la salle précédente. Il n'est pas impossible que cette salle ait appartenu à la même tombe. Mais cette paroi sud et la porte sont peut-être tout ce qui reste de cette salle. Car le palier et l'escalier pourraient bien avoir été ajoutés ou remaniés à une époque postérieure : les marches cachent peut-être une partie de la décoration peinte sur la paroi. Nous tenons également la colonne qui est devant la porte pour un reste de remaniement postérieur. En tout cas, nous nous l'expliquons mal. A une époque qui n'est pas celle de la colonne, une chambre a été construite à la place de l'ancienne s'appuyant sur la paroi sud encore subsistante de la chambre ancienne. Contre la paroi ouest de cette chambre, en briques crues, s'appuie un escalier de 7 marches, montant à un étage supérieur et se dirigeant vers le Nord. Le massif de l'escalier s'appuie à la paroi ancienne. Sous l'escalier une niche en arcade, contenant un foyer.

D'ailleurs tout cet ensemble est très difficile pour nous à interpréter.

Pour le bouclier macédonien, cf. les monnaies de Macédoine ⁽¹⁾ — tant des rois que du *Koinon* — et la frise du monument de Paul-Émile à Delphes ⁽²⁾. Son ornementation traditionnelle (demi-cercles en relief formant galon le long de l'orbe ; svastika au centre) est un exemple typique de la survivance de motifs très anciens : nul doute, en effet, que ces demi-cercles du pourtour, qui rappellent les demi-cercles concentriques des vases « mycéniens », ne soient un souvenir de l'âge du bronze ⁽³⁾. Il est curieux de voir ce bouclier traditionnel, avec son ornementation caractéristique, subsister comme thème décoratif jusqu'à la période impériale. Sans doute était-il particulièrement populaire dans l'Égypte gréco-romaine, pour avoir été admiré chez les ἀσπιδοφόροι macédoniens de la garde des Ptolémées. A ce titre, nos orthostates peints de Touna doivent être rapprochées de ces moules en calcaire trouvés en Égypte et qui furent faits pour fabriquer des tasses « mégariennes » — un militaire dirait des « quarts » — : elles sont décorées en relief avec les demi-cercles caractéristiques, et, en leur centre, avec le svastika du bouclier macédonien.

Revenons maintenant à la porte par laquelle nous sommes entrés, près de l'autel A. A gauche en entrant se trouve une porte qui donne accès à deux petites salles, vers le Sud (dimensions : largeur : 2 m. 35 ; profondeur : 1 m. 56), qui sont symétriques avec celles de la tombe que nous venons de décrire, et qui en faisaient peut-être partie. La seconde (largeur : 2 m. 65 ; profondeur : 2 m. 50) est remarquable 1° par une petite niche creusée à 70 centimètres de hauteur du sol (dimensions : largeur : 0 m. 40 ;

⁽¹⁾ R. POOLR, *Macedonia (Catalogue of Greek Coins in the British Museum)*; HILL, *Handbook of Greek and Roman Coins*, p. 159, pl. VIII, 7 et pl. X, 5).

⁽²⁾ *Bulletin de Correspondance hellénique*, XXXIV (1910), p. 437 et 444; S. REINACH, *Répertoire de Reliefs*, I, p. 118; H. GZELLER, *Die antiken Münzen Nord-Griechenlands*, III, 1 (1906), pl. I et II.

⁽³⁾ Ces moules, encore inédits, me sont connus par des photographies dues à l'obligeance de M. von Bissing.

= keine Kalksteinform f. zweig. Tersch, sondern Modell eines Rundschlittens!
v. Bissing, *ESF.* 9, 1934, 227H; *Palasca*, *JdI.* 70, 1955, 131.

hierzu Anm. 3

hauteur : 0 m. 55) dans la paroi ouest; 2° au Sud, par une construction en briques couverte de stuc blanc qui occupe l'angle nord-ouest et s'avance vers la paroi est jusqu'à environ 75 centimètres de cette paroi. Cette construction ne paraît pas être la fondation d'un lit. Elle est partagée en deux compartiments et pourrait avoir servi à mettre des provisions.

MAISON FUNÉRAIRE 5.

(Planches XXXIX et XL.)

Déblayée en 1931. Orientée au Nord. Pronaos tétrastyle *in antis*. Dans la partie gauche du pronaos étaient peints deux petits tableaux rectangulaires aujourd'hui effacés, qui représentaient, l'un, le combat d'un Pygmée et d'un quadrupède, l'autre, un lion attaquant un cerf.

Sur ce pronaos ouvraient deux appartements funéraires, formés chacun de deux pièces en enfilade. A vrai dire, cette disposition de deux maisons funéraires ayant un pronaos commun est l'œuvre de nos restaurateurs. On peut se demander si les maisons n'étaient pas précédées chacune d'un pronaos spécial. Quoiqu'il en soit, décrivons les deux maisons ou appartements en question :

Appartement Est. La chambre antérieure avait trois niches (hauteur : 0 m. 75), dont deux subsistent, et, jusqu'à hauteur de cimaise, un revêtement peint, exécuté sans beaucoup de soin et dont les orthostates étaient décorés de losanges ou de *clipei*. La chambre du fond (*θάλαμος*) devait avoir un *σπέος* dont l'arcade était soutenue par deux colonnettes doriques en simili-brèche. Pas de massif maçonné pour représenter le lit. Celui-ci était donc, vraisemblablement, un meuble réel, en bois. Le fond du *σπέος* était censément tendu d'une étoffe verte, à fleurettes roses.

Appartement Ouest. La chambre antérieure est censément revêtue de plaques en cipolin et de *clipei* dont l'orbe est orné de franges ou d'éléments végétaux (bourgeons, feuilles, pétales), ou formé de dentelures en demi-cercles. Le *θάλαμος* n'a trace ni de *σπέος* ni de lit. Comme dans l'appartement voisin, on peut croire que le lit était un objet mobilier réel, un lit de bois sur lequel était couchée la momie. Le mur du fond était, jusqu'à hauteur du lit, tendu d'un tapis vert décoré d'un réseau de petites boules blanches; des boules plus grosses, de couleur rouge, formaient les angles des losanges de ce réseau.

Le même pronaos dans son angle ouest donnait accès par une porte s'ouvrant au Nord sur un appartement composé d'un couloir et d'une pièce.

Couloir. A l'entrée sur la droite (côté Ouest) se trouve un escalier montant à l'étage supérieur, qui a disparu, puis on trouve une niche cintrée (hauteur : 1 m. 45; largeur : 0 m. 63). Elle était divisée horizontalement en deux parloirs et flanquée dans sa partie supérieure de deux petites niches triangulaires (largeur de la base : 0 m. 15; hauteur : 0 m. 18) qui servaient à mettre des lampes.

Après la niche, toujours à droite, une porte donne accès à un escalier qui descend en deux paliers (4 + 7 marches), et aboutit, en face côté Nord, à une porte donnant sur une impasse, et à l'intérieur côté Est, sur une porte donnant sur un couloir.

Le couloir supérieur ouvre sur une pièce carrée avec trois niches, actuellement sans tracés de lit funéraire ni de peinture.

L'appartement inférieur se compose d'un couloir, parallèle à la cage d'escalier (qui a une niche) et (sous le couloir supérieur) d'une pièce voûtée, exactement sous celle que nous venons de décrire.

L'impasse sur laquelle ouvre la porte de sortie est derrière la maison 6. Cette impasse a son issue à l'Ouest, sur la place dont le monument le plus remarquable est la maison de l'enlèvement de Corè. Pour atteindre, de l'impasse, le niveau de la place, on doit monter un petit escalier de trois marches.

MAISON FUNÉRAIRE 6.

Elle est tournée vers le Nord et pourvue d'un étage. On n'a pas déblayé le rez-de-chaussée, pour conserver l'étage. Celui-ci se compose de deux pièces en enfilade; précédées d'un pronaos distyle *in antis* devant lequel une petite terrasse supportait l'autel. Un escalier donnait accès à la terrasse supérieure. La décoration intérieure est sans intérêt : les orthostates témoignent d'un déplorable *fa presto*, sauf, à droite de l'entrée de la salle 1, un beau *clipeus*. Ce qui fait l'intérêt de la maison 6, c'est qu'elle occupe l'angle Sud-Ouest d'un terrain assez grand, qui était délimité par un petit mur, et dont la plus grande partie semble être restée vide. A l'intérieur de ce muret, près de l'escalier mentionné ci-dessus, se trouvait la tombe à pyramidion du fils d'Epimachos (pl. XLI). L'épigramme de celui-ci nous garantit que cet ensemble funéraire — cette « concession », allions-nous dire — appartenait à l'une des familles les plus riches et les plus en vue d'Hermoupolis.

ÉPIGRAMMES FUNÉRAIRES : LE MORT QUI SENTAIT BON ⁽¹⁾.

(Planche XLII.)

Ces deux textes, en majuscules assez laides de la période impériale, sont tracés à l'encre rouge sur la face est d'un édicule en briques, de plan carré, à toit pyramidal — type de construction funéraire dont notre nécropole d'Hermoupolis offre plusieurs exemples et qui était déjà connu en Égypte pendant la période pharao-

⁽¹⁾ [Nous reproduisons ici l'article de P. PERRIZET, *Le mort qui sentait bon*, paru dans les *Mélanges Bidez* (*Annuaire de l'Institut de Philologie et d'histoire orientales de Bruxelles*, t. II (1934), p. 719-727), — P. J.]

nique⁽¹⁾. Cet édicule semble bâti en plein. Le pyramidion est peint en rouge. Les faces verticales, passées au lait de chaux, sont blanches. Dans la face de devant, qui est la face orientale, est creusée une niche carrée, très peu profonde — pour abriter quoi? peut-être une *εικών* du mort, peinte sur bois, peut-être de menues offrandes faites au mort, notamment de petites fioles remplies de parfums (v. 4 *εὐώδους νεκροῦ*). Sous cette niche ont été tracées, au calame, ces deux épigrammes, d'abord la plus longue (26 trimètres iambiques), puis, en dessous et à gauche, la plus courte (2 distiques élégiaques)⁽²⁾ :

1.

Τὸν Ἐπιμάχου με παῖδα μὴ παραδράμης,
 ὀδεῖτα, Σεύθη, μείνον· οὐ δυσωδία
 παρ' ἐμοί σε λυπεῖ τῆς ἀηδοῦς κεδρίας·
 σταθεῖς ἐπάκουσον ὀλίγον εὐώδους νεκροῦ.
 5 Τῆς γειναμένης ὁ πάππος ἄρξας εὐγενῶς
 Ἐπίμαχον ἔσχεν υἱὸν οὐκ [ἐ]ψευσμένον
 οὐδ' αὐτὸν εὐθύς τὸ γένος· ἐπὶ τῷ πατρὶ γὰρ
 ἀγορανομίαν ἀπέδωκε τῇ πόλει καλῶς.
 Οὐμὸς πατήρ ἐσθ' οὗτος· ἐπίσημος πλέου
 10 ἵπποτροφῶν ἐγένετο νίκαις μυρίαῖς.
 Ἴγνωσ με; — Ἀνέμνησέν σε τὸ στάδιον ταχύ. —
 Μειράκιον ὄντα, μουνάδα δὲ δώδεκα

⁽¹⁾ Cf. par ex. MASPERO, *Guide du visiteur au Musée du Caire*, 2^e éd., fig. 86 : stèle peinte de la dame Zadamanefonoukhon, XXII^e-XXV^e dyn., trouvée à Gournah, nécropole de Thèbes.

⁽²⁾ [Nous tenons compte à la ligne 2 de la correction Σεύθη au lieu de σῆθη (= σῆθη) proposée par Roger Goossens dans *l'Antiquité classique*, t. III (1934), p. 91-96; cf. *Chronique d'Égypte*, IX (1934), p. 349 : « M. Perdrizet traduit : « Je suis le fils d'Épimaque. Ne longe pas ma tombe avec indifférence, ô passant, mais « arrête-toi, reste!... » Σῆθη serait une faute pour σῆθη : faute assez singulière, qui aurait encore l'inconvénient de rendre le vers boiteux, l'α d'ὀδεῖτα étant de la sorte allongé. D'autre part, on est tenté de chercher ici, au début de l'épigramme, après le nom d'Épimaque, le nom du mort lui-même : l'absence de ce renseignement ferait de notre texte un monument quasi-unique dans l'épigraphie funéraire... Je crois que si l'on se reporte à la planche qui accompagne l'article de M. Perdrizet, on conclura, comme moi, qu'il faut lire non σῆθη, mais Σεύθη. Σεύθης est un nom thrace, mais fréquent dans les papyrus d'époque romaine, peut-être parce qu'il ressemblait à des noms égyptiens comme Sêti (cf. le Σεθῶς d'Hérodote). Cf. PREISIGKÉ, *Namenbuch*, Heidelberg, 1922, s. v. Σεύθης (col. 381). Cf. s. v. Σευθεῦς et Σεῦθης. Seuthès porte sans doute le nom de son grand-père, ce qui explique que ce dernier n'est pas nommé au v. 5. »

Ligne 25, nous avons modifié la traduction de ἀποφορᾶς, le sens de « translation » proposé par P. Perdrizet étant impossible : cf. Ad. WILHELM, ἀποφορά, *Anzeiger der Akad. der Wissenschaften in Wien*, Philos.-hist. Klasse, 1936, n^o XVIII-XXVI, p. 56-65.

Sauf sur ces deux points, nous n'avons rien changé à la traduction ni au commentaire de P. Perdrizet. Mais le lecteur se reportera utilement aux articles si suggestifs de R. Goossens, notamment *L'épigramme de Seuthès et les « secondes funérailles », à Hermopolis*, dans *Chronique d'Égypte*, XIII (1938), p. 373-377. — P. J.]

ἔτι βιώσαντ', εὐθέως Ἰ[μαρ]μένης
 τέλος πονηρόν, ἢ Θανάτου κοινὸς νόμος
 15 ἐμάσθηνε, Βηχί χρησάμενος διακόνωι.
 Βλέπε, μὴ δακρύσης, φίλτατ'· αὐτὸ τοῦτο γὰρ
 μεισῶν, ἐκέλευσα μὴδὲ τὰς καλουμένας
 Θρηνητήριας μοι τὸν Φιλερμῆν παραλαβεῖν
 εὐνοῦν ἀδελφὸν ὄντα μοι καὶ γνήσιον
 20 οὐ τῆι φύσει μὲν (ἤπερ ἦν ἀνεψιός),
 σιοργῆι δὲ νικήσαντα καὶ τάξιν πατρός,
 τούτῳ προσέταξα μὴ με Θρηνεῖν μηδὲ λως,
 μὴδὲ κατορύξαντ' αὐθις ἀνορύττειν πάλιν,
 μιᾷ δὲ καὶ μόνῃ με περιβαλεῖν ταφῆι,
 25 χωρὶς κεδρίας καὶ τῆς δυσώδους ἀποφορᾶς,
 ἵνα μὴ με φεύγῃς οἷα τοὺς ἄλλους νεκρούς.

2.

εἰ καὶ Μοῖρα πρόμοιρον ἀπήγαγεν εἰς Αἴδος με,
 τοῖς νεκρῶν Θρήνοις οὐκ ἐπιτερπόμεθα,
 οὐδὲ ταφαῖς πολλαῖς καὶ θηλυτέροις ὀλοφυρμοῖς·
 κοινὸς γὰρ πάντων λυσιμελὴς Θάνατος.

L'esprit rude (†) est indiqué sur ὀδεῖτα (2), ἤπερ (20), οἷα (26), οὐμός (9); — le *tréma* sur Ἰμαρμένης (13) et sur Αἴδος (premier hexamètre de l'épigramme en distiques élégiaques); — l'*apostrophe* aux v. 7 (οὐδ' αὐτόν), 9 (ἔσθ' οὗτος), 13 (βιώσαντ', εὐθέως), 16 (φίλτατ' αὐτό), 23 (κατορύξαντ' αὐθις); — le *point en haut* marque la fin des phrases et la *paragraphe* le début et la fin de l'*elogium*, au-dessus du début du v. 5 et sous le début du v. 26 et dernier. — *Iota adscrit* : 7 τῶι, 15 διακόνωι, 20 τῆι... ἤπερ, 21 σιοργῆι, 22 τούτῳ, 24 μιᾷ... μόνῃ... ταφῆι. — *Iotacismes* : 13 Ἰμαρμένης — et inversement ὀδεῖτα au lieu de ὀδίτα (2), μεισῶν au lieu de μισῶν (17).

5. τῆς γειναμένης : il s'agit d'Hermoupolis, la ville natale d'Épimaque. Ordinairement, ἡ γειναμένη désigne la mère. Mais la patrie est une autre mère : cf. EURIPIDE, *Phénicie*, v. 996 : πατρίδος ἢ μ' ἐγείνατο. L'expression τῆς γειναμένης... ἄρξας signifie que le père d'Épimaque avait exercé l'une des ἀρχαὶ municipales d'Hermoupolis, les vers 7-8 (ἐπὶ τῷ πατρὶ γὰρ ἀγορανομίαν) indiquent que cette ἀρχή était l'agoranomie et qu'Épimaque l'avait remplie après son père. C'était une liturgie, elle obligeait celui qui en était revêtu à des frais considérables : les adverbes εὐγενῶς (v. 5), καλῶς (v. 8) rappellent qu'Épimaque et son père s'en étaient acquittés sans lésiner. Un papyrus de la période impériale, trouvé à Hermoupolis justement, nous fait connaître la place de l'agoranomie dans l'échelle des ἀρχαὶ municipales : ce

n'était qu'une fonction de troisième rang, qui venait, par exemple, bien après la gymnasiarchie⁽¹⁾. Est-il nécessaire de rappeler qu'il s'agit ici de l'agoranomie-édilité, et non de l'agoranomie-notariat⁽²⁾?

9. οὐμὸς πατήρ ἐστ' οὗτος : cela signifie-t-il qu'à proximité de cette épitaphe se trouvait un portrait d'Épimaque, statue, buste ou peinture? L'εἰκών, sur bois, d'Épimaque garnissait-elle la niche dont nous parlions tantôt?

9-10. ἐπίσημος πλέων ἵπποτροφῶν : un agoranome était un personnage moins reuisant qu'un propriétaire d'écurie de course, cela va de soi, particulièrement en Égypte à l'époque impériale. Notre texte ne dit pas si les chevaux qu'élevait Épimaque étaient destinés au cirque ou à l'hippodrome. L'Égypte romaine paraît avoir raffolé de l'un et de l'autre, à en juger par les terres cuites⁽³⁾ et les papyri⁽⁴⁾.

11. Le dialogue entre le mort et le passant, si fréquent dans les épigrammes grecques, coupe l'elogium en deux. J'ai pensé que la réponse du passant à la question du mort était brève : il m'a semblé préférable d'en marquer la fin après ταχύ (v. 11), plutôt qu'après διακόνω (v. 15). Ou peut-être n'y a-t-il pas de dialogue entre le mort et le passant ; on traduira, dans cette hypothèse : « l'allusion que j'ai faite aux courses du stade, en te parlant des chevaux et des victoires de mon père m'a tout de suite rappelé à ta mémoire. » Toute l'épigramme serait donc censément prononcée par le mort. Si cette explication-ci était la bonne, on noterait l'emploi de στάδιον au sens de ἵπποδρόμος, comme dans certains textes byzantins⁽⁵⁾.

12. Faut-il voir dans μουνάδα le pluriel neutre de l'adjectif μουνάς = μονάς? Mais tel quel, le vers est faux.

12-13. On lit μουνάδα... ἔτη. Le modèle que celui qui a peint l'inscription avait sous les yeux portait vraisemblablement μουνάδας... ἐτῶν.

13. J'écris Ἰμαρμένης avec une initiale majuscule, de même Θάνατος et Βηχί aux deux vers suivants. Car ce sont des divinités, le Démon de la toux, le Trépas, la Destinée. Celle-ci était même, dans les croyances d'alors, la plus puissante de toutes. Sous son oppression, le monde antique a fini par être accablé. Il chercha la délivrance finalement auprès du Christ, après l'avoir implorée d'Isis; c'est pourquoi le Christ fut appelé le Sauveur, et Isis Σώτειρα : Ἐγὼ τὸ εἰμαρμένον νικῶ, ἐμοῦ τὸ εἰμαρμένον ἀκούει (Hymne à Isis, de Cymé d'Éolie, v. 53-54)⁽⁶⁾.

15. A combien d'enfants d'avidés pharmacopoles ne font-ils pas boire des cuillerées de sirop antibéchiqne? Βήξ, gén. βηχός, la toux. Quand elle fait mourir un enfant de

⁽¹⁾ JOUGUET, *Vie municipale dans l'Égypte romaine*, p. 296, d'après P. Amherst, 124.

⁽²⁾ JOUGUET, *ibid.*, p. 328.

⁽³⁾ P. PERDRIZET, *Les terres cuites grecques d'Égypte de la collection Fouquet*, p. 155.

⁽⁴⁾ P. Oxy., 922; SCHUBART, *Einführung in die Papyrskunde*, p. 464.

⁽⁵⁾ Cf. *Dict. des antiq.*, s. v. Stadium, p. 1455, note 27.

⁽⁶⁾ Cf. PAULY-WISSOWA, s. v. Heimarmene et A. J. FESTUGIÈRE, *L'Idéal religieux des Grecs et l'Évangile* (Paris 1932), 1^{re} partie, chap. 2 (l'Heimarméné), p. 101-116.

douze ans, quand celui-ci meurt de consommation (v. 15 ἐμάρανε), elle est le signe d'une maladie inexorable, la phtisie. Le même mot, βήξ, se trouve dans une autre épigramme inédite de la même nécropole. Une belle statue en marbre blanc, d'une conservation parfaite, provenant du Fayoum, exposée aujourd'hui au milieu de la salle gréco-romaine du Musée du Caire, représente un jeune *togatus*, Égyptien ou Gréco-égyptien, dont les épaules étroites, la figure amaigrie font soupçonner qu'il s'en est allé, comme le fils d'Épimaque, de la poitrine. La figure a un remarquable accent de vérité. Probablement le sculpteur se sera-t-il aidé d'un moulage pris, sitôt après décès, sur le visage du défunt. Cette pratique était d'origine romaine : les familles patriciennes de Rome y avaient recours, pour faire exécuter les masques (*imagines*) de leurs défunts; ces masques, conservés dans l'*atrium*, figuraient, comme on sait, dans les funérailles, portés sur le visage par des clients : en sorte que tous les défunts illustres de la *gens* semblaient assister à la cérémonie funèbre, venaient chercher le mort dans sa maison et lui faisaient cortège à son départ, pour le voyage d'où l'on ne revient pas. On sent combien les usages romains relatifs aux *imagines* concordaient avec les plus profondes croyances égyptiennes et quel rapport unit aux portraits en marbre de l'art romain les portraits en plâtre peint, ou peints sur bois ou sur toile, des momies égyptiennes de la période gréco-romaine.

17-18. τὰς καλουμένας Θρηνητριάς, «les pleureuses qu'on fait venir aux funérailles, les pleureuses à gages». Le fém. Θρηνητριάς semble nouveau; le masc. Θρηνητήρ se trouve dans les *Perses*, v. 937. L'épigramme en distiques élégiaques revient sur cette volonté du mort de n'avoir à ses funérailles ni *voceri* (v. 2 τοῖς νεκρῶν Θρήνοις οὐκ ἐπιτερπόμεθα) ni *voceratrici* (v. 3 οὐδὲ... Θηλυτέροις ὀλοφύρομοῖς), contrairement à l'usage immémorial qui subsiste encore en Égypte : cf. Hérodote, II, 85 avec le commentaire de Wiedemann, et la note d'H. Brugsch dans la 5^e éd. de Stein, I, 1, p. 93; cf. Diodore, I, 9, et *Genèse*, L, 3, où il est dit que quand Jacob mourut, les Égyptiens le pleurèrent durant 70 jours⁽¹⁾. On peut citer aussi les pleureuses d'un des reliefs du tombeau des *Haterii*⁽²⁾, dont tant de détails (les torches, les colonnettes derrière le lit de la morte) sont alexandrins, et dont les ornements des murailles (guirlandes et coquilles) rappellent les peintures et les stucs des maisons funéraires de notre nécropole d'Hermoupolis. Un papyrus de Berlin, du IV^e siècle de notre ère, concerne des paiements à faire à des pleureurs et surtout à des pleureuses à gages⁽³⁾. Les lamentations funéraires, dont Isis et Nephthys avaient donné l'exemple (sur les restes d'Osiris assassiné par Seth-Typhon), étaient de règle aussi dans les funérailles d'animaux (Diodore, I, 83 μετ' οἰμωγῆς τὰ σήθη καταπληξάμενοι).

⁽¹⁾ Pour des représentations figurées de la lamentation funèbre, cf. *Exp. Sieglin*, I, et WRESZINSKI, *Atlas z. altäg. Kulturgesch.*, pl. 8.

⁽²⁾ *Dict. des antiq.*, fig. 3360, d'après *Monum. dell'Inst.*, V, 6; cf. HELBIG-FOUTAIN, I, p. 499.

⁽³⁾ *B. G. U.* 34, cité par SCHUBART, *ibid.*, p. 470.

18. Φιλερμῆν : ce nom est bien naturel à Hermoupolis. Le grec Φιλερμῆς correspond à l'égyptien Thoutmès.

21. Φιλοργή, latin *pietas*, un mot qui exprime quelques-uns des plus délicats sentiments de l'âme antique. Le nom de Philostorge se rencontre, surtout au temps de l'Empire, porté par des esclaves (*vernae*) dévoués à leurs maîtres.

23-25. C'est, je crois, le passage le plus intéressant de cette longue épigramme. Mais le commentaire m'en semble assez difficile à faire, étant donné l'imprécision où sont encore nos connaissances touchant les pratiques funéraires des Gréco-égyptiens de la période impériale, et particulièrement la façon dont ils faisaient embaumer leurs morts⁽¹⁾. Les tarichentes égyptiens avaient mis quarante jours à embaumer le corps de Jacob (*Genèse*, I, 3). La méthode décrite par Hérodote (II, 86) était encore plus longue. Le résultat obtenu atteignait un degré de perfection dont nous pouvons juger par les momies royales du Nouvel Empire retrouvées dans les cachettes de Deir el-Bahari. Au n^e siècle de notre ère, l'art de l'embaumement était en profonde décadence; les procédés auxquels on avait recours aux temps pharaoniques étaient abandonnés parce qu'ils étaient trop longs et trop dispendieux. On se contentait d'injecter dans les cadavres de la térébenthine, tirée du bois de cèdre, grec *κεδρία* (DIODORÉ, I, 83), latin *cedrium* (PLINE, *N. H.*, XVI, 11, *cedrium, cui tanta vis est, ut in Aegypto corpora hominum defunctorum perfusa eo serventur*) ou *cedria* (*ibid.*, XXIV, 11 : *cedrus magna, quam cedrelaten vocant, dat picem quae cedria vocatur : defuncta corpora incorrupta aevis servat*)⁽²⁾. Peut-être se bornait-on à faire macérer le cadavre dans la *κεδρία*, ou à l'en badigeonner. De toute façon, l'embaumement, tel qu'on le pratiquait dans l'Égypte gréco-romaine, donnait un résultat qui finissait par n'être pas précisément inodore. L'odeur de la corruption, rendue plus lourde par l'odeur de la térébenthine, flottait sur les grandes nécropoles. Elle s'y faisait sentir parce que les métropoles de la *χώρα* (à l'inverse de la capitale, dont le cimetière de Kom ech-Chougafa est souterrain) avaient renoncé à l'antique habitude des puits funéraires. Pour nous en tenir à la nécropole gréco-romaine d'Hermoupolis Magna, nous y voyons que, sous l'Empire, les momies (*ταφαί* : ainsi les dénomme le tarif de Coptos, *OGIS*, n^o 674, l. 31) étaient posées sur des lits, et que ces lits se trouvaient dans la chambre du rez-de-chaussée, des maisons funéraires. Ces maisons étaient serrées les unes contre les autres, comme celles d'une ville des vivants. Rien ne prouve qu'elles fussent fermées hermétiquement, par des portes pleines. En sorte que «ça fouettait», si j'ose dire, dans la nécropole d'Hermoupolis.

C'est contre cette fâcheuse odeur que s'élève notre Mort. Grec de race, ou à tout

⁽¹⁾ BRECCIA, *Alexandrea ad Aegyptum*, p. 151, avec une riche bibliographie, à laquelle j'ajouterai seulement LUMBROSO, *L'Egitto al tempo dei Greci e dei Romani*, cap. xxii : la Necropoli d'Alessandria e le mummie del medio evo; et BOREUX, *Antiq. égypt.*, *catalogue-guide du Musée du Louvre*, II, p. 295.

⁽²⁾ Pour les textes latins et grecs concernant la *κεδρία*, cf. *Thes. ling. gr.* d'Estienne, éd. de 1841, IV, 1402, et le *Thes. ling. lat.* de Berlin, III, 734-737.

le moins élevé dans les habitudes et les idées grecques, le fils d'Épimaque, ou le bel esprit qui a rédigé l'épigramme de cet adolescent mort à 12 ans, n'a pas voulu de funérailles à l'égyptienne. Il n'en a pas voulu pour une autre raison encore, parce que les pratiques égyptiennes obligeaient, après s'être occupé du mort une première fois, à s'occuper de nouveau de lui au bout d'un certain temps pour procéder à de nouvelles obsèques (v. 23-24 *μηδὲ κατορούξαντ' αὐθις ἀνορύττειν πάλιν, μῆ δὲ καὶ μόνη με περιβαλεῖν ταφῇ*). Il y avait, à ce moment-là, une translation qui ne sentait naturellement pas bon (I, 25 : *τῆς δυσώδους ἀποφορᾶς*). Voilà contre quoi notre mort proteste, avec une vivacité d'autant plus surprenante que les vers où il l'exhale étaient placés en belle vue, sous les yeux des passants. Personne d'ailleurs, n'a songé à en biffer les passages dont nous soulignons le caractère plutôt agressif. Ces Égyptiens, en vérité, étaient de bonne composition; et les Grecs n'ont jamais manqué de toupet.

Une question se pose aussitôt, à propos de I, 23-24 et de II, 3 : puisqu'un défunt, dont les obsèques se faisaient à l'égyptienne, était l'objet non pas d'une, mais de deux cérémonies funèbres, puisque la deuxième de ces cérémonies était une translation (I, 25 *ἀποφορᾶς*), quelle était au juste la raison de ces deux cérémonies? Je suppose que la première suivait immédiatement le décès : elle devait consister surtout en lamentations, où les pleureuses à gages montraient leur savoir-faire (II, 3 *Σηλυτέρους ὀλοφυρμοῖς*); après quoi le mort était remis aux taricheutes; quand ceux-ci avaient fini leur office, avait lieu l'*ἀποφορά* : on portait en cérémonie la momie dans sa maison funéraire.

Mais le fils d'Épimaque, qui n'avait pas voulu de ces obsèques *more aegyptiaco*, quelles funérailles avait-il eues? Et comment pouvait-il se vanter d'être un Mort qui sent bon (I, 4 : *εὐώδους νεκροῦ*)? Il ne s'est pas expliqué là-dessus, force nous est de recourir à la conjecture. Je présume qu'il avait eu des obsèques à la grecque, et que, comme si les choses s'étaient passées à Alexandrie, son corps avait été brûlé, et ses cendres arrosées d'huile parfumée, avant d'être mises dans une urne; et que, peut-être, si l'on démolissait son pyramidion — ce qui, d'ailleurs, serait bien dommage — on y trouverait, au milieu, l'urne cinéraire de celui qui voulut être le «Mort qui sent bon».

Traduction.

I

(*Le Mort*) «Je suis le fils d'Épimaque. Ne longe pas [la] tombe [de Seuthès] avec indifférence, ô passant! Reste! Ce n'est pas chez moi que tu seras incommodé par la pénible odeur de l'huile de cèdre. Ainsi, arrêté devant cette tombe, prête un peu l'oreille aux propos d'un mort qui sent bon.

«Mon grand-père, qui exerça noblement les fonctions publiques dans sa ville natale, eut pour fils Épimaque. Celui-ci ne démentit pas le sang dont il sortait.

Car, après son père, il s'acquitta de l'agoranomie à la satisfaction de la Ville. Voilà ce que fut mon père. Il se fit remarquer encore davantage comme éleveur, par les innombrables victoires que remportèrent ses chevaux. Mais moi, me connais-tu? —

(*Le Passant*) «La mention du stade m'a vite rappelé qui tu es»⁽¹⁾.

(*Le Mort*) «Tout jeune encore, n'ayant vécu que douze ans, mon existence se flétrit et se consuma : la Destinée m'avait assigné une fin misérable, le Trépas me fit subir la commune loi, avec l'aide de la Toux... Allons, ne pleure pas, mon bon; je déteste les larmes. Aussi ai-je prié Philhermès de ne pas commander les pleureuses. Philhermès m'aimait comme un frère, non qu'il le fût selon la nature — à ce compte, il était seulement mon cousin, — mais par les soins affectueux qu'il eut pour moi, il l'a emporté même sur mon père. A Philhermès donc j'ai enjoint de s'abstenir à mon sujet de toutes lamentations funéraires, et de ne pas m'enterrer pour me déterrer de nouveau, mais de ne procéder qu'une fois à ma sépulture, sans huile de cèdre ni [exhalaison] malodorante, afin qu'on ne m'évite pas, comme on fait les autres morts.»

II

«Quoique la Moira m'ait conduit prématurément chez Hadès, les lamentations qu'on fait sur les morts ne me causent aucun plaisir, ni les funérailles réitérées, ni les gémissements des femmes. Car tout homme est destiné au Trépas.»

MAISON FUNÉRAIRE 7.

Au sud-est de la maison d'Isidôra. La chambre de devant est presque entièrement détruite, sauf le mur du fond et le mur latéral ouest, où subsiste une niche qui est bordée en rouge d'un galon : c'est une suite de dents de scie, chaque dent surmontée d'un point rouge. Sur le mur du fond, à droite et à gauche de la porte qui donne accès dans le *Σάλαμος*, sont des orthostates peints en forme de *clipei* : ces *clipei* représentent censément des *crustae* de brèche, ayant, en leur centre, un cercle de marbre noir. Dans les écoinçons des orthostates, sont peints, très approximativement, des rameaux de lierre : feuillage verdâtre, tiges rouges. La chambre du fond (*Σάλαμος*) conserve encore les deux colonnes torsées de son *σπέος* : leurs chapiteaux sont en brique enrobée d'une forte épaisseur de stuc. Le revêtement, formé d'orthostates peints, surmonte une petite plinthe haute de 0 m. 26. Il mesure 1 m. 25 de haut, sauf sur le mur du fond, où il n'a qu'un mètre de hauteur, mais où il est surmonté d'une série de denticules, alternativement rouges et vertes (hauteur : 0 m. 20).

⁽¹⁾ Ou mieux (sans dialogue) : «Me reconnais-tu? (Oui, n'est-ce pas?) la mention du stade m'a tout de suite rappelé à ta mémoire. Tout jeune encore, etc.»

MAISON FUNÉRAIRE 8. = M. 10!

La chambre supérieure a été déblayée en 1933 - 1934. Elle est remarquable parce que son unique chambre (3 m. 20 sur 4 m. 10) était couverte, non d'une voûte en berceau, mais d'une coupole (hauteur : 3 m. 50 environ), restaurée en 1934. Aucune fenêtre. L'éclairage venait par la porte. Dans les parois étaient ménagées trois niches (hauteur : 0 m. 80 ; largeur : 0 m. 45). Contre le mur du fond était le lit ou le *loculus* (hauteur : 0 m. 62 ; largeur : 2 m. 35), abrité présumablement par un ciel de lit que supportaient, à droite et à gauche, deux colonnes indépendantes de la paroi, comme au *σπέος* d'Isidôra (maison 1). Entre le lit et son ciel était peinte sur le mur une étoffe blanche ornée de guirlandes, de fruits et d'oiseaux, et, sur les côtés, de masques et de personnages.

Cette chambre formait l'étage de la maison. On y accédait par un escalier de neuf marches, placé contre la paroi nord, à l'extérieur.

MAISON FUNÉRAIRE 9.

Déblayée durant l'hiver 1932-1933. Ouverte à l'Ouest. Deux chambres. La décoration de la première a complètement disparu sauf quelques traces de rinceaux rouges sur un pilier et sauf que sous la niche ménagée dans le mur du fond, à gauche de la porte qui donnait accès au *Σάλαμος*, une inscription est peinte en noir :

μ]ΝΗΜΑΤΟΥΑΔΕΛΦΟΥΣΟΦΡΟΝΟΥΤΟΥΕΝΝΟ

et à quelque distance au-dessous :

ΤΑΦΟΣ
ΘΕΩΛΗΝΔΡΙ
ΙΣΙΔΩΡΟΥ

Τάφος Θεών(ος) Ανδρί(ου) Ίσιδώρου]

La restitution de la ligne 2 n'est proposée que d'une façon dubitative.

L'autre chambre (sans doute la salle funéraire proprement dite, celle du *σπέος* ; largeur intérieure : 3 mètres ; profondeur : 2 m. 35) est richement ornée en peinture : jusqu'à la cimaise, des orthostates figurent des revêtements en porphyre et en brèche ; au-dessus, une grande guirlande horizontale, faite de feuilles de laurier vert-noir en dessus, vert-pâle en dessous. A cette guirlande horizontale sont suspendues, à raison de trois par paroi latérale, des guirlandes en demi-cercle, formées, comme nos couronnes d'immortelles, de petites fleurs serrées, et qui sont divisées, par le ruban qui les noue, en sections alternativement jaunes et roses. Entre ces guirlandes, et au-dessus, des grappes de raisin (brun foncé) et des grenades (rouges). = Peintures Taf. 3.

MAISON FUNÉRAIRE 10.

Cette maison, aujourd'hui disparue — elle est tombée de vétusté à la fin de 1933 — était du type ordinaire : distyle *in antis*, précédée d'un autel placé dans l'axe, en avant de l'entrecolonnement central. Le pronaos devait être fermé par une barrière de bois. Orientation Sud-Nord.

Les murs du pronaos sont décorés d'orthostates peints, simulant du porphyre et de la brèche, sur plinthe grise. Du mur de gauche (Ouest), où étaient peints un orthostate imitant le cipollin et un personnage, Youssef Khafaga a fait une bonne aquarelle.

Dans la grande chambre, contre la paroi du fond, était le lit : à pieds tournés, censément de bois blanc, à matelas blanc couvert d'une tapisserie, et à *antependium* de briques rouge pompéien, dans lequel, comme en 9, s'ouvrent trois baies : mais tandis qu'en 9, nous avons deux ouvertures cintrées de part et d'autre d'une ouverture carrée, ici ce sont deux ouvertures rectangulaires de part et d'autre d'une ouverture cintrée.

Le ciel de lit est formé d'une étoffe, à l'intérieur bleu sombre, les plis étant figurés en noir, à l'extérieur rouge, avec des triades de points blancs en semis. Ce ciel de lit a comme encadrement un arc de perles et pirouettes, décoré en son milieu d'un grand médaillon circulaire que soutiennent, ou dévoilent, deux Éros nus et ailés. Le motif qui était peint dans ce médaillon a disparu.

Sur le mur de droite (Est), jolie décoration, bien reproduite à l'aquarelle par Youssef Khafaga : des oiseaux aquatiques pâturent dans un champ fleuri. Chacun a dans le bec un peu d'herbe verte. Ailes bleues et rouges, plumage noir, queue verte, pattes beiges ou noires.

A l'est de la maison 10, en était une autre où l'on a trouvé une fausse fenêtre treillisée, et, sur le linteau de la porte, cette inscription : ΤΑΦΟΧΡΑΚΛΕΩΝΟΣ.

MAISON FUNÉRAIRE 11.

Secteur Sud. Découverte en 1933. Orientée vers l'Est. De forme carrée, elle semble être composée de deux salles qui avaient été aménagées dans un temple funéraire antérieur. Dans le fond, à la retombée de l'arcade du *σπέος*, étaient peints des motifs dionysiaques (thyrses, masques, face de Ménade). Noter le mur latéral de gauche, dont la décoration peinte rappelle les dallages de carrés. C'est l'époque où le pavement horizontal tend à revêtir les murs verticaux : évolution connue par la mosaïque qui, après avoir, pendant la période hellénistique, été employée uniquement pour décorer horizontalement le sol, est affectée, dès le Bas-Empire, à revêtir les murs verticaux et finalement les voûtes.

MAISON FUNÉRAIRE 12.

L'ouverture était tournée vers le Sud. Deux pièces au rez-de-chaussée, deux à l'étage. Celles de l'étage ont été déblayées (au début de 1933). Celle de devant devait être décorée de cadres rectangulaires dont il ne subsiste plus grand'chose, sauf, au milieu de la paroi est, un cadre où est peint une hirondelle. La chambre de derrière devait être décorée de même.

Descendons au rez-de-chaussée, qui, faute d'avoir été déblayé, semble être un sous-sol. Il se compose, comme l'étage, de deux salles voûtées en berceau. Dans la deuxième, au milieu du mur du fond, était le *σπέος*, décoré, comme celui de la tombe d'Isidôra, d'une coquille colossale, large de près de 2 mètres, mais représentée en peinture, — et non en relief stucé, comme chez Isidôra. Comme le haut de cette coquille manque, on avait pris d'abord la charnière, qui est rayée verticalement de lignes dentelées, pour un poisson. Sous la coquille sont des guirlandes de grandes grappes et des fruits ronds, certains sur un rameau feuillu.

MAISON FUNÉRAIRE 13, DITE D'AURÉLIOS PÉTÉSÉ.

(Planches XLIII, 1 et XLIII, 2.)

La maison 13, où se trouve le nom d'Aurélios Pétésé, est distyle *in antis*. On accède au pronaos par un escalier de six marches. Les colonnes sont, comme les murs, en briques rouges enrobées d'un stuc épais. Chacune de ces colonnes pose sur une plinthe carrée, de 0 m. 48 de côté. Diamètre à la base : 0 m. 45. Cylindriques jusqu'à hauteur de cimaise (1 m. 13), elles sont, à partir de là, cannelées. Les chapiteaux manquent. Entrecolonnement : 1 mètre. Intervalle entre la colonne et l'ante : 0 m. 67. Dimensions intérieures du pronaos : 3 m. 50 sur 1 m. 70. Deux niches cintrées, dans les murs latéraux, se font vis-à-vis.

Du pronaos, par une porte large de 1 m. 12, on accède à une salle profonde de 4 m. 11 et large de 3 m. 62, plus large, donc, que le pronaos. C'est qu'en effet les murs latéraux de cette maison funéraire ne sont pas rigoureusement parallèles et rectilignes : la maison va en s'incurvant légèrement à droite et à gauche. Dans le mur du fond de la grand'salle, à l'angle droit, est percée une porte qui donne accès dans une chambre étroite, d'où l'on passe, par une porte en enfilade, dans une chambre pareille. Nous n'avons pu voir si ces deux chambres étaient de même date que la maison funéraire, ou si c'étaient des annexes ajoutées après coup.

Dans les murs latéraux de la grand'salle sont creusées deux niches cintrées (largeur : 0 m. 69; hauteur : 1 m. 02), peintes en bleu foncé. Dans le cul-de-four de chaque niche se détachait en blanc pur une coquille de stuc, en forte saillie.

La coquille de la niche de gauche est encore en place, l'autre s'est détachée. Ces grandes coquilles, appliquées au milieu d'un tympan cintré, sont pareilles à celles qu'on voit, placées de même façon, dans les stucs du Baptistère des Orthodoxes, à Ravenne (Ali-nari, n° 42116).

Les murs de la grand'salle étaient peints jusqu'à hauteur de cimaise. Cette décoration peinte consistait en orthostates noirs encadrés entre une série de filets, jaunes, rouges, blancs et verts. Seul, le mur du fond, depuis la porte jusqu'à l'angle gauche, n'a pas reçu de peinture, parce qu'en cet endroit était placé le lit funéraire. Ainsi s'expliquent aussi les cinq grands trous qui se trouvent à hauteur de cimaise dans cette partie de la paroi. Quant aux deux salles annexes, on n'y relève ni traces de peinture ni, généralement parlant, rien de curieux.

Par contre, nous devons considérer avec soin les barbouillages exécutés au calame, à l'encre noire, sur les murs intérieurs du pronaos et dans la grand'salle, près de l'angle antérieur droit. Voyons ceux-ci d'abord. C'est un soldat chamelier, à côté duquel est son nom, en grandes lettres : Αὐρήλιος Πέτησε (Pétésé, que les Grecs prononçaient Pétésis, et traduisaient par Ἰσιδαρος : *pe* = celui (qui est) - *te* = donné (par) - *ise* = Isis⁽¹⁾).

Un grand dessin à l'encre noire représente Pétésé de face, marchant à droite, tenant de la main gauche la longe de sa bête, la courbache dans la main droite, et suivi d'un chien et d'un âne. Le chameau est chargé de jarres qui contiennent présumablement de l'eau⁽²⁾ : de même, pour nous ravitailler en eau, nous et nos ouvriers, nous devons employer un chameau qui continuellement faisait la corvée d'eau entre le bahr Ibrahim et le plateau désertique de Touna. Pétésé est chaussé de sandales et vêtu d'une tunique brodée de galons et de rondelles, et serrée à la taille par une ceinture. Une épée est attachée par une lanière derrière le dos.

Sur l'autre paroi du même angle, nous distinguons, à gauche, un *orator* drapé dans la toge, la tête ceinte d'un ruban dont les bouts flottent, un *volumen* dans la main gauche; à droite, dans un petit édifice *in antis* à fronton triangulaire, la momie nimbée d'un mort osiriaque, portant deux palmes dans ses mains ramenées sur la poitrine. Ce dessin nous aide à nous imaginer ce que devait être l'édifice de la « place des pyramidions ».

Passons aux barbouillages du pronaos. A droite de la porte qui donne accès dans la grand'salle est un cavalier sur un cheval allant à gauche; il lève un fouet à longue lanière, et semble casqué. Sous ce cavalier est un ensemble confus où l'on distingue un athlète nu, de face, — un palmier très stylisé, — et des restes d'écriture,

⁽¹⁾ Cf. PERDRIZET-LEFEBVRE, *Graffites grecs du Memnonion d'Abydos*, n° 329 Ηε(τ)ησις Ἀρωτου, et DUCHESNE, *Mission au mont Athos*, p. 78, n° 122, dédicace du II^e siècle av. J.-C. (?) trouvée en Chalcidique, où il n'y a pas à corriger en (E)ἰσιδι: la lecture ΕΣΙΔΙ, qui doit transcrire fidèlement la prononciation.

⁽²⁾ Cf. les statuettes de terre cuite représentant des chameaux chargés d'amphores dans P. PERDRIZET, *Terres cuites grecques d'Égypte de la collection Fouquet*, p. 148, n° 402-405, pl. CXXII; et *Syria* (1929), p. 34.

en lettres grecques. A gauche du cavalier, en lettres majuscules, l'alphabet grec, dont les cinq premières lettres sont encore bien visibles ΑΒΓΔΕ.

Il ne s'agit pas, croyons-nous, d'un nouvel exemple de l'emploi de l'alphabet par la magie ⁽¹⁾, mais de la performance d'un individu vaniteux, qui aura voulu montrer à ses compagnons qu'il n'était pas tout à fait un ἀναλφάβητος. C'est de la même façon que nous expliquons, dans les locaux occupés apparemment par des corps de garde, la répétition, dont sont surchargées les parois, de formules qui, par ailleurs, peuvent avoir, en effet, une valeur magique. Ainsi parmi les griffonnages du bureau des *actuarii* des cohortes auxiliaires casernées à Doura, la formule fameuse *Sator arepo tenet opera rotas*, où MM. Grosser ⁽²⁾ et Rostovtzeff ⁽³⁾, suivis par le R. P. Guillaume de Jerphanion ⁽⁴⁾, veulent voir la preuve que parmi les soldats de la garnison de Doura, il y avait des crypto-chrétiens; ainsi encore, sur l'une des terrasses du temple funéraire de Sêti I, terrasse où, comme dans notre maison 13 (Pétésé), des soldats au III^e siècle durent avoir une guette, l'invocation en quatre mots formant autant de lignes :

Θ Ε Ο C		C Y K A
H Γ O Y	et le carré	Y Δ Ω P
H Γ O Y		K Ω Π H
Θ Ε Ο C		A P H C

que nous avons relevé dans la maison funéraire 3. Pas plus dans la tombe de Touna que dans le poste installé sur le toit du temple funéraire de Sêti en Abydos ou que dans le bureau militaire de Doura, il n'y a, à notre opinion, à faire intervenir la religion ou la magie pour expliquer la présence de ces formulettes. L'explication par la magie ouvre beaucoup de serrures, mais ne les ouvre pas toutes.

Symétriquement placé par rapport au massif où était écrite l'épigramme d'Isidôros, un massif analogue, devant l'ante sud-ouest, doit être le reste d'un autre monument funéraire. Des lambeaux de son revêtement de stuc y adhèrent encore. Un troisième cippe de même sorte se dressait à quelques mètres à l'est de celui d'Isidôros; il a gardé des restes de décoration peinte. Ces trois cippes funéraires, alignés sur la façade de la maison funéraire 13, devaient, comme celle-ci, être en bordure d'une ruelle. Une autre ruelle, venant du Nord, devait longer le côté ouest de la même maison. Plus à l'Ouest, et toujours dans le même alignement, a été déblayé le bas d'un autre cippe funéraire, formé comme les précédents, d'un massif de briques recouvertes de stuc. Nous y avons déchiffré, avec l'aide de M. le Directeur général P. Lacau, le début d'une épigramme, dont la fin a disparu sous les taches et les concrétions.

⁽¹⁾ Sur cette question, cf. DORNSEIFF, *Alphabet in Mysterik und Magie*, Leipzig, 1925.

⁽²⁾ *Archiv für Religionswissenschaft*, XXIV (1926), p. 126.

⁽³⁾ *The Excavations at Dura-Europos Preliminary Report*, V (1934), p. 159, et *Il rebus « Sator »*, dans les *Annali della R. Scuola Normale Superiore di Pisa*, 1934, p. 103.

⁽⁴⁾ *La formule magique « Sator arepo » ou « rotas opera », vieilles théories et faits nouveaux*, dans les *Recherches de science religieuse*, XXV (avril 1935), p. 223.

Ce petit poème aurait été composé en souvenir d'un certain Apion, qui serait mort à 20 ans, après ses deux frères, dont l'un avait péri, à l'âge de 3 ans, d'une piqûre de scorpion, et dont l'autre serait mort à 7 ans.

Grandes lettres rouges, hautes de 0 m. 04. Tréma sur le *iota* de Αἴδος (l. 5) et de ἰοβ[όλοιο] (l. 8). Élision, ligne 2.

ΘΑΔΕΝΥΝΚΕΙΜΑΙ
 ΙΩΝΔΕΜΟΙΟΥ^ΟΥΝΜ'ΥΠΗΡΧ
 ΚΟΣΤΩΛΥΚΑΒΑΝΤΙΘΑΝΩΝ
 ΕΤΟΛΕΘΡΟΝΔΔΕΛΦΩΝ
 5 ΟΣΜΕΝΓΑΡ~~Ρ~~ΡΙΕΤΗΣΔΟΜΟΝΑΪ
 ΔΟΣΕΣΠΕΡΟΣΩΧΕΤΗΔΕΣΚΟ
 ΠΙΟΙΟΠΟΔΑΠΛΗΓΕΙΣ~~ΛΕ~~
 ἸΟΒ~~ΛΟΙΟ~~
 ΕΠΤΑΕΤΗΣ ΕΓΥΜΝ
 10 ΓΕΝΕΤΗΣΠΑ~~ΩΝ~~
 ΠΟΛΥΤΕΚΝΟΣΩ~~Σ~~
 ΠΕΣ~~ΑΙ~~
 ΩΝΑΓΑΜΟΣΑΙ~~Σ~~
 ΑΛΛΟΥΚΕΤΙΟΙΑΔ

Bernand, J.M. 315f. Nr. 78

vacat

ἐν]θάδε νῦν κείμαι, [Ἀπ]ίων δέ μοι οὖνομ' ὑπῆρχ[εν]
 εἰ]κόσιω λυκαβάντι θανάων [μ]ετ' ὄλεθρον ἀδελφῶν,
 ὅς μὲν γὰρ τριετῆς δόμον Αἴδος ἔσπερος ᾤχε
 τῆδε σκο[ρ]πίοιο ποδά πληγείς υλε --
 ἰοβ[όλοιο]

l. 9 : ἐπιαετῆς ἐγυμν[; — l. 10 : γενέτης πα[ιδῶν]; — l. 11 : πολύτεκνος; —
 l. 12 : ὦν ἀγαμος; — l. 13 : ἀλλ' οὐκέτι οἱ ἀδ[ελφοί].

L'épithète *ιοβόλοιο*, appliquée au scorpion, est inexacte; mais l'Égypte, avec ses uræus, autrement dit ses *cobras*, connaissait des bêtes qui projettent leur venin, en une poussière liquide, à une distance de quelques mètres. Un poétastre, comme celui qui fit cette épigramme, pouvait bien se tromper de cela, confondre les moyens de défense de l'uræus et du scorpion : car il a fallu longtemps pour que l'homme regardât la nature avec exactitude et méthode.

Sur le même mur, à 2 mètres vers l'Est, était une épigramme en trois distiques élégiaques, qui semble se rapporter à la mort prématurée des trois frères dont parle l'épigramme précédente :

τρίσσοις ἐνθάδε θάψε υ - υυ - υυ ὄλω
 ἠτήρ τις ἀνὴρ ἐν υυ - φθιμένοις

Bernand J.M. 315f. Nr. 79

μητέρα καὶ ἐκυράν καὶ πενθεράν με γὰρ ἄμεινον
 παρὰ - ἐκ γαίης σώματα μὴ υ ομεν
 Χρὴ γὰρ ἐπιχθονίους $\frac{υυ}{υυ} - \frac{υυ}{υυ} - \frac{υυ}{υυ} - ις$
 ὡς κεν ἔχη μητῆρ - υυ - υ ετον.

De l'angle sud-ouest du pronaos, monte vers la droite un escalier qui donne accès à une petite terrasse sur laquelle se dressait un cippe en brique recouverte de stuc, et terminée en haut par une surface plane. Sur la face antérieure, tournée au Sud, une épigramme de trois distiques élégiaques surmontée d'une guirlande rouge, avait été écrite en noir sur le blanc du stuc :

ὠκυμόρου κούροιο μινυθαδῆς κλυε μολπῆς
 καρπαλίμως
 . . . δάκρυε [. . . πα] τῆρ ἵνα μηδε
 οἰχόμενον θαλερῆς μητρὸς ἔκλαυσε τάχος
 πενταέτης Ἰσίδωρος ἐπεὶ θάνον, ἀλλ' ἔτι καὶ νῦν
 ἄ[χνυμ]αι οἰκείων κείμενος ἄγχι φίλων.

Lis la courte épigramme (μινυθαδῆς μολπῆς, mot à mot : « le chant vite terminé ») d'un jeune garçon dont la fin fut rapide.

Puis trois vers relatifs aux larmes que versèrent le père et la mère : *quand dans ma cinquième année, moi, leur fils Isidore, je mourus. Et maintenant, je suis dans l'affliction, couché près de mes proches.*

MAISON FUNÉRAIRE 14.

Le sable descendu du désert libyque, poussé par le vent d'Ouest, a lentement recouvert la partie occidentale du palier occupé par la nécropole gréco-romaine de Touna. Aussi le déblaiement à l'ouest du temple funéraire de Petosiris a-t-il été particulièrement long et pénible et devra-t-il être recommencé périodiquement. A la fin de la campagne 1934, apparaissait de ce côté-là une suite de petits tombeaux en pierres de taille, régulièrement alignés, de façon à former une sorte d'allée en direction Nord-Sud. Derrière ces tombeaux se trouvaient des restes de maisons funéraires en briques, de la période impériale. Elles n'ont pas été numérotées, sauf la mieux conservée (n° 14). Elle était orientée vers l'Ouest; on y accédait par un escalier de quatre marches. A l'intérieur, sur le stuc des parois, étaient peints des symboles dionysiaques : à gauche de la porte qui donne accès dans la salle de derrière, un thyrses à grand nœud de ruban; sur le mur du fond de cette salle, une grande vigne (rameaux rouges, feuilles jaunes). Une table en pierre au milieu de la salle du fond; dans le mur sud de l'une et de l'autre salle, une niche de la taille habituelle. La salle du fond était éclairée par quatre petits

jours quadrangulaires, deux dans le mur nord, deux dans le mur sud. Ont été trouvés : 1° dans la salle antérieure, une grande jarre en cône pointu ; 2° dans la salle de derrière, contre le mur du fond, un cercueil en bois, violé, dont la momie gisait sur le sol.

Devant cette maison, à gauche de l'escalier, un tombeau en maçonnerie, d'une forme qui est déjà celle de la tombe musulmane. L'épithaphe était peinte sur le haut de la face ouest. Elle commençait par le mot ΜΝΗΜ[α]; le reste est illisible.

= ΜΥΡΙ|ΝΟC ... ?

Passons aux tombeaux en maçonnerie qui s'alignaient, serrés à côté les uns des autres, au nord et à l'ouest de la maison ci-dessus décrite. Ils reproduisent, en réduction, la forme d'un petit temple égyptien de la période gréco-romaine. Par-devant, une porte trapézoïdale, à l'égyptienne, qu'on devait maçonner quand la momie avait été mise en place. Au-dessus de la corniche à l'égyptienne, une frise d'*urawi*, sculptés ou simplement peints.

1° Sur la corniche de la mieux conservée de ces tombes, une inscription en grandes lettres mal gravées qui conservent des traces de minium (longueur : 1 m. 60) :

ΤΑΦΟΣ ΠΑΜΟΥΝΙC ΚΑΙ ΤΑΘΗΟΥC ΠΤΟ
τάφος Παμουνης και Ταθηους Πτολ(εμαίου)

Bernand Nr. 40 (= Nr. 5)

2° D'autres épithaphe ont été relevées dans la même région. Au nord de la maison 14, sur la face nord d'une tombe à pierre dressée (comme on en voit aux tombes musulmanes), inscription en lettres de 4 à 7 centimètres :

ΧΥCΟΥC Χυσοῦς Πλουτάρχου
ΠΑΟΥ
ΤΑΡΧ
ΟΥ

Bernand Nr. 41

Épithaphe d'une femme dénommée d'après la ville de Χῦσαι, en Haute-Égypte, d'où elle devait être originaire.

3° Sur la face ouest du triple emmarchement d'un tombeau d'aspect déjà musulman en mauvais calcaire coquiller. Lettres irrégulières, difficiles à lire, à cause de la mauvaise gravure, de la mauvaise matière et du minium qui, mal appliqué, rend la lecture plus épineuse, au lieu de la faciliter. La dernière ligne donnait la date de la mort (d'après l'année de l'empereur) et le quantième du mois :

ΤΑΦΟCΠΤΟΛΕ
ΜΑΙΟΥΕΡΜΑΝC
ΤΑΤΕΘΘΟΥ
ΓΥΔΙΑ
ΤΩΝΥΙΩΝ
ΕΥΤΥΧΙΔ
ΚΑΙΦΙΒΙΩΝ
ΛΦΑΜΕΝΤΗ

Bernand Nr. 42

τάφος Πολεμαίου Ἐρμάνου[us και] Τατεθοθ[. .]ουc γυ[ραικός] διά τῶν
υἱῶν Εὐτυχίδ(ουc) και Φιβίων(ουc). (Ἔτους) θ', Φαμεν(ώθ) η'.

4° Au-dessous de la gorge à *uræi* (largeur : 1 m. 66) d'une tombe en forme de naos égyptien, dont la façade était percée d'une porte (hauteur : 0 m. 57 ; largeur : 0 m. 50). L'épithaphe, en grandes lettres, est incomplète à droite :

ΤΑΦΟΣ ΠΟΜΟΤΝΙΣ ΚΑΙΤΑΘΗΟΥΣ ΠΤΟ [λεμαίου]

Bernand Nr. 40
(= Nr. 1)

5° Sur un petit cippe parallélépipédique, épithaphe gravée. Sur la face sud de l'assise supérieure d'un haut monument en blocs de calcaire, formé de six emmarchements surmontés d'un haut cippe (à 9 mètres environ de la clôture de Thôt) :

ΦΙΒΙΩΝ ΠΕΚΥ
ΣΙΟΣΟΘΟΝΙΟ
ΠΩΛΗΣ Λ ΛΕ

Φιβίων Πεκυσίος ὀθονιοπώλης.
(ἔτους) λς'.

Bernand Nr. 43

Les *ὀθονιοπῶλαι* étaient les marchands de soieries⁽¹⁾. Ce commerce a dû se développer en Égypte pendant la période impériale, une fois que, par l'utilisation des vents de mousson, un trafic se fut établi d'une façon régulière entre l'Inde et Alexandrie. Φιβίων comme Φίς⁽²⁾, signifie l'*ibis* (π et 218). Ce nom devait être fréquent à Hermoupolis, la ville d'Hermès-Thôt. Πεκῦσις signifie l'*Éthiopien*, en copte ΠΕCΩΩ.

À côté du cippe de Phibion a été déblayée au début de 1934 une maison funéraire à deux chambres communiquant par une porte dont les chambranles sont décorés de pampres. Dans le mur de la chambre de devant, trois niches où sont dessinés, au trait, dans l'une un porteur d'eau, dans la deuxième Osiris coiffé de l'*atef*, tenant le crochet et le fouet, devant lui un petit autel et un bélier.

MAISON FUNÉRAIRE 15.

Maison 15 (à l'est de la maison 13, où se trouve le graffite représentant le soldat chamelier Αὐρήλιος Πέτησε). Inscription écrite au calame en grandes lettres irrégulières :

ΕΥΨΥΧΕΙΑΜΜΩΝΙ	εὐψύχει, Ἀμμώνι
ΕΥΨΥΧΕΙΑΘΑΝΑCΙ —	εὐψύχει, ἀθανάσι
ΕΥΨΕΙΑΘΑΝΑCΙ —	εὐψ(ύ)χει, ἀθανάσι
ΜΗΤΗΡ ΚΑΙ ΓΝΩΤΟC	μητήρ καὶ Γνώτος
ΕΘΑΨΕΝ	ἔθαψεν (sic)

L. 3, ΕΥΨΕΙ résulte plutôt de l'omission involontaire des lettres que d'une abréviation intentionnelle, par contraction. Le scribe était affecté, évidemment, de ce

⁽¹⁾ [On entend généralement par *ὀθόνια* des étoffes de *lin fin* : cf. DITT., *O. G. I. S.*, 90, n. 64 ; P. Tebt. 703 avec le commentaire et les références de Rostovtzeff. — P. J.]

⁽²⁾ P. PERDRIZET, *Terres cuites grecques d'Égypte de la collection Fouquet*, p. 6.

manque total d'exactitude, qui frappe à chaque instant dans les inscriptions, aussi bien hiéroglyphiques que grecques, de Touna. Ainsi, notre homme a omis, l. 1, après *Ἀμμώνι*, le tiret qu'il a tracé l. 2 et 3 après *ἀθανάσι*. De même il avait oublié de mentionner la mère, il a donc ajouté, à gauche, en lettres plus petites, le mot *μητήρ*, mais pas le nom de cette femme, et sans corriger *ἔθαψεν* en *ἔθαψαν*. La mère, dans l'inhumation, avait été aidée par un homme, *Γνωῶτος*, nom un peu surprenant, mais il n'y a aucun doute sur la lecture, et nous préférons voir ici un nom qu'un substantif. Est-ce l'épithèque de deux défunts, ou d'un seulement? Je crois qu'il n'y en avait qu'un, Ammonios (l. 1), et que le vocatif *ἀθανάσι* des lignes 2 et 3 de cette litanie, exprime le vœu que forme la mère pour son fils mort : vœu bien conforme aux aspirations les plus profondes de l'ancienne Égypte : échapper à la mort ! devenir éternel, comme la Divinité ! Ce désir essentiel de l'âme égyptienne explique la facilité avec laquelle le Christianisme s'est répandu dans ce pays. Et ce n'est pas une simple coïncidence, si le plus grand des Pères égyptiens s'appelle saint Athanase. A l'appui de tout ceci, remarquons que la troisième ligne de la litanie, qui répète la deuxième, est tracée à l'encre jaune, la deuxième l'étant à l'encre noire. Le jaune était pour les pauvres gens l'équivalent de l'or, dont on se servait parfois en Orient, par exemple sur les deux *τετράπυλα* de Karnak ⁽¹⁾, pour écrire les noms glorieux des empereurs. L'usage médiéval ⁽²⁾ d'écrire en or dans les manuscrits les noms de Dieu, du Christ, de la Vierge, des Patriarches, des Prophètes, de Jérusalem, etc., a son origine dans le paganisme.

MAISON FUNÉRAIRE 16.

(Planches XLIV, XLV, XLVI.)

Ce n'est pas l'art, la sûreté du dessin, l'harmonie des couleurs, l'originalité de la composition qui font l'intérêt des fresques de la nécropole gréco-égyptienne de Touna, c'est la lumière qu'elles projettent sur la question de l'hellénisation de l'Égypte pendant l'Empire. Les sujets de ces fresques, qui décoraient des édifices funéraires, sont empruntés tantôt au vieux fonds de la religion indigène, tantôt à la mythologie grecque : non pas aux mythes peu connus, qu'un Callimaque avait rassemblés et expliqués au Musée, mais aux légendes cent fois ressassées par le théâtre et l'école, et qui formaient le plus clair du bagage littéraire d'un bourgeois moyen de l'Égypte gréco-romaine.

La maison funéraire 16, déblayée en février 1934, était décorée, à l'intérieur et à l'extérieur aussi, de fresques qui devaient composer un ensemble énorme, mais dont il ne subsiste que des lambeaux. Qui fit élever et décorer cette maison ? Aucun texte épigraphique ne nous l'a révélé. C'est par simple conjecture — une conjecture, il est

⁽¹⁾ P. LACAG, *Annales du Service des Antiquités*, XXXIV (1934), p. 25.

⁽²⁾ L. TRAUBE, *Nomina sacra*, Munich, 1907.

vrai, assez plausible — que nous l'attribuons à quelque acteur ou professeur de belles-lettres. Quelle que fût la raison de son goût pour la mythologie et la littérature grecques, nous constatons que le décorateur de cette maison funéraire y avait fait représenter, à l'intérieur, des scènes empruntées aux légendes banales des Labdacides et des Atrides, représentations où nous devinons l'influence du théâtre et où nous constatons que le peintre se souvenait non seulement des Tragiques, mais de Ménandre aussi.

Un fragment de fresque trouvé sur le mur d'une chambre du rez-de-chaussée nous montre la fille d'Agamemnon, Électre (ΗΛΕΚΤ) assise en noirs habits de deuil, devant la *Σόλος* de son père. Son attitude est celle qui, dans l'art grec, signifie l'accablement du chagrin; c'est celle dans laquelle il est traditionnel de représenter Électre assise au tombeau paternel ⁽¹⁾. Derrière la *Σόλος*, invisibles encore pour Électre, descendant vers Argos par un sentier de la montagne, deux héros nus, dont la peau brunie par le soleil est rendue par le peintre, selon l'usage, en teinte foncée : ce sont Oreste et Pylade; manque Talthybios le héraut, qui figure dans un rôle important, sur le relief milien ⁽²⁾, mais qui, déjà dans l'*Électre* de Sophocle, est devenu le *παιδαγωγός* anonyme auquel est confiée l'exposition ⁽³⁾. On sait par les *Choéphores* comment le frère et la sœur se reconnaîtront, et comment celle-ci armera celui-là de l'arme parricide mais vengeresse. Nul doute que cette scène grandiose de la tragédie eschyléenne ne soit l'origine de la fresque de Touna. On sait du reste que dans l'Égypte gréco-romaine, les lettrés imbus d'hellénisme et férus d'art tragique ne lisaient pas seulement Euripide, comme les modernes se le sont trop longtemps imaginé, mais les autres grands dramaturges athéniens, en particulier le vieil Eschyle.

Deux fragments de stuc peint, trouvés à l'intérieur de la même maison, dans une chambre de l'étage, ont rapport au même cycle. Sur l'un, on lit les lettres ΑΓΑΜ, commencement du nom *Άγαμέμνων*. Sur l'autre, à côté d'une tête de jeune homme imberbe, le nom *Όρέστης*. Un troisième fragment, anépigraphe, montre un personnage, la tête imberbe, de face, vêtu d'une tunique agrafée par une fibule sur chaque épaule.

Passons à une fresque complète et bien conservée (largeur : 2 m. 15; hauteur : 0 m. 85), dont le sujet est pris de la légende thébaine.

Elle a été trouvée pendant l'hiver 1932 - 1933, dans une chambre du premier étage de la maison funéraire dont nous parlons. Elle est aujourd'hui conservée au Musée égyptien du Caire (salle gréco-romaine), où le Service des Antiquités l'a fait transporter.

Elle représente deux scènes de l'*Oïdipodie*, chaque personnage désigné nommément, son nom généralement écrit en lettres noires sur le blanc du plâtre qui forme le fond.

⁽¹⁾ Relief en terre cuite provenant de Milo, aujourd'hui au Louvre : *Monumenti dell'Inst.*, VI-VII, pl. 57; ROSCHER, *Lexikon*, I, 1239; SITTl, *Die Gebärden*, p. 75.

⁽²⁾ C. ROBERT, *Bild und Lied*, p. 167; ROSCHER, *Lexikon*, s.v. *Talthybios*, col. 42.

⁽³⁾ C. ROBERT, *loc. cit.*, p. 165.

A droite un jeune et fort gaillard, nu sous la chlamyde flottant au vent. C'est le jeune Œdipe (Οιδείπους), qui, revenant de Delphes sur la *σχιστή ὁδός*, s'est pris de querelle avec son père Laios (Λαίος), dont le nom est exceptionnellement écrit en lettres blanches, qui se détachent sur la bordure sombre de la composition. Une femme, témoin du meurtre commis par le jeune homme sur le vieux, s'enfuit en faisant des gestes d'épouvante : c'est Ἄγνοια (ΑΓΝΥΑ, avec faute de *iotacisme*), la « Méprise », la « Méconnaissance » : il est clair que si Œdipe avait su qui était l'homme âgé avec qui il s'était pris de querelle, il n'aurait pas tiré l'épée contre lui. C'est la première fois que l'on signale une représentation d'Ἄγνοια. Et cette représentation est intéressante, car si c'est une nouveauté pour la mythologie figurée, cette personnification n'en est pas une pour l'histoire littéraire : en effet, nous savons par le papyrus publié par G. Lefebvre que le prologue de la *Περικειρομένη* était prononcé par la personnification de l'ἄγνοια⁽¹⁾. Il devait souvent être parlé d'elle dans la *Néα*, laquelle avait fréquemment à la mettre à la scène, ne fût-ce que pour exposer ou dénouer l'intrigue de la pièce, car les pièces de la *Néα* roulaient d'ordinaire sur les méprises auxquelles donnait lieu une personne dont la véritable origine avait été longtemps cachée ou ignorée. L'introduction de cette personnification ménandrienne dans notre *Oidipodie* nous amène à dire un mot de la popularité dont Ménandre dut longtemps jouir, à Hermoupolis comme dans le reste de l'Égypte et du monde hellénistique. Qu'on nous permette de rappeler ce *σλιχος* ménandrien, qui arrive d'une façon plutôt imprévue dans le compte rendu d'une ambassade envoyée par les Hermopolitains à l'empereur, à Rome : *eis ὄμματ' εὐνου ἀνδρὸς ἐμβλέπειν γλυκύ*⁽²⁾.

A l'extrémité gauche de la composition, Œdipe (ΟΙΔΕΙΠΟΥΣ) debout sous l'arche de l'une des sept portes de Thèbes (Θῆβαι ἐπὶ ἅπυλοι) répond à l'énigme que lui propose la *Sphinge* (ΣΦΙΓΞ). Celle-ci, censément, vient de lui proposer la question fameuse : « Quel est l'être qui, le matin, marche sur quatre pieds, à midi sur deux, et le soir sur trois? » — « L'homme » répond Œdipe. Réponse qui excite l'admiration (en ces temps antiques, on s'ébahissait de peu) d'un personnage assis, témoin de ce dialogue. Son nom est inscrit à côté de lui, heureusement, car sans cette inscription (ΖΗΤΗΜΑ), il est douteux qu'on eût reconnu la personnification du « Problème » — le problème posé par la *Sphinge*. Une figure féminine, à côté de *Zétéma*, occupe le centre du panneau. Elle s'appuie de la main gauche au rocher où elle est assise (la Cadmée) et tient dans l'autre main un éventail en forme de feuille de nénuphar. Son inscription l'appelle Thèbes (ΘΗΒΑΙ), c'est encore une personnification, non plus morale comme les deux précédentes, Ἄγνοια et Ζήτημα, mais topique, ayant rapport à l'endroit où se passe l'histoire, non pas uniquement à la ville de Thèbes, mais au pays thébain. Nous sommes d'ailleurs en présence, non pas d'un paysage, mais d'un

⁽¹⁾ V. 21, p. 21 des *Menandrea* d'A. Koerte.

⁽²⁾ *Corpus Papyrorum Hermopolitanorum* 125, dans WESSELY, *Studien zur Palaeographie und Papyruskunde*, V.

décor de théâtre ; le peintre s'est inspiré, non pas de quelque épopée, mais du théâtre : il a détaché tous ses personnages sur un fond bleu clair jusqu'à hauteur de cimaise, blanc au-dessus. Des indications scéniques, la porte sous ou devant laquelle OEdipe répond à la *Sphinge*, la haute stèle sur laquelle celle-ci est accroupie, les rochers où sont assis Thèbes et Zétéma, la haute stèle funéraire, décorée de rosaces, derrière le groupe de Laios, tué par OEdipe (évidemment, la stèle funéraire de Laios, déjà), autant d'emprunts inspirés par la décoration théâtrale. Nous avons devant nous une illustration, non pas précisément de la légende d'OEdipe, mais d'une pièce de théâtre, ou d'un cycle dramatique, consacré à cette légende, ou plutôt encore, de *τραγωδούμενα* dont le sophiste qui fit faire cette maison funéraire tirait un sens moral.

A une trentaine de mètres au nord-ouest de la maison où l'on a trouvé la fresque d'OEdipe, ont été relevés, dans le vestibule du 1^{er} étage d'une maison funéraire de la même époque, des restes assez effacés d'une peinture qui représentait l'entrée dans Troie du « cheval dourien », ou cheval de bois, grâce auquel les Grecs purent s'introduire dans la ville de Priam et la prendre. Le même sujet se retrouve à Pompéi et ailleurs. Déjà Polygnotos dans son *Iliou persis* de la Lesché de Delphes (PAUSANIAS, X, 26) avait fait une place au cheval dourien ou *épéen* (ainsi dit du nom d'Épeios, son constructeur : PAUSANIAS, *ibid.*).

Il y a au premier abord quelque chose d'étrange dans la rencontre sur les murs d'une nécropole d'époque romaine de la moyenne Égypte, de sujets si parfaitement helléniques, puisés dans le trésor des légendes grecques archaïques, sans rapport aucun avec l'Égypte. Des constatations de ce genre font mesurer combien l'influence grecque, depuis cinq siècles qu'elle s'exerçait dans la vallée du Nil avait pénétré, non seulement la population de la capitale, mais celle de la Chôra⁽¹⁾. La population égyptienne devait ultérieurement recevoir avec la même docilité l'évangile chrétien, puis la chariah musulmane.

MAISON FUNÉRAIRE 18.

(Planche XLVII.)

Elle a été bâtie au même niveau que les temples funéraires 1, 2 et 3 qui se trouvent derrière le temple de Petosiris, et, donc, au même niveau que Petosiris. Évidemment, il devait y avoir derrière Petosiris une place qu'on a préservée longtemps de l'envahissement des sables, lequel est particulièrement sensible dans la partie ouest de la nécropole, la plus proche du désert libyque.

⁽¹⁾ [Cf. cependant P. PERDRIZET, *Terres cuites grecques d'Égypte de la collection Fouquet*, p. xxxi : « L'Afrique a dévoré à la longue une race venue d'Europe. Dans l'antiquité, les familles grecques établies en Égypte ne s'y perpétuaient guère... Les seuls enfants qui venaient aisément à bien étaient les métis. Mais à force de se métisser, l'élément hellénique disparut dans l'élément indigène. » — P. J.]

La maison 18 est orientée vers l'Ouest et composée de deux parties : au Nord, une salle longue de 6 m. 50, large de 3 mètres, où l'on accédait par une porte percée dans la paroi nord, près de l'angle nord-ouest; au Sud, deux petites salles communicantes. Une porte aujourd'hui murée permettait de passer de celle de ces deux petites salles qui était située à l'Est dans la grand'salle nord.

La plus intéressante de ces trois pièces est la grand'salle nord.

Le sol, dallé de briques stucquées, contient trois *loculi* qui étaient fermés par de grandes dalles. Le mort qui occupait le *loculus* nord était protégé par deux images pieuses peintes à fresque sur le mur. A droite, Isis assise à gauche sur un siège sans dossier, coiffée du vautour et du disque lunaire entre les cornes de vache; dans une main le sceptre, dans l'autre l'*ankh*; devant la déesse, en deux colonnes, une inscription hiéroglyphique : « formule à dire à Isis, maîtresse de ... » (la fin est illisible). A gauche, dans la même attitude que la figure précédente, Osiris et Isis; devant Osiris, une inscription hiéroglyphique en deux colonnes, *dad medou r iser neb dadou deser nekeh*, « formule à dire à Osiris, le grand de Dad ou maître de l'éternité et de la maison sainte »; devant Isis, une inscription analogue : « formule à dire à Isis, maîtresse de ... » Osiris porte la haute tiare du Sud (jaune, c'est-à-dire qu'il faut se la représenter en or), posée entre deux plumes vertes, sur les cornes (noires) du bélier. Isis est coiffée du vautour. Dimensions de la peinture de droite (Isis seule) : hauteur : 0 m. 95; largeur : 0 m. 93; — de la peinture de gauche (Osiris et Isis) : hauteur : 0 m. 95; largeur : 0 m. 45.

Cette maison 18 a conservé sur la face ouest une fenêtre à treillis. Son revêtement extérieur en stuc épais subsistait presque intact lors du déblaiement; jusqu'à hauteur de cimaise, des orthostates, et, au-dessus, des assises isodamiques étaient soigneusement dessinés par de larges rainures en creux.

MAISON FUNÉRAIRE 19.

Elle est orientée au Nord. Sur le mur ouest de la première chambre sont peints en vert un *clipeus* surmonté d'une guirlande horizontale, d'un disque ailé à *uræi*, et d'une tête imberbe.

Le mur du fond est percé d'une porte de type égyptien, dans la gorge de laquelle un barbouillage en vert et rose représente une guirlande surmontée de deux *uræi*.

Cette porte passée, on se trouve au rez-de-chaussée d'une maison à étage. Le rez-de-chaussée et l'étage devaient comporter chacun deux chambres d'enfilade, voûtées en berceau perpendiculairement à l'axe de la maison.

Ces quatre chambres étaient décorées de peintures.

Dans la première chambre du rez-de-chaussée, sur l'intérieur du jambage droit de la porte d'entrée, Isis, coiffée du *nemes* et de son signe hiéroglyphique (3st, le siège) entre deux *uræi*, fait des deux mains un geste de conjuration. Au-dessus d'Isis, une

Beschreibung von M. 8
 Beschreibung = M 20 Vorbau
 Epitaph Vorbau
 Eingang zur M. 2

guirlande et la tête imberbe d'un personnage non terminé. A droite de la porte, une petite niche. Entre cette niche et la porte, les quatre génies osiriaques au-dessus desquels sont deux coqs affrontés et à droite un félin, chat ou panthère. A gauche de la porte, dessiné au trait, un bateau à voile, avec, à l'arrière, une dunette à trois fenêtres. Dans la même chambre, sur la paroi est, près de l'angle nord-est, Isis et Nephthys se lamentent près d'une momie couchée sur un lit. Au milieu de la même paroi, un splendide faucon (largeur : 0 m. 82), les ailes étendues, ayant dans les serres un groupe du signe \int et du signe ♀ symbolisant « des années de vie ». (Pl. XLVIII, 1.)

Des peintures qui décoraient la deuxième chambre du rez-de-chaussée, il ne reste plus, sur le mur ouest, qu'un Anoubis (hauteur : 0 m. 60) s'affaissant près de la momie, et sur le mur du fond (mur sud), qu'Anoubis et Horus hiéracocéphale procédant à la pesée de l'âme (hauteur : 0 m. 40). Anoubis tient le plateau, dans lequel est l'âme, figurée par un $\epsilon\acute{\iota}\delta\omega\lambda\omicron\nu$ noir. Sur le milieu du fléau est accroupi Thôt en sa forme de cynocéphale.

Des deux pièces de l'étage, celle de devant était ornée d'orthostates peints figurant des revêtements de pierres de couleurs variées. Au-dessus de la cimaise, les parois étaient blanches. Au fond de la chambre de derrière, dans une niche encadrée de pampres, était le $\sigma\pi\acute{\epsilon}\omicron\varsigma$ funéraire, dont le lit ou le *loculus* était censément abrité par une courtine à larges bandes alternativement vertes et noires, supportée par une tringle à $\gamma\omicron\rho\rho\gamma\omicron\nu\epsilon\acute{\iota}\omicron\nu$. Hauteur du lit ou du *loculus* : 0 m. 55; profondeur : 0 m. 35; hauteur de la niche du $\sigma\pi\acute{\epsilon}\omicron\varsigma$: 1 m. 98.

MAISON FUNÉRAIRE 20.

Arch. Inst. n. 101. Volcan!
Leur T. 1.

Sur le fond sont peints deux pieds de vigne chargés de grappes de raisin noir. Sur la paroi de droite, à gauche, deux coqs se disputent une guirlande de fleurs (longueur d'un des coqs : 0 m. 45); à droite, un étrange sujet (pl. XLVIII, 2) : un homme à tête de batracien et à *phallus* démesuré, s'accouple à une femme nue, accroupie, de face (largeur du groupe : 0 m. 70). Le nombril des deux personnages est énorme; au contraire, les seins de la femme sont rendus par deux petits cercles. Elle est de type indigène, avec les cheveux crépus, dénoués, qu'on voit flotter, à droite et à gauche, derrière les aisselles.

Cet accouplement monstrueux d'une femme et d'un mâle à tête de batracien fait songer à l'un des thèmes de la sculpture romane, la femme luxurieuse dont, en Enfer, un serpent dévore le sexe ⁽¹⁾. On songe aussi à ces ex-voto offerts, aujourd'hui encore, dans certaines chapelles rustiques d'Alsace, et sans doute aussi en d'autres pays, par les femmes souffrant de la matrice. Nous avons le sentiment que la fresque de la maison 20 n'était pas obscène d'intention; il faudrait pouvoir l'expliquer d'après les

⁽¹⁾ E. MÂLE, *L'Art religieux de la fin du moyen âge en France*, p. 473.

croyances folkloriques qui prévalaient à Hermoupolis : probablement rendait-elle raison du mal qui avait emporté une femme dont la momie avait été déposée dans cette maison. Elle était morte d'un mal de matrice, causé, pensait-on, par un succube, qu'on représentait avec une tête de crapaud, à cause de l'analogie de forme entre la matrice et un batracien.

MAISON FUNÉRAIRE 22.

(Planche XLIX, 1.)

Déblayée en février 1934, au nord-est de la maison 12. A vrai dire, il s'agit non pas d'une, mais de deux maisons mitoyennes, en briques recouvertes de stuc, et en forme d'édifices distyles *in antis*. Largeur de l'entrecolonnement central : 1 m. 50 ; distance entre l'ante et la colonne : 1 m. 12. Ce qui en fait l'intérêt, c'est que les colonnes sont torses au-dessus de la hauteur de cimaise (20 cannelures par colonne), et que le mur du fond du pronaos est peint de deux rangs superposés de *clipei*. Elles sont orientées vers l'Est. Sur la paroi nord de l'une de ces deux maisons, au-dessus de deux chevaux sommairement dessinés à l'encre noire, a été tracé au calame cet iambique sénnaire qu'on chercherait vainement dans le *Prométhée* d'Eschyle, et qui avait été inspiré peut-être, dans cette ville d'Hermoupolis passionnée de courses hippiques, par un cheval dénommé Prométhée :

ΜΑΤΗΝΠΡΟΜΗΘΕΥΕΝΑΤΟΝΑΠΟΛΕΣΑΣΓΕΝΟΣ

ματήν, Προμηθεῦ, ἑνατον ἀπολέσας γένος.

?
nicht nur!

Bernard, J. M. E.
630 Nr. 174

MAISON FUNÉRAIRE 23, DITE DU CHEVAL DE TROIE.

(Planche XLIX, 2.)

En face du long côté ouest du temple tétrastyle est une maison funéraire dont le côté antérieur, tourné à l'Est, était formé de deux colonnes entre lesquelles était l'autel. Le socle de cet autel porte encore le stuc décoré d'ornements colorés qui cachait les briques. Le pronaos avait, sur sa face nord, un petit banc stuqué, d'où l'on a une vaste et belle vue sur la nécropole de Touna et sur la vallée du Nil. De cette sorte de loggia, deux portes donnent accès à deux petites chambres contiguës. Sur la face extérieure du mur où sont percées ces portes, on remarque une encoche en quart de sphère, qui servait, présumablement, à poser une petite lampe pendant les cérémonies nocturnes (*πανύχια*). Et l'on y distingue la partie inférieure d'une peinture bien intéressante. A gauche, tourné à droite, un cheval de couleur ocre rouge, dont la tête a disparu, et dont la taille est disproportionnée par rapport à celle des deux personnages placés devant lui, l'un debout, l'autre à genoux. Coiffés du casque, mais sans armes offensives, ils sont vêtus, l'un d'une tunique blanche et d'une chlamyde rouge, l'autre d'une chlamyde sombre, et tendant les bras, dans un geste de

supplication, vers des personnages placés devant eux, à droite. De ces personnages, on ne distingue plus que des traces évanides. Elles étaient plus visibles au moment de la découverte. L'un d'eux était chaussé de souliers jaunes, et vêtu d'une longue tunique rose sur laquelle était jeté obliquement un manteau blanc. A l'arrière-plan, entre les suppliants et les gens implorés par ceux-ci, on distingue un autel circulaire (jaune) et, ce semble, une porte cintrée (noire). Largeur de ce fragment de fresque : 0 m. 80 ; hauteur : 0 m. 30.

D'après la grandeur du cheval et d'après sa couleur (ocre brun, c'est-à-dire couleur bois), d'après, aussi, les gestes des deux personnages casqués, il n'est pas douteux que le sujet de cette composition ne fût pris de l'histoire du cheval de bois (*δούρειος ἵππος*), construit par Epeios⁽¹⁾. Les deux *ικέται* sont des Grecs qui demandent aux Troyens la permission d'offrir leur ex-voto à Poseidon Hippios, pour apaiser le sacrilège dont ils s'étaient rendus coupables envers lui. L'autel circulaire représenté sur la fresque doit être celui de Poséidon, et la porte celle d'Ilion. L'histoire du cheval dourien avait été popularisée par l'épopée. Elle a été très fréquemment représentée : il suffira de rappeler la coupe attique à figures rouges de Munich⁽²⁾, et de renvoyer le lecteur à Overbeck⁽³⁾, ainsi qu'aux commentateurs (Robert, Frazer, Blümmner) de Pausanias, lequel, dans sa minutieuse description de l'*Ἰλίου πέρσις* de Polygnote (X, 26, 1) nous apprend que le peintre thasien, dans sa fameuse fresque représentant la dernière nuit de Troie, n'avait pas omis l'extraordinaire engin imaginé par l'astucieux Ulysse pour venir à bout de la ville de Priam.

MAISON FUNÉRAIRE 24.

Section sud-est. A l'extrémité gauche de la percée qui conduit de Petosiris à Padikam.

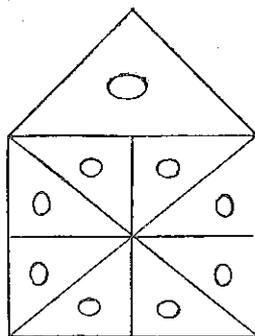


Fig. 3.

Maison de briques, déblayée en 1935, du type ordinaire. Largeur extérieure : 6 m. 20. Deux salles en berceaux dont la première seule est accessible; encore a-t-elle perdu son berceau. Largeur : 4 m. 50; profondeur : 2 m. 70. Deux niches creusées dans les murs latéraux se font vis-à-vis. Puits funéraires dans l'angle nord-est. La porte, ouverte au Sud, mesure 0 m. 80 sur 1 m. 75.

L'intérêt de cette tombe réside : 1° Dans l'épithaphe peinte en grandes lettres sur la paroi ouest (*τάφος Ἑρμοδώρου | καὶ Ἀπολλωνίου καὶ | τῶν συν[ε]ταίς*). Au-dessus, un barbouillage (fig. 3) représentant, peut-être, une tombe à pyramidion; au-dessous, un autre barbouillage, figurant, croyons-nous, un support léger, en

⁽¹⁾ HOMÈRE, *Odyssée*, VIII, v. 493; IX, v. 523; VIRGILE, *Énéide*, II, v. 264.

⁽²⁾ ROSCHER, *Lexikon*, s.v. Epeios, I, col. 1279.

⁽³⁾ OVERBECK, *Die Bildwerke der theb. und troischen Sagenkreise*, p. 607 - 617, n° 88 - 94.

roseaux ou en bois : la maison 2/4 renferme plusieurs représentations de cet objet ;

2° Dans d'autres dessins, non moins enfantins, sur la partie est de la paroi sud, et qui représente un échassier (si le dessinateur a voulu figurer un ibis, il n'en a pas bien reproduit les caractéristiques) : l'oiseau picore des graines, ou des grains de raisin dans un support de celui mentionné tantôt. Devant l'oiseau, un peu plus bas, est une felouque (hauteur : 0 m. 50). Le gouvernail est indiqué, mais pas la voile. Huit aubans descendent de la vergue (fig. 4) ;

3° Dans la femme représentée de face, sur le mur nord, à gauche de la porte. De taille très inférieure à la normale (hauteur : 1 m. 05), elle a les cheveux épars sur le dos et les épaules et les bras croisés sous la poitrine nue. De la taille aux chevilles, elle était enveloppée d'une blanche étoffe de lin. L'opulence des formes indique la maturité, qui vient tôt pour les Égyptiennes. À gauche sont dessinés divers symboles : une grande palme, un autel à cornes, d'autres encore.

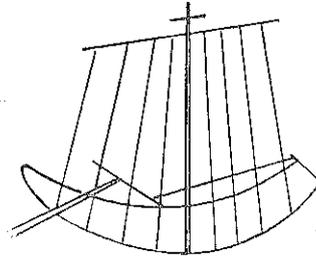


Fig. 4.

CHAPITRE VII.

FUNERARY EPITAPHS.

1. — EPITAPH OF HARPALUS AND HIS SON ACHILLES

(Plate L)

BY

W. G. WADDELL.

- (T) Ἄρπάλου εἰμὶ τάφος. (Ξ) τίνος Ἄρπάλου; (T) Ἄρπαλον ἴσθι
δαιδαλέης σοφίης τὸν πολυτεχνότατον.
- (Ξ) ἔγνω, ὦ Μοῖραι· πολυμήχανος ὤλετο τέχνη.
τίς τούτῳ ζώντων ἄλλος ὅμοιος ἀνὴρ;
- 5 (T) οὗτος ὁ κοσμήσας περιμήχεα τείχεα νηῶν,
σῆσας αἰθούσσαις κίονας ὑψορόφους,
πολλάκι καὶ κορυφὰς ὄρέων ἴσα κάρφεισι κοροὶ
ἤγαγε πειθομένας λεπταλέοισι κάλοις.
- (Ξ) οὕτως Ἀμφείων, οὕτως Ὀρφεύς ποτε πέτρα|ι|ς
10 μολπῇ θελγομένας ἤγον ἀνευ καμάτων.
- (T) ἴσθι καὶ Ἄρπάλου υἱὸν Ἀχιλλέα κείμενον ᾧδε,
κοιτὴ δ' ἀμφοτέρους ἀμφεκάλυψε σορός.
- (Ξ) ἀλλ' οὐ θαυμάζω· κρατερώτερα νήματα μοιρῶν,
πρὸς θάνατον δ' οὐδεὶς μάγγανον εὔρε σοφῶν.

“I am the tomb of Harpalus”. “Of which Harpalus?” “That Harpalus, you must know, who was highly skilled in the many arts of cunning wisdom”. “I understand, ye Fates: inventive Art is passed away. What other living man was like unto Harpalus?” “It was he who adorned the lofty walls of temples, supported colonnades with pillars high as the roof, and oftentimes led the crests of mountains, as it were splinters from a log, by the persuasive force of slender ropes”. “So once Amphion, so Orpheus by the charm of their minstrelsy led rocks without effort”. “Achilles, too, son of Harpalus, you must know, lies here: a common urn hides the dust of both”. “Nay, but I marvel not: the threads spun by the Fates are too strong, and against death no sage has invented a charm”.

This poetical epitaph in 7 elegiac couplets takes the form of a dialogue⁽¹⁾ between the deceased man, or rather his tomb (τάφος) and a passer-by or stranger (ξένος) — T and E in the Greek transcript. There is no difficulty in assigning the speakers of vv. 1-4, 11-14; but for vv. 5-10 the distribution is uncertain. In the transcript the dialogue form is followed as far as possible (T vv. 5-8, E vv. 9, 10), although it may be admitted that there is no clear sign of a change of speaker between vv. 4 and 5, and between vv. 8 and 9. Two other distributions are perhaps possible:

1. E vv. 3-10: since the passer-by appears to be well-informed about Harpalus (vv. 3, 4), he may speak vv. 5-10 as well. This arrangement has the disadvantage of making the passer-by possess more knowledge, apparently, than the tomb.

2. T vv. 5-10, as well as vv. 11, 12: this distribution allows the tomb to eulogize Harpalus in full, but it may be felt that a change of speaker is desirable between vv. 10 and 11. The result is the distribution of speakers in the transcript: in vv. 9, 10 the passer-by comments upon, and caps, the tomb's description (vv. 5-8) by comparing the master craftsman, Harpalus, to Amphion and Orpheus.

The whole epitaph is conventional in style: this is seen especially in the weakness of the last two lines.

Harpalus is a common name in the Greek papyri.

NOTES.

Iota subscript is not incised upon the stone (v. 4 *τουτω*, v. 10 *μολπη*). Diacresis is added above certain vowels (i vv. 7, 11, *υ* v. 6), and there is a stroke over the first of the two *gammas* in *μάγγανον*, v. 14. Apostrophe marks an elision once, v. 12. In *οὕτως*, v. 9 (*bis*) the letter *upsilon* has the form of a minuscule *υ*, yet the word is not *δύτως*, for elsewhere in the inscription *nu* always has the capital form, N.

V. 5. *οὕτος δ*: the last two letters are combined (Ϟ).

περιμήχεια: *η* is altered from *χ* (as though the engraver was thinking of *τείχια* and wrote *περιμήχια*) or perhaps *λ*.

V. 7 was completely inscribed before the end of v. 6 was finished: the engraver knew that v. 7 was too long for the space, and likely to overflow into another line (to be placed above v. 7, cf. v. 1).

V. 6. *αιθούσσαις*: in texts of Homer *αιθουσα* (with single *sigma*) is used, but the variant *αιθουσσα* appears in MSS. and in Herodian. It is possible, according to LS⁹, that this form retains the original spelling (= *αιθόεσσα*).

V. 7 (end). *κοροι* neither scans nor makes sense: it seems to stand for *κούρου*, meaning "something lopped" (*κείρω*) from a tree, here "a log". LS⁹ quotes *κούρος*, "loppings", "twigs stripped from a tree" from *IG*, 2², 1362, 6 [= DITTENBERGER, *Syll.*, iii, 984, 6]. The other

⁽¹⁾ Other inscriptions in dialogue form are *Anth. Pal.*, vii. 163-165: KABEL, *Epigr. Gr.* n^o 110, 140, 218, 247, 248, 256, 625, 667. In all these epitaphs the passer-by begins the dialogue in order to elicit information from the tomb: in the inscription from Tuna the tomb of Harpalus volunteers the opening statement.

word *κόρος*, Ion. *κοῦρος*, Dor. *κῶρος*, "boy", "lad", is also used, though rarely, in the meaning of "shoot", "sprout", of a tree (LS⁹): perhaps this explains the spelling *κόρος* in the inscription. But the chief value of the word in the poet's mind may have been to add to the alliteration of *κ* in the line.

V. 9. *πετραῖς*, a mistake for the acc. *πέτρας* with which *Ξελογομένας*, v. 10, agrees. *ετ* (*ετ* in ligature) neatly saves space.

V. 12. Cf. HOMER, *Il.*, xxiii, 91, *ὡς δὲ καὶ ὀστέα νῶϊν ὀμῆ σπορὸς ἀμφικαλύπτοι*.

V. 13. So in PHANOCLES, 2 (the elegiac poet of ? iii/B. C.) what is spun by the Fates is "not to be loosed or broken, indissoluble"—*ἀλλὰ τὸ Μοιράων νῆμ' ἄλλυτον*. Cf. *IG.*, xiv, 1188, 11, and KAIBEL, *Epigr. Gr.*, 520 (from Thessalonica), line 7, *ἀλύτοις ὑπὸ νήμασι Μοιρῶν*.

V. 14. *μάγγανον*, "a means of charming or bewitching", is cited in LS⁹ from one passage only, —HERACLITUS, *Allegoriae*, 28; but the verb *μαγγανεύω*, "use charms", "play tricks", is used once by Aristophanes (*Plut.*, 310—of Circe) and once by Demosthenes (25, 80).

2. — EPITAPH OF MENODORUS.

MENODORUS · HERMOGE
 NIS · F · MILITAVIT ANNOS · XLII
 ET · MISS · EST · DE MILIT · VIXIT · ANN · LXXIII.
 ΜΗΝΟΔΩΡΟΣ ΕΡΜΟΓΕΝΟΥ ΕΣΤΡΑΤΕΥ
 CATO ΕΤΗ ΜΒ ΚΑΙ ΑΠΕΛΥΘΗ ΕΚ ΤΗΣ ΣΤΡΑ
 ΤΗΑΣ ΕΖΩΚΕ ΕΤΗ ΟΤ.

INSCRIPTION IN LATIN.

Menodorus Hermogenis f(ilius) militavit annos XLII, et miss(us) est de milit(ia) : vixit ann(os) LXXIII.

INSCRIPTION IN GREEK.

Μηνόδωρος Ἐρμυογένου ἐστρατεύσατο ἔτη μβ, καὶ ἀπελύθη ἐκ τῆς στρατήας· ἔζωκε ἔτη ογ.

"Menodorus, son of Hermogenes, served in the army for 42 years, and was discharged (released from military service) : he lived for 73 years".

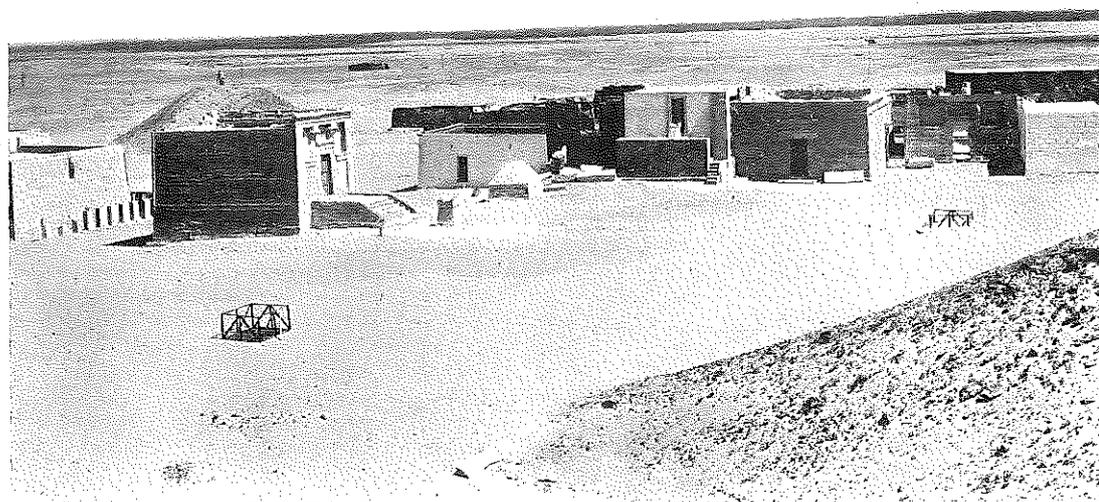
NOTES ON THE GREEK INSCRIPTION.

στρατήας = *στρατείας*.

ἔζωκε: perfect from the Epic-Ionic-Lyric present *ζῶω*: cf. *ἐπέζωσε* HERODOTUS, i, 120, 1, *ἐζωότα* *Brit. Mus. Inscr.* 1009 (from Cyzicus). Both forms of *omega* are used —Ω (l. 1), Ω (l. 3).



1. État du temple de Petosiris (C. P.) pendant la campagne de 1931.



2. Cour de Petosiris en 1934.



1. Une rue de la nécropole.

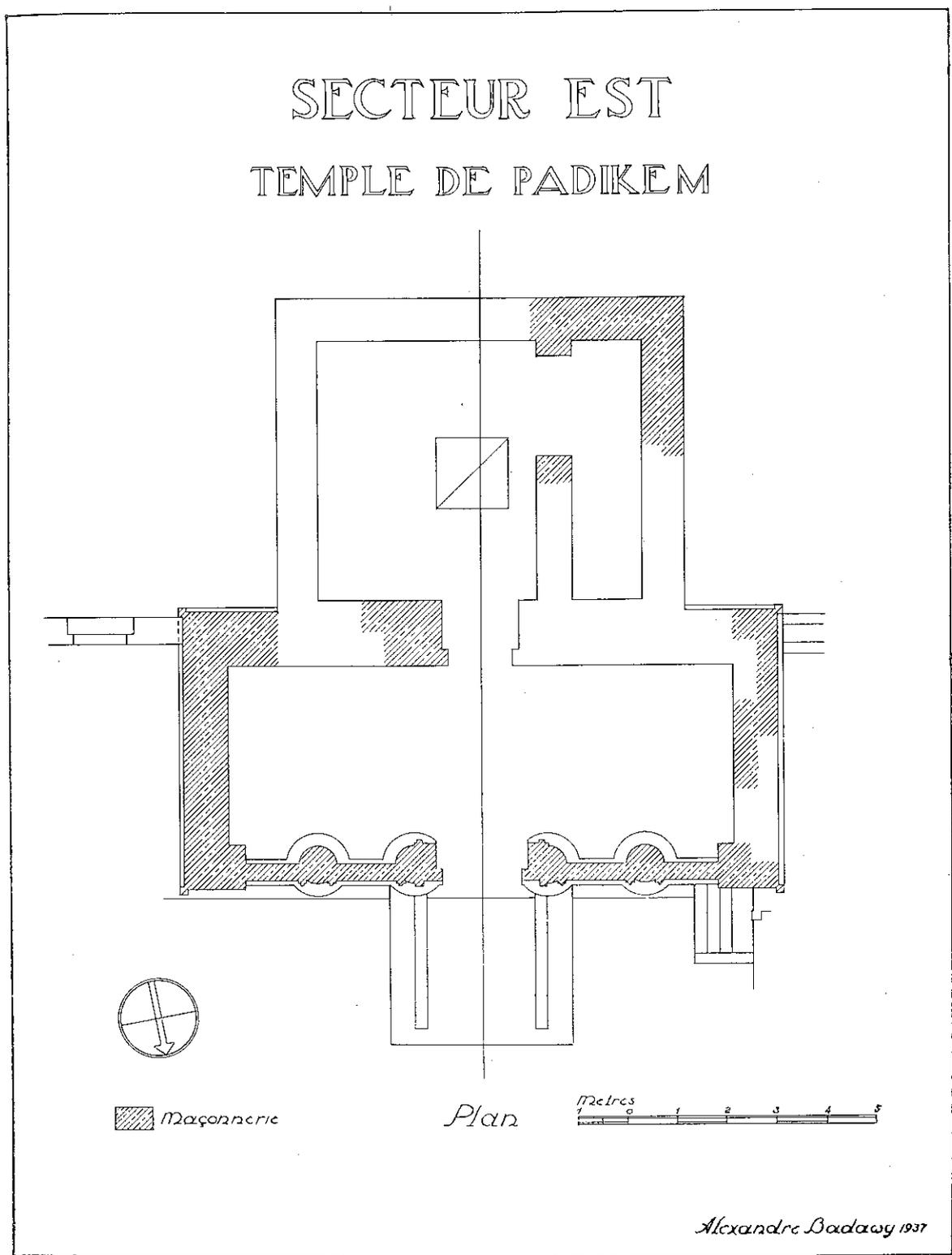


2. Secteur Est en 1934.



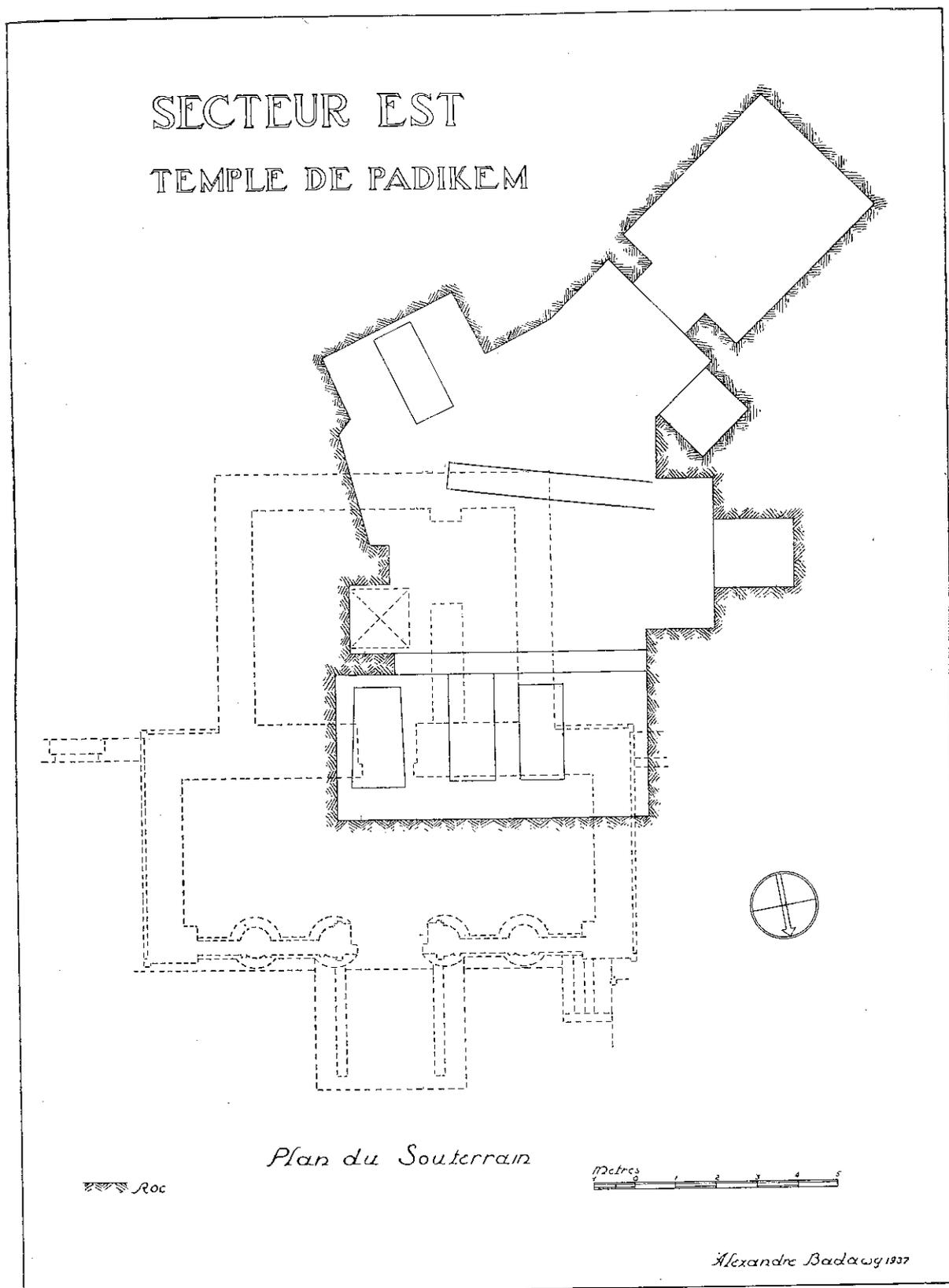
Le temple de Padykam.

SECTEUR EST TEMPLE DE PADIKEM



Alexandre Badawy 1937

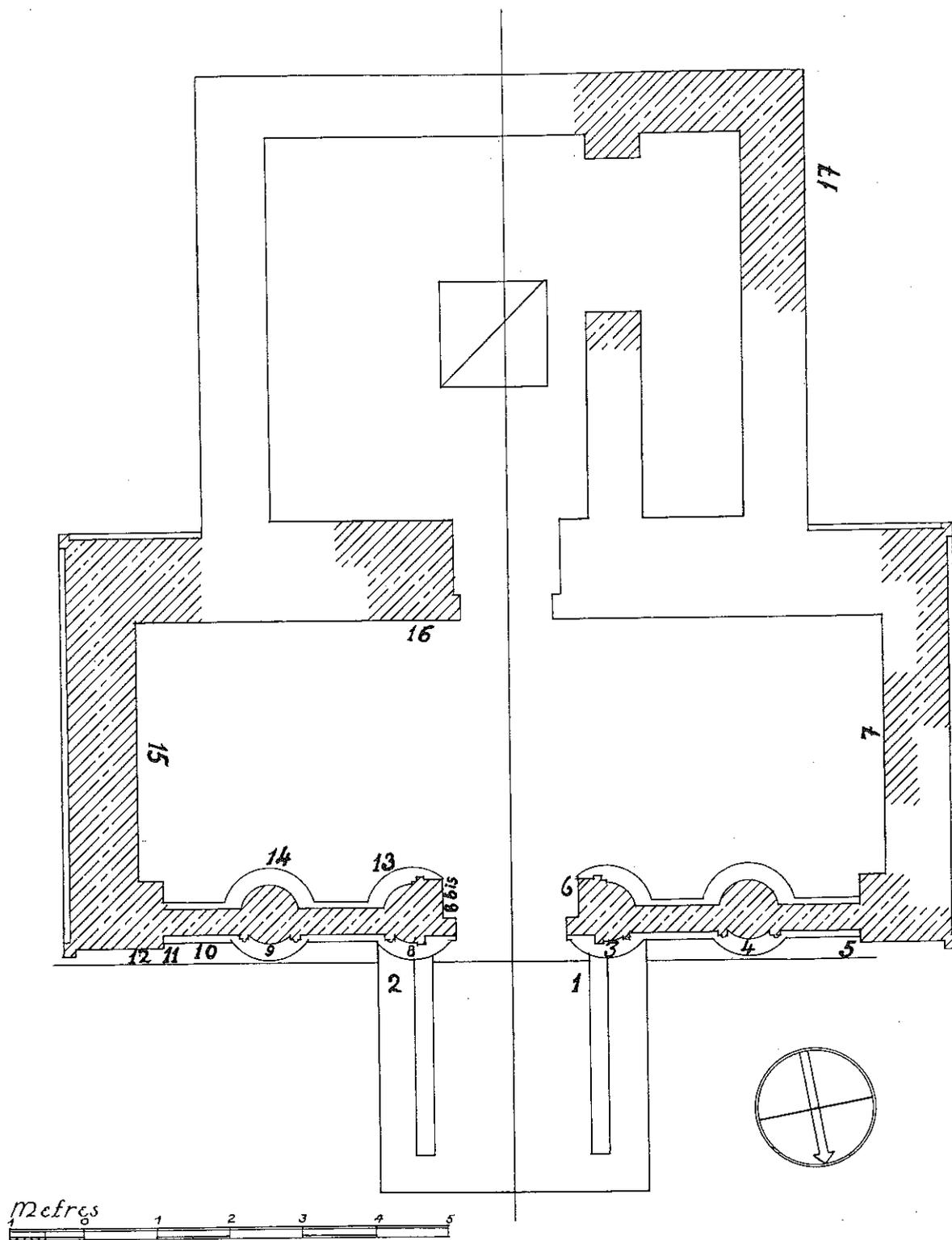
Plan du temple de Padykam.



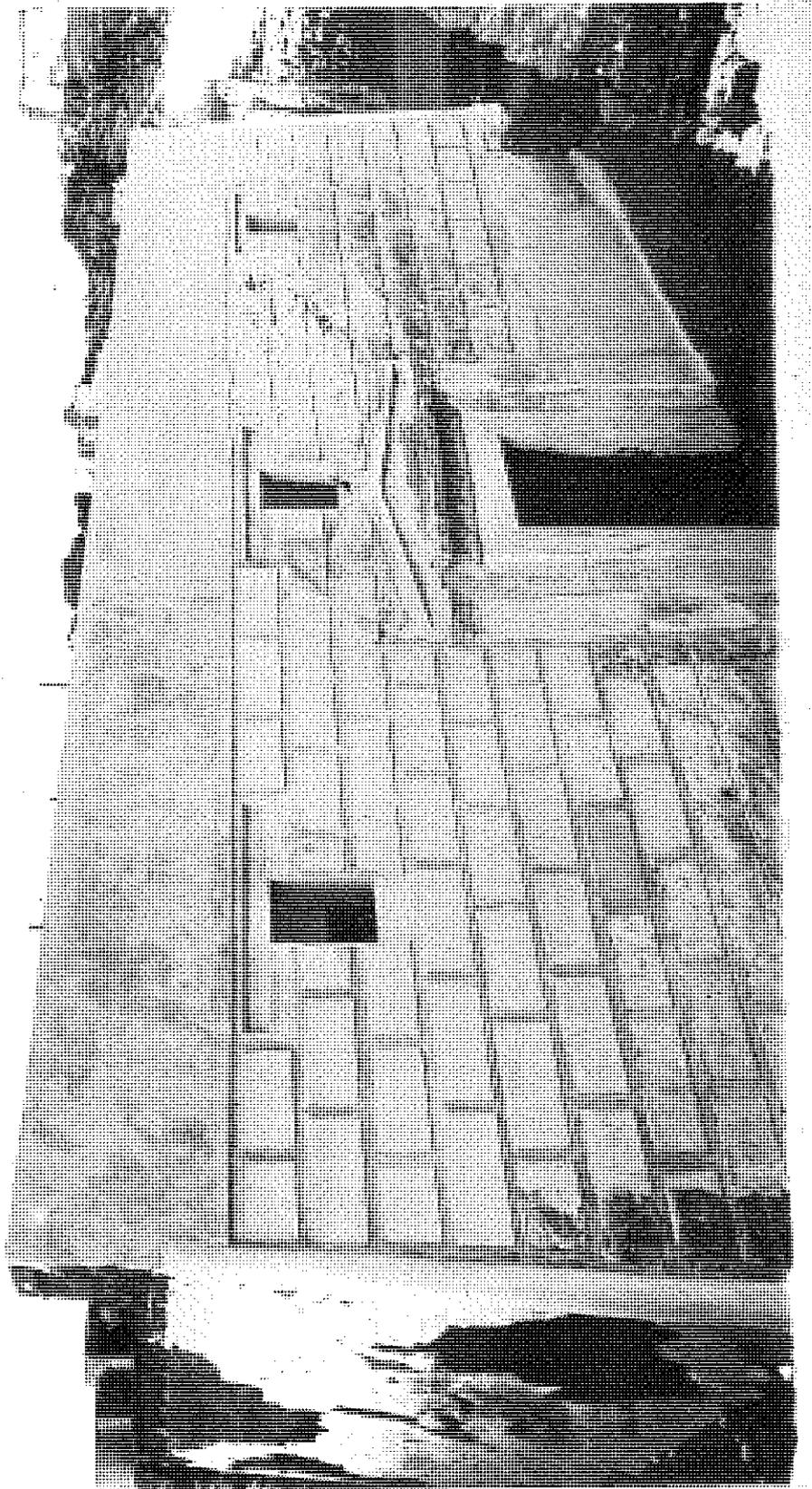
Plan du puits de Padykam.



Statue en granit de Pakhar.



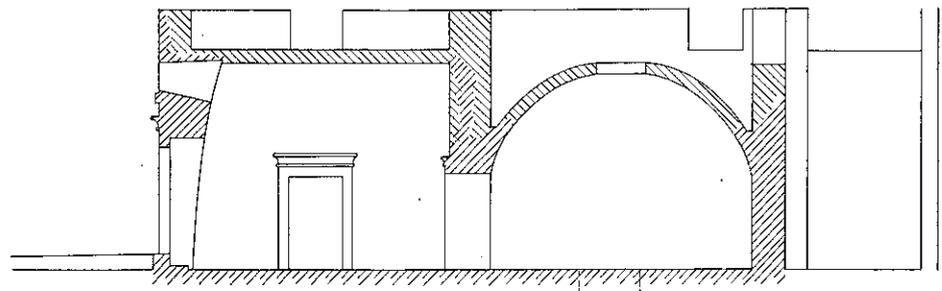
Plan de positions des inscriptions de Padykam.



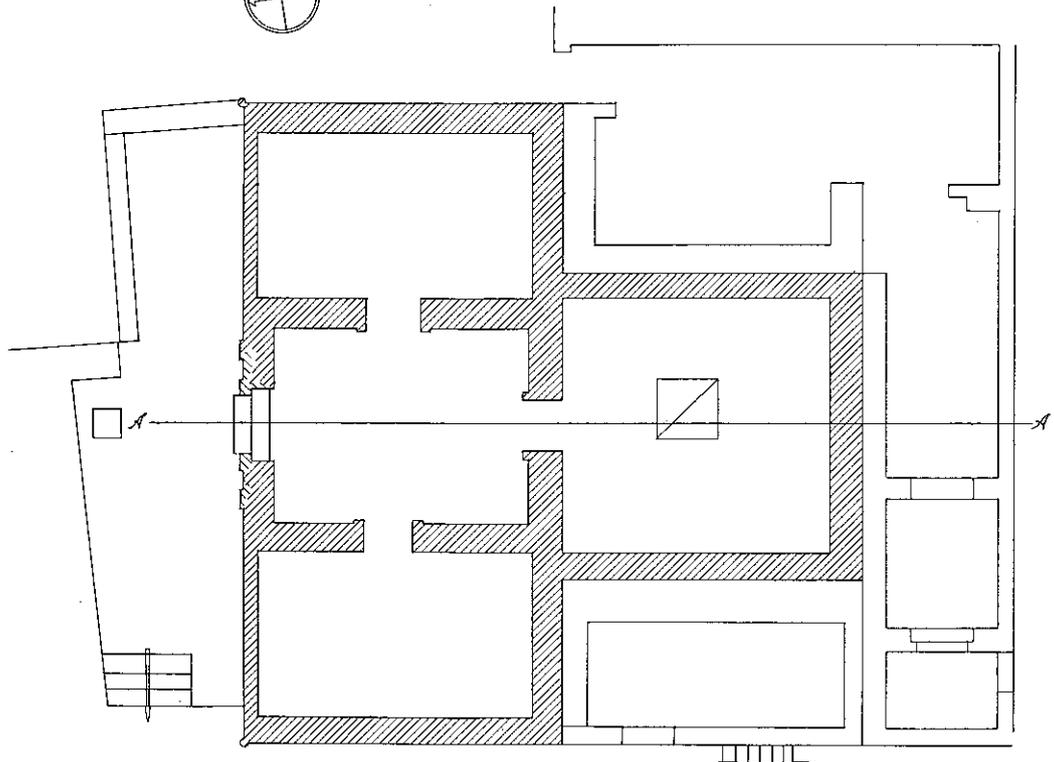
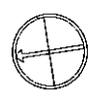
Façade de la maison 21, après le dégagement.

SECTEUR EST

MAISON N°21



Coupe A-A



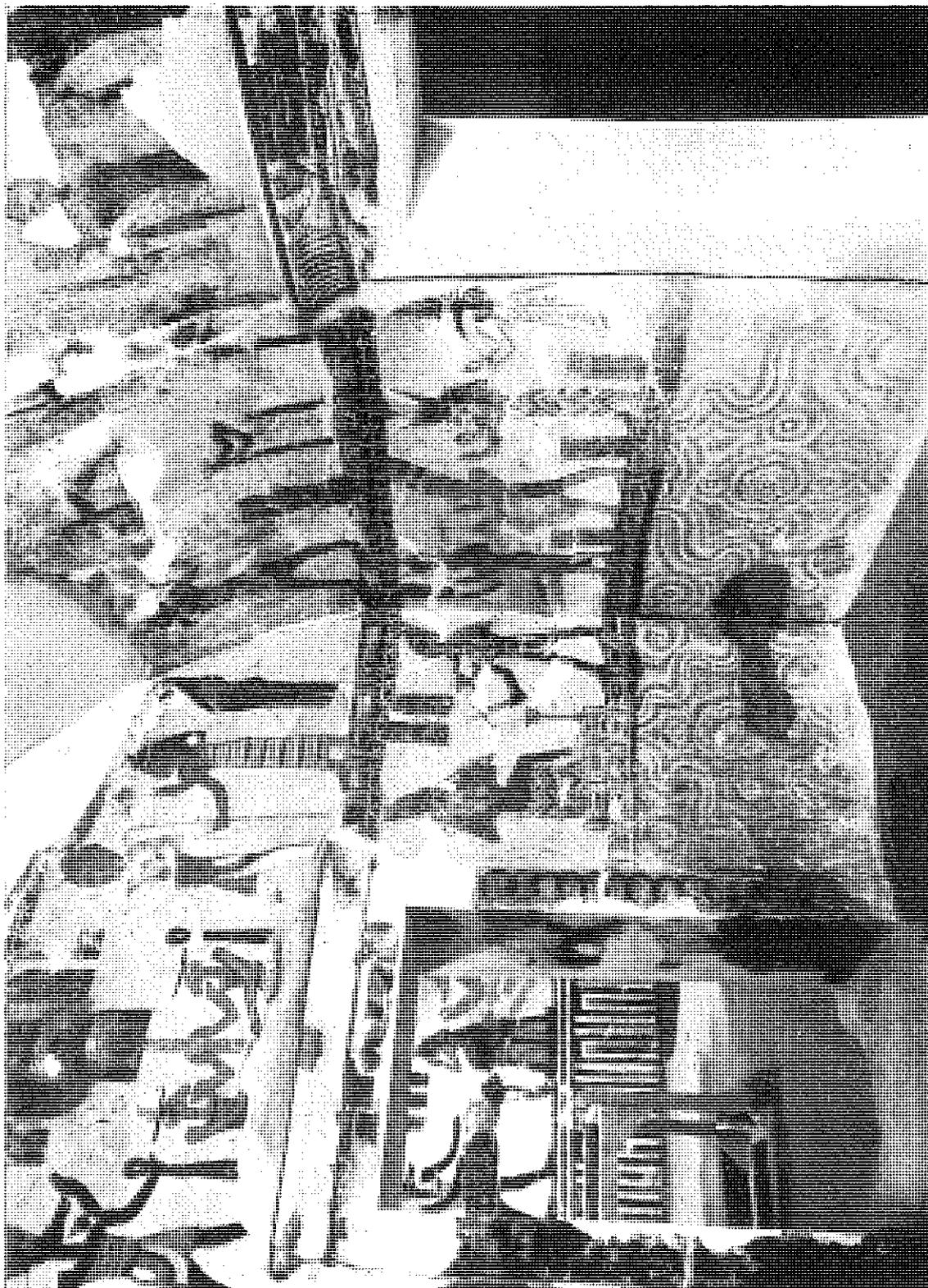
Plan



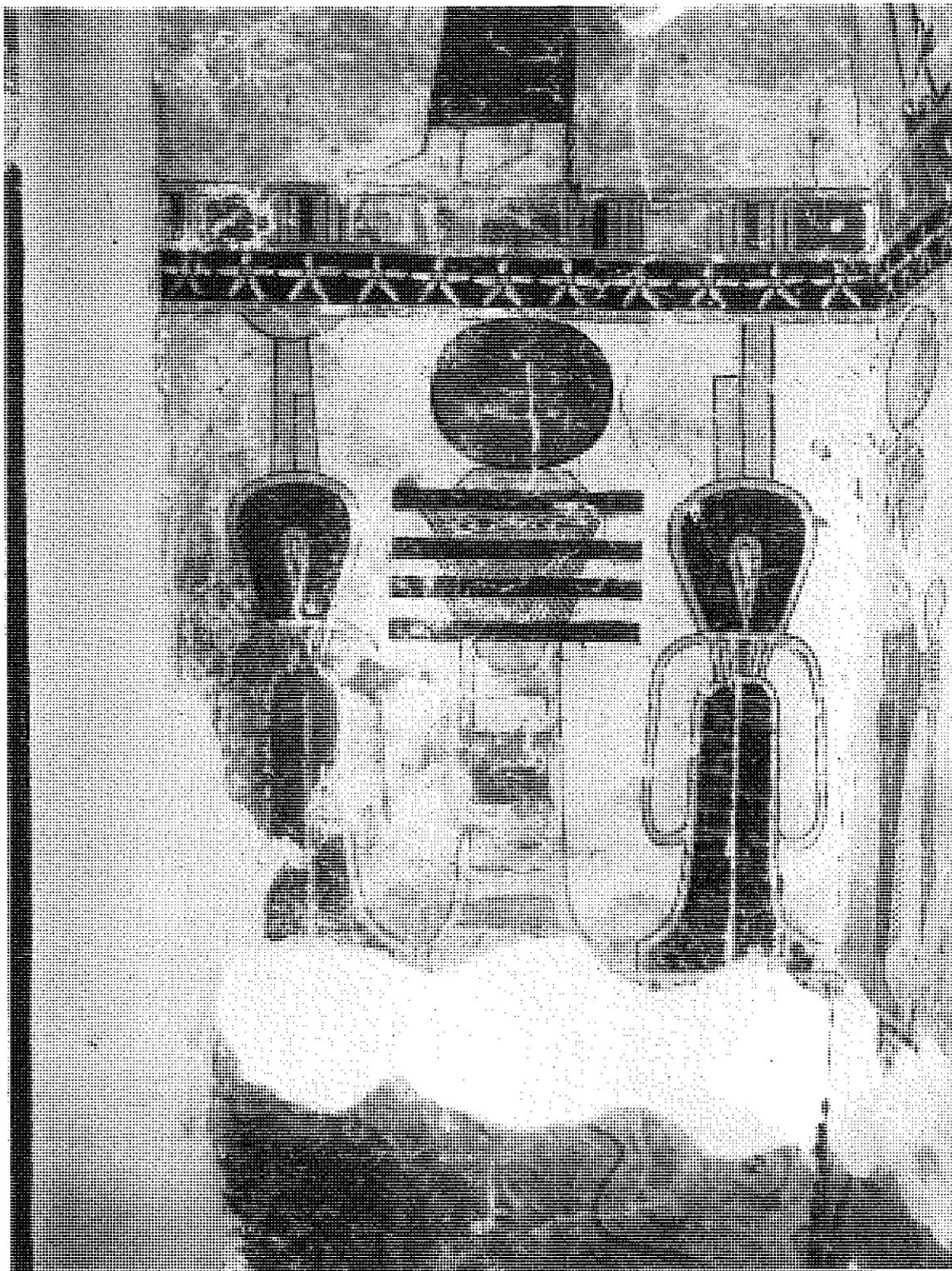
-  *Brique*
-  *Restauration*

Alexandre Sadawy 1937

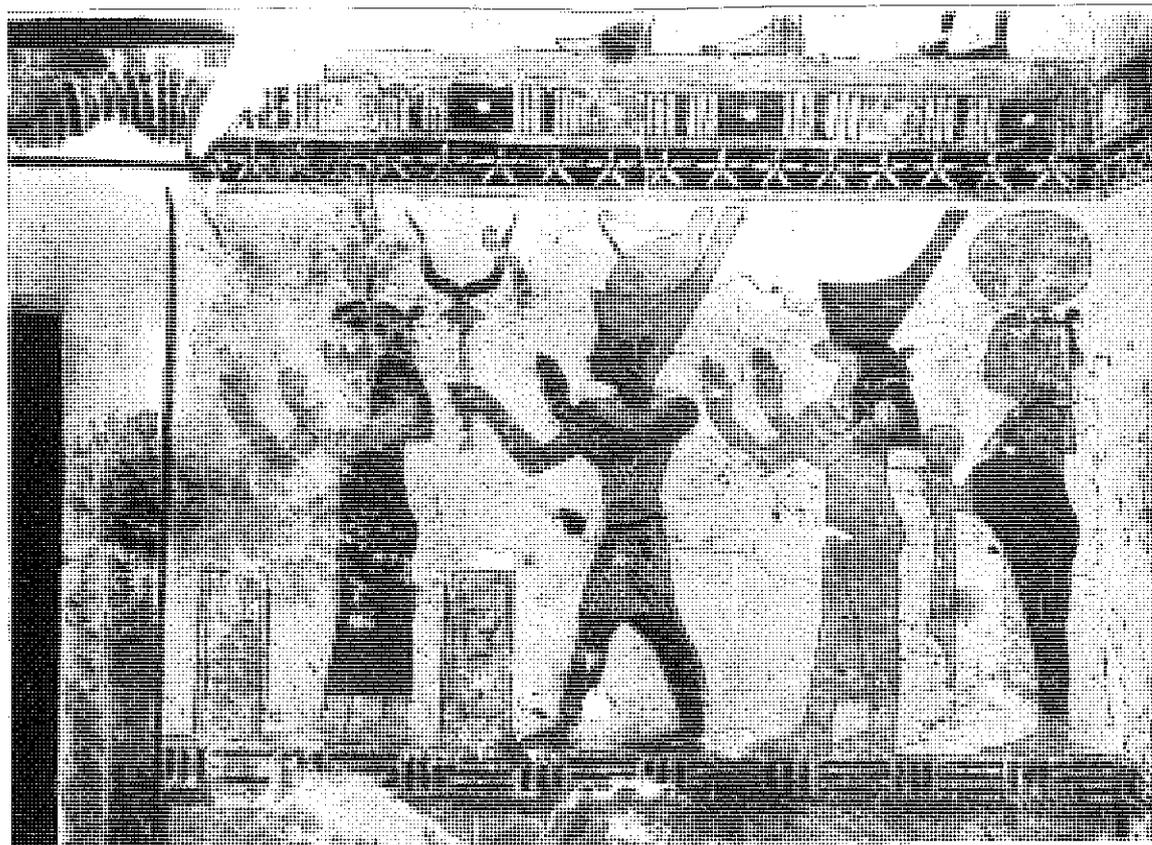
Plan de la maison 21.



Vue d'ensemble de l'intérieur de la maison 21.

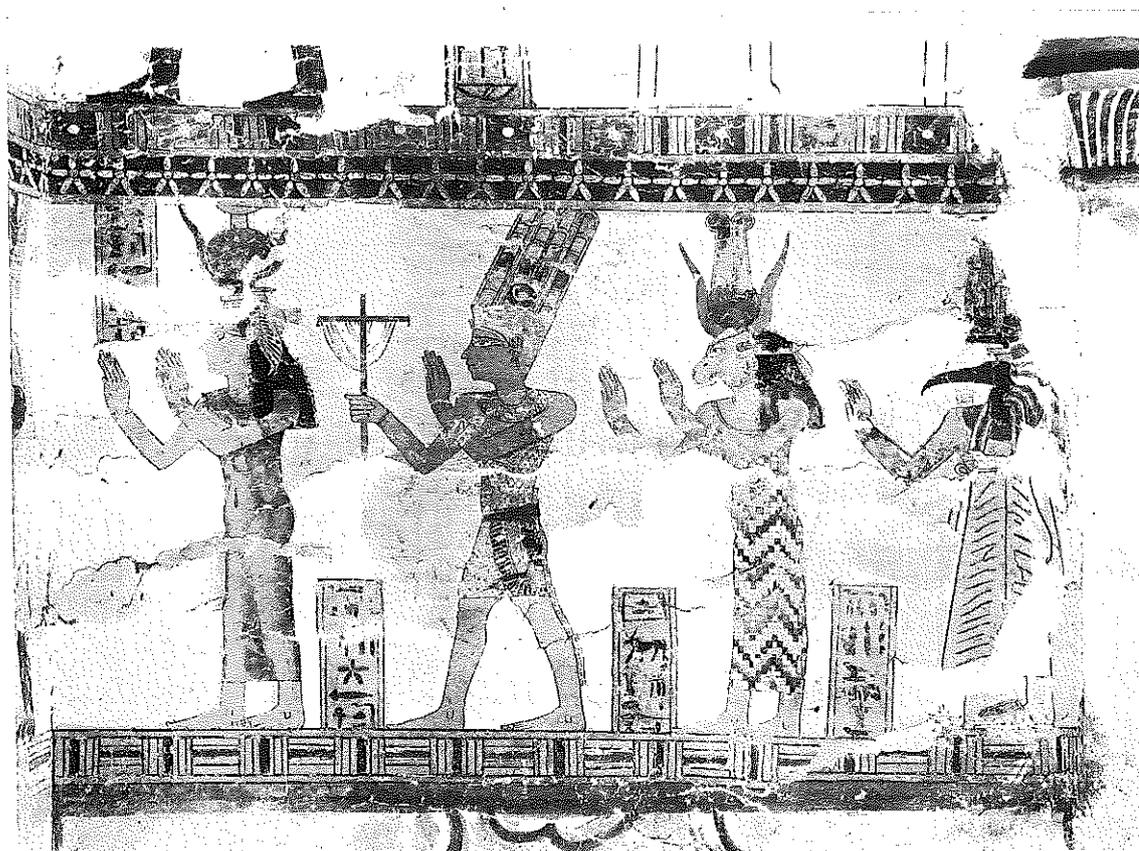


Dad avec les yeux regardant le sanctuaire.



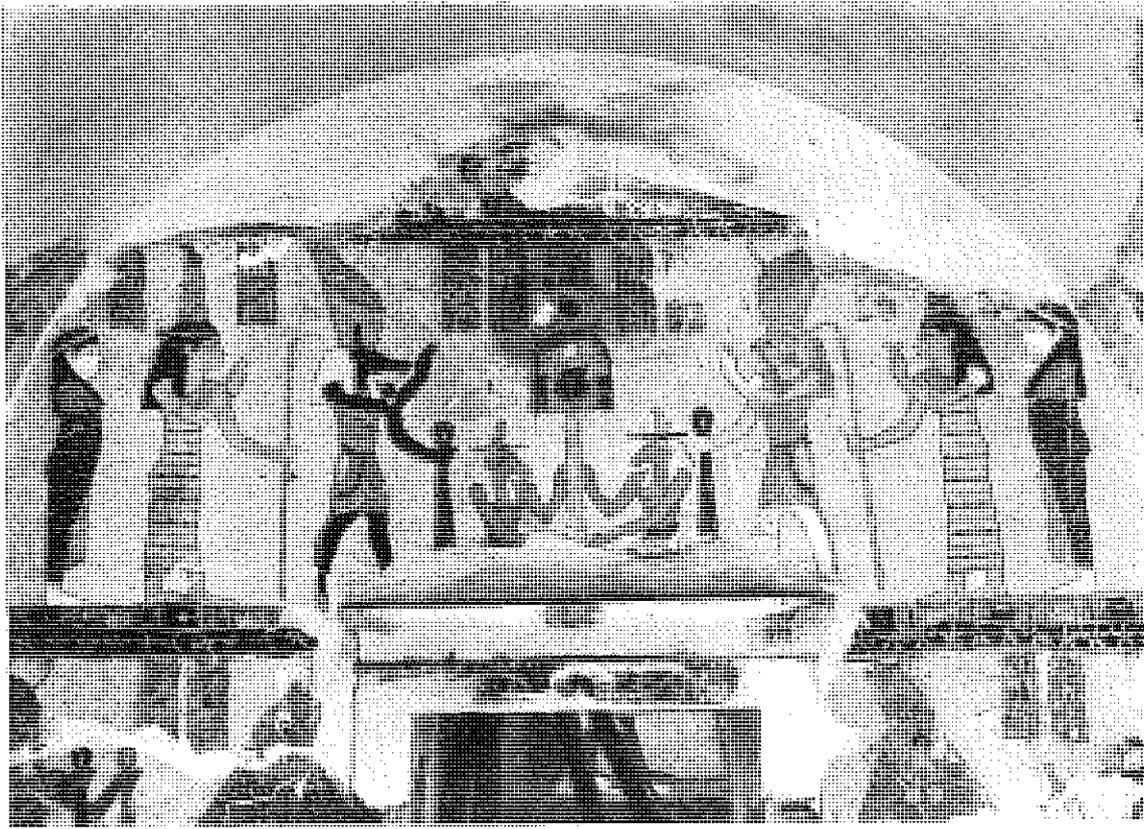
1. La déesse Imentit, Toutm et deux autres déesses.

W. L. G.



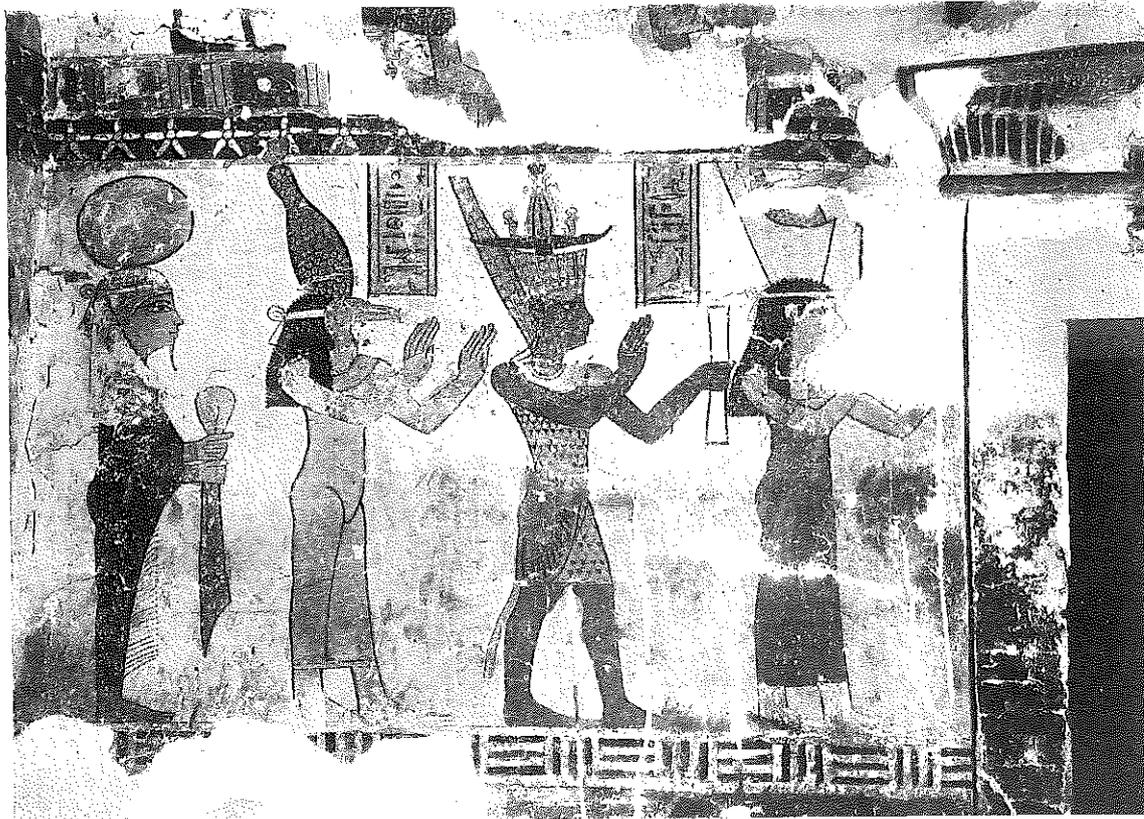
2. Nephthys, Amon, Hathor et Thot.

W. L. G.



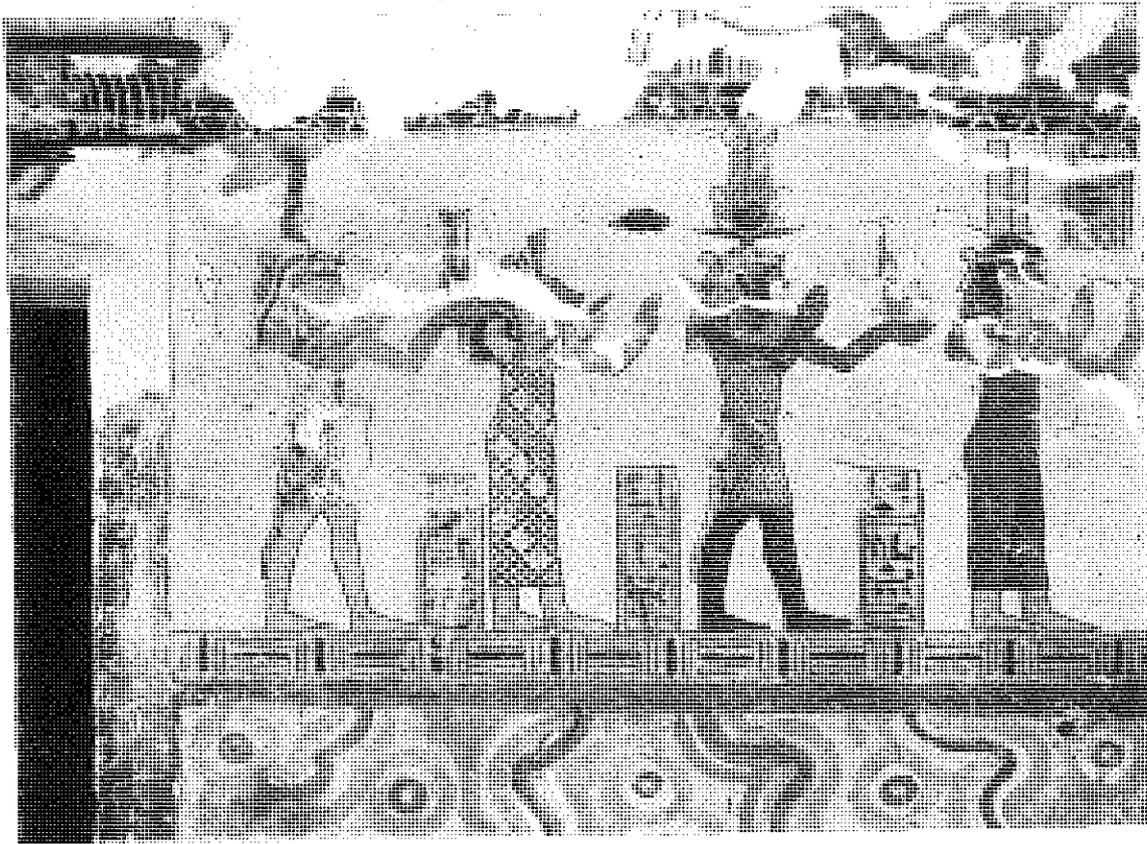
1. Nephthys, Anubis, Horus et Isis.

S. Goud

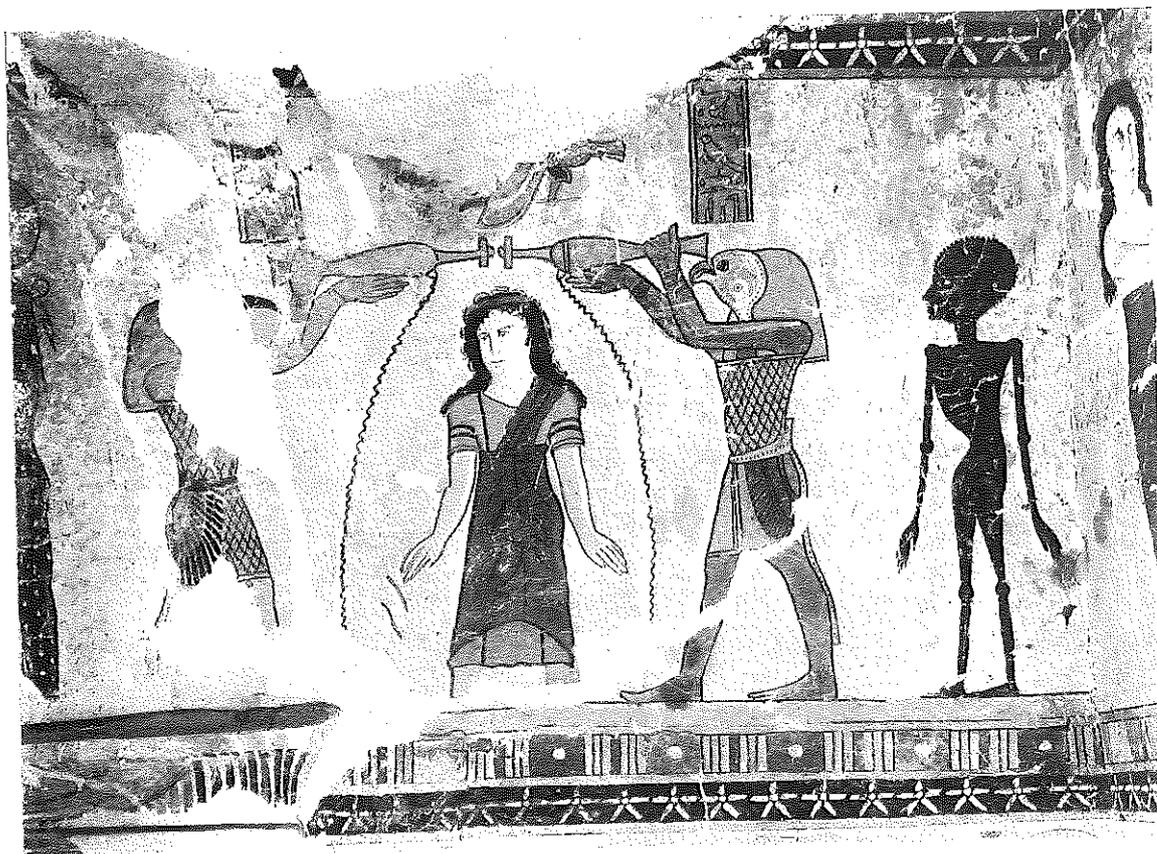


2. Ament, Geb, Nekhbit et un autre dieu.

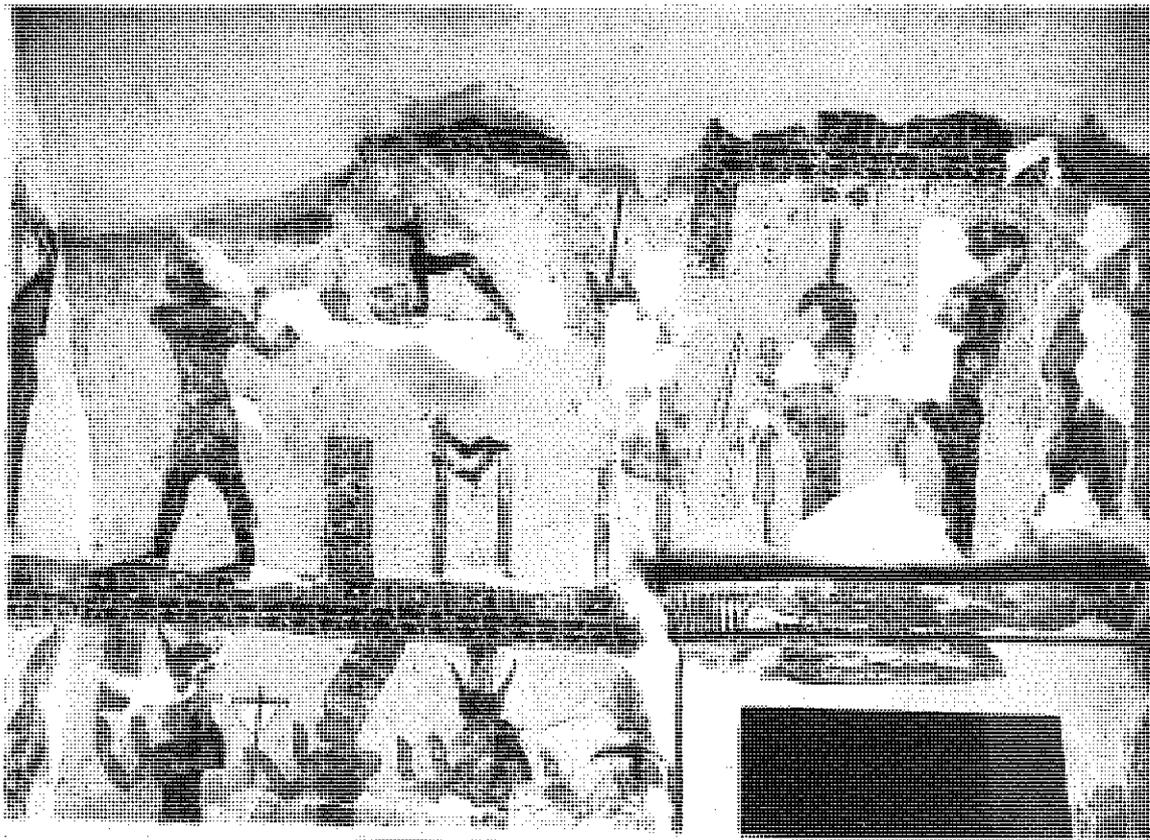
S. Goud



1. Isis, Ptah Tenen, Sekhmet et Chou.



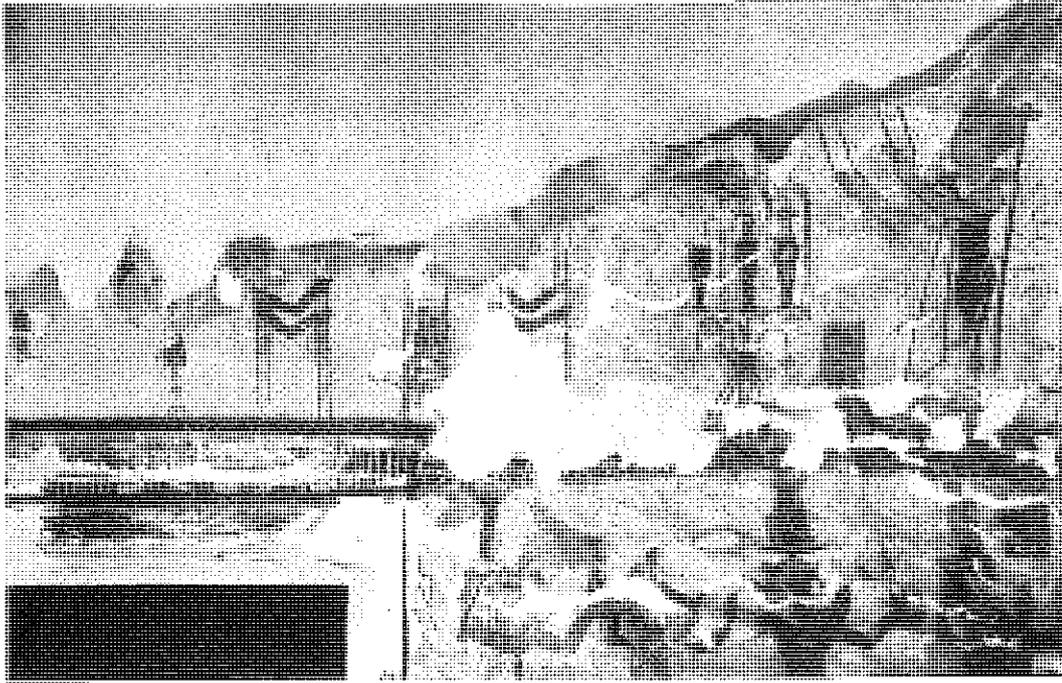
2. La défunte purifiée par Thot et Horus.



1. Deux déesses, deux enseignes et un prêtre.



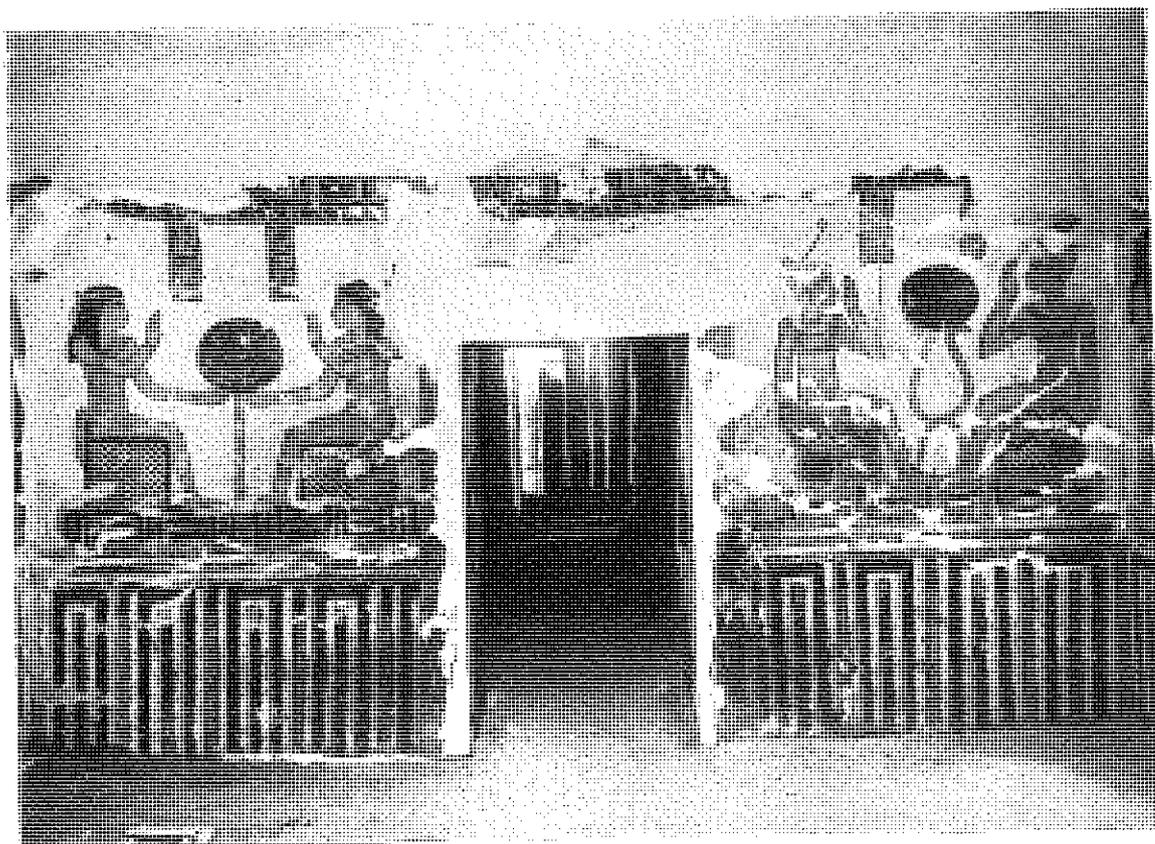
2. La défunte vêtue à l'égyptienne et suivie de son ombre squelettique.



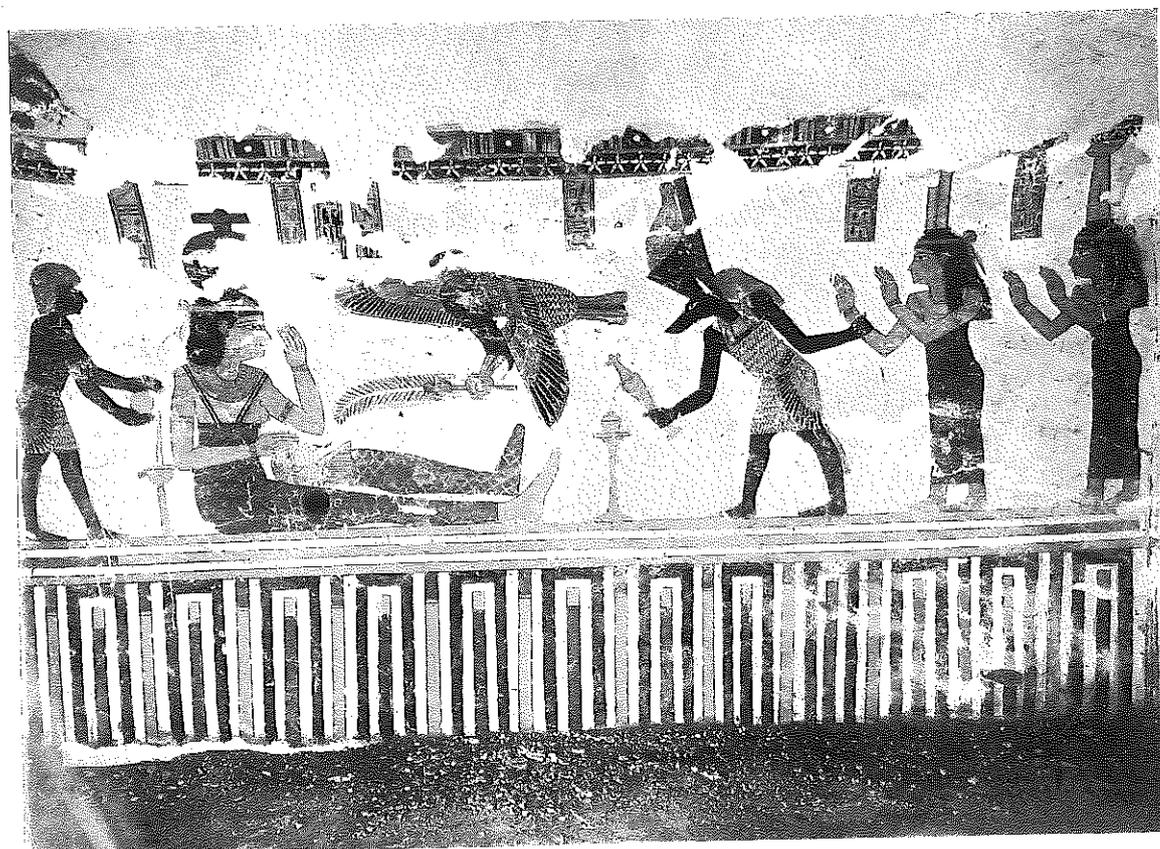
1. La défunte lisant le rouleau.



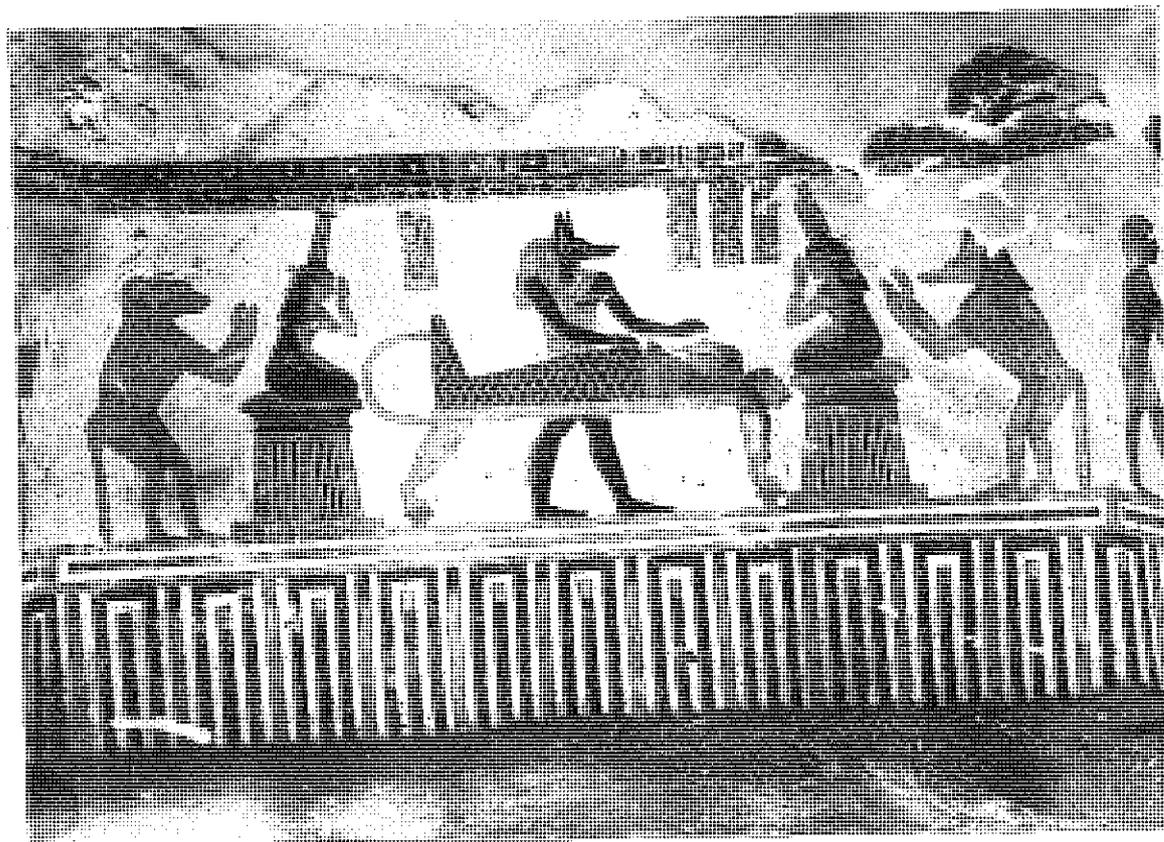
2. Isis et Nephthys soutenant le disque solaire.



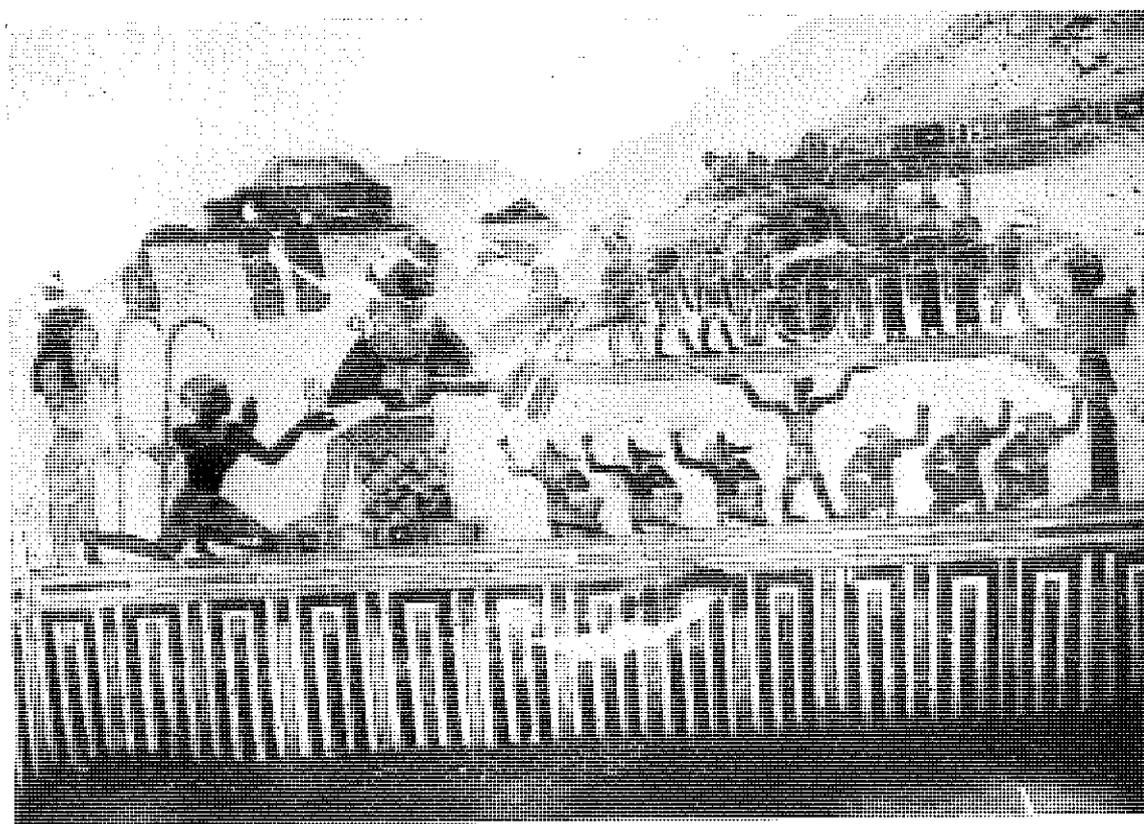
1. Les deux déesses amies se voilant la face devant la barque solaire.



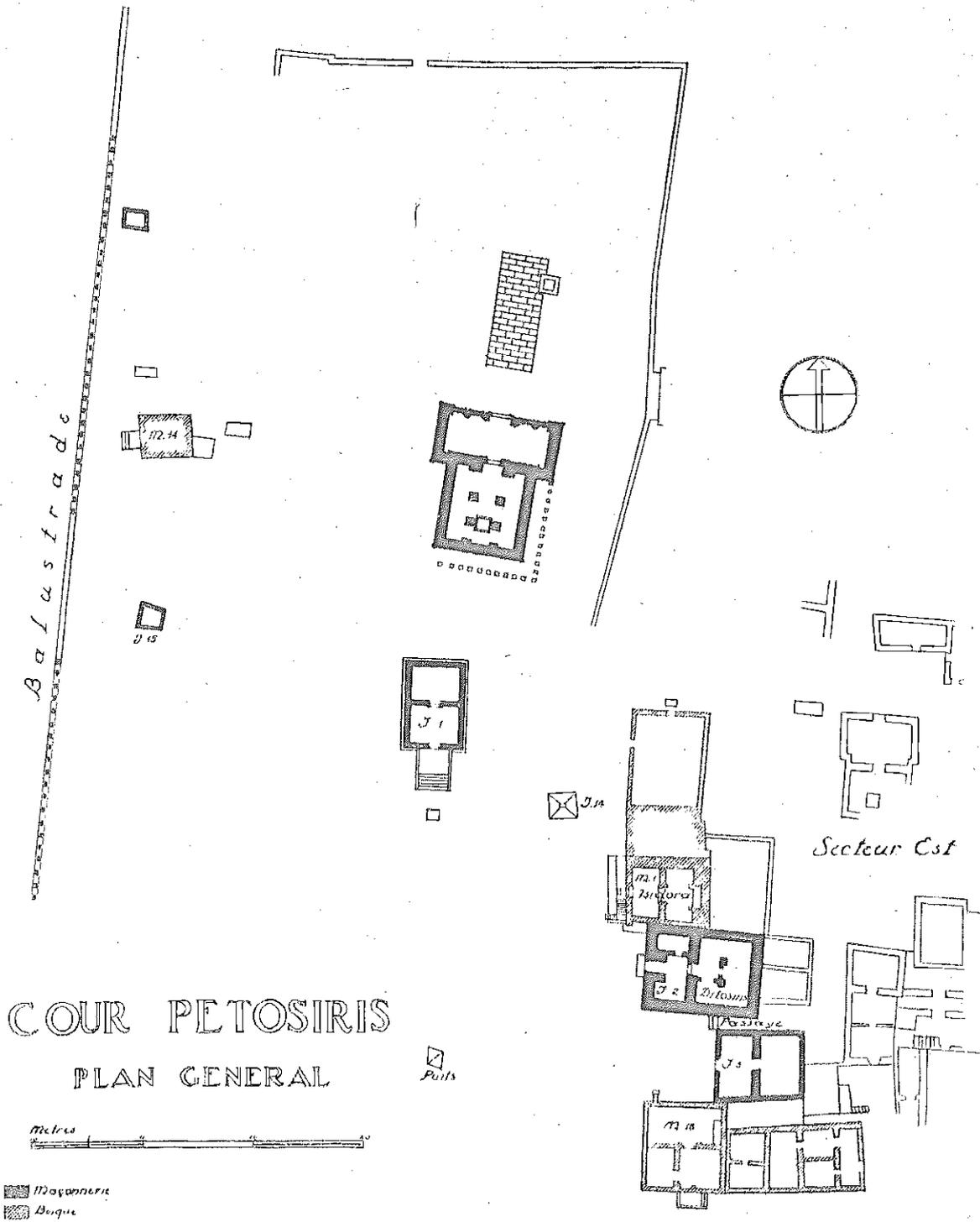
2. Nout, assistée d'Anubis, prend soin de la momie.



1. Isis, Nephthys, Anubis et la momie.

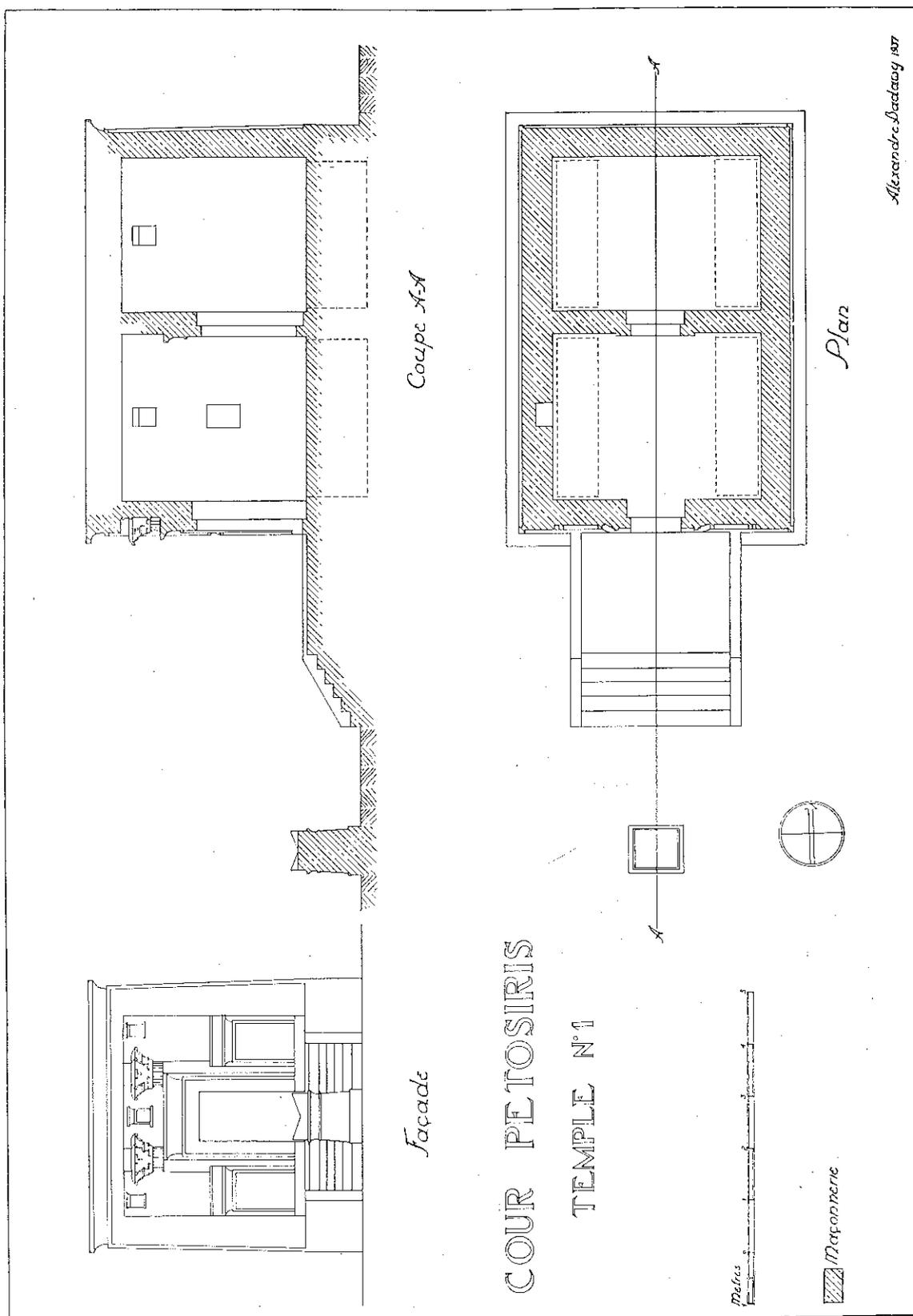


2. La barque du chapitre 16 du *Livre des Morts*.

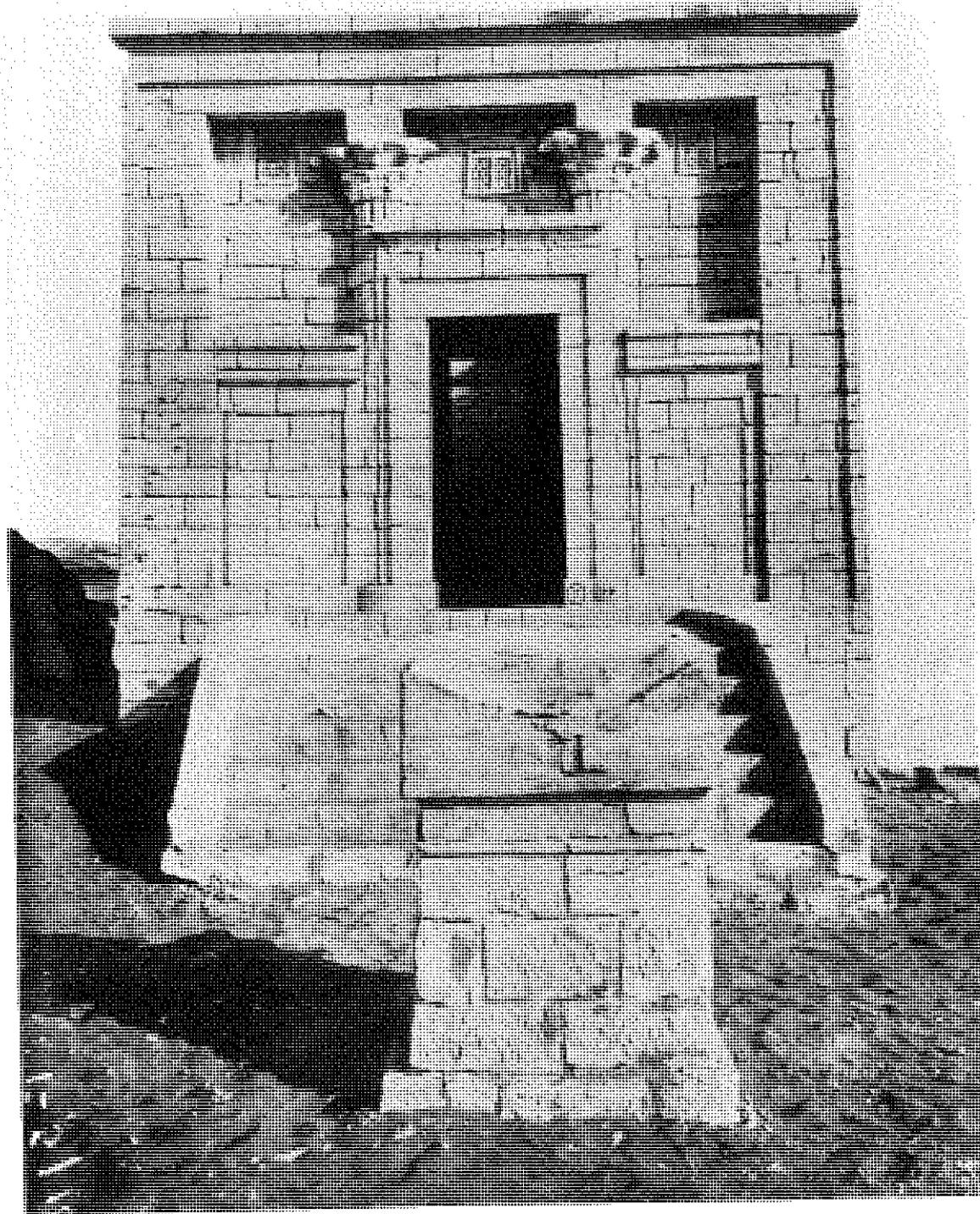


COUR PETOSIRIS
PLAN GENERAL

Cour Petosiris.

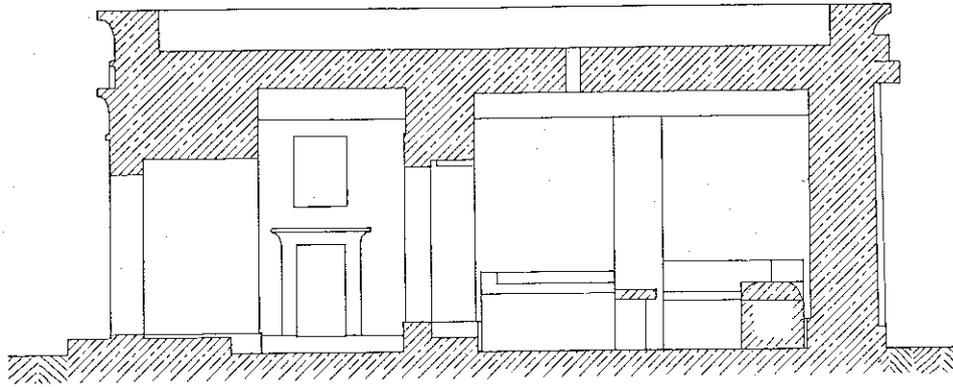


Temple 1.

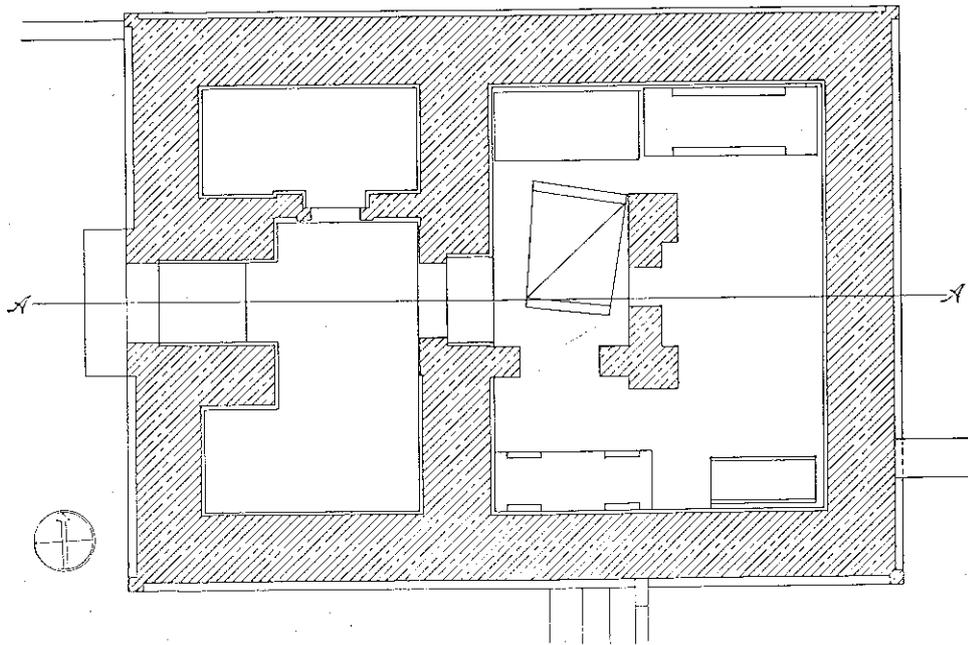


Façade du temple 1.

COUR PETOSIRIS TEMPLE N°2



Coupe A-A



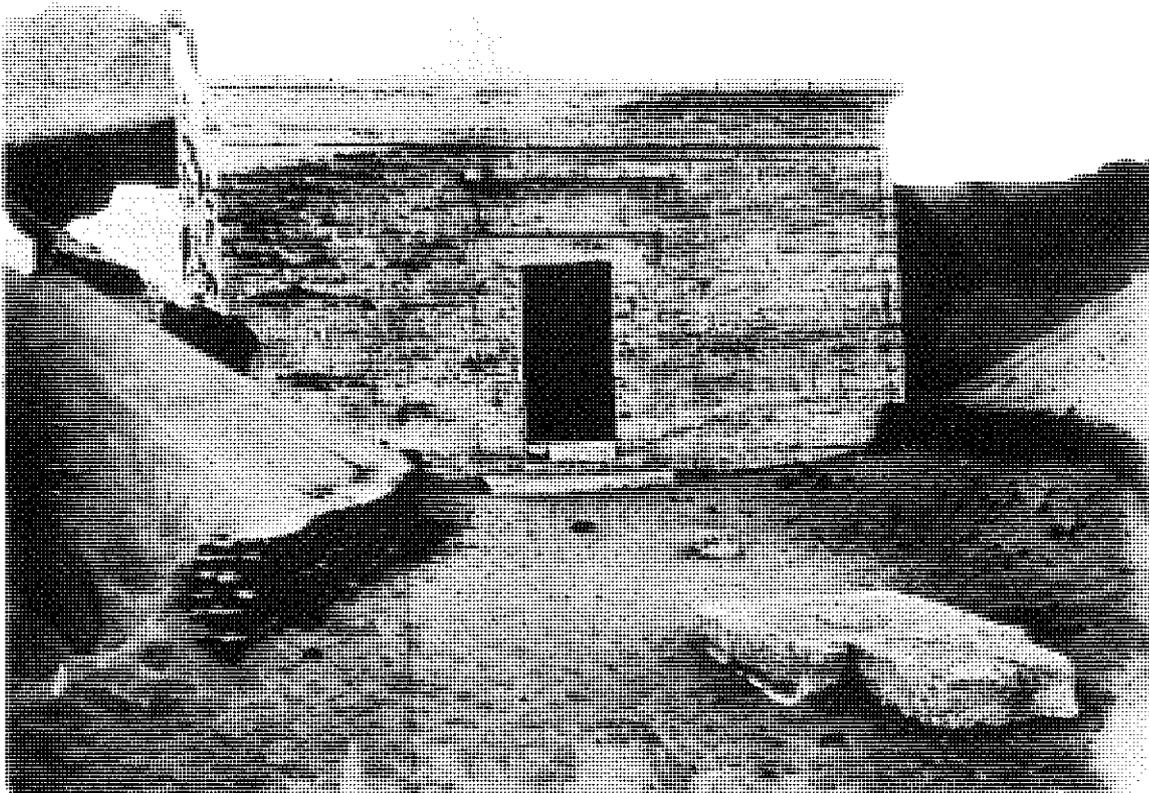
metres 0 1 2 3 4

Plan

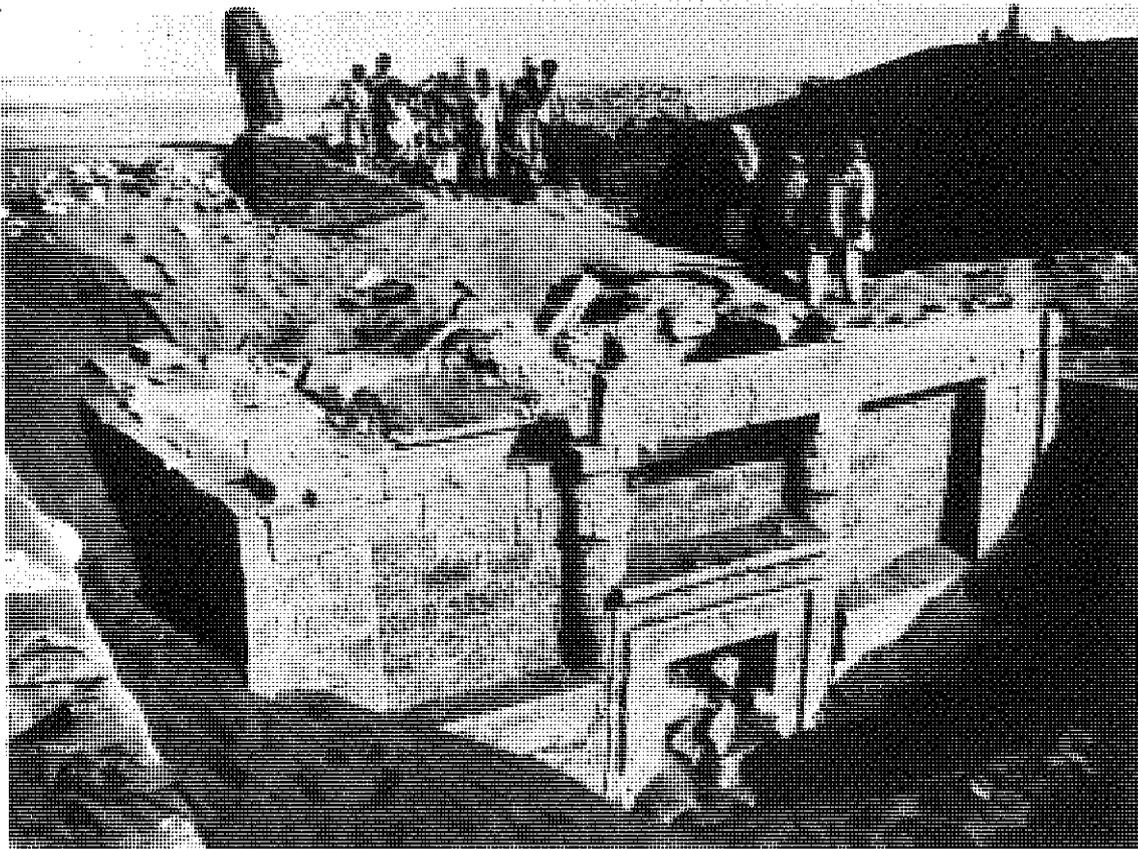
 *Maçonnerie*

Alexandre Badawy 1937

Temple 2.



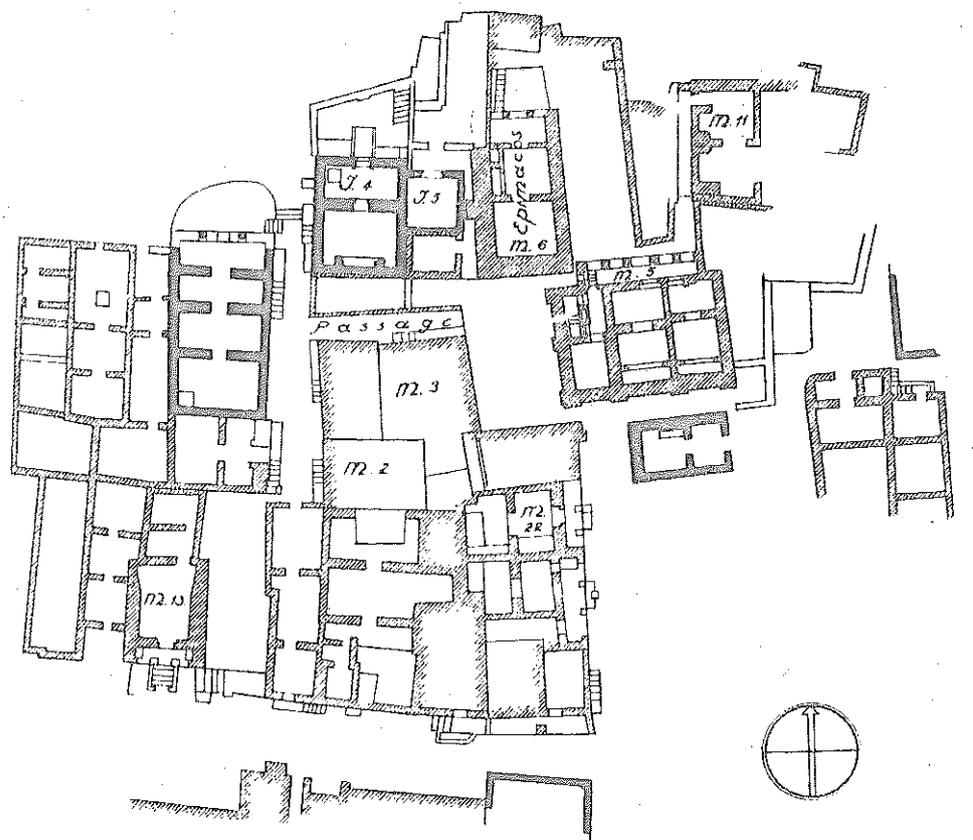
1. Façade du temple 3.



2. Temple 3.

SECTEUR SUD PLAN GENERAL

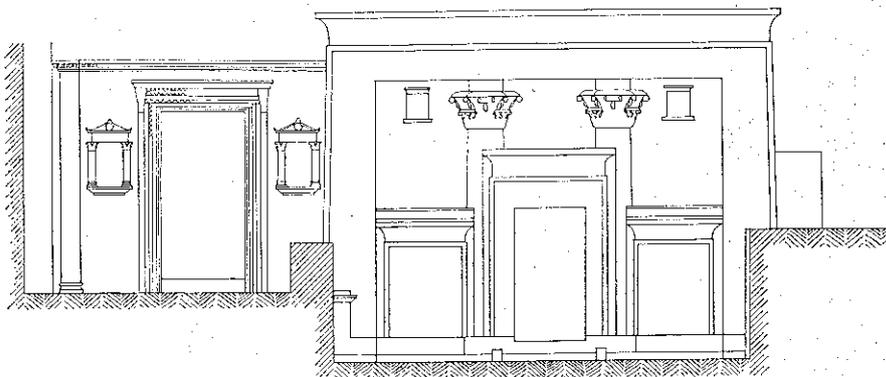
Secteur Est



 *Maçonnerie*
 *Orique*

Mètres 

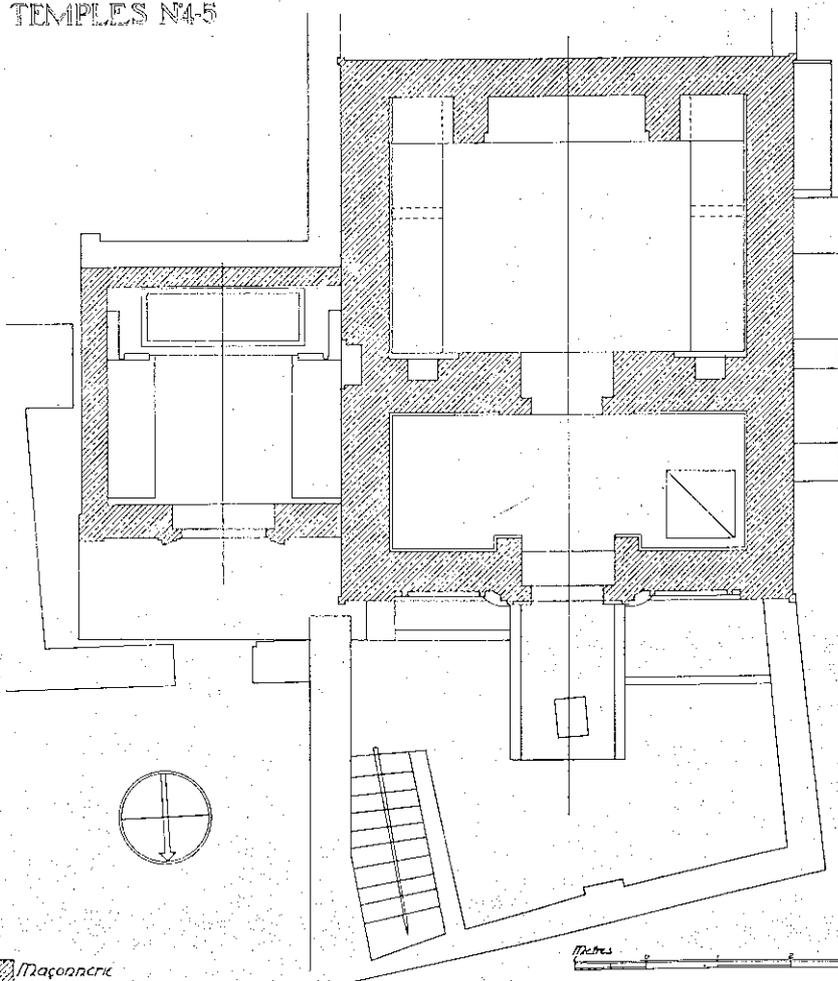
Plan général du secteur Sud.



SECTEUR SUD

Façades

TEMPLES N°4-5



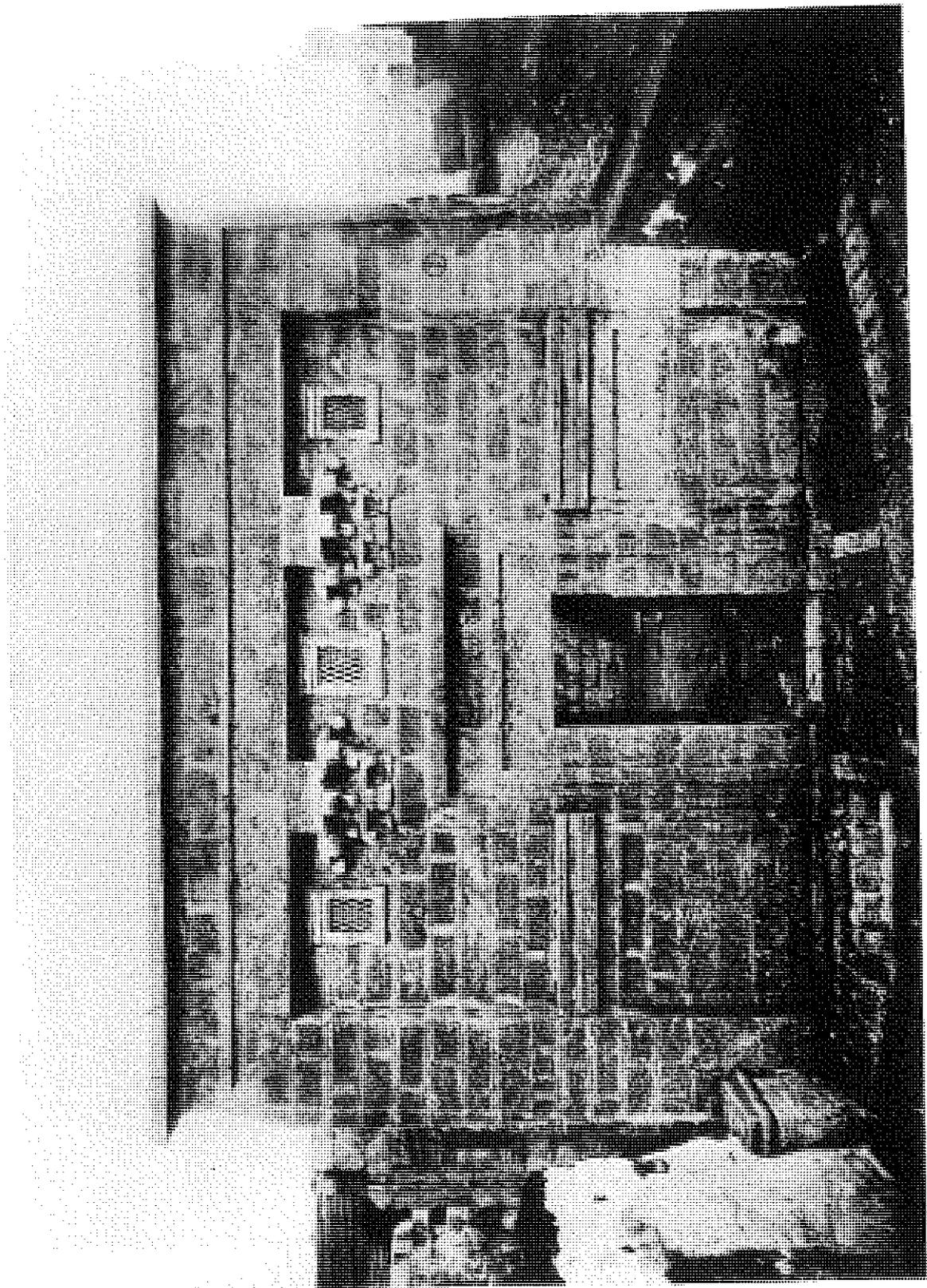
Plans

 *Μαçonnerie*
 *Brique*

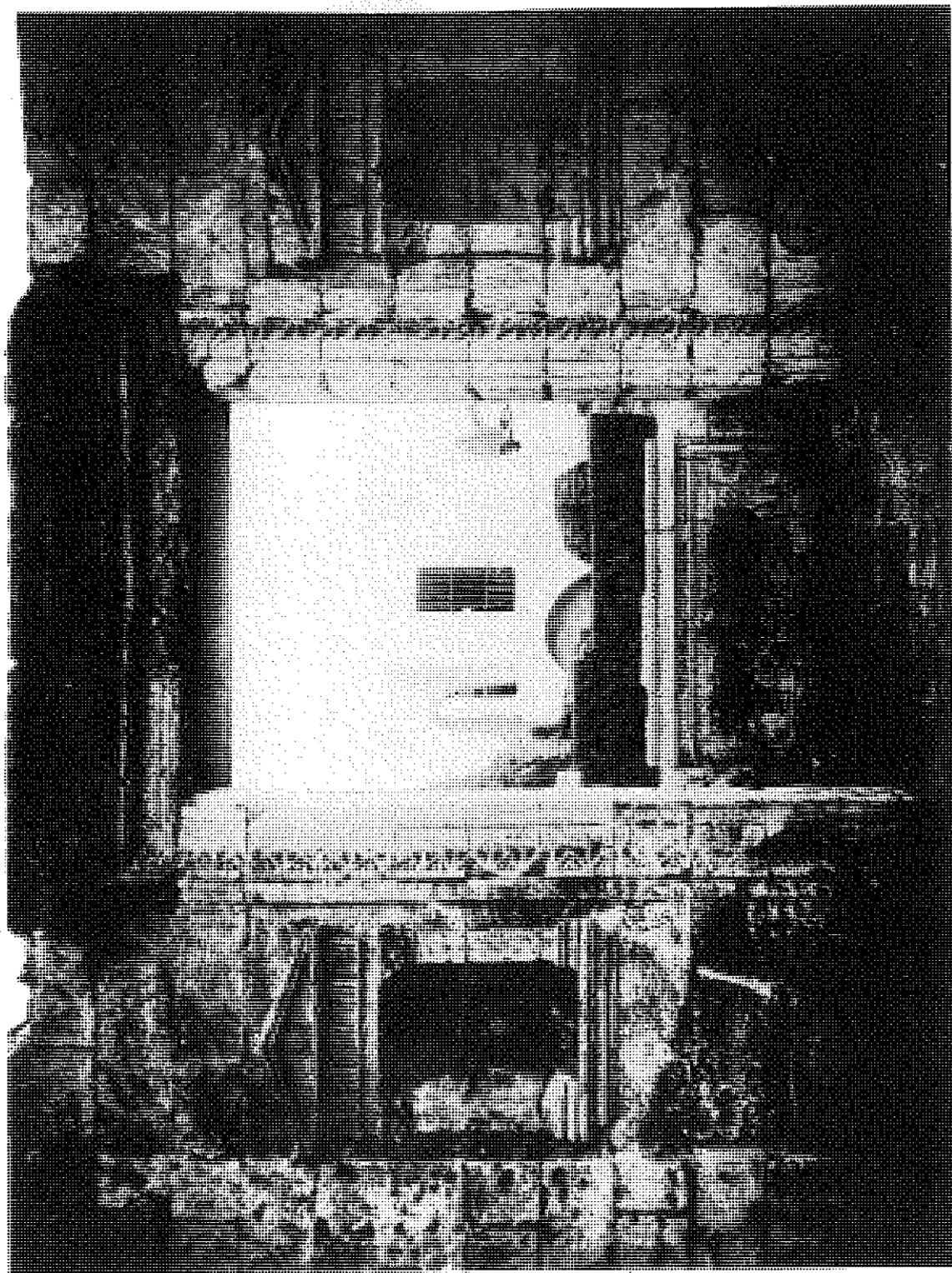


Alexandre Sadawy 1937

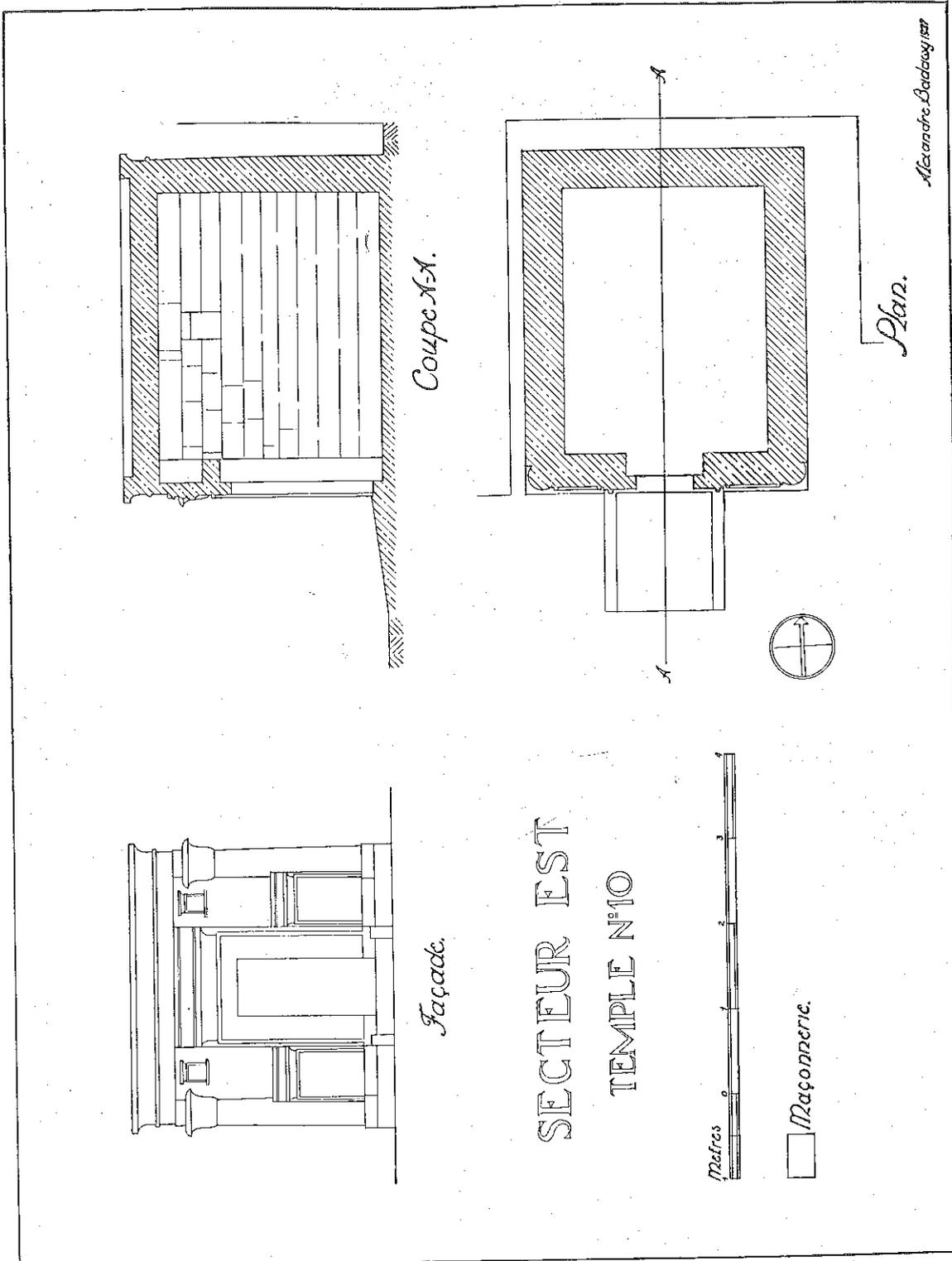
Temples 4 et 5.



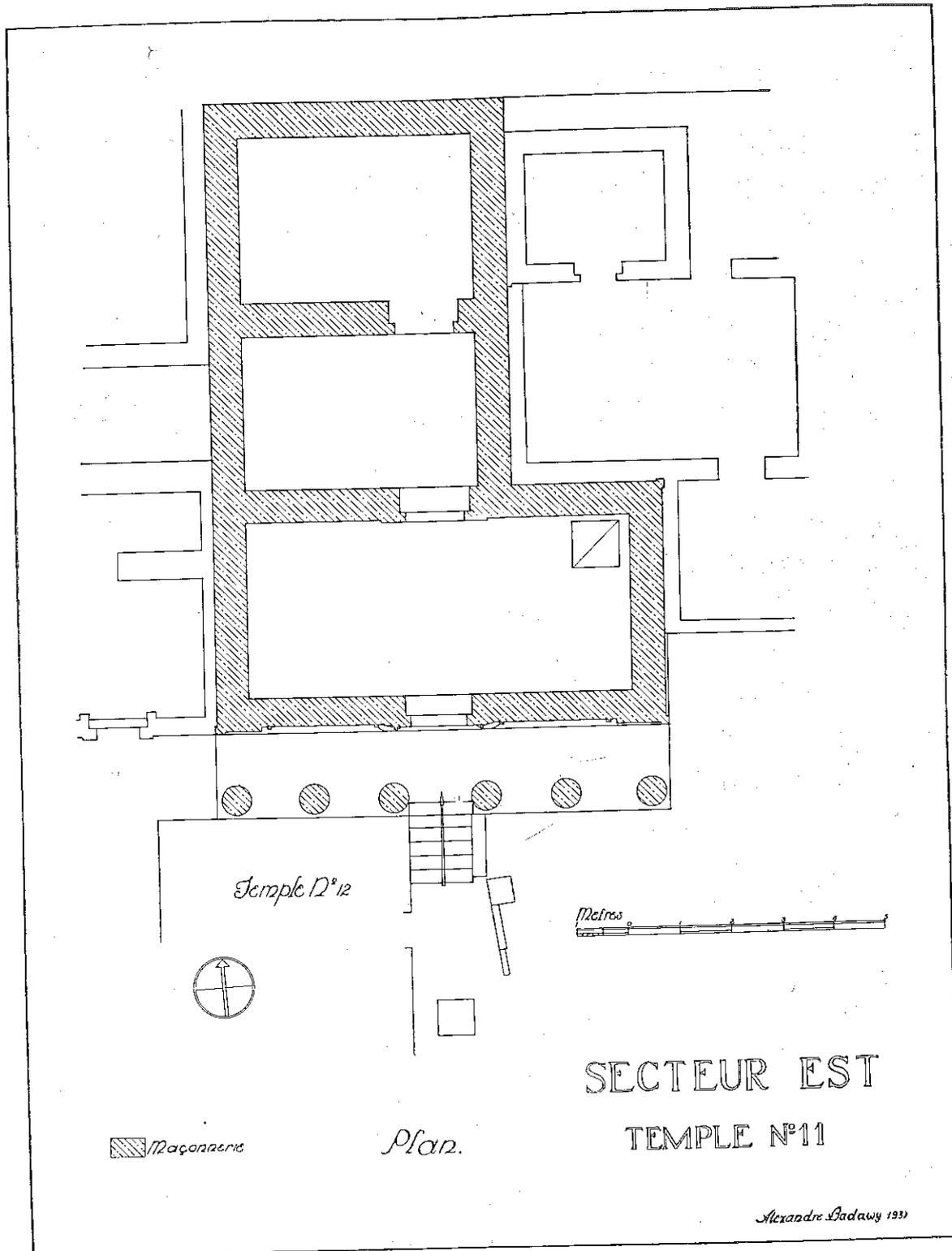
Façade du temple 4.



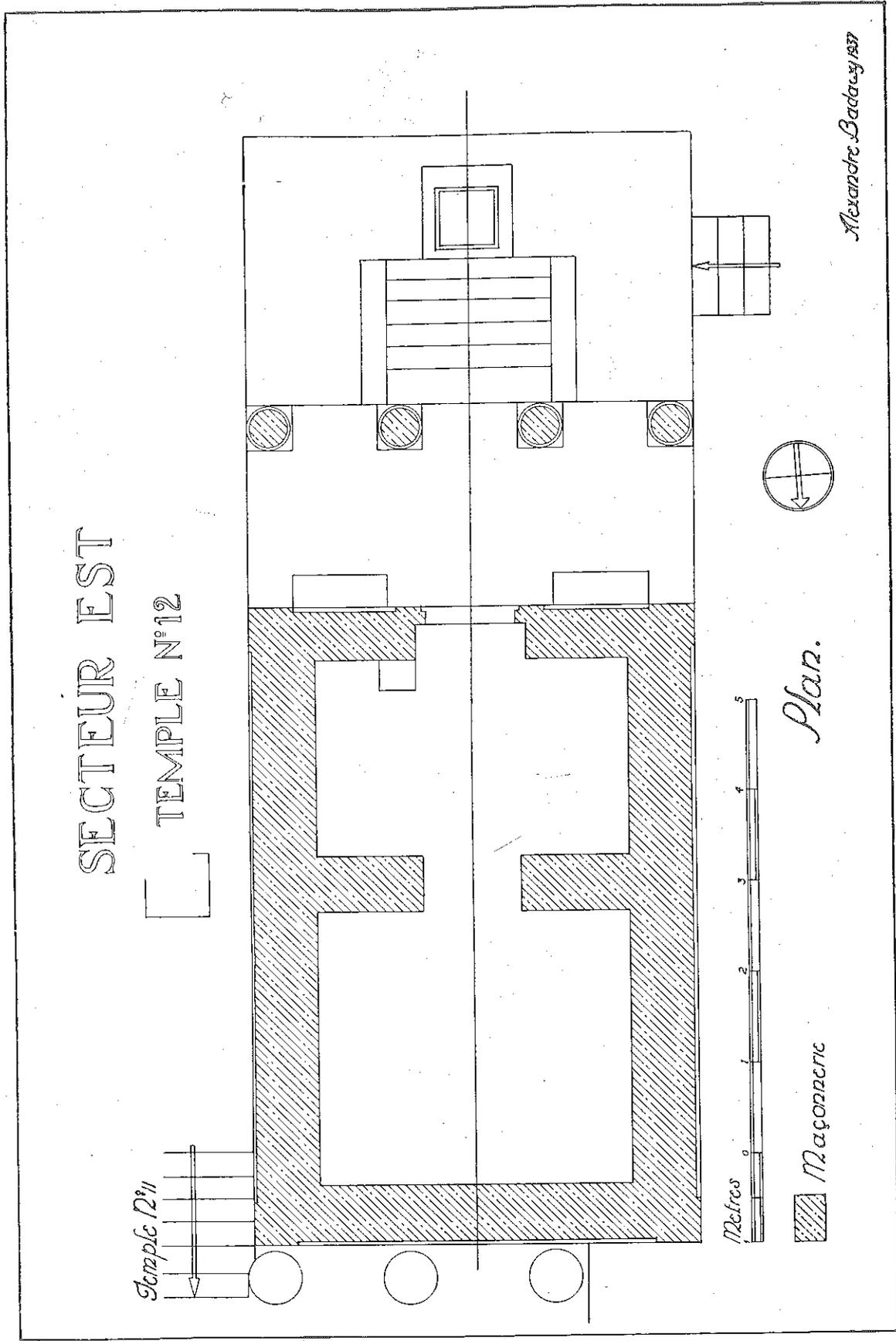
Temple 5.



Temple 10.



Temple 11.



SECTEUR EST
 TEMPLE N°12

Plan.

Temple 12.



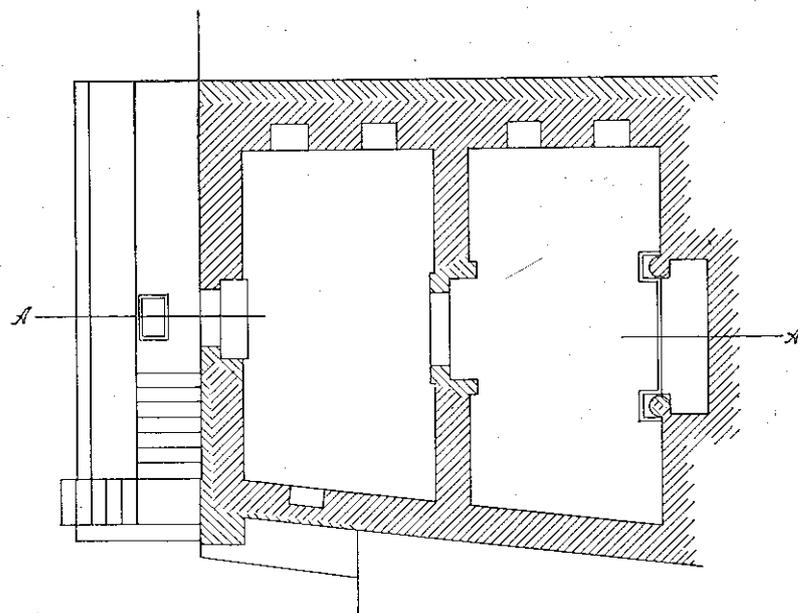
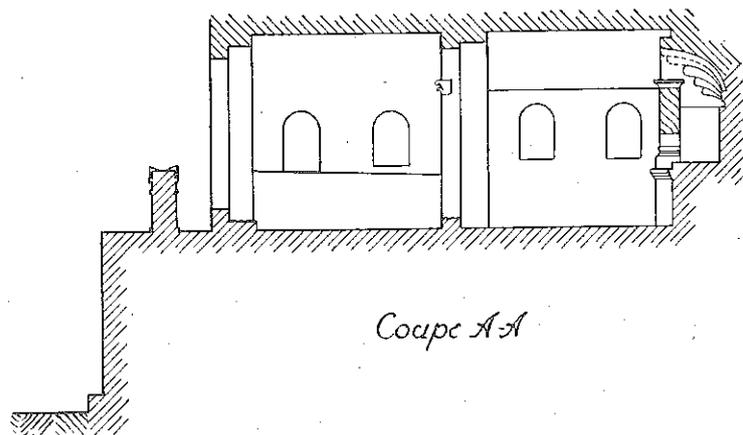
1. Temples 10, 11 et 12.



2. Facade du temple 13.

COUR PETOSIRIS

SECTEUR EST MAISON D'ISIDORA.



 *Brique*
 *Restauration*

Mètres 0 1 2 3 4

Alexandre Badawy 1937

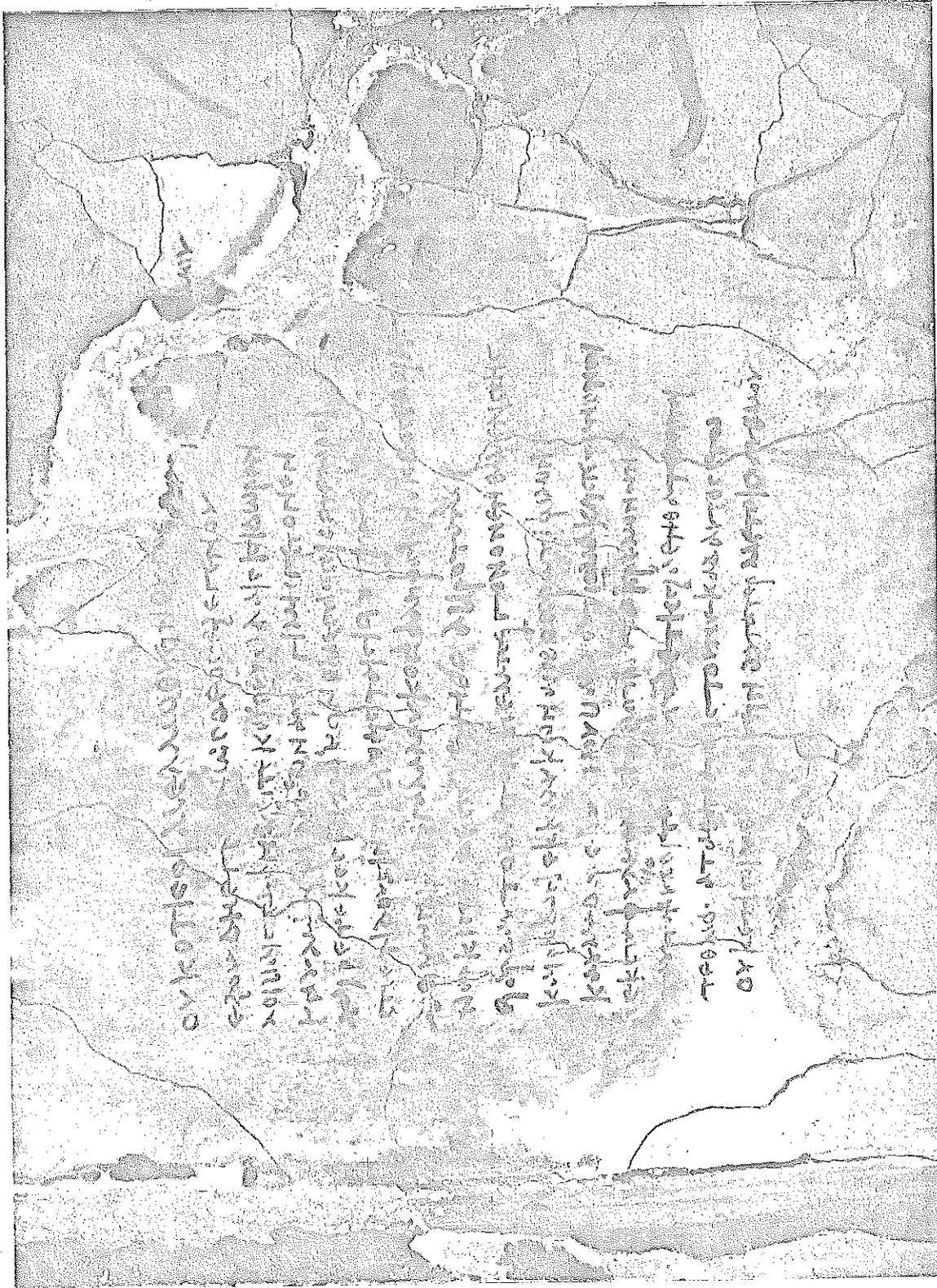
Maison 1.



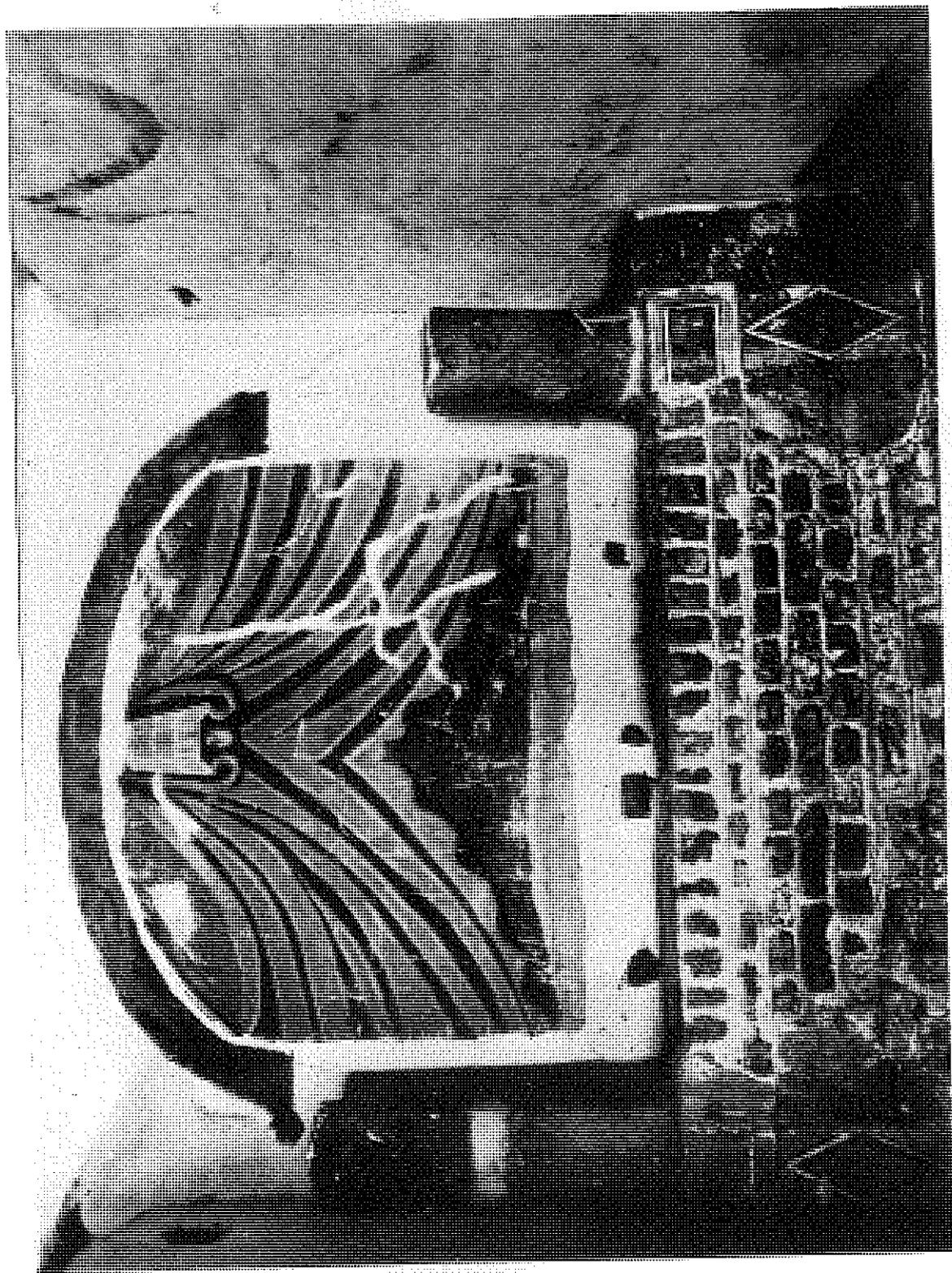
Σπείος de la maison 1, dite maison d'Isidôra.



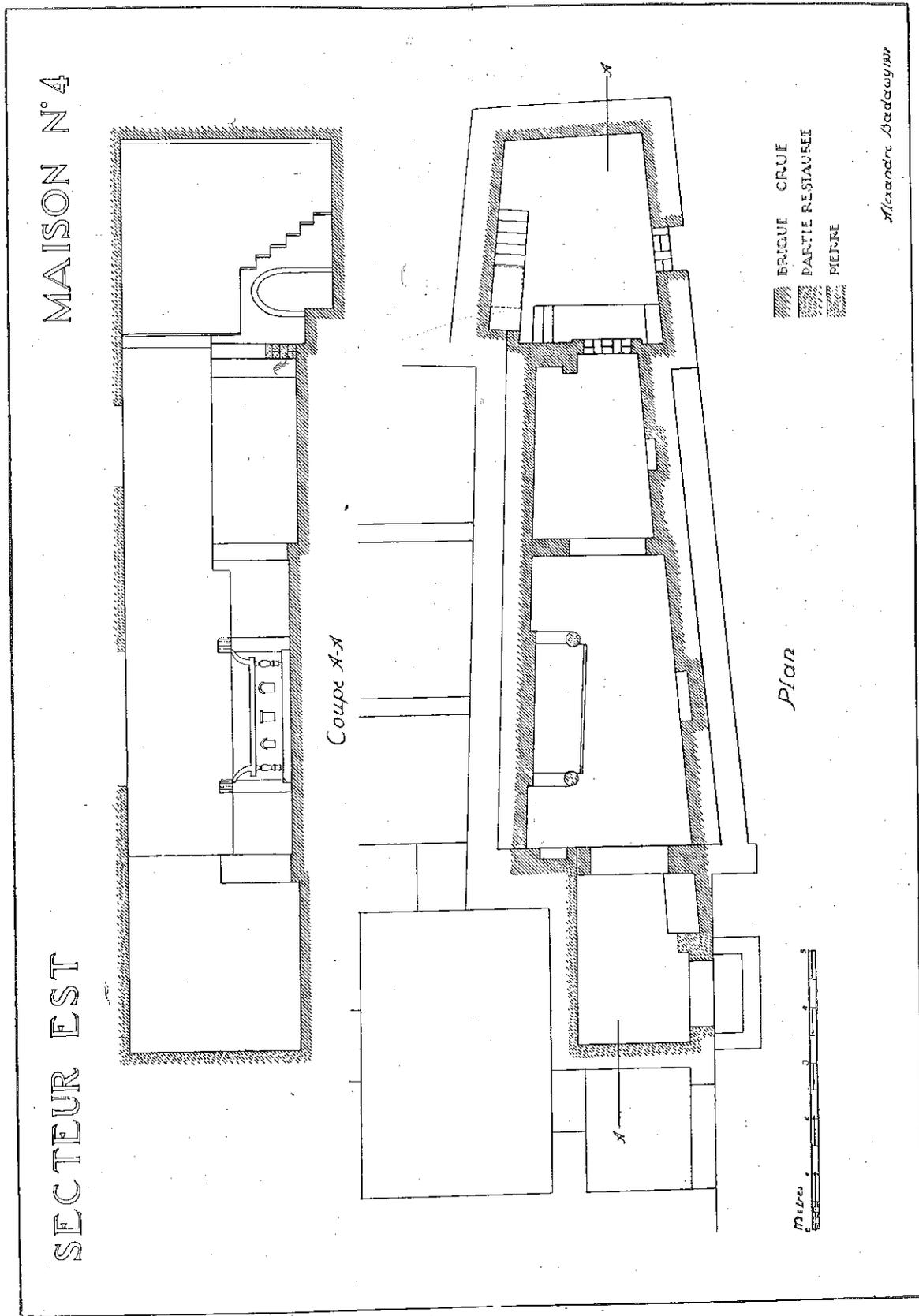
Épigramme de la maison d'Isidóra.



Épigramme de la maison d'Isidóra.



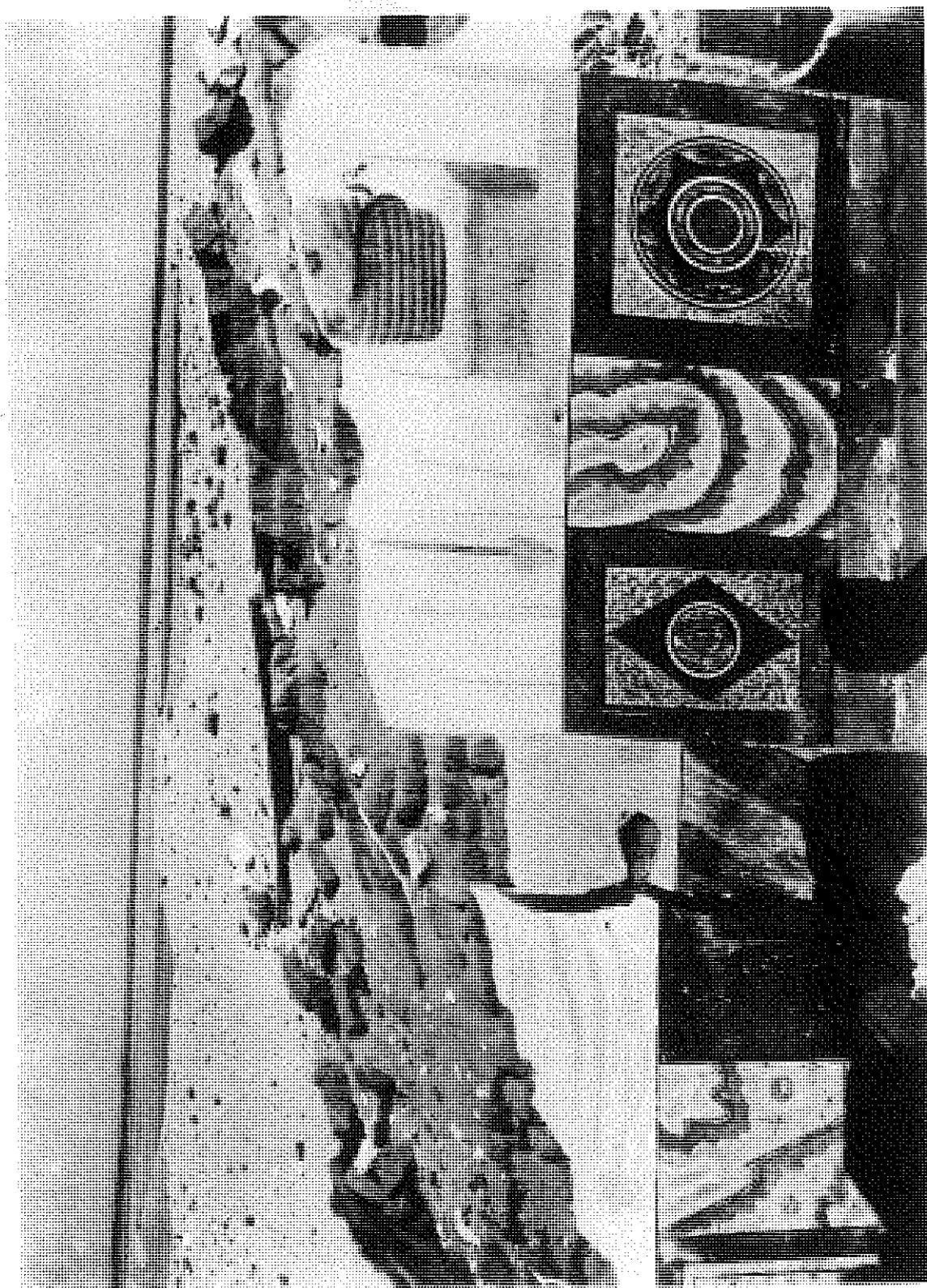
Σπείος de la maison 2.



Maison 4, dite du cratère dionysiaque.

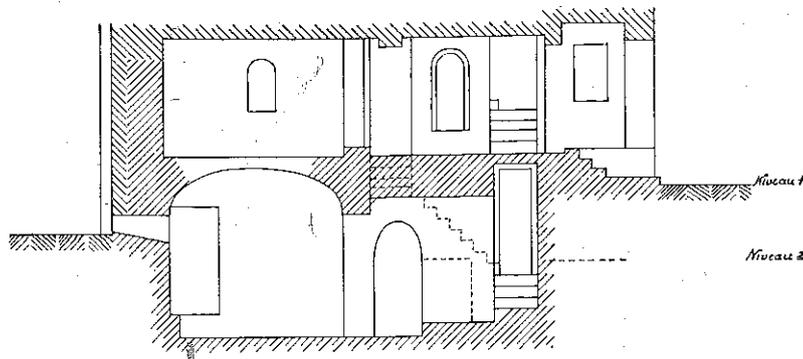


Décoration de la maison 4, dite du cratère dionysiaque.

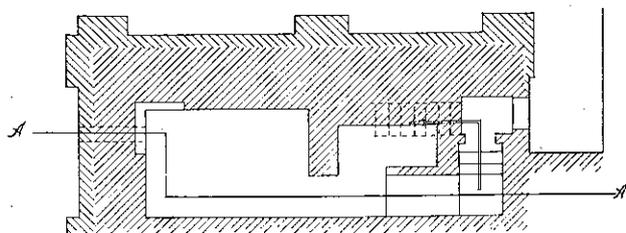


Décoration de la maison 4, dite du cratère dionysiaque.

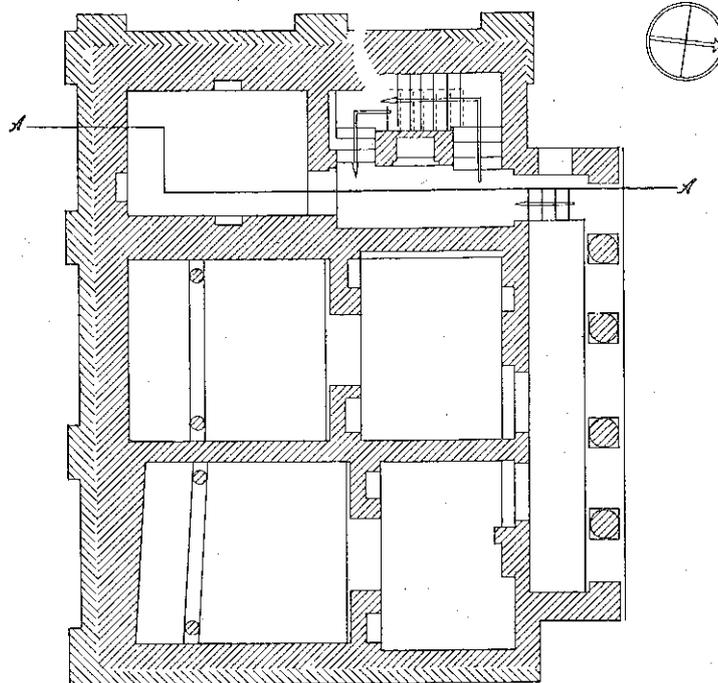
SECTEUR SUD MAISON N° 5



Coupe A-A

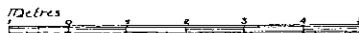


Plan
Niveau 2



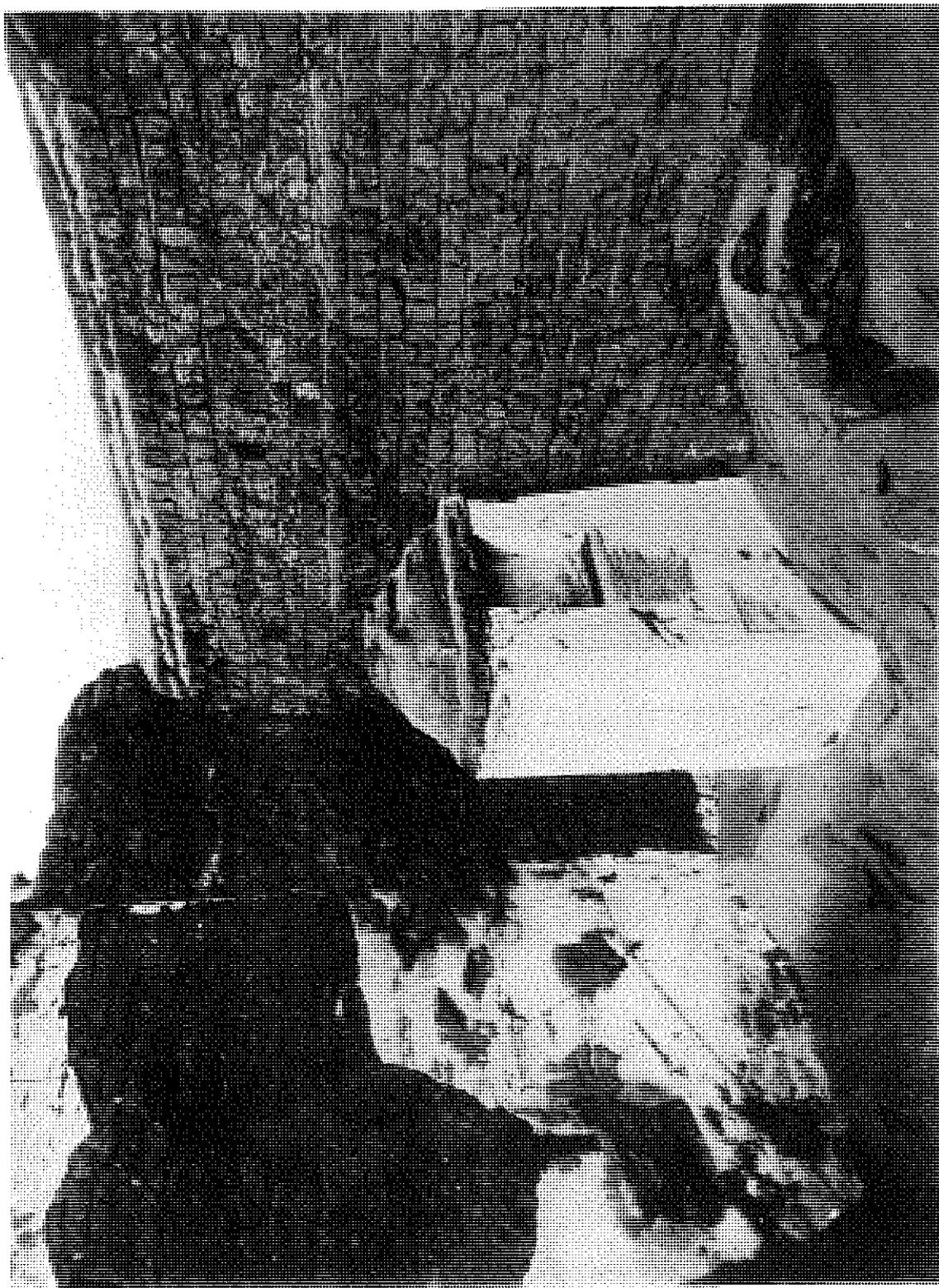
Plan
Niveau 1

 Brique
 Restauration

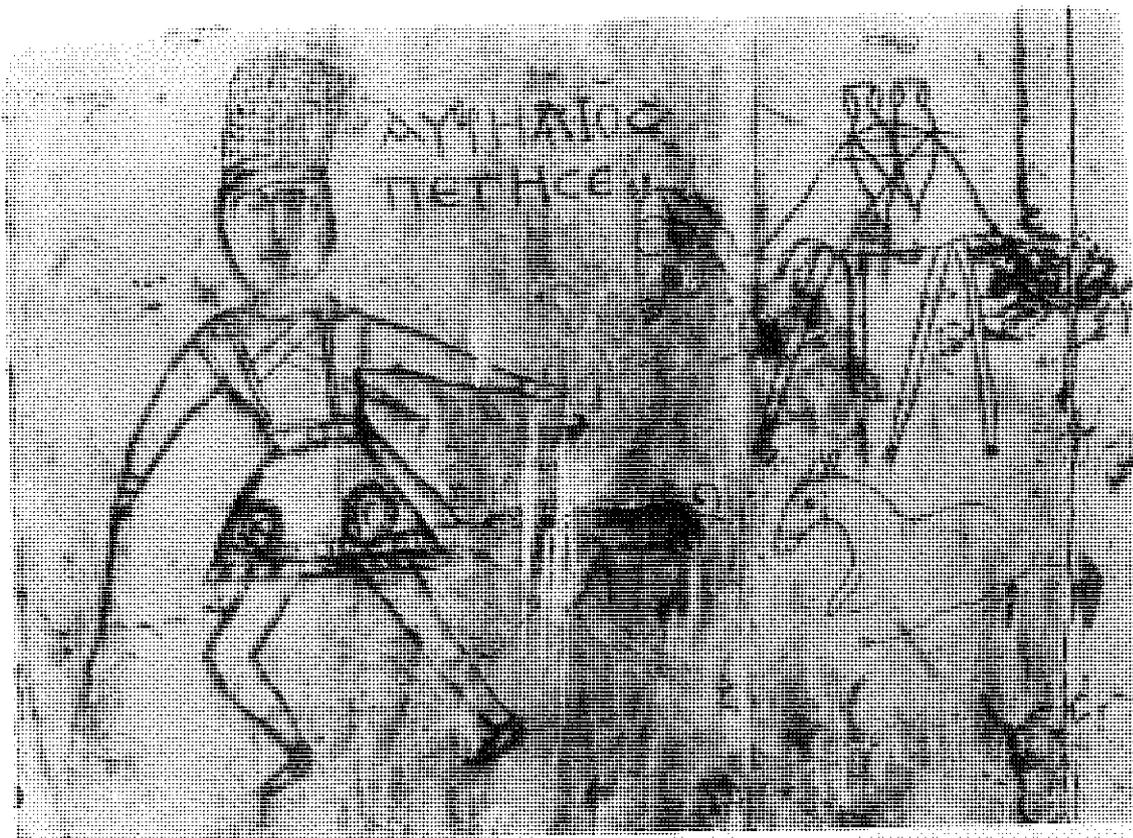
Mètres 

Alexandre Badawy 1938

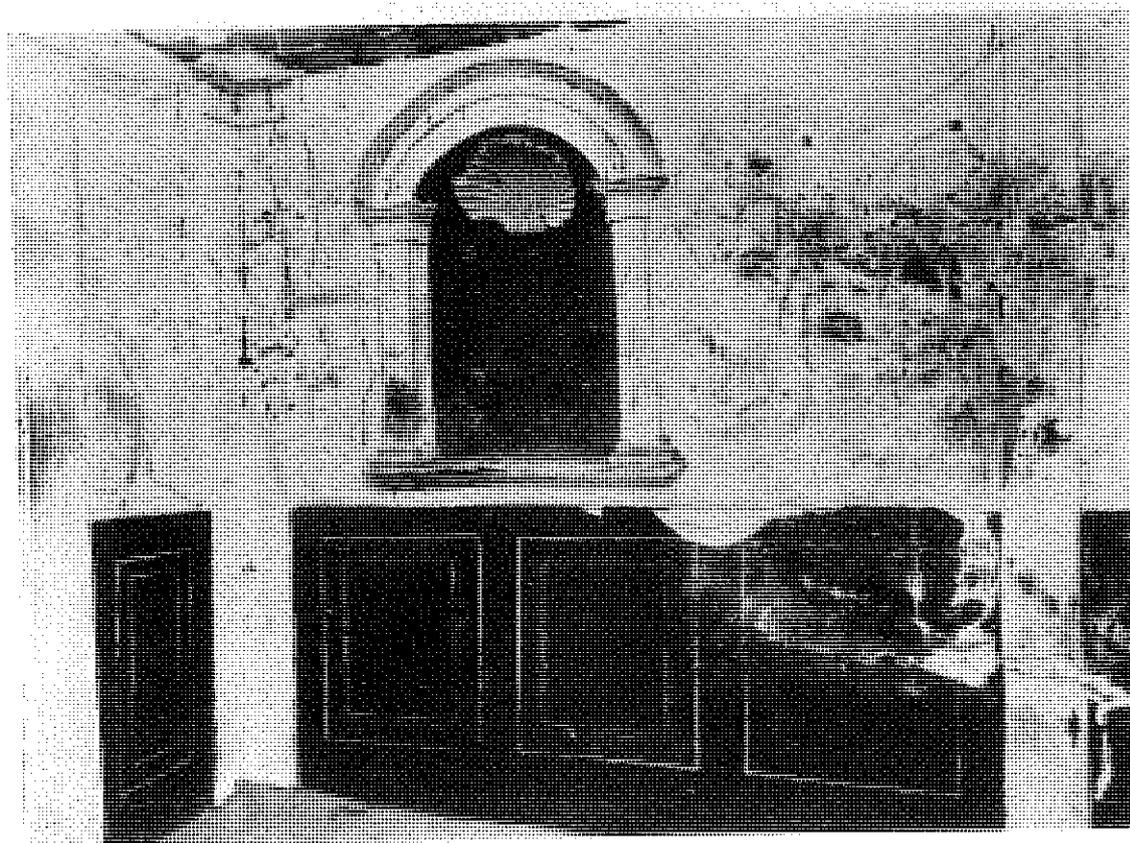
Maison 5.



Tombe à pyramidion de Seuthès, fils d'Épimachos.



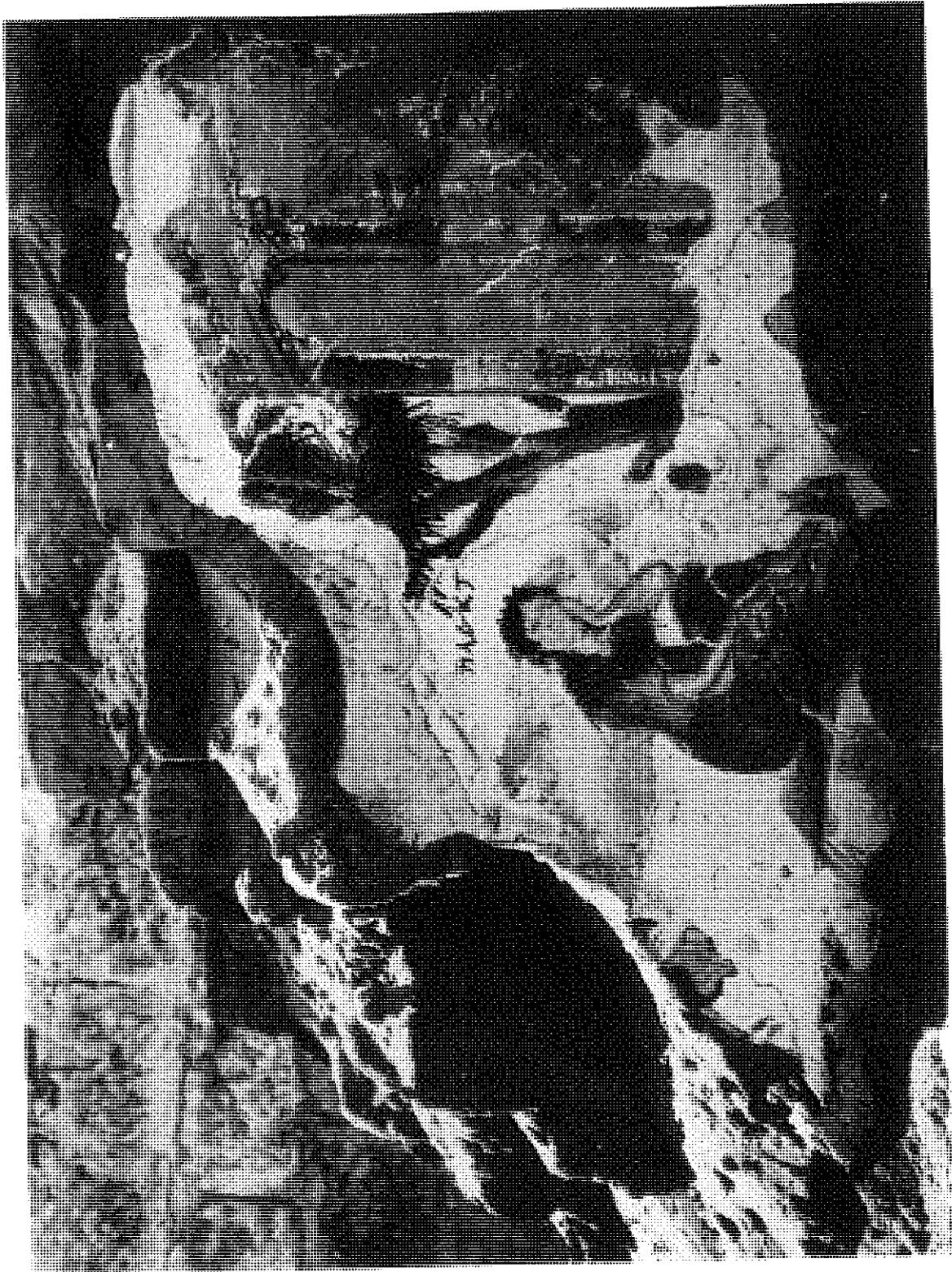
1. Dessin de la maison 13, dite d'Aurélios Pétésé.



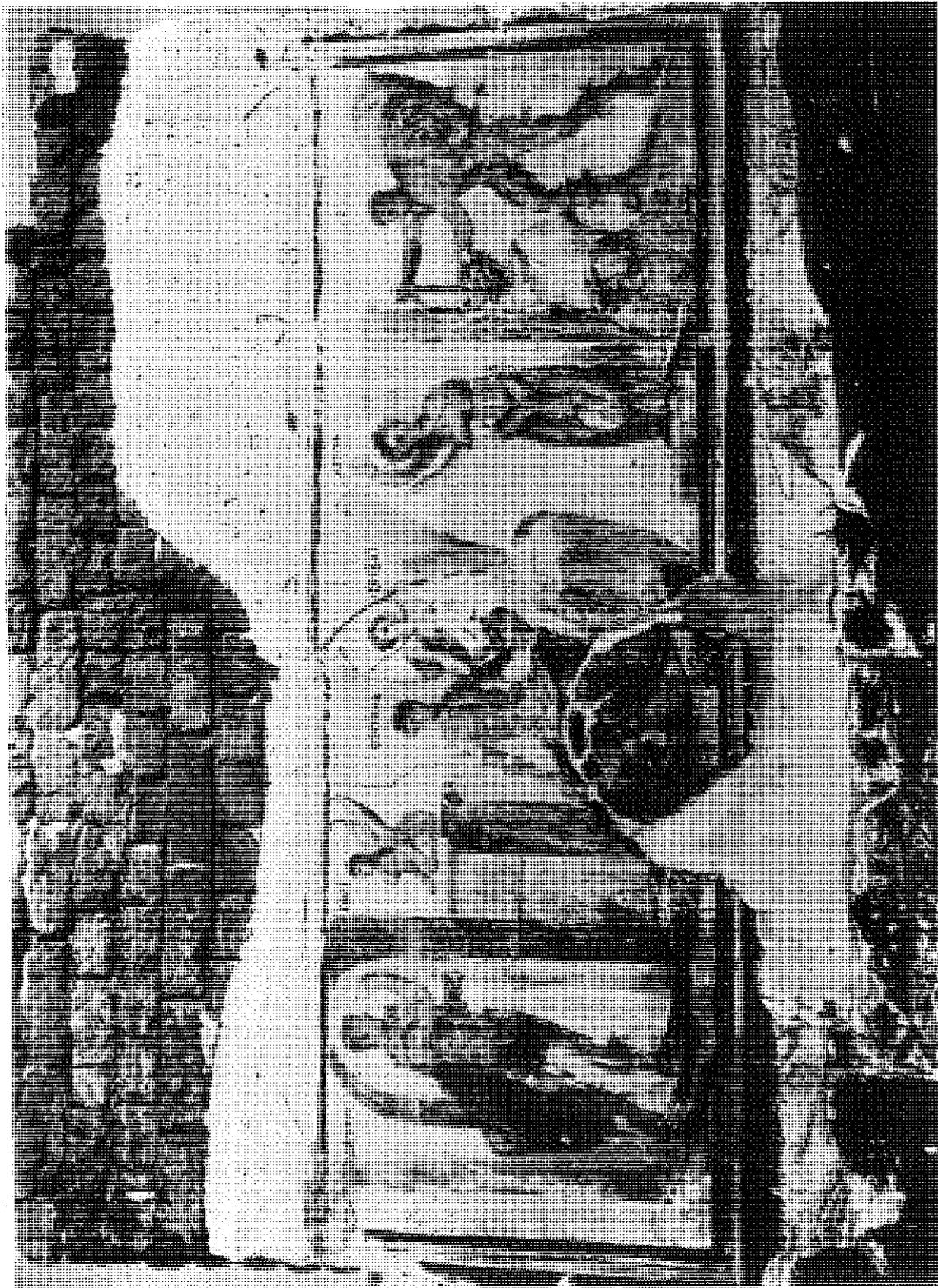
2. Décoration de la maison 13, dite d'Aurélios Pétésé.



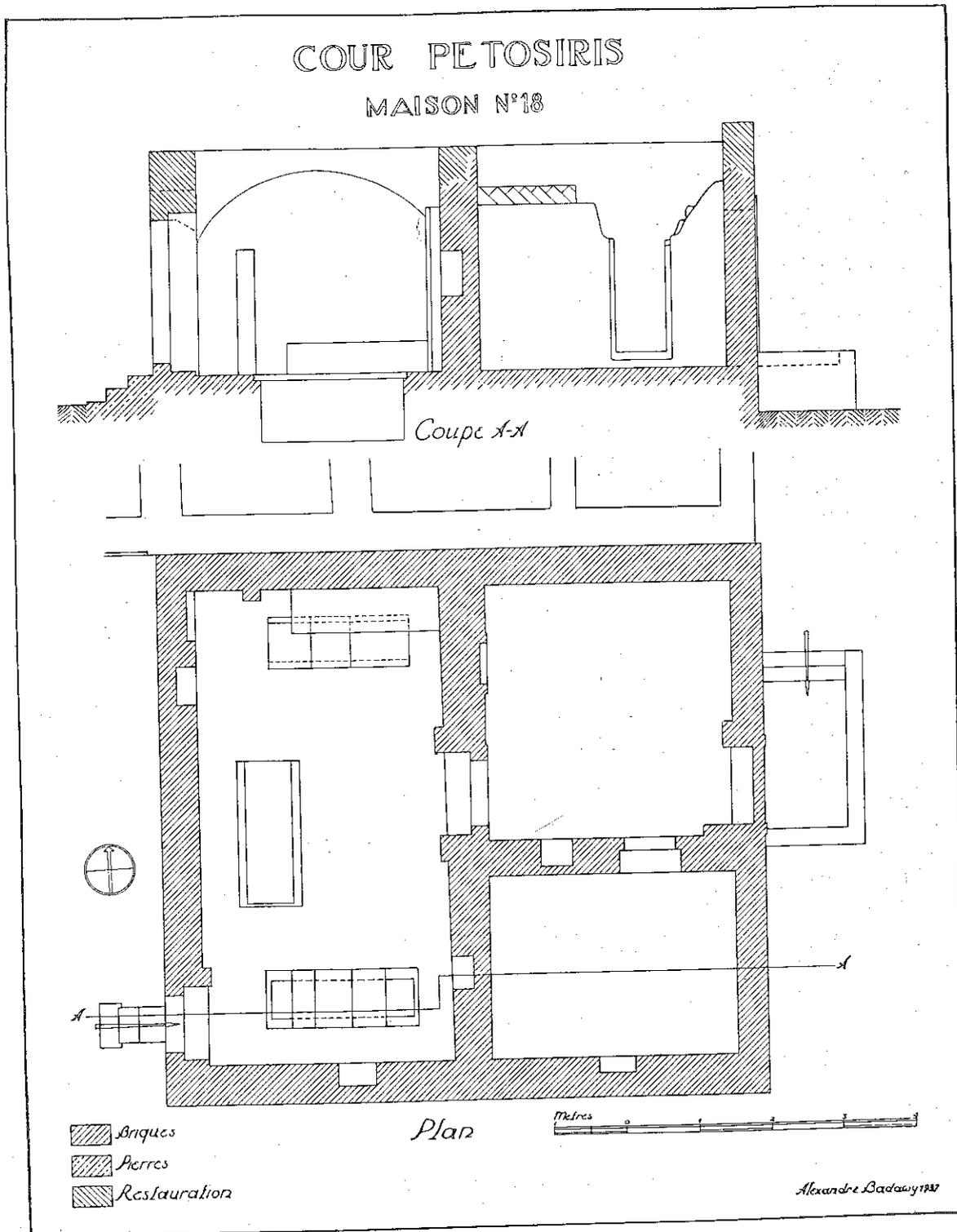
Fresque de la maison 16.



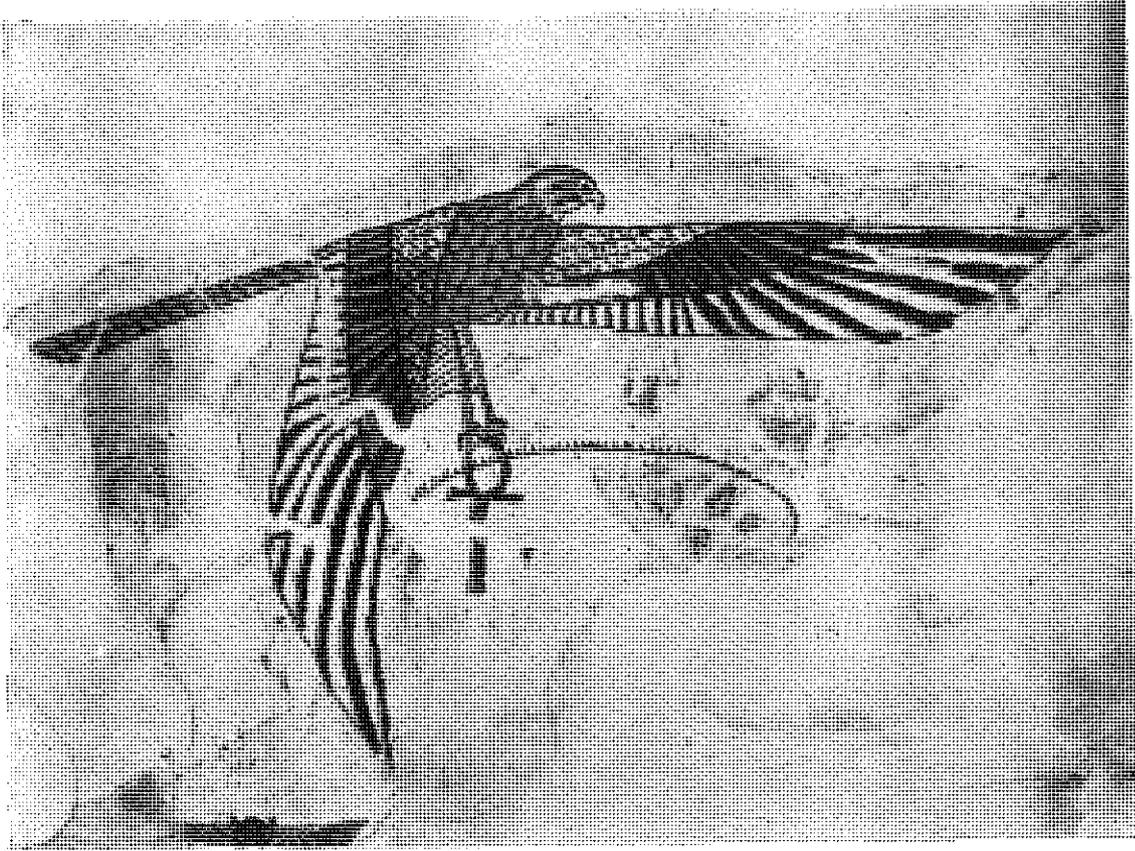
Détail de la fresque de la maison 16.



Scènes de l'*Oedipodie* dans la maison 16.



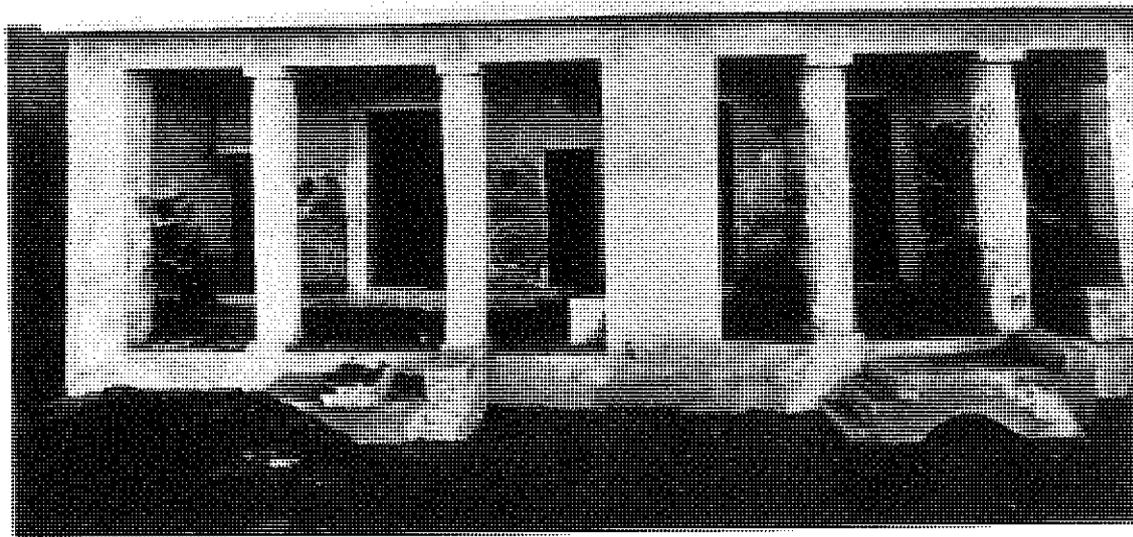
Maison 18.



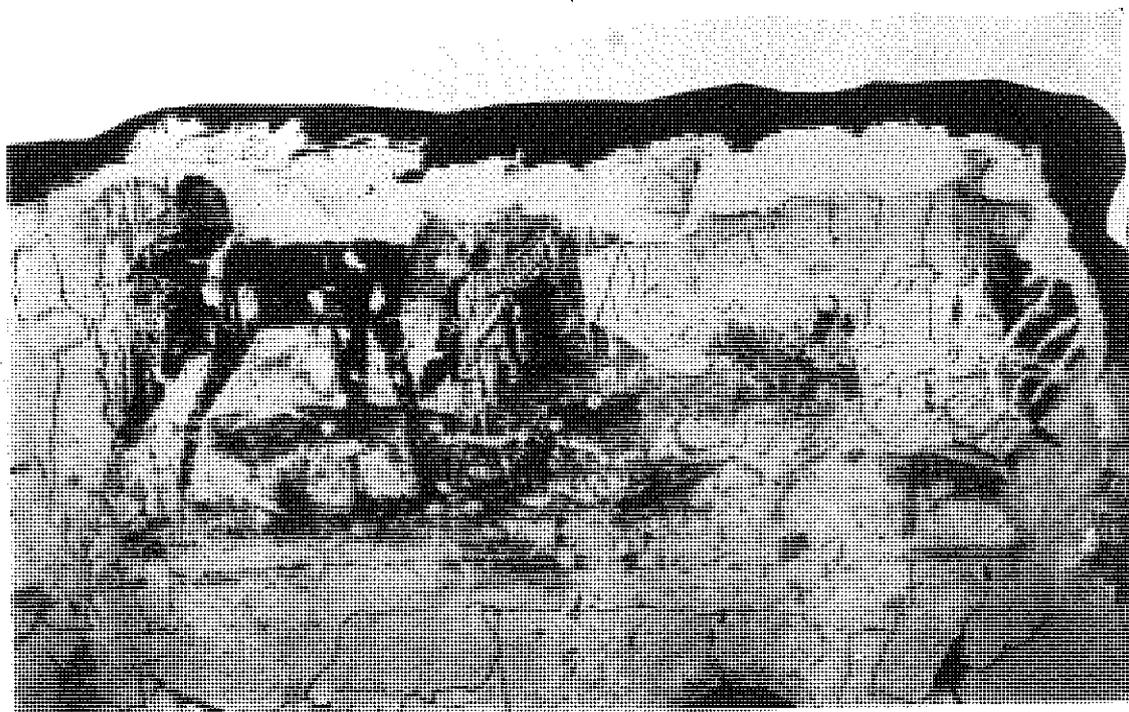
1. Peinture de la maison 19. 20



2. Peinture de la maison 20. West. Korbau.



1. Façade de la maison 22.



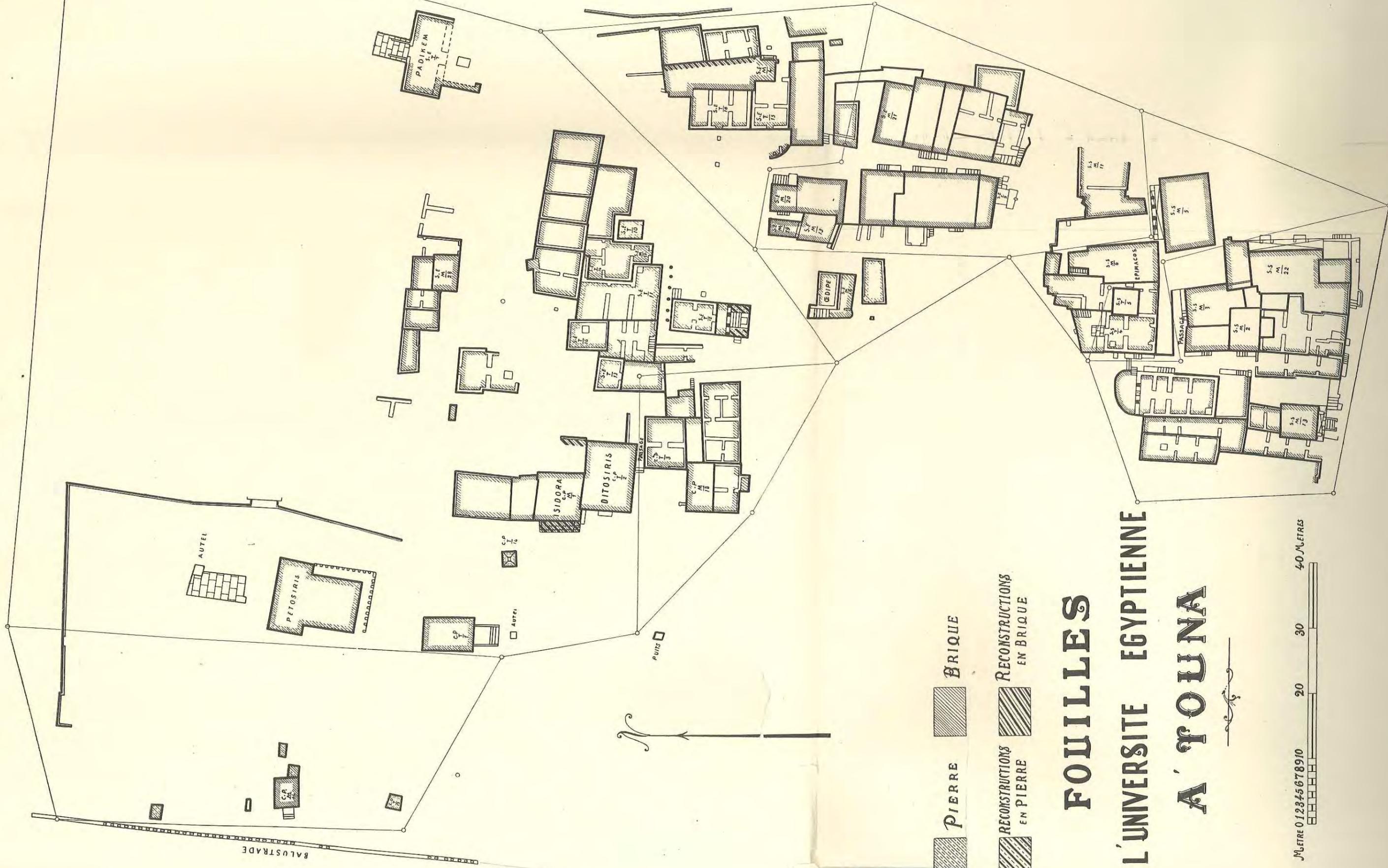
2. Peinture de la maison 23 : le cheval de Troie.

ΑΡΠΑΛΟΥ ΕΜΙΤΑΦΕΤΙΝΟΣΑΙΤΑΛΩΑΡΠΑΛΩΝΙ
 ΔΑΙΔΑΛΕΗΣΣΟΦΗΕΤΟΝΤΟΑΥΤΕΧΝΟΤΑΤΟΝ
 ΕΓΝΩΝΩΑΥΡΑΙΠΟΛΥΜΗΧΑΝΟΥΣΑΙΕΤΟΤΟΧΗ
 ΤΙΣΤΟΥΕΙΖΩΝΤΑΝΑΛΩΣΟΜΠΙΟΣΑΝΗΡ
 ΟΥΤΟΣΧΟΣΜΗΣΑΠΤΕΡΜΗΚΕΑΤΕΧΕΛΑΝΗΡΩΝ
 ΣΤΗΣΑΣΔΙΘΟΥΣΣΑΙΣΚΙΟΝΑΣΥΤΟΡΘΟΥΣ
 ΠΟΛΥΔΗΚΑΙΚΟΥΦΑΣΟΡΕΩΝΗΣΑΚΑΡΦΕΣΙΚΟ
 ΗΓΑΓΕΤΤΕΙΘΟΜΕΝΑΣΕΠΤΑΛΕΘΙΣΙΚΑΛΟΙΣ
 ΟΥΤΩΣΑΜΦΕΙΩΝΟΥΣΑΠΟΡΦΕΥΣΤΟΤΕΠΕΡΑΣ
 ΜΟΑΤΗΘΕΛΓΟΜΕΝΑΣΗΓΟΝΑΝΕΥΚΑΜΑΤΑΝ
 ΤΕΘΙΒΑΙΑΡΠΑΛΟΥΙΩΝΑΥΙΩΝΑΚΕΙΤΕΝΩΝΩΔΕ
 ΚΟΙΝΗΔΑΙΦΟΤΕΡΟΥΣΑΜΦΕΡΑΥΓΕΣΟΡΟΣ
 ΑΛΟΥΘΑΥΜΑΤΕΚΡΑΤΕΙΝΤΕΡΑΝΗΜΑΤΕΜΟΙΡΩΝ
 ΠΡΟΣΘΑΝΑΤΟΝΔΟΥΔΕΚΜΑΓΕΣΑΝΟΝΕΥΡΕ
 ΕΟΦΩΝ

Epitaph of Harpalus and his son Achilles.

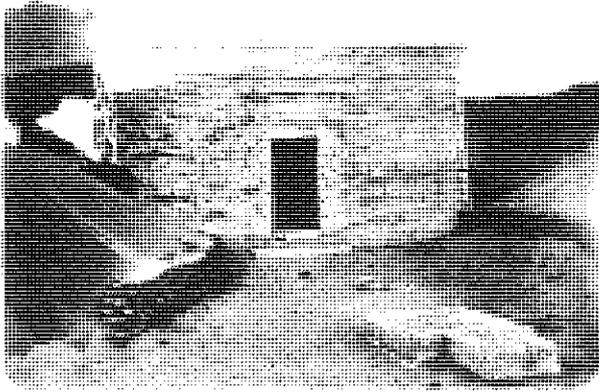


Masques trouvés dans le puits de Padykam.



FOUILLES
DEL'UNIVERSITE EGYPTIENNE
A'FOUNA

NEW DISCOVERIES AT HERMOPOLIS: GREEK AND GRÆCO-EGYPTIAN TEMPLES.

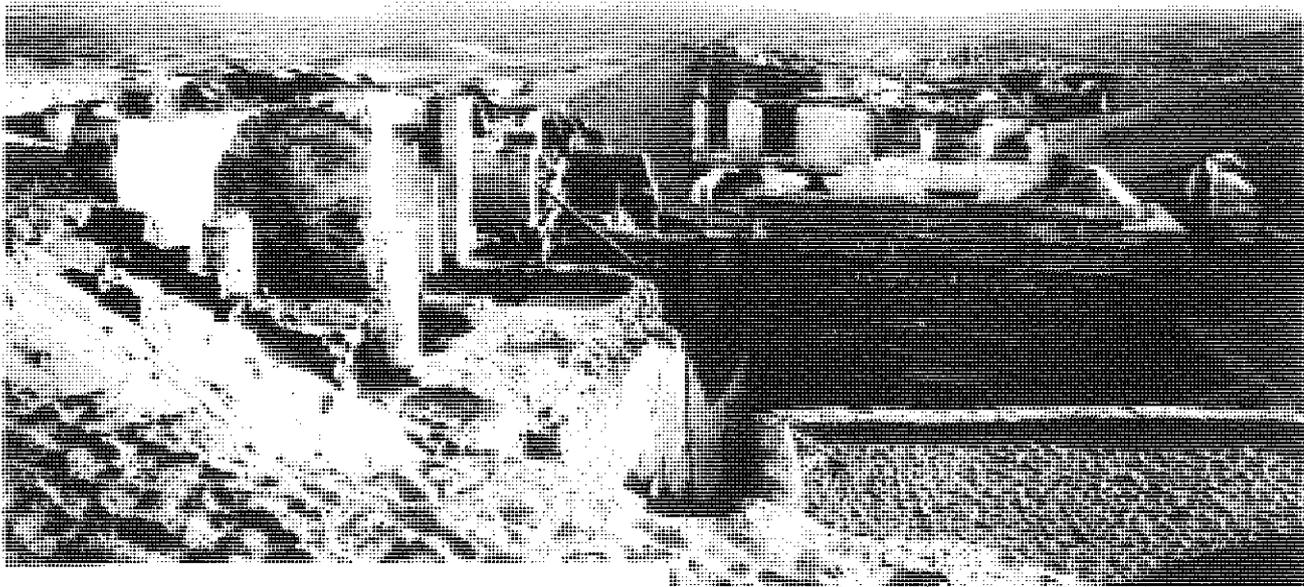


A TEMPLE DATING FROM THE FIRST CENTURY B.C. DISCOVERED AT HERMOPOLIS: THE BUILDING COMPLETELY EXCAVATED, WITH A STONE ALTAR IN FRONT.



A PYRAMID-SHAPED TOMB DISCOVERED DURING THE EXCAVATIONS AT HERMOPOLIS: A BUILDING FOUND BY THE EGYPTIAN UNIVERSITY EXPEDITION.

ON these two pages we illustrate new and interesting discoveries made recently, in Egypt, in hitherto unexplored ground on the west of the ancient city of Hermopolis. The excavations were conducted by an Egyptian University archaeologist, Dr. Samy Gabr. He is reported to have unearthed whole streets, with buildings on both sides, and temples of the period from the first century B.C. to the second century A.D. One of the temples is Greek, with an altar, [Continued below.

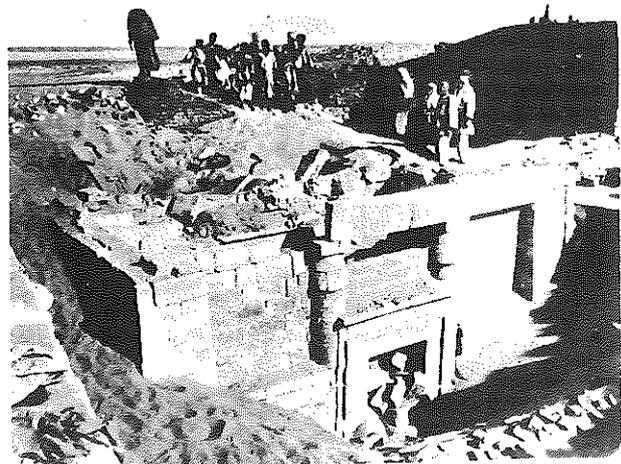


THE NEW EXCAVATIONS AT HERMOPOLIS, TO THE WEST OF THE KNOWN PORTION OF THE SITE: A VIEW SHOWING (ON THE RIGHT) A RECENTLY DISCOVERED TEMPLE IN WHICH WERE FOUND COINS OF NERO'S PERIOD (17 TO '68 A.D.).



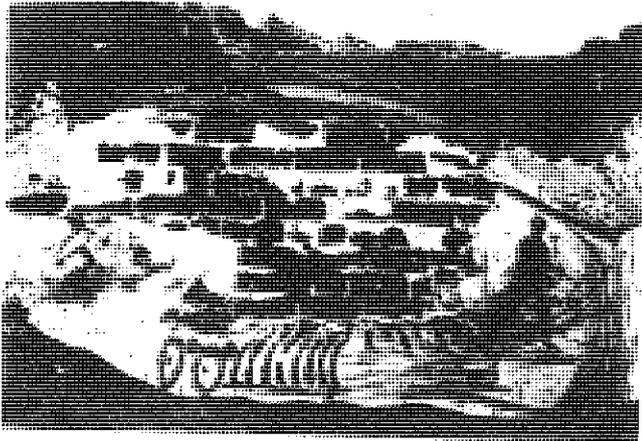
PART OF THE NEW SITE AT HERMOPOLIS AFTER DIGGING HAD COMMENCED: A TYPICAL SANDHILL (KUM) IN COURSE OF EXCAVATION.

almost intact in front of it, while the other is an imposing Græco-Egyptian structure. There are pillared houses, some of them two storeys high, built of stone and brick, whose interiors are decorated with beautiful and well-preserved wall paintings that show a remarkable knowledge of perspective and the value of light and shade. One painting (reproduced among our illustrations) represents Pluto, the god of the underworld, carrying off Persephone (or Proserpine). A Greek inscription found in one house shows that its owner was interested in [Continued on next page, above.

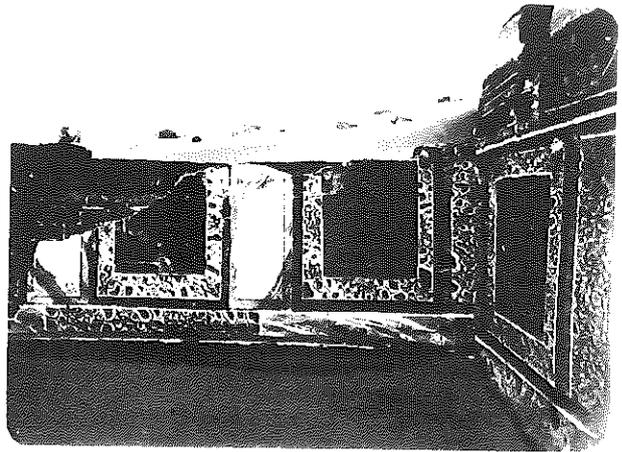


UNEARTHING A TEMPLE OF THE FIRST CENTURY B.C.: THE SAME BUILDING AS SHOWN IN THE UPPER LEFT PHOTOGRAPH—HERE AT AN LATER STAGE OF EXCAVATION.

ANCIENT WALL-PAINTINGS FOUND AT HERMOPOLIS: A "RAPE OF PROSERPINE"; PILLAR AND MARBLE EFFECTS.

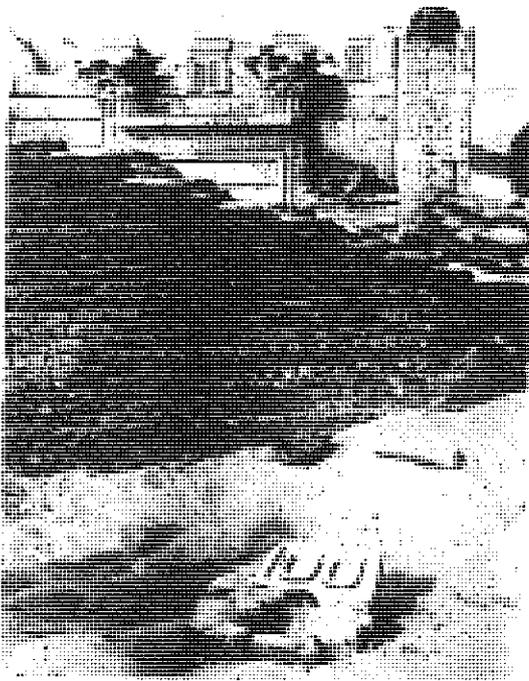


A WALL-PAINTING, WHICH REPRESENTED PROSERPINE BEING CARRIED OFF BY PLUTO, STILL PARTLY VISIBLE ON THE WALL OF A HOUSE SOME 2000 YEARS OLD, EXCAVATED AT HERMOPOLIS.

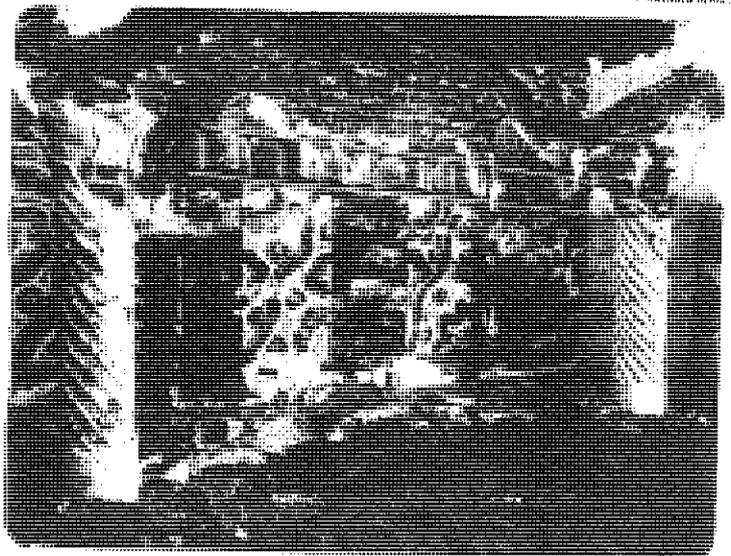


WALL-PAINTING IN IMITATION OF MARBLE AND PORPHYRY, AT HERMOPOLIS: AN EXCELLENT EXAMPLE SHOWING A CORNER OF A ROOM THUS DECORATED.

breeding horses and had won races. The houses also yielded coins dating from the time of Nero (37 to 68 A.D.) containing 30 per cent. of gold. Previous excavations at Hermopolis, conducted elsewhere on the site by a German expedition, were illustrated in our issue of January 3, 1931. The discoveries then made included a temple of the thirteenth century B.C. and two colossal statues of Rameses II. In the late Dr. James Baikie's book, "Egyptian
(Continued below.)



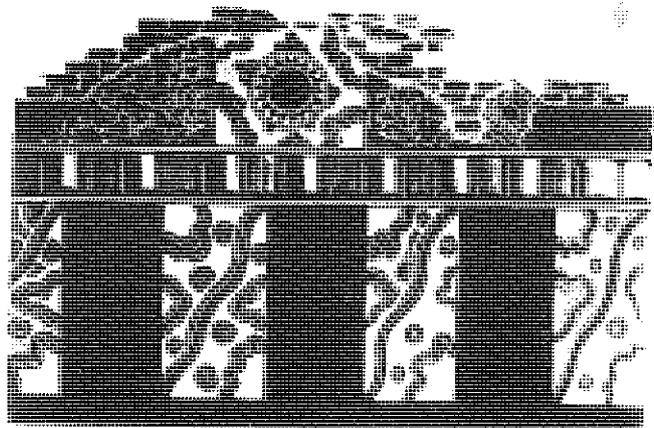
SHOWING AN EARLY TYPE OF LATTICE WINDOW: A TEMPLE DATING FROM THE PTOLEMAIC PERIOD RECENTLY DISCOVERED AT HERMOPOLIS, WITH SOME ELABORATELY CARVED CAPITALS.



WALL-PAINTING WITH A PILLAR EFFECT IN A NEWLY-DISCOVERED HOUSE AT HERMOPOLIS: AN INTERIOR CONTAINING ALSO TWO ACTUAL PILLARS RICHLV CARVED.



A STONE BED WITH A LARGE STONE CARVING OF AN OYSTER-SHELL PLACED IN A NICHE: AN INTERESTING DISCOVERY ON THE NEWLY-EXCAVATED SITE AT HERMOPOLIS.



DECORATIVE DESIGN FOR WALL-PAINTING AT HERMOPOLIS SOME 2000 YEARS AGO: A RESTORATION DRAWING BASED ON THE ACTUAL WALL-PAINTING ILLUSTRATED ABOVE.

Antiquities in the Nile Valley," we read: "About four miles west of El-Rôda are the ruins of the ancient Egyptian Khemennu or Khmuu, known to the Greeks as Hermopolis. It was sacred to Thoth, god of wisdom and patron of scribes, whom the Greeks identified with their own Hermes, whence the later name for the city. Hermopolis has proved a very fruitful source of papyrus, perhaps only second to Oxyrhynchus in that respect. . . . Near the town is an ibis cemetery, where numbers of the sacred bird of Thoth were buried."

NEW PROOF OF GREEK INFLUENCE IN PTOLEMAIC EGYPT: HERMOPOLIS DISCOVERIES: TEMPLES; HOMERIC LEGEND IN FRESCO.

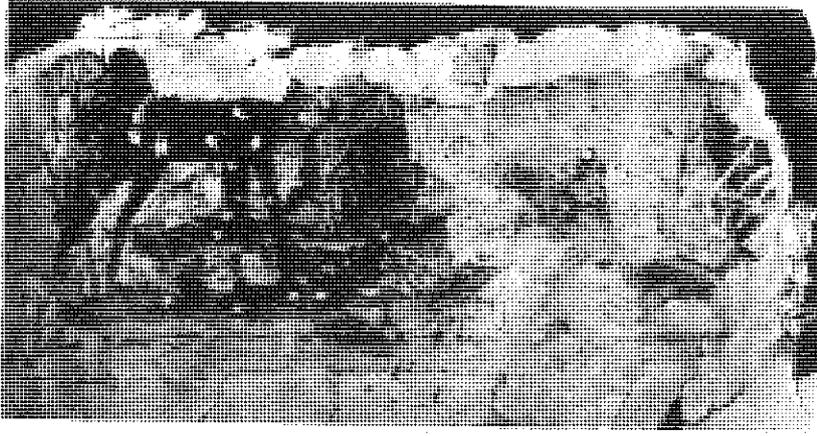


FIG. 1. A FRAGMENT OF A WALL-PAINING BELIEVED TO REPRESENT THE ENTRY OF THE WOODEN HORSE INTO TROY: EVIDENCE THAT EGYPTIANS OF THE PTOLEMAIC PERIOD WERE WELL ACQUAINTED WITH THE HOMERIC POEMS.



FIG. 2. ONE OF THE TYPES OF TEMPLE-TOMBS FOUND AT HERMOPOLIS: AN EGYPTIAN FAÇADE, WITH CORNICE, LOTUS COLUMNS, AND LATTICE WINDOWS.

PROFESSOR GABRA'S earlier discoveries at Touna el Gebel, on the site of the ancient Hermopolis, were illustrated in our issue of March 4, 1933. Describing his latest results, he writes: "The Egyptian University excavations during the winter of 1933-34 in the western part of Hermopolis, where stood the sanctuary of Thoth, have brought to light remarkable facts concerning the evolution of Egyptian culture in its later period, and when it came in contact with Greek civilisation, during the fourth century B.C. Our field of inquiry affords a true example of the overwhelming

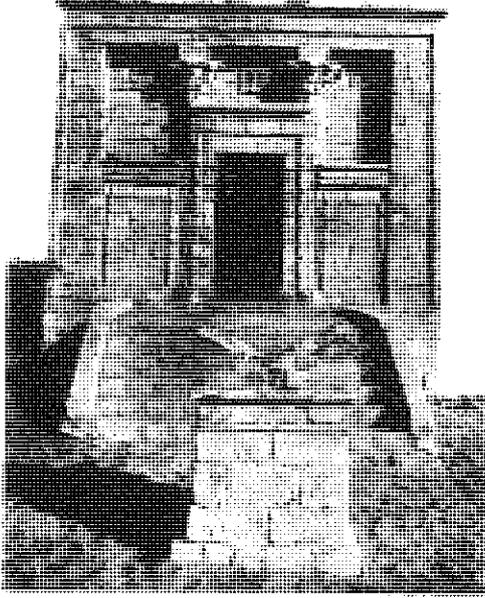


FIG. 3. ANOTHER TYPE OF TEMPLE-TOMB, ON A RAISED BASE: A BUILDING WITH LATTICE WINDOWS, DECORATED WITH THE URÆUS, AND RETAINING THE FORM OF A PYLON.

penetration of Hellenistic culture, which operates in such a way that the Upper Egyptians soon became well acquainted with the Homeric poems and Greek tragedy, as performed in the second century A.D. The temple-tomb of a priest of Thoth, named Petosiris, who lived some years before the Alexandrine Conquest, shows his attitude to the new culture. In sculptural reliefs on his tomb he and his family appear dressed sometimes in Greek fashion and sometimes in Egyptian costume. He is even seen performing rites of bull-sacrifice in the Greek manner. The temple-tombs excavated by the Egyptian University expedition, dating from the Ptolemaic period, show that Egyptian architects were inclined to introduce the slender type of Greek construction raised upon a terrace, with a flight of steps leading to the entrance, but they still gave to the façade the massive form of an Egyptian pylon. Although they introduced lattice windows, of a type borrowed from Asia, yet they often continued to decorate these

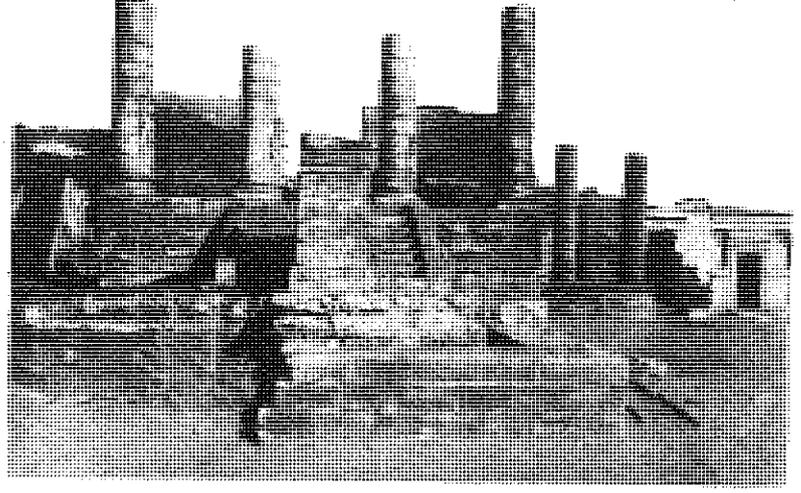


FIG. 4. A TEMPLE OF GREEK TYPE, WITH AN UPRIGHT ALTAR, AND ENTIRELY RECTANGULAR IN FORM: A BUILDING DISCOVERED AT HERMOPOLIS THAT REPRESENTS A COMPLETE CHANGE FROM EGYPTIAN ARCHITECTURE IN POINT OF STYLE.

buildings with the Egyptian uræus and solar disc. The object of the expedition this season was to find the original road or path which connected a group of temple-tombs discovered two years ago, in the southern part of the Court of Petosiris, with some frescoed houses of a later period. Fortunately, we reached our objective, and in so doing we came across a large open space surrounded by three different types of buildings in sand-stone (Fig. 5). One type has an Egyptian façade, with cornice, lotus columns, and lattice windows (Fig. 2); another type is half-Egyptian and half-Greek, with a loggia of six columns, in front of which is an altar with triangular edges. The third type shows a complete change from Egyptian architecture, because the whole building is rectangular, with an upright altar (Fig. 4). In one of the shafts of the middle building we discovered a narrow path, about 15 metres (16 yards) long, leading to a wider Egyptian shaft. With the aid of a compass we

(Continued opposite.)

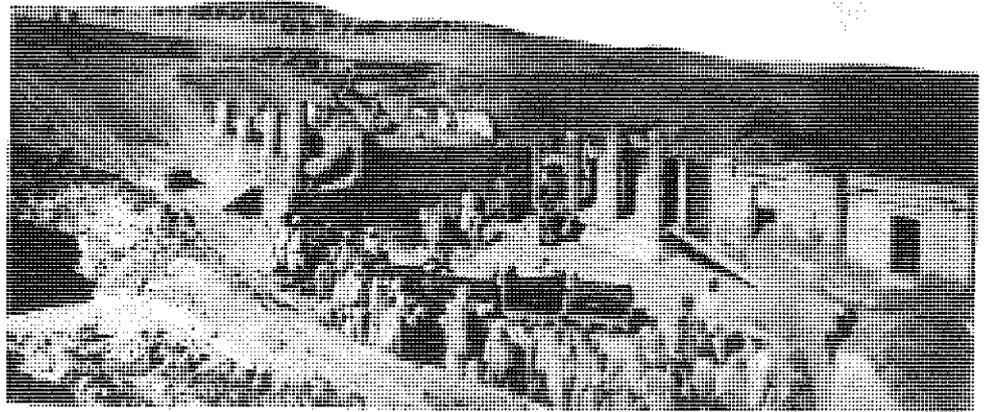


FIG. 5. GREEK AND EGYPTIAN ARCHITECTURE FOUND TOGETHER ON THE SAME SITE IN EGYPT: A GENERAL VIEW OF BUILDINGS EXCAVATED AT HERMOPOLIS, SHOWING THREE TYPES OF TEMPLES, BORDERING A LARGE OPEN SPACE.

GREEK TRAGEDY IN EGYPTIAN FRESCO: SURPRISING FINDS AT HERMOPOLIS.



FIG. 6. THE GREEK LEGEND OF ŒDIPUS DEPICTED IN FRESCO AT AN EGYPTIAN CITY NEARLY 400 MILES SOUTH OF ALEXANDRIA: (LEFT) ŒDIPUS AND THE SPHINX; (CENTRE) THREE FIGURES PERSONIFYING THE SPHINX'S RIDDLE, THEBES, AND IGNORANCE; (RIGHT) ŒDIPUS SLAYING HIS FATHER, LAÏOS, NOT KNOWING WHO HE WAS.

Continued.
determined the actual entrance of the Egyptian shaft, and we recovered two inscribed sarcophagi, violated in ancient times, giving names of priests of Thoth, with those of their parents for two generations. But the most amazing discovery of the season was the series of painted scenes covering the walls of two sepulchral buildings. These buildings were of sun-dried brick, which was covered all over with a thick white stucco. On this surface the scenes had been painted in rather a crude and hasty style. The subjects represented were taken from the story of Agamemnon and from episodes in the legend of Œdipus. In a room on the ground floor one can see a wall-painting (Fig. 7) showing Agamemnon's daughter, Electra, in black mourning garments, seated in front of a *tholos* (a circular funerary shrine), which she had built for her father. Behind it, but as yet unseen by her, are two naked heroes, certainly her brother Orestes and his friend Pylades. In a room of the first storey there is a complete picture (Fig. 6), about two metres (6½ ft.) wide and Om. 90 (about 3 ft.) high, showing two incidents in the legend of Œdipus. On the right Œdipus is seen cutting the throat of his father, Laïos, King of Bœotian Thebes, while a woman bearing the name of Agnua ('Misapprehension'

or 'Ignorance') flees from the scene gesticulating in horror. On the left, Œdipus, standing in the arched gateway of Thebes, is answering the question put by a female Sphinx. A seated figure is intended as a personification of the riddle asked by the Sphinx. Lastly, a female figure stands in the centre of the panel; this is another personification, symbolising the city of Thebes. These figures are painted on a pale-blue ground, with a wide frieze above. Under this panel there is a badly damaged painting of a woman seated before a *tholos*. This is probably Antigone, daughter of Œdipus. Lastly, in the vestibule on the first floor of a house some thirty metres (32 yards) from the 'House of Œdipus,' were some fragments of a fresco which perhaps represented the entry of the wooden horse into Troy (Fig. 1). It is surprising to find on the walls of a Middle Egyptian town 375 miles south of Alexandria scenes which are purely Hellenic and have no connection whatever with things Egyptian. The discoveries show how deeply Greek influence had penetrated into the Nile Valley during the five centuries following the accession of Ptolemy I., thanks to Greek schools, in which Egyptians learned by heart Greek poems and legends, and to the theatres, in which Greek tragedies were performed."



FIG. 7. ANOTHER SCENE FROM GREEK TRAGEDY IN A WALL-PAINTING OF PTOLEMAIC TIMES FOUND IN EGYPT: ELECTRA (LEFT) AT A SHRINE TO HER MURDERED FATHER AGAMEMNON, AND (BEHIND IT) NUDE FIGURES OF HER BROTHER ORESTES AND HIS FRIEND PYLADES APPROACHING—(ON RIGHT) A COCK AND AN ANIMAL.
PHOTOGRAPHS AND ARTICLE BY PROFESSOR SAMI GABBA, DIRECTOR OF THE EGYPTIAN UNIVERSITY EXCAVATIONS AT HERMOPOLIS. (SEE OPPOSITE PAGE.)

HERMOPOLIS FRESCOES: THE SAME FIGURE IN GREEK AND EGYPTIAN DRESS.

PHOTOGRAPHS SUPPLIED BY PROFESSOR SAMI GABRA, DIRECTOR OF THE EGYPTIAN UNIVERSITY EXCAVATIONS AT HERMOPOLIS. (SEE HIS ARTICLE ON THE NEXT PAGE.)



FIG. 1. A WALL-PAINTING FROM A WOMAN'S TOMB AT HERMOPOLIS, IN MIDDLE EGYPT, WITH THE DECEASED REPRESENTED IN EGYPTIAN COSTUME, FOLLOWED BY HER KA, OR SPIRIT SELF (ON LEFT): A CONTRAST TO THE FIGURE OF THE SAME WOMAN IN GREEK DRESS (FIG. 2 BELOW).

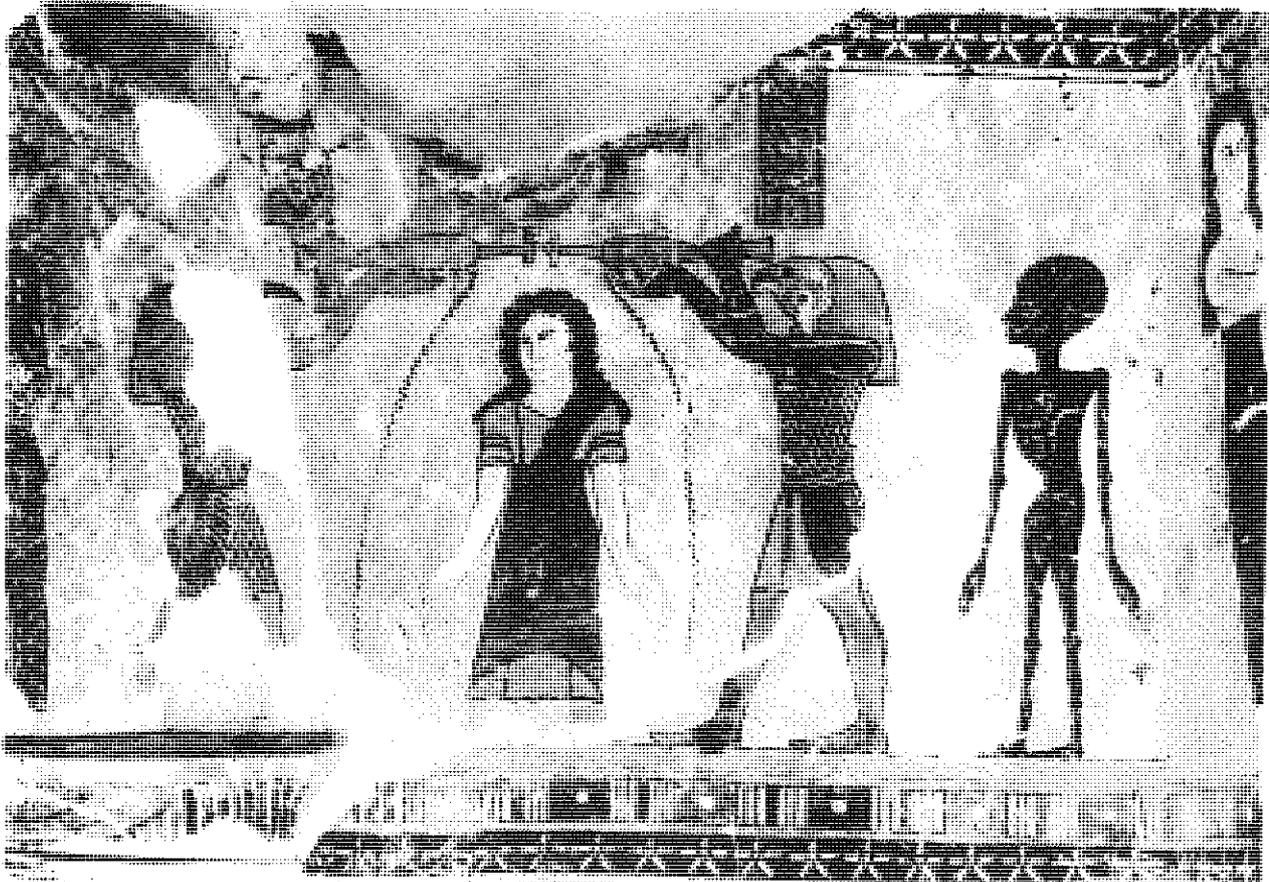


FIG. 2. FOR COMPARISON WITH THE ABOVE FRESCO IN THE SAME BUILDING: ANOTHER REPRESENTATION OF THE DEAD WOMAN—THIS TIME IN GREEK DRESS AND RECEIVING LUSTRATIONS FROM THOTH AND HORUS; WITH HER KA ON THE RIGHT, AND ANOTHER PAINTING OF HER IN GREEK ATTIRE BEYOND.

The above photographs illustrate Professor Gabra's article on the following page describing his new discoveries at Hermopolis, in Middle Egypt, some 375 miles south of Alexandria. These two wall-paintings, both found in the same house (Fig. 5 on the next page), show the curious occurrence of the same figure—a

funerary portrait of a woman—depicted now in Greek, and now in Egyptian dress, in scenes where she presents herself before Osiris, accompanied by her ka, or spirit self. This remarkable alternation of costume exemplifies a period of transition when Greek influence was prevalent in Ptolemaic Egypt.

A TRANSITION PERIOD IN PTOLEMAIC EGYPT.

FRESH EVIDENCE OF GREEK INFLUENCE IN MIDDLE EGYPT: DISCOVERIES IN ARCHITECTURE AND WALL-PAINTING AT THE COSMOPOLITAN CITY OF HERMOPOLIS.

By PROFESSOR SAMI GABRA, Director of the Egyptian University Excavations at Hermopolis. (See Illustrations on the preceding and opposite pages.)

Precious discoveries made at Hermopolis by the Egyptian University Expedition during the last five years were described and illustrated by Professor Gabra, Director of the excavations, in our issues of March 4, 1933 and April 21, 1934. In the following article he records the very interesting results of last season's work. The illustrations are numbered to correspond with references in his article, in numerical order beginning on the preceding page.

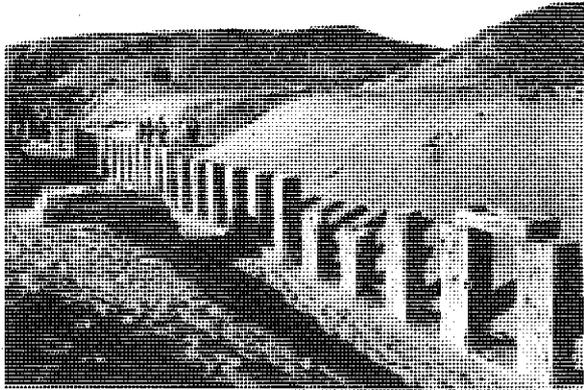


FIG. 3. A STRUCTURE BELIEVED TO BE THE PROMOS, OR SACRED WAY, LEADING TO A SUBTERRANEAN GALLERY DEDICATED TO THOTH, THE PATRON DEITY OF HERMOPOLIS: A NEWLY DISCOVERED COLONNADE ON THE SITE OF THAT CITY.

IN the outlying districts of Middle Egypt, Greek civilisation was gradually gaining ground in the third century B.C. In Hadrian's reign (117-138 A.D.) it had penetrated among ruling classes and even among the people of small trades, such as drapery, merchandise, and stone-cutting. This fact has been proved by epitaphs engraved in Greek on tombs which were built in an Egyptian style of architecture and decorated by a cornice with an Egyptian "gorge" surmounted by the royal ureas. The Greek language became the official language of the country and the language for business throughout the Near East. The Egyptian language died out; it was written in Greek letters and, during the first century A.D., it gave place to the Coptic language, which brought Christianity in its train. Customs and habits of Greece and Egypt intermingled. Greek colonists adapted themselves to provincial life and ended by fusion with the Egyptians.

It was only in religious worship that ancient Egypt retained its rites. Cosmopolitan cities such as Hermopolis and its sacred western quarter, where the excavations of the Egyptian University have been continued during the last five years, offer in this respect a very impressive and curious picture of this period of transition, wherein is reflected the soul of a people hesitating and tormented. The discovery of the Oedipus fresco at Hermopolis last year, in a building at the necropolis, afforded ground for assuming the considerable influence of Greek civilisation in this province of Middle Egypt far away from Alexandria. This hypothesis has now been confirmed by the new discoveries of last winter. Indeed, by pursuing a plan which consisted of establishing as accurately as possible the ancient topography of Hermopolis West, the great City of the Dead, we have had the good fortune to unearth a curious building (Fig. 5) which is very interesting from two points of view—architecture and decoration.

The façade of the building is in the shape of an Egyptian pylon with its *torus* moldings, but the door is surmounted by a triangular pediment framed by two pilasters in Greco-Roman style. The house is built of mud-brick, coated with stucco imitating shaped stones. It is composed of four vaulted rooms, two of which are entirely covered with paintings representing religious scenes, such as the voyage of the solar boat and the ceremonies of embalming. The first floor also consists of four rooms, of which only the foundations are left.

In the first chamber, which was a public room and had not the religious characteristics of the second chamber or sanctuary, where is situated a tomb at the bottom of a shaft, the artist had been inspired in the decoration of the dado with the style favoured by the school of Alexandria (Fig. 7). We see a coating of marble covering the lower part of the walls, whereas in the second chamber the dado resembles the slot-holes (grooves) of the Egyptian false door (Fig. 6). In the same way, the dead woman, when presenting herself before Osiris, king and god of the west, is dressed sometimes in Greek style—that is, the contemporary fashion of her time—and sometimes in traditional Egyptian costume (Fig. 1). In her Greek dress (Fig. 2) her body is moulded in an almond-green sheath-like garment, with pointed *décolleté* front, and covered with a red tunic in the fashion of a princess, the dress being held in place by a strap on the left shoulder. The sleeves, half-length, are trimmed with dark green ribbons. The hair is left loose and falls on the shoulders. It is a very elaborate costume of a type suggesting freedom of movement—one might even say sporting—in strange contrast to the stiff and constrained attitude assumed by the same woman when represented in Egyptian attire (Fig. 1). In the ceremonies, both Greek and Egyptian, the deceased is followed by the shadow of her double (her *ka*, or spirit self), of which the head only has any sign of life.

In the second chamber (Fig. 6) we find scenes of embalming and the presentation of the mummy to Osiris; but here again we notice curious things which reveal a spirit of hesitancy and a certain amount of incoherence in the interpretation of the Book of the Dead. The funerary shaft, ten metres deep, which should have contained the mummy, had unfortunately been violated, but we have been able to recover some statues lying on the ground in the second chamber, among which is a very picturesque "Harpocrates" (Fig. 4). He wears a cone-shaped head-dress, reminding one of the Chinese hat. His curled hair falls on his right shoulder and one of his fingers is raised towards his lips. But the attitude is so curious and the expression on the face is so malicious that one wonders whether he is demanding silence or simply wishes to suck his finger, previously dipped in a pot which he holds with his left hand.

In following the plan of the reconstruction of the city we have cleared streets and squares which are seen to have been admirably traced, in spite of the encroachments from which they eventually suffered. The streets are straight, but not wide. They are lined with houses which are built in rough, whitewashed bricks. These houses consist of a ground floor and a first floor. The entrance is placed under the arch of an external staircase which leads to the first floor.

The latter consists generally of a reception-room and an alcove, both of which are decorated with Dionysiac scenes or a coating of marble.

Squares which are larger and more important seem to have been reserved for richer people, as can be judged by the temples built in stone. This sacred city of Hermopolis West, which from the beginning of our work seemed full of promise, has not disappointed us, for during this year we have been presented with another problem by the discovery of a colonnade (Fig. 3) actually 75 metres (over 80 yards) in length, and extending under a mound of sand 12 metres (nearly 40 ft.) in height. This colonnade is composed of horizontal stone slabs measuring 1 m. 30 (over 3 ft.) in length; and on each of these stands a vertical stone pillar. Each block, thus constructed, is separated from the next one by a space of 60 centimetres.

The order in which these stones are placed suggests the existence of a *drames* (a type of sacred way) similar to the one discovered by Mariette round the Serapeum at Memphis about half a century ago. We can thus suspect the presence of a subterranean gallery consecrated to the Ibis, the bird symbolic of the god Thoth, who was venerated at all times by the Egyptians and was the particular patron of Hermopolis.

This problem, which is one of considerable interest to archaeologists and historians, may perhaps be solved during our next campaign of excavations.



FIG. 4. AN EGYPTIAN DEITY ADOPTED BY THE GREEKS: A STATUETTE OF HARPOCRATES (THE CHILD HORUS) FOUND IN THE SECOND PAINTED CHAMBER (FIGS. 6 AND 7) OF THE HOUSE SHOWN HERE IN FIG. 5.

Harpocrates was the Greek name of the child Horus, an Egyptian deity. In Egyptian mythology the child Horus was a form of Horus, the sun-god, son of Osiris and Isis, and was represented in sculpture with a youthful curl at the side of his head and one finger pointing to his mouth, as a gesture of childhood. The Greeks and Romans, misunderstanding this attitude, made him the god of silence (Ovid, *Metamorphoses* IX, 691).



FIG. 5. THE NEWLY DISCOVERED HOUSE AT HERMOPOLIS CONTAINING THE WALL-PAINTINGS ILLUSTRATED ON THE OPPOSITE AND PRECEDING PAGES: THE FAÇADE AND DOOR, COMBINING AN EGYPTIAN PYLON WITH GRECO-ROMAN ELEMENTS AND PLAINNESS.

GREEK INFLUENCE ON EGYPTIAN ART: TRANSITION FREScoes AT HERMOPOLIS.

PHOTOGRAPHS SUPPLIED BY PROFESSOR SAMI GABRA. (SEE HIS ARTICLE OPPOSITE.)

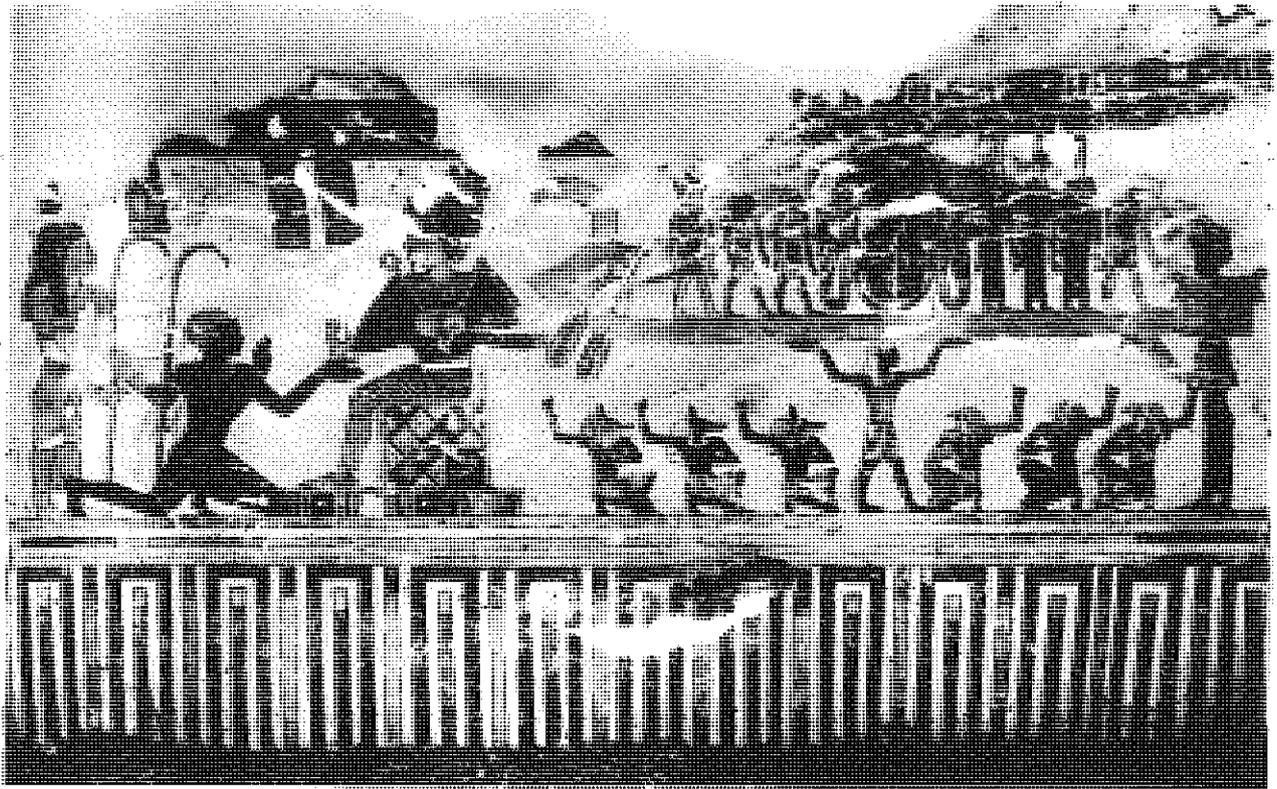


FIG. 6. WITH A DADO IN EGYPTIAN STYLE, REPRESENTING VERTICAL LINES OF AN EGYPTIAN FALSE DOOR: A WALL-PAINING IN THE SECOND CHAMBER OF THE HOUSE SHOWN IN FIG. 5 (OPPOSITE PAGE) SHOWING (ON RIGHT) THE SACRED SOLAR BOAT UPHELD BY A STANDING FIGURE BELOW.



FIG. 7. GREEK AND EGYPTIAN ART IN THE SAME BUILDING FOUND AT HERMOPOLIS: (IN THE FOREGROUND) THE FIRST CHAMBER IN THE PAINTED HOUSE, WITH ALEXANDRIAN MARBLE DADO; (IN BACKGROUND, THROUGH THE DOORWAY) THE SECOND CHAMBER, WITH ITS EGYPTIAN DADO AS IN FIG. 6.

Greek and Egyptian motives in art are visible side by side in the two rooms, covered with wall-paintings, shown in the above photographs. They form part of the interior of the building shown in Fig. 5 on the opposite page. The difference in style is particularly noticeable in the designs of the dado in the

two rooms. That of the first chamber is of the Alexandrian type, while in the second chamber the dado design is purely Egyptian. As Professor Gabra explains in his article, these frescoes belong to a period of transition in Middle Egypt, when Greek art and language were becoming dominant there.

A TEN-ACRE SUBTERRANEAN CITY SACRED TO THE IBIS.

NEW DISCOVERIES AT HERMOPOLIS: AMAZING RELICS OF A BIRD AND ANIMAL CULT CONNECTED WITH THE WORSHIP OF THOTH DURING THE GRÆCO-ROMAN PERIOD IN EGYPT.

By PROFESSOR SAMI GABRA, Director of the Egyptian University Excavations at Hermopolis West. (See Illustrations on the opposite page.)

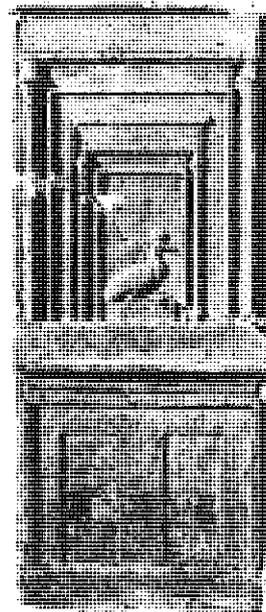
HAVING continued our research around the limestone colonnade (described in my report published in *The Illustrated London News* of June 8, 1935), which we thought to be a sort of balustrade defining the bounds of a sacred area leading to a subterranean gallery, I am now able to state that we attained the realisation of our hypothesis which was put forward in that previous article.

The colonnade, now entirely cleared, is composed of two sides, one of which stretches north to south to a length of 85 metres (about 93 yards), while the other side extends from east to west and is 190 metres (about 208 yards) in length (Fig. 4). Both sides are incomplete, and we did not find it possible to reach the angle of the third side, by means of which we could have followed the sacred way leading to the entrance of the main gallery.

This disappointment was minimised by the discovery of an ancient park, situated exactly in the middle of the colonnade. The park was planned in

the desert, as mentioned in the inscription texts of the temple of Petosiris, a high priest of Thoth who lived in the fourth century B.C. It consists of mounds of Nile loam (Fig. 5), in which we still find roots of the sacred tree "Daum," as well as branches of decorative plants of a species not yet determined. These mounds of loam, of circular or rectangular shape, are arranged here and there round a monumental well dating from the Roman epoch, the water from which supplied the park and the various needs of the workmen of the Necropolis.

On the authority of some classical historians, such



1. DECORATED WITH A FIGURE OF A SACRED IBIS: A VOTIVE STELA WHICH COVERED A ROCK-HEWN NICHE, CONTAINING A SARCOPHAGUS, IN ONE OF THE MANY SUBTERRANEAN GALLERIES OF THE VAST IBIS ENCLOSURE FOUND AT HERMOPOLIS.

as Herodotus, Diodorus of Sicily, Strabo, and Plutarch, and according to texts found on Egyptian ostraca of late date, there was a very large establishment for breeding, maintaining, and mummifying the ibis and other birds of the same family, all of which were considered symbols of Thoth, god of science, measuring, and magic. Beside the park there is a basin, covered by a half-spherical dome, on which the ibis could disport themselves. The water reached the basin from the neighbouring well by means of a brick pipe built in the wall. Moreover, we have found the remains of a temple in which the ibis was venerated, and subterranean galleries used for the burial of these symbolic birds and other animals.

The huge well (Fig. 8) which supplied the sacred area with water had been covered, in the course of the ages, by 40 metres (about 130 ft.) of sand. It is a fine piece of architectural work, in which every possibility was used in order to facilitate the labour of drawing up the water from a depth of 35 metres (about 115 ft.). The structure consists of two superposed wells; the circumference of the upper one is 20 metres (about 65 ft.) and its depth 15 metres (about 50 ft.). The platform of the second well is reached by means of circular staircases, with a vaulted roof lighted by small openings placed in the sides of the wall. The depth of the second well is 20 metres (about 65 ft.), and its circumference is about half that of the first. The water was drawn up from the second

in Egyptian villages, drew up the water from the reservoir.

On the occasion of the royal visit of his Majesty King Farouk on Jan. 7, 1937, we reconstructed the whole system, and it worked just as it had done in ancient times. It was amazing to watch the flow of the water through the arid Egyptian soil, and its splashing seemed to recall to life and resurrection, like Osiris, those who were dead and buried in his realm.

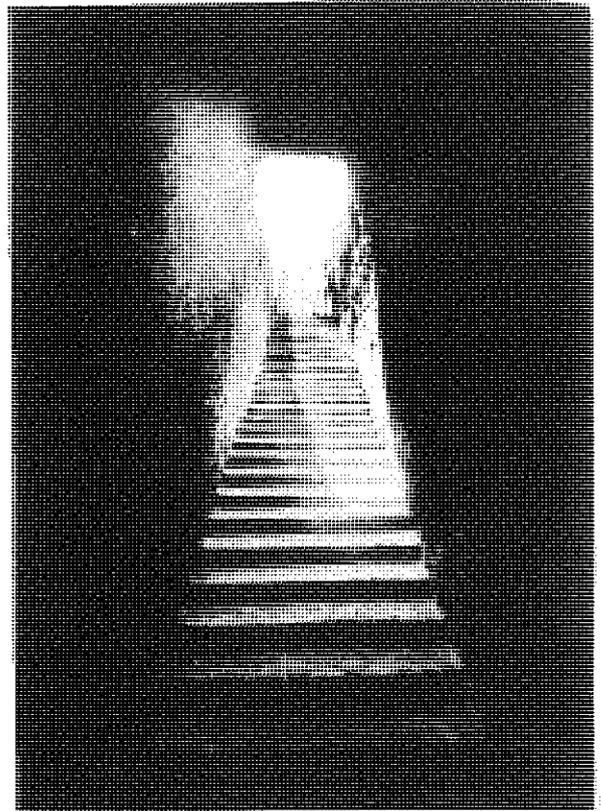
Having failed to discover the sacred way leading to the chief subterranean gallery or sanctuary of Thoth, we were obliged to adopt another method of research. We shifted the centre of our activity to a distance of two kilometres (1¼ miles) north of the colonnade, and from place to place and from north to south we went on searching for the gallery's entrances, only one of which was known, and that was a mere hole in the rock. Although this method was risky and most expensive, the result was successful, for it enabled us to realise the importance of the cult of sacred animals, and the vast extent of space dedicated to them at the end of the Egyptian period and during the Græco-Roman epoch.

We could easily imagine that at this time Egypt was a sort of big corporation of priests and religious officials (Fig. 3), occupied in breeding and

well by hand in two goat-skins attached to a rope fixed on a pulley, and was poured into a square basin, from which it passed through a covered brick channel into an adjacent reservoir 10 metres (about 33 ft.) in depth (Fig. 9). A *sauyah*, resembling the apparatus that is still used

embalming sacred animals. The Roman rulers seem to have encouraged this kind of degenerate religious organisation, of a type which characterised periods of decadence in Egyptian history.

The area of the subterranean galleries discovered is about ten acres, and it may be doubled on further excavations. These galleries are provided with monumental staircases, forming a grand entrance to each of them. One of these entrances has a staircase of 120 steps, hewn in a sloping rock passage and covered with polished stones (Fig. 2)



2. ONE OF THE MONUMENTAL STAIRCASES IN A SUBTERRANEAN GALLERY USED FOR THE BURIAL OF SACRED IBIS AND ANIMALS: A GREAT ROCK-HEWN STAIRWAY OF 120 STEPS COVERED WITH POLISHED STONES.



3. A FINE EXAMPLE OF EGYPTIAN SCULPTURE DISCOVERED IN THE TEMPLE OF THOTH AT HERMOPOLIS: A BLACK GRANITE STATUE REPRESENTING AN OFFICIAL AT THE END OF THE PTOLEMAIC PERIOD.

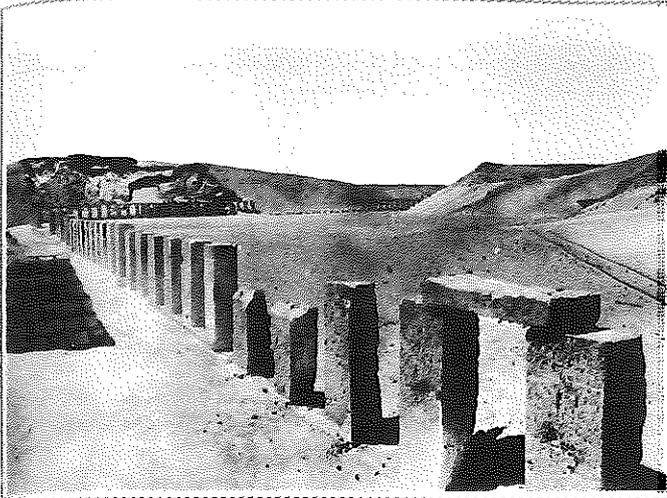
In front of each entrance there was a chapel, composed of two rooms and a paved way leading to a big, triangular altar (Fig. 6). The innermost of the galleries is composed of important and wide streets, some of which measured 120 metres (about 131 yards) in length, 6 metres (nearly 20 ft.) high, and 4 metres 50 (nearly 15 ft.) in breadth. On each side of the street there are large rooms, entirely full of mummified ibis or monkeys, which are calcined by fire. In some other streets niches had been cut in the wall (Fig. 7), in which were placed small sarcophagi of sacred animals, as well as votive stela (Fig. 1) with painted scenes. Sometimes we have found painted chapels dedicated to Thoth by a provincial king.

It is a real subterranean city, built in honour of Thoth, divided into sectors, and every sector had its monumental entrance, its open chapel, and certain apertures for purposes of ventilation. By pursuing this method of clearing the entrances to the galleries, we hope that we shall be able to find, during the next season, the gallery nearest to the colonnade, which is supposed to be the main one that served as a sanctuary of the ibis worshipped as a god.

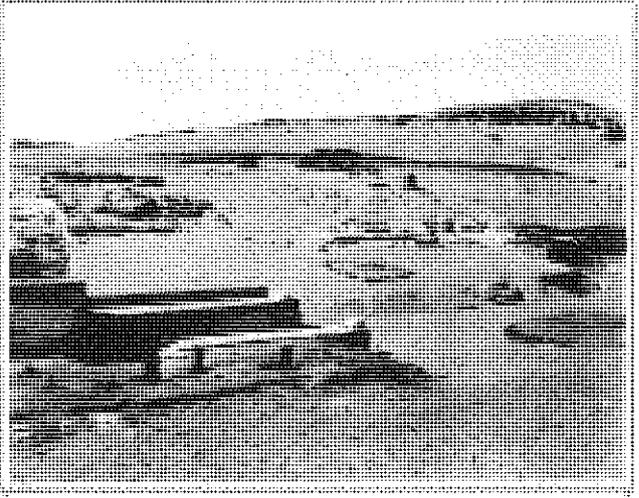
Kerry Johnson

A PARK FOR SACRED IBIS IN EGYPT: CHAPEL, WELLS, AND CATACOMBS.

PHOTOGRAPHS SUPPLIED BY PROFESSOR SAMI GABRA. (SEE HIS ARTICLE ON THE OPPOSITE PAGE.)



4. ONCE THE BOUNDARY OF A SACRED IBIS PARK, CONNECTED WITH WELLS AND UNDERGROUND GALLERIES: TWO SIDES OF THE COLONNADE AT HERMOPOLIS, EXTENDING NORTH TO SOUTH FOR 93 YARDS, AND EAST TO WEST FOR 208 YARDS.



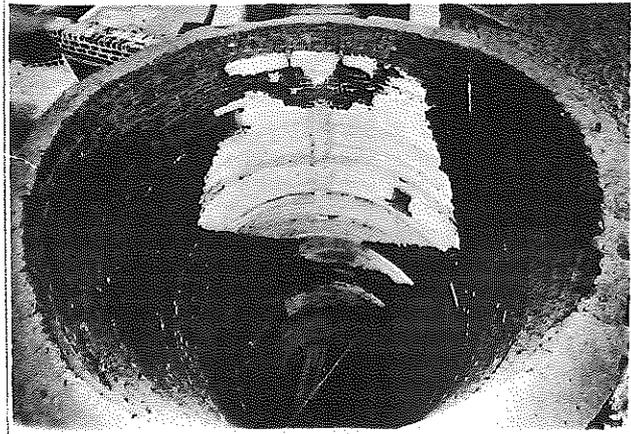
5. REMAINS OF THE GREAT TEMPLE, INCLUDING THE SACRIFICIAL AREA, WITH REMAINS OF ONE OF THE SACRED "IBIS" WELLS, AND REMAINS OF SUBTERRANEAN GALLERIES.



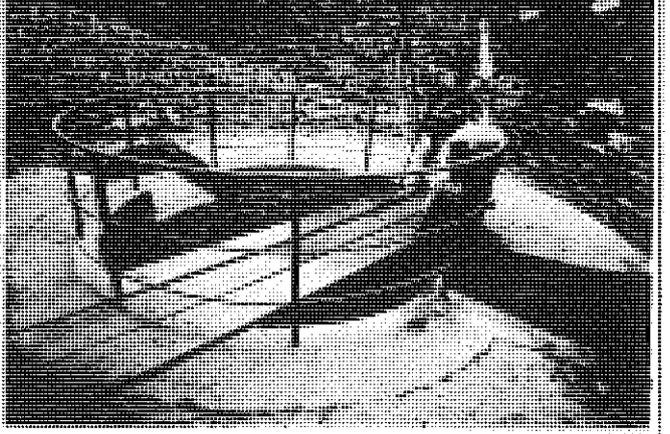
6. EXCAVATORS CLEARING THE REMAINS OF A CHAPEL AND A PAVED WAY LEADING TO A LARGE TRIANGULAR ALTAR: STRUCTURES FOUND AT EACH OF THE ENTRANCES TO A GREAT SERIES OF SUBTERRANEAN GALLERIES AT THE IBIS PARK.



7. VIEW FROM ONE OF THE SUBTERRANEAN GALLERIES, SHOWING THE REMAINS OF A CHAPEL AND A PAVED WAY LEADING TO A LARGE TRIANGULAR ALTAR: STRUCTURES FOUND AT EACH OF THE ENTRANCES TO A GREAT SERIES OF SUBTERRANEAN GALLERIES AT THE IBIS PARK.



8. THE HUGE WELL, SUPERPOSED ON ANOTHER (SEEN AT THE BASE) SMALLER BUT DEEPER, WHICH SUPPLIED THE SACRED AREA WITH WATER: A VIEW SHOWING REMAINS TO STAIRCASES AND A DOOR TO THE PLATFORM OF THE SECOND WELL.



9. REMAINS OF A CHAPEL AND A PAVED WAY LEADING TO A LARGE TRIANGULAR ALTAR: STRUCTURES FOUND AT EACH OF THE ENTRANCES TO A GREAT SERIES OF SUBTERRANEAN GALLERIES AT THE IBIS PARK.

The remarkably interesting discoveries described by Professor Sami Gabra on the opposite page, and further illustrated by the above photographs, represent the latest results of some seven years' work carried out under his direction at Hermopolis, on behalf of the Egyptian University. Previous illustrated contributions by him concerning the excavations on this important site appeared in our issues of March 4, 1933, April 21, 1934, and June 8, 1935. On the last-mentioned date he dealt with the growth of Greek influence in Egypt, especially during the Ptolemaic period, and stated that it was only in matters of religious worship that Egypt retained its own traditions during the Graeco-Roman epoch. In conclusion, as noted at the beginning of his present article, Professor Gabra mentioned the first discovery of the

colonnade (shown above in Fig. 4) and put forward a theory regarding it which his subsequent researches, as described and illustrated in this number, have fully substantiated. Thus (writing in 1935) he said: "The order in which these stones are placed suggests the existence of a *dranos* (a type of sacred way) similar to the one discovered by Mariette round the Serapeum at Memphis. We can thus suspect the presence of a subterranean gallery consecrated to the ibis, the bird symbolic of the god Thoth, who was venerated at all times by the Egyptians and was the particular patron of Hermopolis. This problem, which is of considerable interest to archaeologists and historians, may perhaps be solved during our next campaign of excavations." A striking example of archaeological prophecy!

ANIMAL CULTS IN PTOLEMAIC EGYPT: A BABOON-GOD'S SHRINE REVEALED.

PHOTOGRAPH AND DESCRIPTION BY DR. SAMI GABRA, PROFESSOR OF ANCIENT HISTORY AND ARCHAEOLOGY AT THE EGYPTIAN UNIVERSITY, AND DIRECTOR OF THE UNIVERSITY'S EXPEDITION TO HERMOPOLIS.
(SEE ILLUSTRATIONS ON THE TWO SUCCEEDING PAGES.)



SHOWING A RECESSED IMAGE OF THOTH AS A BABOON-HEADED GOD (CYNOCEPHALUS) WITH A LIGHT-SHAFT (LEFT) TO ILLUMINE IT : AN UNDERGROUND CHAPEL AT HERMOPOLIS WHOSE WALLS CONTAINED A BABOON MUMMY (FIG. 5, NEXT PAGE).

Previous remarkable discoveries by Dr. Sami Gabra at Hermopolis, 375 miles south of Alexandria, have been illustrated with articles by him, in our issues of March 4, 1933, April 21, 1934, June 8, 1935, and June 12, 1937. Describing the latest, and especially interesting, results of his excavations there, he writes: "The discovery of a third subterranean gallery dedicated to the cult of the Ibis and Cynocephalus, the baboon-headed god symbolical of Thoth, patron god of Art and Magic, has been the outstanding feature of the expedition's excavations this season at Hermopolis West (Thoth's sacred city). Like the two subterranean galleries discovered previously, and with which it is directly connected, this third gallery has a monumental staircase, at the top of which stands an open-air chapel, the walls of which bear the name of Alexander's son* by Roxana, and also the name of Ptolemy Soter I. The presence

of these royal names indicates the extent to which this ancient cult of the god Thoth, who, according to legend, participated in the creation of the world when the Sun-god was conceived from the egg on the mount at Hermopolis, and who sat in judgment on the quarrel between Horus and Seth, was patronised by the then ruling Macedonian Dynasty in Egypt. This third gallery differs from the first two in that its open-air chapel (Fig. 3) is surrounded by a small balustrade of sandstone pillars, to the north of which stands an embalmer's workshop, well preserved, and still covered with a layer of bitumen, while on the floor lay cylindrical receptacles filled with desiccated embalming materials. Against the east wall lay an embalmer's bed complete with attached circular drainer. It was here that the great numbers of Ibis (Fig. 4) and Cynocephalus gods from all parts of the country were received from

* Alexander's son, born in 323 B.C., soon after his father's death, and put to death in 311 B.C., with his mother Roxana, by order of Cassander, at Amphipolis. (Continued overleaf.)

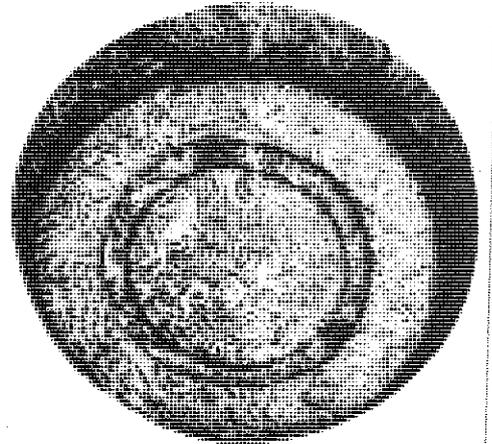
HERMOPOLIS DISCOVERIES: A BABOON MUMMY; BRONZE IBIS; FAÏENCE.

PHOTOGRAPHS AND DESCRIPTION BY DR. SAHI GADRA, PROFESSOR OF ANCIENT HISTORY AND ARCHAEOLOGY AT THE EGYPTIAN UNIVERSITY, AND DIRECTOR OF THE UNIVERSITY'S EXPEDITION TO HERMOPOLIS. (SEE PRECEDING AND FACING PAGES.)



1. A BEAUTIFUL PTOLEMAIC CHALICE IN LIGHT-BLUE FAÏENCE: ONE OF SEVERAL VESSELS OF FINE WORKMANSHIP FOUND IN THE SUBTERRANEAN TOMBS AT HERMOPOLIS.

of the baboon-god Cynocephalus (see the preceding page). These figures were formerly adorned with jewels and glazed faience amulets, and the doors of the naos were closed with painted seals and coloured stones representing lapis-lazuli and turquoise. Unfortunately, the statues and mummies of the baboon-god and the Ibis have been plundered, but we had the very good fortune to discover, sealed in the wall, a mummy of Cynocephalus adorned with its jewels, including a heart, an eye, and a vulture of gold and fine amulets in faience (Fig. 5). This mummy had lain undisturbed in its niche for



2. A FAÏENCE BOWL IN DEEP RICH BLUE FROM THE SACRED CITY AT HERMOPOLIS: AN UNDER-SIDE VIEW SHOWING THE CURIOUS PATTERN OF THE DECORATION.

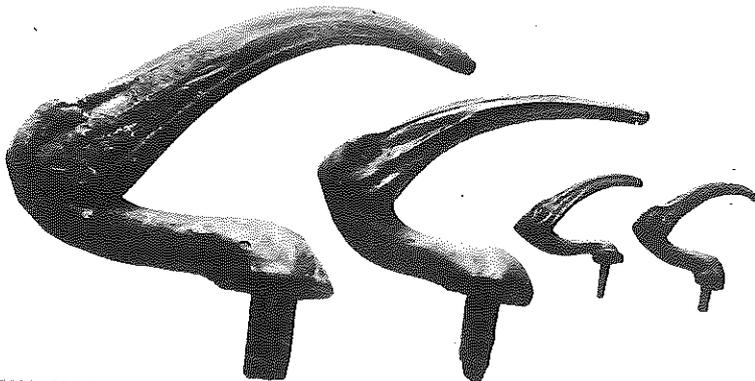
Continued.

the ancient pilgrims before being finally placed in the *loculi* hewn in the walls of the gallery. Behind the balustrade is another mud-brick building where the priests collected mummification fees from the pilgrims. This small balustrade recalls the larger one discovered four years ago, which must have served as an enclosure to a greater and more important quarter of the sacred city dedicated to the 'superior spirits of gods.' On descending the monumental staircase, the visitor is deeply impressed as he faces the labyrinth of broad high streets (e.g., Fig. 7), where the daylight does not penetrate, but which were dimly lit at intervals by light-shafts cut through the rock. We found a long, narrow chapel, the walls painted with scenes of adoration of the god Ibis and the ceiling covered with signs of the Zodiac. At the far end, reposing in a naos-formed recess illuminated by a light-shaft, is a figure



3. SHOWING (BEYOND THE BALUSTRADE OF SANDSTONE PILLARS) MUD-BRICK BUILDINGS CONTAINING AN EMBALMER'S WORKSHOP AND A CHAMBER WHERE PILGRIMS PAID FEES FOR THE MUMMIFICATION OF BABOONS AND IBIS BROUGHT AS OFFERINGS: AN OPEN-AIR CHAPEL CONNECTED WITH A SUBTERRANEAN GALLERY AT HERMOPOLIS.

Continued above.



4. BRONZE IBIS HEADS THAT WERE FOUND ATTACHED TO MUMMIFIED BODIES OF THE BIRDS OFFERED BY PILGRIMS: EXAMPLES OF PTOLEMAIC EGYPTIAN METAL WORK WITH EXCEPTIONALLY GRACEFUL LINES.



5. AN INTACT BABOON MUMMY, COMPLETE WITH ORNAMENTS, 2500 YEARS OLD: A UNIQUE RELIC ENCLOSED IN A CHAPEL WALL (SEE ON THE PRECEDING PAGE); SHOWING A GOLD EYE ON THE FOREHEAD AND A GOLD HEART AND VULTURE AT THE THROAT.

HERMOPOLIS ABOVE AND BELOW GROUND: "CATACOMBS" FOR BABOONS.

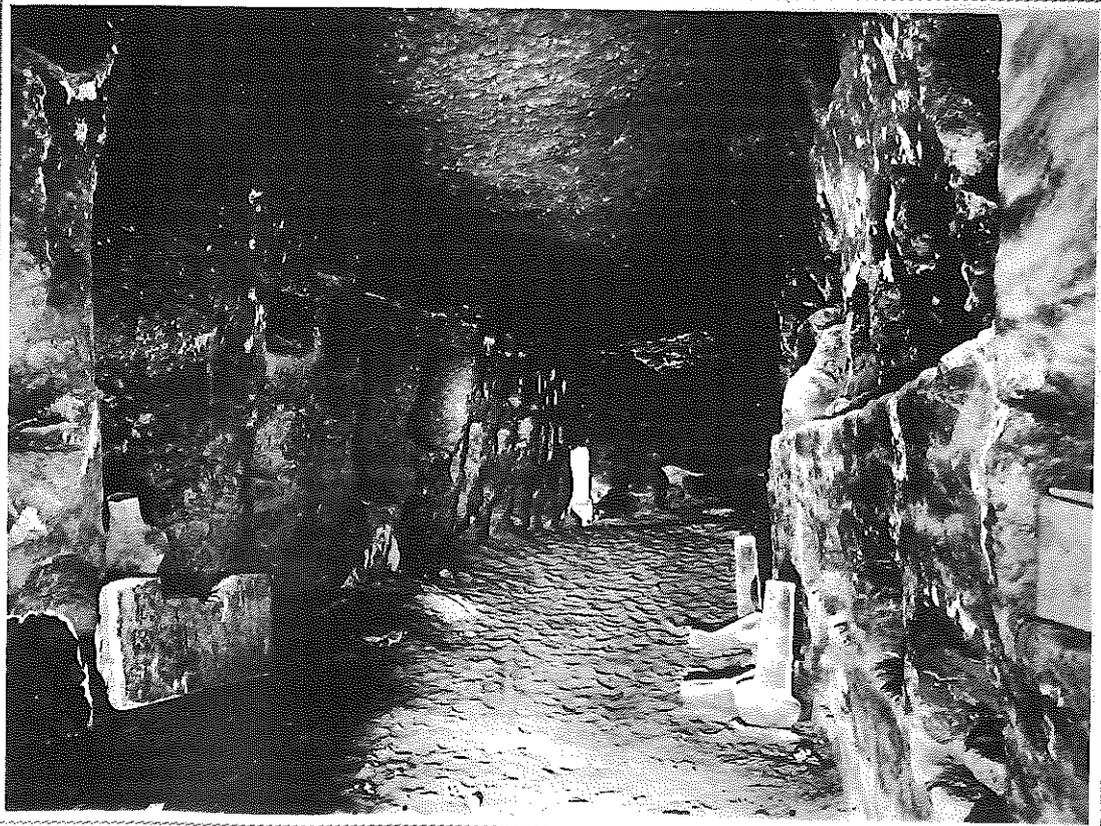
PHOTOGRAPHS AND DESCRIPTION BY DR. SAMI GABRA, PROFESSOR OF ANCIENT HISTORY AND ARCHAEOLOGY AT THE EGYPTIAN UNIVERSITY, AND DIRECTOR OF THE UNIVERSITY'S EXPEDITION TO HERMOPOLIS. (SEE THE TWO PRECEDING PAGES.)



6. AN OPEN-AIR CHAPEL AT ONE OF THE ENTRANCES TO THE SUBTERRANEAN GALLERIES AT HERMOPOLIS: A VIEW SHOWING THE DESOLATE SITE OF THE CITY WHERE BABOONS AND IBIS WERE HELD SACRED, AND PART OF THE EXCAVATIONS, WHICH SO FAR COVER AN AREA OF THIRTY ACRES.

the expedition, together with thirty painted houses decorated with Egyptian and Greek legends. A number of objects found in the subterranean temple-tombs are of very fine workmanship, and bear evidence of the high standard of art during this Ptolemaic period. Amongst these is a delicately shaped top of a vase in blue faience, bearing the figures of white elephants and unicorns, undoubtedly of Persian origin, on a blue and black background. We were able to piece together a complete and very attractive blue-and-white faience chalice (Fig. 1), and also the lid of a faience casket in the form of an Egyptian temple bearing reliefs of the Winged Sun. Other finds included what might be described as a *de luxe* blue faience oil-lamp, faience dishes (Fig. 2), and numerous faience shawabti figures. The site of Hermopolis West can be considered one of the most spectacular antique sites in Egypt. Herodotus refers to it as the Ibitaphion of Hermopolis Magna, and the records of sixteenth-century travellers allude to these amazing places."

[Continued.]
 twenty-five centuries. On one side of the chapel, three steps, flanked by a ramp, led up to an altar facing the opposite wall, fine *shabti* (tablets) erected to the *divinity* (see preceding page). In the walls of the streets are hewn thousands of *louli* (Fig. 7), which once contained mummies before the robbers got to work, and almost all of these are darkened with smoke. We do not know whether these dark deposits were caused by the lamps used by the *shabtes*, or by the systematic destruction by fire of the mummies during the revolution, when it was the habit of rebels to hide themselves in the sacred places. Some 500 yards to the south of the gallery are remains of what was once a great temple and buildings where the priests and officials of the sacred city resided. Here there is a large well, 100 ft. deep and nearly 20 ft. in diameter. There are also traces of a garden for the breeding of the ibis. To the east of this quarter lies the human necropolis, with its squares and narrow streets, where twenty temples of different styles were excavated and restored by [Continued above.]

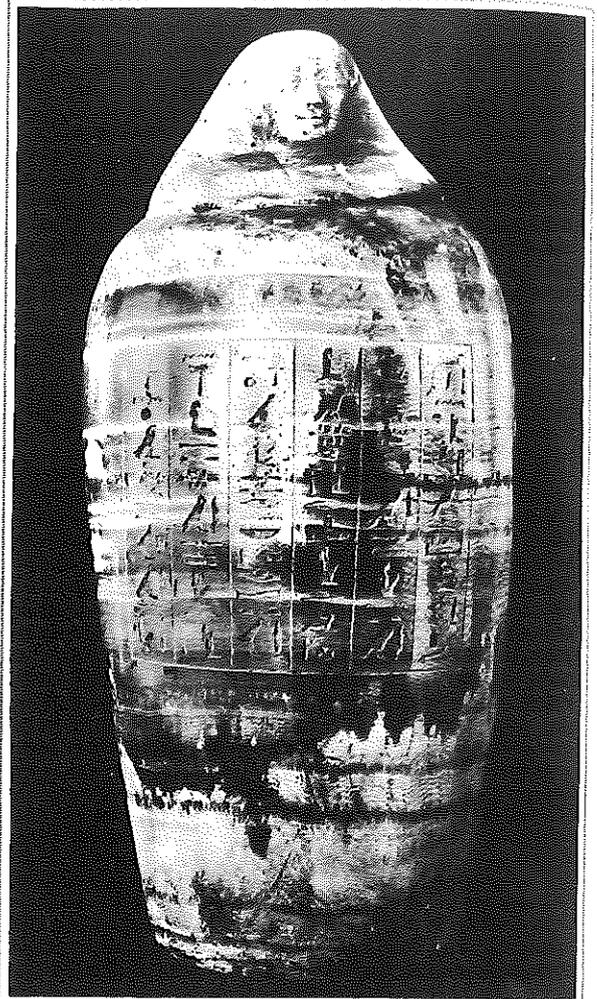


7. SHOWING NUMEROUS LOCULI, OR NICHES, CUT IN THE WALLS AS RESTING-PLACES FOR MUMMIES OF SACRED BABOONS AND IBIS CONNECTED WITH THE WORSHIP OF THE GOD THOTH, AND THE REMAINS OF AN ALTAR (RIGHT): A STREET IN THE SUBTERRANEAN CITY EXCAVATED AT HERMOPOLIS.

THE CULT OF THE IBIS IN THE SACRED GALLERIES OF HERMOPOLIS.



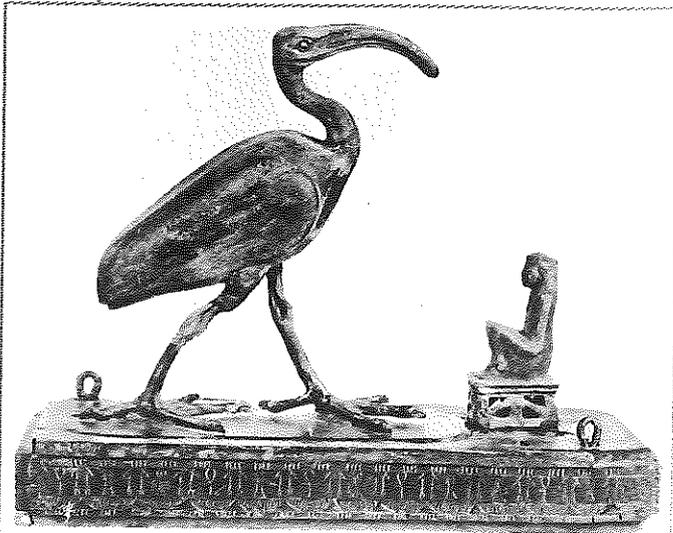
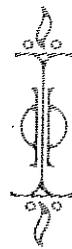
ONE OF THE FINEST OF THE EX-VOTO OBJECTS WHICH WERE SENT TO HERMOPOLIS BY PEOPLE IN EVERY PART IN EGYPT AND TREASURED IN THE UNDERGROUND GALLERIES: A GROUP SHOWING A PRINCE BETWEEN ISIS AND NEPHTHYS, PRESIDED OVER BY THE SACRED IBIS.



ONE OF THE FOUR CANOPIC JARS WHICH GUARDED THE SARCOPHAGUS OF A HIGH PRIEST OF THOTH, WHO WAS LAID TO REST AMONG THE MUMMIES OF THE IBIS IN THE GALLERIES AT HERMOPOLIS.



AN EX-VOTO OF A PRIESTESS IN THE FORM OF A NECKLACE WITH A HEAD IN THE STYLE OF THE GODDESS HATHOR; FOUND IN THE GALLERIES.



ANOTHER EX-VOTO GLORIFYING THE SACRED BIRD OF THOTH: THE IBIS STANDING HAUGHTILY BEFORE THE GODDESS MAAT, THE SPIRIT OF JUSTICE.

The first illustration on this page shows one of the finest of the ex-voto objects discovered in the underground galleries devoted to the cult of Thoth at Hermopolis. It represents a prince standing between the goddesses Isis and Nephthys, facing Horus in the middle of two cobras wearing the crowns of upper and lower Egypt. The sacred ibis of Thoth presides over the group perched on his pedestal, which is adorned with coloured faience representing papyrus flowers. The whole arrangement

recalls the part which Thoth played in the legend of Isis and Horus, healing the injured eye of Horus, and helping the goddess Isis to put together the scattered remains of the dead god, Osiris. The canopic jar seen in the second illustration is one of four guarding the sarcophagus of a high priest of Thoth, who had been laid to rest among the thousands of mummified ibises and the other sacred objects of the underground galleries. (Photographs by Dr. Sarras).

EXPLORING THE GALLERIES OF HERMOPOLIS, THE SACRED CITY OF THOTH:

WORK WHICH HAS BROUGHT TO LIGHT THOUSANDS
OF FINE BRONZE EX-VOTOS AND A UNIQUE PAPYRUS
OF EGYPTIAN LAW AND GEOMETRY.

Photographs and Description by DR. SAMI GABRA, Professor of Ancient History and Archaeology at the Egyptian University, and Director of the University's Expedition to Hermopolis. (See also Photographs on preceding pages.)

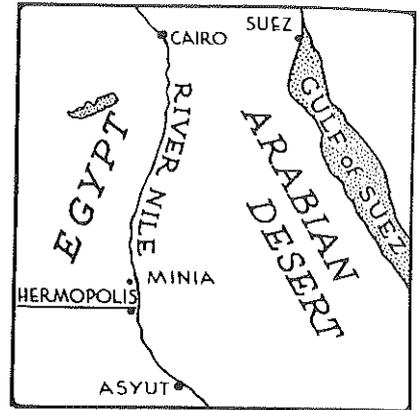
The progress of the excavations undertaken at Hermopolis, the sacred city of Thoth, the ancient Egyptian God of Magic and Learning, has been previously described by Professor Sami Gabra in our issues of March 4, 1933, April 21, 1934, June 8, 1935, June 12, 1937, and July 2, 1938. A huge labyrinth of underground streets and catacombs has been discovered, connected with the

the watery abyss in the form of serpents and frogs; then Ra emerged from the blooming lotus and created the world through his word, or *logos*, carried by Thoth. Occasionally the niches contained statues of apes with the solar-disc on their heads, sitting on altars preceded by a flight of steps. As for the jars, they contained bronze ex-votos, wood or faience offerings,

consisting of statuettes of delicate technique. Amongst these ex-votos one can see the admirable bronze statue of a priest who was also the chief of the archives, kneeling with the offering between his hands. The lines of the body hardly covered with its folded linen gown are graceful, and the expression of the face is full of dignity and realism in its saitic style.

Statues of ibises are the most frequent specimens.

who used to accomplish the ritual dance." From all these varieties, as well as the large number of objects found in the galleries, we believe that objects were sent to Hermopolis by private persons from every part in Egypt, and also from the temples, to Thoth the beloved god whose cult was then popular.



SHOWING THE POSITION OF HERMOPOLIS, THE SACRED CITY OF THOTH, THE GOD OF MAGIC AND LEARNING; A SKETCH MAP OF PART OF EGYPT.



CLEARING THE NEWLY EXPLORED GALLERY "C" (NEAR THE CLIFFS) AT HERMOPOLIS; WORK PROCEEDING UNDER THE DIRECTION OF DR. GABRA; WITH NUMBERS OF THE JARS TAKEN OUT OF THE CORRIDORS SEEN ON THE RIGHT.

cult of the sacred animals the Ibis and the dog-faced baboon (*Cynocephalus*). In this article Professor Gabra describes the further progress of the excavations; with the discovery of hundreds of ex-voto objects in bronze; the tomb of a high priest of Thoth; and the chance finding of a judicial and mathematical papyrus of great importance.

CONTINUING our excavation in gallery "C," which is the most southerly of the three galleries described in *The Illustrated London News* of July 2, 1938, we have been able to clear, this winter, two main corridors running from north to south and turning from east to west. This part of the subterranean gallery leads us nearer to the cliffs. It has a small, sloping entrance, with the usual flight of steps, but the entrance was covered with sand, and the clearing of the inner parts proved more difficult, which explains why they were spared by robbers. In fact, the walls of the corridors were not covered with the smoke coating which had been noticed in the two other galleries, and it was possible to see the trace of chiselling on the walls, by copper and bronze instruments. This state of things means clearly that no human being penetrated into these places since they had been filled by pottery, and that the doors, sealed by the priests some 600 years before the Christian era, had remained untouched.

The whole arrangement of the place is remarkable: first a subterranean corridor filled with jars, and having on both sides niches hewn in the rock containing mummies of cynocephali placed in wooden or stone sarcophagi. Between the niches we find doors filled in and sealed with irregular pieces of stone, leading to very deep and narrow rooms, which are filled with jars, lined carefully from the floor to the ceiling. The jars are sealed with pieces of plastered linen, they contain ibises wrapped carefully and mummified after the manner indicated by Herodotus in Book II, p. 87. He tells us that sometimes the mummification is done by an anal injection of cedar oil left inside the body for eight days, and evacuated afterwards with the viscera, finally wrapping the bones. After clearing the thousands of jars which covered the floor of the first corridor, we found just in the middle a number of small sarcophagi in the form of ibises hewn of stone, with thick sides.



AN EGYPTIAN TREATISE ON GEOMETRY: THE VERSO OF THE UNIQUE PAPYRUS DISCOVERED WHILE CLEARING THE ARCHIVES OFFICE—THE OTHER SIDE BEARING A TREATISE ON JUDICIAL MATTERS WHICH IS ALSO OF THE GREATEST IMPORTANCE.

Dr. Gabra describes this papyrus as a unique document dealing with judicial matters, a corpus of laws defining the relations between landlords and tenants, as well as rules of inheritance. It will undoubtedly throw much light on life in Egypt in the Graeco-Roman period. The verso (which is illustrated here) deals with geometrical problems. The over-all measurements are 180 cm. by 50 cm.

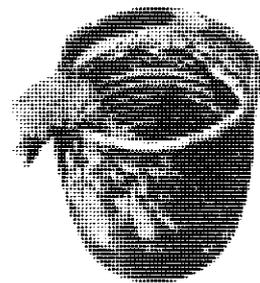
Some of them are represented seated on a wooden or bronze socle, the beak, the legs and the hind-quarters being in bronze. The name of the donor is sometimes inscribed on the base with the prayer: "May Thoth twice great, lord of Khemenu (Hermopolis), accord the joy of heart and give a long life to the chief of scribes, the chief of the battalion of Upper Egypt, to an official of the Delta, to the priestess of Thoth

Other specimens represent the ibis standing haughtily before the Goddess of Justice, Maat, regarded by the Egyptians as the scribe of justice. The ibis's body, when the beak is bent, resembles a heart, and one of its titles is: "Possessor of every kind of knowledge that comes through the heart."

One of the most interesting and rich ex-votos is that of a prince standing between Isis and Nephthys, facing Horus in the middle of two cobras wearing the crowns of Upper and Lower Egypt. Thoth presides over the group, perched on his pedestal adorned with coloured faience representing papyrus flower. The whole arrangement recalls the part which Thoth played in the legend of Osiris and Horus. It was Thoth who healed the damaged eye of Horus during his struggle with Set, and, through his magic, helped Isis in putting together the scattered members of the dead Osiris.

While clearing the archives office we had the good fortune to find a large demotic papyrus measuring 1.8 m. by 0.50 m., in a jar thrown down among hundreds of others which were buried at the foot of the hill. It is a unique document dealing with judicial matters, a corpus of laws defining the relations between landlords and tenants, as well as rules of inheritance. This papyrus when translated and transcribed will throw much light on laws and customs in Egypt during the Graeco-Roman period. The verso deals with geometrical problems. Moving from the first corridor we now come to the second. It is filled with jars, but on the top of these we found fifteen large gilt wooden statues of ibises, perched on stands, with their faces turned to the entrance, a spectacle which produced a striking impression of guarding the place. The reason of such an arrangement was this. A high priest of Thoth, a divine father and a governor of Hermopolis, had judged, contrary to expectation, that his resting-place should be in the subterranean gallery in the midst of the "Ibis Religiosa," whom he worshipped. Their innumerable corpses preserved at Hermopolis West attest to the everlasting power of God the Creator. The big sarcophagus was guarded by four canopic jars of fine alabaster, 400 glazed statuettes, or *shababti*, were placed near the feet, to

do the work in the Elysian Fields. The mummy was kept in a wooden anthropoid sarcophagus, with a silver gilt mask. The body and the wood were in a very bad state of preservation. We have every reason to believe that we shall reach earlier epochs and corridors.



A JAR IN WHICH A PAPYRUS WAS FOUND IN THE GALLERIES AT HERMOPOLIS.

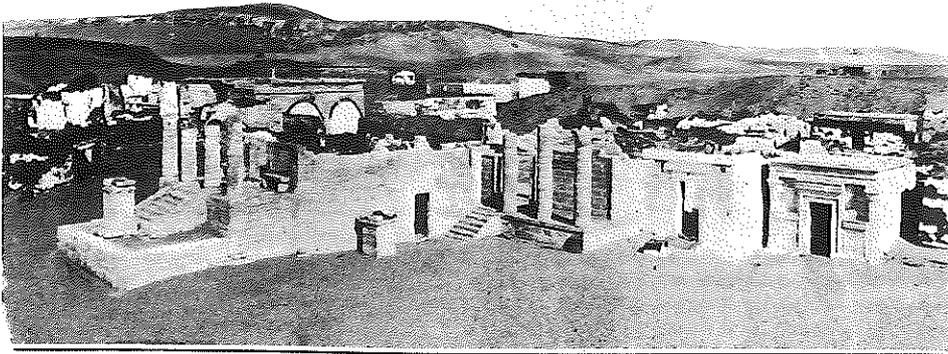
From the inscribed objects that we found this year, we have gone back 300 years earlier in the history of Egypt, leaving the Ptolemaic period and entering the Ptolemaic times.

VISITE



A Hermopolis

1 maps No 431 - 18 Decembre 1937 (Kairo)



Vue générale du quartier Est de la ville funéraire avec temples et maison entièrement dégagés.

A 30 kilomètres au delà de Mellouï, une fois traversé le pittoresque « Bahr Yousséf », le village de Tounah se profile enfin sur un fond de verdure, de verdure pâle car le voisinage des sables en occupe les cultures.

Tounah-el-Gabal vit tout entier tourné vers le désert depuis plus de cinq ans que l'Université Egyptienne s'y est installée dans une maison basse et rectangulaire au moindre jardin ombragé de quelques eucalyptus, et qu'elle recrute des équipes d'ouvriers parmi les valides du village.

C'est devant ce simple édifice qu'aboutit la piste que nous venons de parcourir en trombe dans une « Ford » préhistorique. Le vent de l'après-midi nous accueille, un vent violent qui charrie des poussières fines et une étrange odeur de moisissure, et qui s'amuse à déranger nos coiffures, à trailler nos vêtements, nous laissant là, tout interdits, sous le regard amusé de l'hôte venu à notre rencontre.

Aussitôt les poignées de mains échangées le professeur Sami Gabra nous emmène à l'intérieur du rest-house où nous attend du thé fumant sur un plateau surchargé de pain, de beurre et de confiture.

Tandis que nous absorbons en hâte le contenu parfumé de nos tasses, mon compagnon accable sans surseoir l'éminent professeur de questions précises.

Mourad Kher est fort épris d'égyptologie.



Professeur Sami Gabra

Il se déclare très curieux de la double tâche qu'entreprend à Hermopolis-Ouest le professeur Sami Gabra : diriger les travaux de fouilles et en consigner les résultats dans une série de communications qui servent de bases à un ouvrage d'ensemble, déjà en voie d'achèvement.

Abandonnant bientôt le confort de ce living-room, nous entreprenons la visite des ruines.

Il a suffi d'une petite demi-heure pour apaiser le vent, dissiper l'odeur de mois. Ce parfum provient des galeries souterraines qui s'aèrent au mieux aux heures de grand vent et révèlent ainsi à tout venant leur présence, nous renseignant l'hôte savant qui supporte avec beaucoup de complaisance le feu roulant de nos curiosités déchaînées, et nous expose grosso-modo le roman que fut la découverte d'Hermopolis-Ouest.

Des paysans avaient rapporté aux autorités que le faite d'un temple surgissait des sables à côté de Tounah-el-Gabal, et le gouvernement avait chargé le savant français Lefebvre d'exhumer ce temple de Hérisiris, véritable bijou de l'architecture de la Basse-Egypte.

Par la suite et depuis que M. Sami Gabra dirigeait les travaux pour le compte de l'Université Egyptienne on avait mis à jour

deux tronçons de l'encelate en pierre calcare : l'un de 85 mètres de long orienté du N. au S., et l'autre de 190 mètres de l'Est. L'emplacement du parc autrefois aménagé en ces lieux arides pour le plaisir des pèlerins un gigantesque puits romain ou fonctionnait une sâkié, semblable à celles encore en usage dans la Haute-Egypte, alimentait d'eau ce parc. Certains auteurs classiques assurent qu'à Hermopolis se trouvait une vaste entreprise d'élevage et de monification d'ibis et de singes considérés par les anciens égyptiens comme les symboles de Thot, dieu de la Mesure et de la Magie, entreprise qui nécessitait la présence de nombreux préteurs-fonctionnaires, éleveurs et embaumeurs d'animaux sacrés.

La superficie, à ce jour dégagée des galeries souterraines consacrées au culte des ibis et des cynocéphales, atteint 5 hectares, nous déclare M. Sami Gabra.

Dans ces galeries on trouve des rues mesurant jusqu'à 120 m. de long, 6 m. de haut, et 4 m. 50 de large ; elles sont bordées de chambres funéraires et de logettes remplies



de singes et d'ibis momifiés. C'est une véritable cité souterraine divisée en quartier chacun ayant son entrée monumentale, sa chapelle à ciel ouvert et des bouches d'aération.

« Et nous espérons nous rapprocher enfin de l'enceinte sacro-sainte réservée à l'ibis dieu ! » ajoute M. Gabra en nous entraînant vers d'autres chapelles à ras de sol, étroitement accolées et rappelant à peu de choses près des demeures de vivants. Ces chapelles sont composées de deux ou de trois cham-

bres contiguës, sur les murs desquelles sont retracées plus ou moins habilement les circonstances de la vie des défunts dont les momies reposaient sur un lit funéraire ou bien au fond d'un puits funéraire.

— Voyez-vous, reprit notre hôte, cette nécropole d'Hermopolis exprime à merveille cette époque de transition où se reflète l'âme d'un peuple hésitant et tourmenté.

Sous le règne d'Hadrien, l'hellénisme avait déjà envahi tout le Proche-Orient et notamment l'Egypte. La langue nationale commençait à s'éteindre. On se mit à l'écriture d'abord en caractères grecs et puis dans une écriture intermédiaire, le copte qu'apportait le christianisme. Le goût de l'hellénisme s'était glissé jusque dans les classes pauvres ainsi que le prouvent les épitaphes gravées en grec sur des tombeaux édifiés à l'égyptienne.

Dans les fresques dépeignant des scènes d'embaumement notamment celles dites « de la dame Nitza » on a observé des représentations incohérentes tirées du Livre des Morts.

— Un des tombeaux les plus intéressants en ce sens, c'est celui d'Isidora, enchâssé le professeur Sami Gabra, Isidora une Egyptienne de 15 ans, contemporaine d'Antonin le grand se noya dans le Nil et fut divinisée comme lui. Nous avons trouvé sa momie en fort mauvais état. Une bague à chaton vert qu'elle avait au doigt nous porte à croire qu'elle était fiancée. Mais en vérité tout ce que nous savons d'elle nous est enseigné par les épitaphes des parois de son tombeau.

« Et tenez, le voilà ce tombeau, dit-il en nous invitant du geste à pénétrer dans une chambre funéraire dont les murs portent encore des traces grasses de baumes et d'huiles... »

À l'intérieur surmontant un lit à deux colonnes torsées une conque forme alcôve.

— C'est le professeur Grandrod, souligne M. Gabra, qui fit la première traduction des épitaphes écrites ici en caractères onciales mélangés de formes cursives.

L'une d'elles nous apprend que ce sont les nymphes filles des eaux qui ont élevé ce tombeau à Isidora, que c'est l'année des « filles du Nil » qui façonna cette conque à l'instar de celles qui se trouvent dans les profondeurs du fleuve, que c'est Kraina la

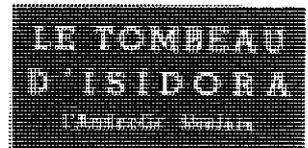
nymphé des sources qui offrit les colonnes torsées et que ce sont les Oreades qui construisirent à Isidora dans la montagne, à l'Ouest, un temple qui n'était en rien inférieur au leur.

Isidora -- don d'Isis -- Isidora qui avait été sans doute belle parmi les femmes au tant qu'Antonin parmi les hommes et qui avait été dédiée tout comme le favori de l'empereur Hadrien, Isidora ne pouvait me laisser indifférente.

Ce que je venais d'apprendre d'Hermopolis-Ouest se fixerait désormais autour de sa séduction. Le charme opérait déjà, puisque pendant le retour au rest-house, tout le pathétique de ce couchant spectaculaire sur l'immutabilité des sables décolorés, et la douceur de la brise du soir qui soufflait, maintenant nette et pure, ne me parurent plus que comme de prestigieux prolongements de la destinée d'Isidora !

L'immense paix nocturne s'épandit sur l'immense désert tandis que s'ancrait en moi la pensée frémissante de la morte. Et voilà que les mots aillés que je cherchais, ceux qui favorisent l'évasion poétique, s'offrirent à moi dans les lignes du gros livre que notre archéologue me mit, peu après, sous les yeux. C'était la traduction de la seconde des épitaphes du tombeau d'Isidora. Elle disait les exhortations de son père aux pieux pèlerins :

« A l'avenir je ne te ferai plus de sacrifices en pleurant ô ma fille, car j'ai acquis



la conviction que tu es déesse et que nymphe est ton nom. Les saisons le verseront chaque année les libations d'Isis ; l'hiver, le lait blanc et l'huile d'olive et il te couronnera de narcisses délicats ; le printemps t'enverra le produit naturel de l'abeille et les hautons de roses chères à Eros ; et l'été, la coupe de vin nouveau et la couronne de raisins sans branches. Et tous ces sacrifices te seront offerts chaque année, et leur rituel sera assimilé à celui des autres dieux. Et voilà pourquoi je ne te ferai plus de sacrifices en pleurant, ô ma fille ! »

Nous finissions à peine de diner que notre hôte nous invita à le suivre dans le jardin, violemment éclairé par des lampes « acétylène ». Une trentaine de paysans nous y attendaient, accroupis sur la terre nue.

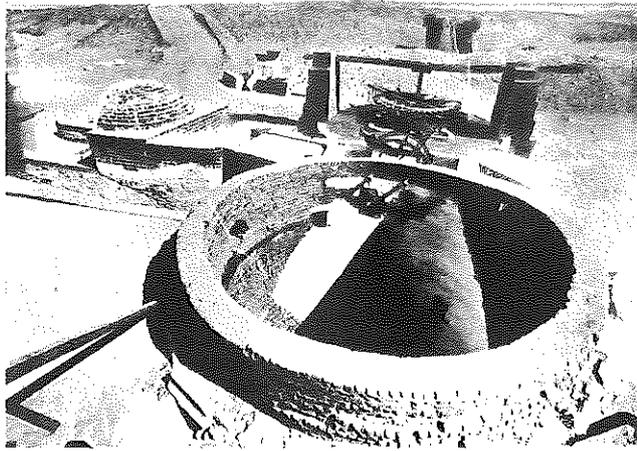
— On va chanter et danser pour vous, nous prévient-il, en nous conduisant vers des chaises alignées.

Dès notre apparition en effet, les flûtes avaient préludé, accompagnées par des voix qui chantaient sur un mode aigu :

- « Mère je ne veux pas pour mari »
- « Lh fellah d'ici »
- « Qui le jour bêche sur la glèbe »
- « Et la nuit »
- « Dort comme un sac de fève, sans trêve ».
- « C'est un scribe d'ici »
- « Qu'il ne faut pour mari »
- Tout indirect qu'il fut, le naïf hommage alla droit au cœur des « amateurs d'écritures ». Mourad Kher aurait peut-être voulu en explorer sa satisfaction. Il n'en eut pas le temps. Sur un mode plus grave le chant reprit.
- « Père, donne-moi de quoi passer »
- « Sur l'autre rive »
- « Père, donne-moi de quoi payer »
- « Le bac rapide »
- « Père si tu ne me donnes de quoi passer »
- « Sur l'autre rive »

Fresque de la maison peinte représentant la défunte en costume grec-romain.





Le puits monumental avec l'appareil d'élévation pour l'eau (sakish) et la coupole du bassin des ibis.

Père, si tu ne me donnes de quoi payer»
 « Le bac rapide »
 « Je me jeterai dans l'eau vive »
 « Pour aller sur l'autre rive »
 « Sur l'autre rive me sourit »
 « La belle à l'œil de miel »
 « Au teint plus uni, plus ambré »
 « Que l'œil d'autruche le plus parfait »
 « Sur l'autre rive me sourit »
 « Incomparable joyau »
 « Dattes sans noyau »
 « La belle à l'œil de miel » !

Une infusion de thé vert, bien chaude et sucrée fut ensuite offerte à la ronde. Nous primes part à la première et à la seconde tournée à la satisfaction du professeur enchaîné par ailleurs de voir ses invités se complaire aux mêmes plaisirs que ses ouvriers. Mais la musique reprend de plus belle, à grand renfort de « tambours » et de « tarabokas ».

Un homme coiffé d'un panache, esquisse bientôt en mesure des pas, des gestes... Il danse le Donneur de vivre et de désirer. Et puis il feint une douleur étrange qui le terrasse. Étendu à terre il semble mort, lorsque survient un partenaire costumé en femme qui donne les signes du plus intense désespoir, qui tend les bras pour en appeler aux dieux, aux astres, aux éléments et aux fluides mystérieux, qui s'attarde en supplications, en incantations jusqu'à ce que le charme opérant, le corps immobile revienne à la vie. Et les deux danseurs reprennent alors de concert, les pas du début, exultant de joie bondissante.

« Eh bien ! c'est la mort d'Osiris, le désespoir d'Iris, et la résurrection d'Osiris qui viennent de mimer, sans le savoir et à leur manière, ces ouvriers ignorants, nous dit M. Gabra charmé de notre surprise et de notre émerveillement.

Cependant avant même la fin de la danse, deux hommes, nouveaux arrivés, s'étaient approchés du Professeur. L'indiscrétion sympathique qui me fit demander ce que lui voulaient ces gens me fut favorable, car la réponse de mon savant interlocuteur m'éclaira mieux encore sur le genre d'existence qu'il adopte au désert.

C'est à la faveur de la nuit qu'il me plaît le plus de travailler. Il fait alors moins chaud dans les tombeaux et au fond des puits, et des galeries, et l'on y est plus tranquille aussi !

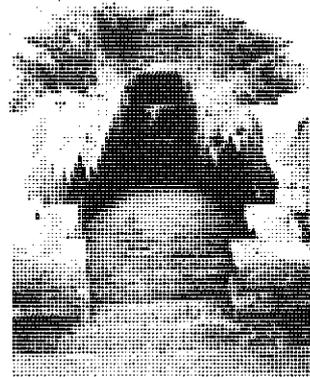
« Y travaillez-vous longtemps ?
 « Voyez-vous... si on est sur le bon filon, on ne peut pas s'en arracher. On continue à travailler jusqu'à complète exhaus-

tion... Bah ! qu'importe, pourvu que la trouvaille couronne nos efforts.

Toute cette région, notre région, a été spécialement infestée de brigands détraqués au long des siècles. Hélas ! nous retrouvons partout des traces de leur vandalisme. Ils ont tout vidé, cassé, saccagé ! Et cela nous est d'un tel crève-cœur ! Notre tâche est de celles qu'on ne peut entreprendre sans mettre quelque passion !

* * *

Le lendemain, au petit déjeuner, le professeur Sami Gabra me sembla quelque peu abattu. J'en déduisis que le travail de nuit avait été d'un maigre profit.



Entrée monumentale d'une galerie souterraine.

Lui-même me fortifia dans cette idée en me déclarant qu'il n'avait trouvé que des fragments et quelques papyrus.

Une heure plus tard, tandis que nous roulions vers Tounah et Mellaoui dans la même Ford archaïque, le regard si pénétrant, si expressif du savant égyptologue nous hantait. Et ce regard nous laissait à comprendre la somme d'intelligence et d'intuition, de science et de subtilité qu'il faut sans cesse dépenser sur ces chantiers de fouilles dont nous nous cloignons avec le regret de n'en emporter qu'une vision fugitive.

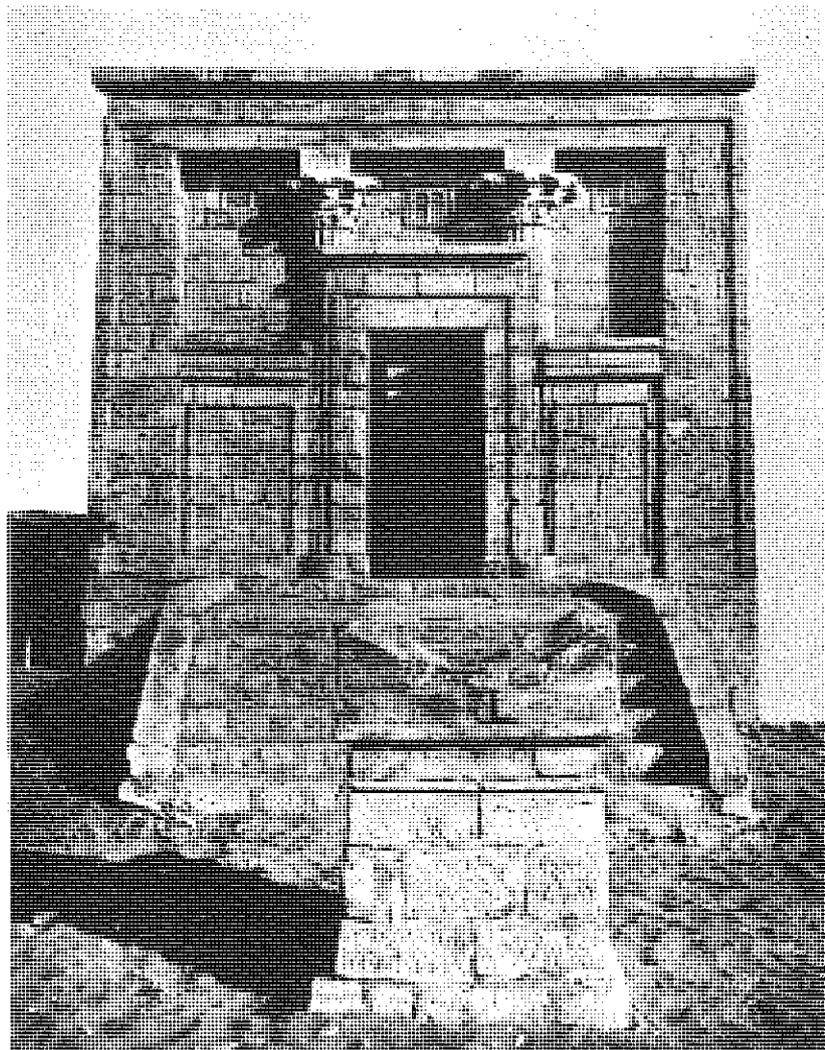
AMY KHER



Le lit d'Isidora en cours de dégagement.

RÉCENTES DÉCOUVERTES DANS LA

Par le Professeur



Temple d'époque ptolémaïque.

NOS ancêtres (1) trouvèrent l'art de faire des dieux; comme ils ne pouvoient faire des âmes, ils invoquèrent celles des démons et des anges et ils les fixèrent dans les saintes images et les mystères. Hermès mon aïeul, dont je porte le nom, établi dans la patrie (Hermopolis) à qui son nom a été donné, exauce ceux qui viennent de toutes parts pour obtenir de lui aide et salut, de là vient en Egypte le culte rendu aux animaux que les Egyptiens ont consacrés pendant leur vie. Ces dieux terrestres oiment le sacrifice, les hymnes et les louanges, car une douce musique les retient dans leurs idoles, leur fait supporter le long séjour parmi les hommes. »

C'est autour du site consacré au dieu Thot, devenu Hermès à l'époque gréco-romaine, là où à la voix du « Seigneur de la Parole et de la Magie » l'aube d'où le soleil devait naître avait

(1) « Hermès Trismégiste », par Neuard, p. 156 et suiv.

émergé de l'abîme, que la mission archéologique de l'Université Fouad I^{er} dirige ses efforts afin de trouver la solution du problème posé il y a trois ans par la découverte d'une grande enceinte en pierre taillée.

Les piliers qui forment cette enceinte sont rangés par groupe de huit et s'élèvent en gradins selon les sinuosités du sol; ils rappellent l'escalier d'un sanctuaire placé au pied d'une colline. Ils indiquent par leur présence le contour d'un territoire réservé au culte des dieux terrestres et à leurs âmes supérieures que les anciens Egyptiens essayaient de retenir dans leurs idoles aussi longtemps que possible auprès des hommes par la ferveur de leur culte. Nulle sépulture humaine ne peut être tolérée en cet endroit, sauf celle du grand prêtre de l'Ibis-Thot car il est « pur » et « père divin ». En effet, il existe à l'est de l'enceinte sacrée la grande nécropole des habitants d'Hermopolis que nous avons dégagée au cours de nos trois premières

années de travail. Aujourd'hui le visiteur peut cheminer à son aise à travers les places bordées de temples funéraires hissés sur leur terrasse, et admirer les styles variés d'architecture que l'époque ptolémaïque nous a légués. Les places conduisent par des ruelles à d'autres quartiers pittoresques où se pressent des maisons à coupoles, munies d'escaliers extérieurs par lesquels on accède à des chambres décorées de fresques tirées de la mythologie gréco-égyptienne.

Tout un chapitre curieusement illustré de l'époque de transition, avec ses fantaisies et ses hésitations, se présente à nous lorsqu'on étudie de près les décors et les fresques de ces monuments funéraires.

L'Angle Est de l'enceinte mesure 200 m. de côté, il est interrompu en son milieu par une allée qui nous conduit à un temple de grandes dimensions (40 m. X 20). Ce temple, détruit en majeure partie, fut sans doute édifié pour Thot et son ogoose. A l'extrémité Sud du temple, des monticules de terre rattachée du Nil, de forme ronde ou rectangulaire, attestent l'existence d'un jardin. On y trouve encore des racines de plantes herbacées et des troncs de « daum », arbre sacré du cynocéphale.

Ce jardin est agrémenté d'un bassin à coupole construit en brique rouge. Le bassin est alimenté par un système de réservoir et de tuyautage apportant l'eau d'un puits adjacent. Il servait sans doute aux ébats des ibis sacrés élevés dans le temple.

Quant au puits, c'est une véritable merveille d'architecture romaine. Le constructeur avait résolu avec adresse et à-propos toutes les difficultés inhérentes aux endroits élevés et désertiques.

A 600 mètres au nord de ce jardin et du Grand Temple, se trouve l'entrée monumentale de la première galerie souterraine consacrée aux momies des ibis et des singes, qui étaient élevés par les prêtres d'Hermopolis ou apportés



Prêtre archiviste de Thot (ex-voto en bronze).

VILLE SAINTE D'HERMOPOLIS

SAMI - GABRA



Bas-reliefs du Temple d'Hathor-Dendero.

par les fidèles de toute l'Égypte pour y être enterrés.

Les monuments ainsi disposés : Grand Temple, jardin et territoire délimité par une enceinte, confirment la description du site donnée par le « Tebtynispapyrus » (2) :

- 1° Le Grand Temple (Ἱερὸν ἱερῶν).
- 2° Jardin et dépendances (Ἰκονοποιεῖν).
- 3° Galeries souterraines (Ἰριστάριον).

Ce sont ces dernières qui ont fait l'objet de nos travaux de cet hiver et, à l'heure actuelle, nous en connaissons trois, communiquent entre elles, munies de bauches d'air et couvrant une superficie de 20 hectares.

Chaque galerie est précédée d'un atelier d'embaumement, d'une chapelle à ciel ouvert,

(2) Voir « Prinz Joachim Ostraca », par F. Preisigke et W. Spiczalberg, p. 24 et suiv.

s'ouvrant sur une entrée monumentale formée d'un escalier en pierre dont le nombre de marches varie entre 75 et 120 et qui descend en pente douce jusqu'à la porte de la galerie.

Quand on pénètre à l'intérieur on est saisi de voir s'ouvrir devant soi un réseau de rues souterraines vastes et longues dont les parois sont creusées de centaines de niches taillées dans le rocher.

Au premier tournant d'une rue, parfois à l'extrémité, on trouve une chapelle peinte dont le plafond est décoré de tableaux zodiacaux; les murs sont recouverts de scènes attestant la vénération des premiers Ptolémées pour le dieu Thot (ibis-cynocéphale), patron des lois et des sciences.

Sur le sol des galeries, des milliers de jarres sont entassées dans le sable; elles recèlent des ossements d'ibis soigneusement traités et emmaillottés suivant le procédé indiqué par Hé-

dote. Ces jarres contiennent aussi, parfois, des ex-votos en faïence ou en bronze, des statuettes délicatement ciselées, portant des inscriptions touchantes qu'un prêtre à genoux dans l'attitude de la prière adresse au dieu Thot : « Que le dieu Thot, l'ibis deux fois grond, seigneur de la parole et des lois accorde la joie du cœur, une longue vie au prêtre archiviste, au chef de bataillon, etc., etc. »

Par un heureux hasard nous avons pu atteindre une allée de 20 m. de long qui n'avait jamais été violée; le prêtre y avait disposé les objets d'une façon émauvante.

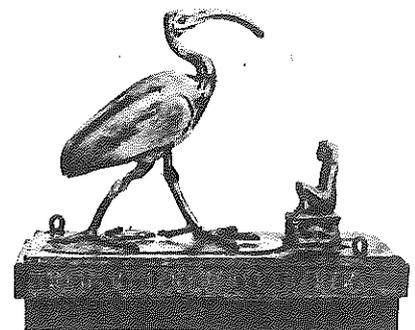
Au-dessus des jarres jonchant le sol, de grands ibis aux allures fières, aux corps dorés, becs et pattes en bronze, semblaient regarder la porte murée de la salle.

A même le sol, des petits sarcophages en calcaire épais, sculptés en forme d'ibis, étaient posés par groupes de huit et regardaient le soleil levant; ils semblaient sortir de l'obscurité des galeries pour s'élaner vers la lumière du soleil.

Mais la plus belle trouvaille fut celle que nous fîmes, en déplaçant des jarres, de deux papyrus, l'un démotique et l'autre hiéroglyphique. Il semble que les prêtres de Thot ont voulu laisser à la postérité les preuves de leur science. En effet, le papyrus démotique est un code de lois unique en son genre dans la documentation juridique égyptienne. Il traite des lois définissant les rapports entre propriétaires et tenanciers, des conditions d'héritage, des contrats, etc. Quand l'étude en sera achevée, il sera d'un grand apport à la législation antique. L'autre papyrus confirme encore la relation entre Thot et le calcul des astres et des planètes, il réserve une grande place aux scènes zodiacales et à la mythologie.

Parmi ces milliers, ces centaines de milliers d'ibis dans lesquels s'incarnait le dieu Thot Immortel reposait, à notre grande surprise, le Grand Prêtre, qui devait présider à tous les soins apportés au culte de ces dieux terrestres animés par des « esprits supérieurs ».

Nous avons retrouvé, après 25 siècles, son sarcophage entouré de quatre vases canopes en albâtre, qui veillaient sur son corps.



Ibis-Thot

Aspect de la vie sociale dans la ville d'Hermopolis-Ouest

CONFERENCE

donnée au groupement des Amitiés Françaises le 6 Avril 1956

Par le **Prof. Sami Gabra**

Vice-Président de l'Institut d'Égypte

*L'Union, 2. Jahrg. Nr. 97, 31 Mai 1956
(Kairo)*

Mesdames,
Mesdemoiselles,
Messieurs,

C'est avec un vif plaisir et une grande émotion que je vous parle ce soir d'un sujet qui m'est très cher. Je ne prétends pas l'avoir épuisé, mais je crois l'avoir étudié et vécu durant mon séjour de 20 ans autour de ces grandes collines qui recouvraient les vestiges de notre site.

Ces années n'étaient pas toutes semblables, elles étaient tantôt rudes et pénibles, parfois décevantes, mais quelquefois fleuries d'espoir et de joie lorsqu'elles nous apportaient au sein de ce désert plein de charme et d'angoisse, quelques découvertes si modestes qu'elles fussent.

Notre joie était souvent partagée par les rares visiteurs et les charmantes visiteuses; à leur tour comme nous ils s'intéressaient aux vestiges du passé et au site mystérieux de Thot Hermès, patron de notre ville.

Le site de nos fouilles se trouve à 320 kms. au Sud du Caire. C'est la partie Ouest de l'ancienne ville du Dieu Thot appelée Khemenou She-moun en Copte, ville de huit divinités

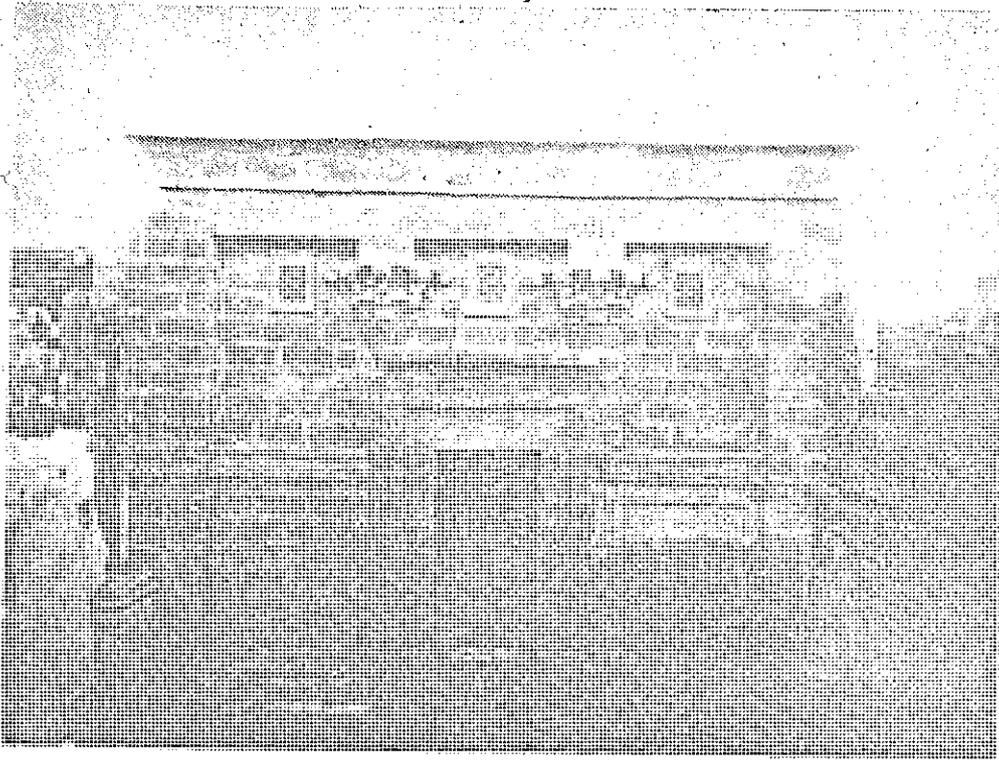
associées avec Thot pour préparer la création du monde.

Bien avant l'arrivée d'Alexandre le Grand en Égypte les immigrants grecs avaient confondu Thot dieu de la Science et des Arts avec Hermès et la ville de Thot, fut appelée Hermopolis.

Dhouity ou Thot en tant qu'Ibis est une ancienne divinité portée sur les enseignes des clans préhistoriques. Il était originaire du Delta. Son culte éminemment populaire était répandu dans le Delta en Haute-Égypte, notamment à Abydos.

Le culte de Thot a fini par se centraliser à Hermopolis, comme le dit, très justement, notre collègue, Mr. Jean Sainte Fare Carnot dans son livre « La vie religieuse dans l'Ancienne Égypte ». C'est à Hermopolis que Thot a conquis ses titres de gloire.

En effet, le culte de Thot, depuis sa centralisation à Hermopolis, prit une extension effective et une renommée irrésistible qui poussèrent les Grecs non seulement à confondre



Type de temple funéraire style composite d'Hermopolis-Ouest. 2ème siècle avant l'ère Chrétienne.

Thot avec Hermès mais aussi à considérer les doctrines d'Hermès Trismégiste comme des règles de Sagesse transmises par les disciples de Dhouty, le Thot Egyptien.

Parmi les raisons qui ont contribué à la vogue du culte de Thot, à sa faveur générale et à son prestige, il y en a qui sont dues à l'activité de son sacerdoce, souple, averti, et capable de hautes spéculations théologiques.

D'autres raisons peuvent être trouvées dans le fait d'avoir choisi pour centre du culte, une ville riche, bien placée, dans une large et verdoyante vallée, et dont je vous ferai voir, tout à l'heure, quelques vestiges.

Voyons, maintenant quelques aspects du culte, qui l'ont rendu si populaire et si répandu. Nous verrons, par la suite, les vestiges de ce culte à Her-

mopolis, et l'influence qu'il a eue dans la vie sociale des habitants.

Dans le panthéon Egyptien, si divers et parfois si complexe le dieu Thot a joué le rôle d'ami des dieux et des hommes, mais il ne fut jamais un dieu politique ou un dieu d'état. Il s'en suivit qu'il a pris les aspects les plus divers.

Son premier symbole était l'Ibis, associé à la lune (ioh). On le trouve souvent, plus tard, figuré avec la silhouette d'un homme, portant le disque lunaire ou la couronne Atef; il avait alors, le titre de « Seigneur de Shemou Hermopolis ».

D'autres divinités étaient déjà installées dans les lieux où Thot était vénéré, mais son sacerdoce ne voyait pas de mal à lui donner, à côté de son aspect d'Ibis, celui d'un babouin pensif,

vives
du
s et
ses

res-
élé-
rits
uve
ero-

stée
ien,
ba-
ège
de
ons
om-
ma-

la
de
ous

de

Le culte de Thot étant associé à la lune dont les mouvements se reproduisaient avec régularité. Ce Seigneur d'Hermopolis devint le représentant de l'ordre et de la mesure. Il fut, le Seigneur du temps, le calculateur, le Sage au pas mesuré, le patron des Scribes, le Prince du livre et du Savoir, il fut aussi Magicien ou Dépositaire du rituel divin. Scribe de la divine Assemblée Mer-ses m dadat Wrt ou Mer-Ses N-neter Medou.

En sa qualité de Vizir du Demurge Ra, Thot est l'envoyé, le messenger à tout faire; il fut l'auxiliaire d'Osiris, et par ces fonctions, mit un terme aux querelles d'Horus et de Set, après avoir pansé leurs blessures.

Dans la légende de la Création du Monde, par l'Ecole de Memphis, Thot représente la langue, la voix, le Verbe du Créateur, et c'est par la force de la parole révélée que le Monde sortit du Noun, le chaos primordial.

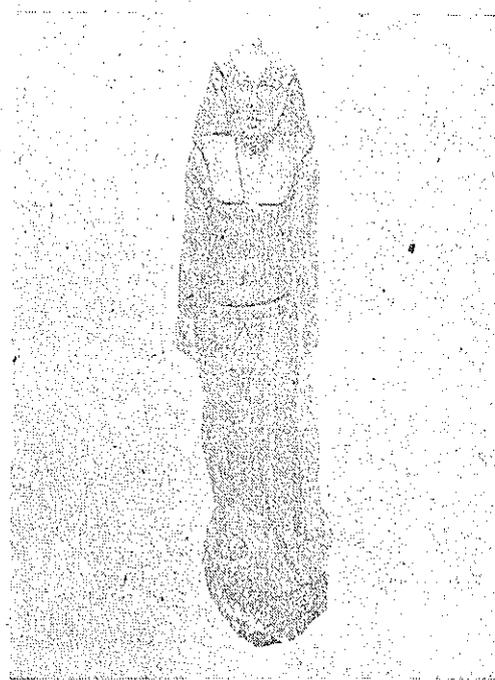
Examinons maintenant l'autre aspect de notre sujet, les vestiges du culte à Hermopolis.

La ville d'Hermopolis, placée dans une riante vallée, en bordure d'un plateau désertique où se trouvent nos fouilles, située à mi-chemin entre les deux capitales politiques, Memphis et Thèbes, ne tarda pas à devenir l'asile des réfugiés de toutes sortes, bourgeois, notables, artistes, rhéteurs d'Alexandrie, de tous ceux qui étaient refoulés par des invasions cruelles ou des troubles locaux.

Jadis, les ancêtres de la glorieuse XVIII^e dynastie, les Thotmès et les Iohatep avaient cherché un refuge dans cette ville hospitalière.

Akhnaton, Souverain et Apôtre d'une doctrine qui devança son temps avait, lui aussi, choisi la région d'Hermopolis pour y établir sa nouvelle capitale. Il avait fait graver deux stèles limites dans la partie Ouest d'Hermopolis où se trouve notre site.

Malgré les invasions successives brutales et cruelles que l'Égypte a dû subir des Lybiens, des Assyriens et des Perses, la ville de Thot, avec ses



Statue de Roi. Epoque Ptolémaïque, facture Egyptienne

deux cités de l'Est et de l'Ouest, restait la ville sainte, le centre des pèlerins allant vers le quartier des Esprits supérieurs « *Aaou-Baou* » où se trouve le fameux Ibitaphion décrit par Hérodote.

Non seulement la ville est restée prospère jusqu'à l'époque d'Hadrien, par ses monuments et sa fameuse basilique, mais elle était aussi le siège d'un haut sacerdoce et d'une classe de fonctionnaires érudits. Nous en avons eu la preuve par la découverte de nombreux papyrus, traitant de mathématiques, jurisprudence et théologie.

Pour vous donner une idée de la supériorité des disciples de Thot, et de son culte, je me contenterai de vous citer deux exemples.

Le premier est tiré du temple de

Pétosiris dont vous connaissez la belle publication faite par le professeur Gustave Lefebvre; voici ce que dit un pèlerin grec dans une poésie inscrite sur une colonne du temple funéraire de Pétosiris, cette inscription a été datée du 2ème siècle av. J.C. « J'invoque Pétosiris dont le corps est sous terre, mais dont l'âme réside au séjour des dieux » Sage il est réunit à des Sages.

Voici comment Pétosiris lui-même exprime sa profession de foi : « Toute la nuit l'Esprit de Dieu était dans mon âme, je faisais ce qu'il aimait; elle est bonne la route de celui qui est fidèle à Dieu.

Autre exemple tiré d'un hymne adressé à Thot dans le papyrus Sallier.

Ici, nous avons le thème de la soif et du silence du fidèle, évoqué tant de

fois dans les Psaumes et par les mystiques.

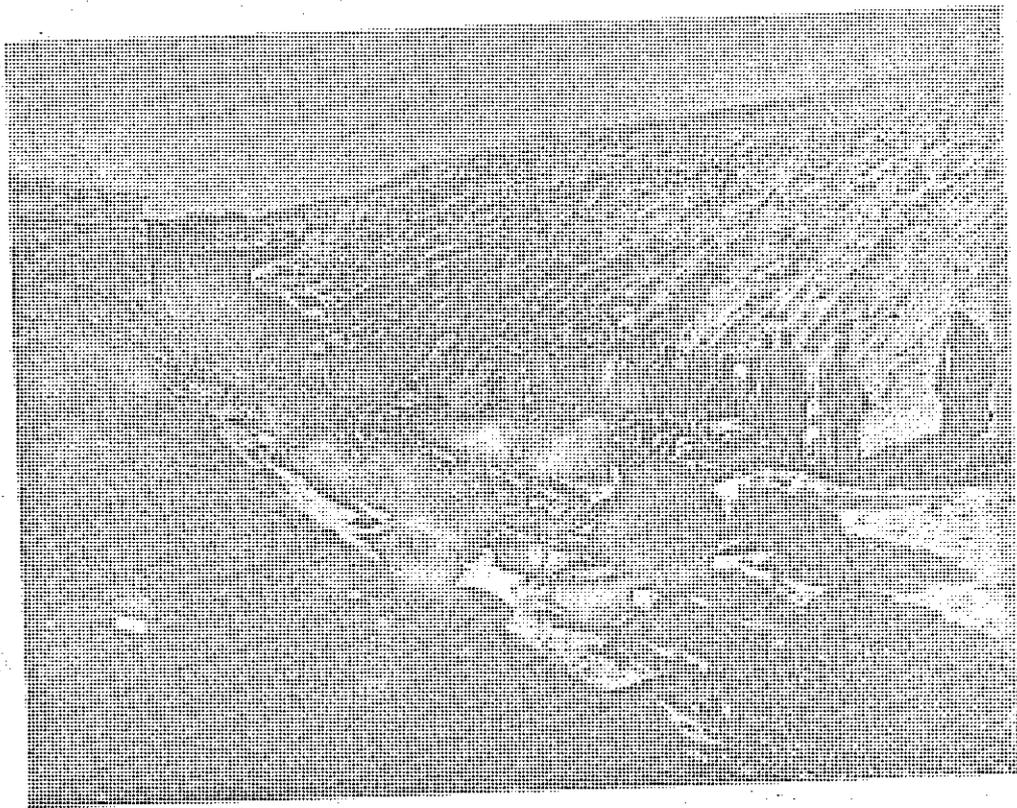
L'hymne parle d'un puits que nous avons dégagé dans notre site et qui se trouve derrière les ruines du grand temple de Thot.

« Puits profond et frais, si doux au voyageur altéré du désert; le bouillonnant, le bavard peut passer à côté sans voir la fraîche fontaine.

O grand palmier doum de 60 coudées qui porte des noix (le palmier doum était l'Arbre Sacré de Thot sous la forme du babouin).

O toi qui amènes l'eau dans un lieu éloigné, viens, et sauve-moi qui suis silencieux. Thôt, O fontaine douce à l'homme altéré dans le désert ».

De nos jours, le voyageur peut se



Aspect d'une colline avant le dégagement.

li-

n-
s.
n
se
re
t.
es

se
et
a-
la
lle

ne,

de
te-
ge.

est
le

rendre directement en voiture ou par le train pour visiter les deux sites de la ville d'Hermopolis, à 8 kms. au Nord de Mellaoui, et par une route carrossable on atteint les ruines d'Hermopolis la Grande.

Le village où se trouvent les ruines d'Hermopolis s'appelle aujourd'hui Ashmounin. Ce nom est une survivance de l'ancien nom de la ville de huit divinités du dieu Thot. C'est un duel, Ashmounin signifie les deux Shmoun. Celle de l'Est, ville des vivants et celle de l'Ouest Khemnou ou Shemenou pamaiket. La ville de Huit la protectrice connue aujourd'hui sous le nom de Touna el Gebel.

Au milieu d'une vaste palmeraie on aperçoit des colonnes surmontées de leurs chapiteaux de pur style classique. Ces colonnes délimitaient les deux Ailes de la Basilique de cette Ville Sainte d'Hermopolis dont les habitants étaient si fiers, même après sa déchéance, elle fut appelée tour à tour citoyen d'Hermopolis Megalé Archai Khai Lampera ou Hermopolis Majore Antiqua et Splendida.

Tout autour de cette Basilique s'ammoncellent des vestiges de l'ancienne cité malheureusement ravagés par les chercheurs d'engrais.

Au siècle dernier une majeure partie du temple de Sêti Ier construit en beau Calcaire blanc fut détruite pour construire les sucreries de Rodah et de Sheikh Fadl. Dans ces décombres halucinants des centaines de colonnes en granit gisent par terre en attendant le jour où elles seront hissées à leur ancienne place.

Ces belles colonnes délimitaient jadis les deux principales rues de la ville: Rue de la Lune et Rue du Soleil.

Au milieu de ce vaste champ de débris, les fouilleurs clandestins ont trouvé de nombreux rouleaux de papy-

rus Grecs et Coptes connus sous le titre de Corpus Papyrorum Hermopolitanorum.

D'après certains documents, il semble que les habitants étaient processifs. Des litiges soulevés pour vérification de titres de propriété ou pour cause d'empiètements dans la ville funéraire où sévissait une crise de logement. Mais il y a d'autres informations utiles sur la topographie de la ville.

Les constructions importantes se trouvaient dans les rues de la Lune et du Soleil. Temples Egyptiens, Basiliques Romaines, Agora, Bureau de la douane, Gymnasium, marché de la viande. De tout cela résulte que la ville



Masque d'homme, 2ème siècle, époque Gréco-Romaine, influence égyptienne

d'Hermopolis servait d'autre part de marchandises entre le Delta, la Haute-Egypte et les régions de la Mer Rouge.

A douze kilomètres et à l'Ouest d'Ashmounin après avoir traversé le

Bahr el Youssef sur un pont et en voiture maintenant au lieu des ânes d'autrefois, on aborde une vallée fertile et riante puis on atteint le Désert Lybique, on le suit jusqu'à notre site Khenenoun Maket des Anciens ou la ville protectrice Touna el Gebel d'aujourd'hui. C'était la ville où se pressaient les sanctuaires du dieu Thot avec les quartiers des « Esprits supérieurs » où dormaient des millions des momies d'Ibis et quelquefois des Babouin. D'un autre côté se trouvait la Nécropole des Seigneurs d'Hermopolis.

Une ville de pèlerins avec un grand temple de 120 m. de long et 36 m. de



Masque en plâtre de femme montrant le type de coiffure

large. Une cour réservée aux pèlerins et aux bateleurs. Une balustrade de 600 m. de long sur 250 m. de large, elle servait de limite à la vaste Cour des Esprits Supérieurs. Nulle sépulture humaine n'y était tolérée à cet endroit. De cette Balustrade partaient les voies

sacrées les Dromos vers les immenses galeries souterraines Ibitaphion jadis visitées par les voyageurs Grecs et par des Français entre autres Cadavène et Dubary au XVIII^e siècle.

Nous avons dégagé 4 galeries, dont chacune possédait une chapelle et une salle de momification. J'ai eu l'honneur de mettre à jour les entrées principales de ces galeries, dont les voyageurs du XVIII^e siècle n'ont pas parlé; car ils avaient dû pénétrer à l'intérieur par les failles du rocher, les entrées étant ensablées sous un Kom de 12 mètres et plus.

Aujourd'hui, après 10 ans d'efforts, ces galeries sont accessibles au visiteur, nettoyées par des bouches aérées éclairées à l'électricité. Elles s'étendent actuellement, sur une superficie de 20 feddans, et je n'ai pas encore atteint la plus ancienne, celle qui pourrait, peut-être, nous renseigner, par des inscriptions sur le grand culte de Thot.

Dans cette cité sacro-sainte, autour de ces temples, et de ces galeries s'affairait tout un monde cosmopolite harcelé par les besoins de la vie, épris d'art et de culture spirituelle, recherchant la vraie sagesse et professant dans ses manifestations artistiques un éclectisme et un mélange de tourment et d'hésitation caractérisant les époques de transition.

Ces grands provinciaux, voulaient, à l'instar des habitants des capitales affirmer leur valeur, leurs connaissances littéraires et aussi les tendances de modernisme féminin, exprimées dans les coiffures compliquées des dames d'Hermopolis.

Cette recherche de l'élégance nous fait penser aux plaintes de certains maris alexandrins. Ceux-ci allèrent, un jour, demander à St. Clément d'Alexandrie d'excommunier l'artiste en corruption (c'est-à-dire le coiffeur) qui mettait des journées entières pour coiffer

A-
ni-
ux
les
en
ga-
et
ide
iné
sti-
de
au
ve-
ous
ro-
et
ux,
vi-
ars
ice
ine

de
ais
me
ou-
if
les

immenses
hion ja-
Grecs et
es-Cadal-
écle.

eries, dont
lle et une
l'honneur
principales
ageurs du
é; car ils
érieur par
rées étant
12 mètres

d'efforts,
s au visi-
hes aérées
s'étendent
icie de 20
bre atteint
pourrait,
ar des ins-
de Thot.

ainte, au-
es galeries
cosmopolite
vie, épris
lle, recher-
professant
istiques un
tourment
t les épo-

voulaient,
s capitales
connaissan-
ndances de
ées dans les
ames d'Her-

gance nous
de certains
allèrent, un
t d'Alexan-
en corrup-
r) qui met-
pour coiffer

ses clientes et qui, outrepassant ses capacités n'hésitait pas à dessiner des amours sur les sandales. Ces mêmes coquettes poussaient l'amour de leur coiffure à un tel point qu'elles refusaient de se coucher pour ne pas détruire l'édifice artistique de leurs boucles, de leurs nids d'abeille, de leurs catogans et de leurs accroche-cœur.

Il y avait parmi ces personnages si divers, d'abord, les grands prêtres qui veillaient au culte de Thot, les embaumeurs des animaux sacrés, les peintres et leurs cahiers de modèles, les sculpteurs, les verriers et leurs fours, les céramistes, les architectes dont nous possédons quelques maquettes. Les ouvriers de la Nécropole habitaient des maisons décorés de tableaux dionysiaques, grossièrement licencieux. Il y avait aussi, autour du grand temple de Thot les magasins d'objets de piété, les archivistes avec leurs manuels de renseignements sur la crue du Nil et sur les questions en litige.

Dans la Nécropole, des épitaphes nous rappellent que les Hermopolitains étaient spécialisés depuis des siècles dans l'élevage des chevaux de course. N'oublions pas les astrologues, les ermites confinés dans la solitude et la méditation dont nous avons retrouvé une demeure aménagée dans la cour

d'une petite chapelle, dédiée au fils d'Alexandre le Grand.

Enfin et surtout, il y avait les initiés au culte d'Isis et d'Osiris ceux qu'on appelait les loués d'Osiris et les suivants d'Isis. Nous le savons par les nombreux ex-votos, objets d'art en bronze et en bois, trouvés dans les galeries et dans la Nécropole.

Quand on a vécu sous le ciel pur et limpide du désert, et dans sa solitude prégnante, quand on a souvent cheminé dans le voisinage immédiat des vestiges vénérables, des temples revêtus de prières et d'invocations ardentes, au milieu de ces divinités si expressivement matérialisées sur les murs, il vous semble que les âmes des anciens croyants flottent dans l'atmosphère et qu'elles attendent un regard affectueux, une pensée, un geste d'appel pour revivre devant nous et se fixer dans leurs demeures.

Leur message, c'est la permanence et la continuité de la pensée humaine et de ses oeuvres.

Nous pouvons dire avec Fustel de Coulange, « le passé ne meurt jamais complètement pour l'homme, l'homme peut bien l'oublier, mais il le garde toujours en lui, car à chaque époque, il est le produit, le résumé de toutes les époques antérieures ».



Tuna al-Gebel, Pedestrian-Mekropole
 Lageplan M 1:1000
 BTU Cottbus
 LS Baugeschichte / LS Vermessungswunde
 Gutachter: T.K., A. D.V.G., T.M.
 Stand: Februar 2007

*Annuaire de l'E.P.H.E., Section des Sciences
Religieuses 79, 1972/73*

HERMOPOLIS - EL BAQLIEH ET LE NOME DE L'IBIS

PAR ALAIN-PIERRE ZIVIE

Pensionnaire de l'Institut français d'Archéologie orléanaise du Caire

Thèse de doctorat de 3^e Cycle

préparée sous la direction de M. JEAN YOYOTTE

soutenue le 30 juin 1971

La ville d'Hermopolis qui fait l'objet central de cette thèse est située dans la province actuelle de Daqiahih, entre Mansourah et Simbellawein et à une dizaine de kilomètres à l'ouest de Mendès. Elle correspond au village moderne d'El-Baqliéh et surtout à ses tells voisins : Tell el-Naqous et Tell el-Zireiqi (qui forment ensemble le Tell el-Baqliéh) et, un peu plus loin, Tell el-Ahmar ou Tell el-Rubâ. Le nom antique de la ville, résidence du dieu Hermès, c'est-à-dire Thot, était *Bâh(ou)* ou *Per-Djehouty-ou-p-rehouy* (« La-maison-de-Thot-qui-sépare-les-deux-compagnons »).

D'emblée, une remarque s'imposait au sujet du nom de cette Hermopolis : elle ne portait pas l'appellation de « parva » (par opposition à Hermopolis magna sise à El-Achnouein en Moyenne Égypte) comme on le croit trop souvent ; en réalité en effet, Hermopolis parva était située près de l'actuelle Damanhour, à la limite ouest du Delta. Cette délicate question des Hermopolis du Delta ne nous intéressait d'ailleurs pas directement et on s'est contenté de résumer brièvement le problème dans l'*avant-propos*.

C'est là également qu'on a tenté de définir les buts poursuivis par cette recherche, la nature des problèmes qui se posaient et surtout les méthodes adoptées pour en venir à bout ; ces dernières devraient du reste pouvoir s'appliquer à toute étude mettant en jeu la géographie religieuse du Delta égyptien. Le problème d'Hermopolis et de l'IBIS se pose de la manière suivante : essayer de connaître le mieux possible l'histoire, la topographie, la toponymie, les cultes et les mythes spécifiques d'une ville (et par extension de sa région) dont il ne reste pratiquement rien, où relativement peu de voyageurs sont passés, dont les quelques monuments préservés sont dispersés de par le monde et sur laquelle les textes égyptiens sont bien peu loquaces. Face à ces « données négatives », la démarche apparaissait d'elle-même et dictait le plan à suivre.

un torse tardif au Musée de Carthage en Tunisie pour les documents proprement hermopolitains ; la stèle de Fiye (Piankhi) et une stèle rupestre de Nechtanébo II à Massara pour les mentions les plus instructives ; et enfin un grand nombre de processions de nomes ou de dieux locaux dans les temples d'Edfou et de Dendara (et particulièrement le *Grand Texte Géographique d'Edfou*) dans la catégorie des processions. Du reste, un des faits les plus remarquables qui ressort de cette confrontation de sources aussi diverses est de voir les données des temples gréco-romains et les traditions dont ils témoignent confirmées par des documents et des textes souvent beaucoup plus anciens. Enfin, pour clore cette partie, on a réuni un petit nombre de témoignages, tant littéraires que papyrologiques, rédigés en grec.

Une fois présentés et examinés pour eux-mêmes, tous ces documents forment la base d'une étude d'ensemble où l'on a tenté de rassembler les conclusions qui se dégagent de cette vaste confrontation. Cet exposé, loin de se prétendre définitif, ne veut être qu'un *essai de synthèse*. Il porte dans trois directions.

On a d'abord essayé de retracer l'histoire de la ville et du nome. Attestés, semble-t-il, dès les époques les plus reculées, ce n'est qu'au Nouvel Empire qu'on entend parler d'eux avec netteté, et c'est à l'Époque Saïte et sous les deux dernières dynasties indigènes que la ville d'Hermopolis doit avoir connu sa période la plus brillante. Depuis longtemps cependant, l'Ibis n'existait plus en tant que réalité administrative distincte et dépendait de Mendès ; Hermopolis sera d'ailleurs à l'Époque Grecque une toparchie du nome Mendésien.

Après quoi les questions de toponymie et de topographie ont retenu toute notre attention. Tour à tour, on a étudié les principales divisions du nome (bras d'eau, territoire agricole et terrain bas), la configuration de la capitale et son double nom de *Bâh(ou)* et de *Per-Djehouty-ou-perhouy*, les divers sanctuaires de la ville et leurs noms, et enfin quelques toponymes indirectement liés à cette région. Le problème très difficile de la lecture de l'emblème du nome (« l'Ibis » ?) et ses implications ont été également évoqués.

Pour terminer, on a abordé la théologie et les cultes d'Hermopolis. Thot, ses épithètes, ses divers aspects, ses animaux sacrés et son culte nous ont évidemment retenu longtemps ; mais aussi sa parèdre Nebmetâwayt et le dieu-fils de la triade, Hornefer. On s'est du reste aperçu qu'Horus avait toujours occupé une place de choix dans les cultes de cette région, au point d'éclipser parfois Thot en renommée et en importance. Le rôle des autres divinités (Osiris-Merity, Amon, Ptah, Neïth), divers points touchant au culte, aux interdits et aux reliques, sont encore évoqués, avant de montrer la parenté qui lie Hermopolis à Mendès et les divergences que cette ville laisse entrevoir

I. *Introduction* est double. Dans une première partie, on s'est attaché à dresser un état de la question, fort nécessaire tant celle-ci est complexe et a donné lieu à toute sorte de confusions. Pour ce faire, on a distingué trois étapes dans la littérature égyptologique à orientation géographique : A. Avant le déchiffrement des hiéroglyphes ; B. La période 1860-1925 où domine la personnalité de Henri Brugsch ; C. La période allant de 1925 à nos jours avec l'œuvre de Henri Gauthier. La deuxième partie est consacrée au site-même de Baqlieh : vu les menaces graves que les éléments naturels, les événements et les hommes font peser sur les sites du Delta, vu aussi le peu d'importance des travaux qui y furent réalisés et l'impossibilité actuelle de se rendre sur place, il a paru utile de recueillir, dans l'ordre chronologique, toutes les descriptions du site que l'on possède et de les citer *in extenso*, quitte à n'aborder les problèmes qu'elles soulèvent que plus tard, dans une synthèse personnelle. D'emblée quelques noms d'hommes apparaissent dont les travaux sur Hermopolis forment pour nous une source capitale : Édouard Naville, Georges Daressy, Georges Foucart, Mohamed Chabân et Labib Habachi encore récemment.

Après cette indispensable présentation de la question et du site, on s'est consacré à la partie essentielle de ce travail : l'étude de la documentation proprement dite. Sous ce nom, il faut entendre toutes les mentions, brèves ou développées, d'Hermopolis, de l'Ibis ou de faits y ayant trait. Les documents relèvent d'ailleurs de tous les genres possibles : processions de nomes sur les soubassements des temples, stèles de donation, fragments inscrits retrouvés sur place, amulettes de faïence, statues de rois ou de particuliers, etc. Au total, on a réuni un peu plus de cent documents : il ne nous était sans doute pas permis d'être exhaustif, mais nous avons tenté de l'être le plus possible, car c'est à cette seule condition qu'on peut pallier l'extrême pauvreté de notre information.

Ces sources sont présentées dans un ordre aussi chronologique que possible et sont de trois types : les documents qui proviennent du nome de l'Ibis, les mentions diverses et les processions géographiques. Toutes sont d'égale importance et procurent des informations qui se complètent, à la condition d'avoir été contrôlées de près. C'est pour-quoi chaque document est d'abord présenté rapidement et replacé dans son contexte ; alors seulement les textes sont traduits et commentés.

Parmi les sources les plus importantes de chaque type, on notera particulièrement : un modèle de palette du Metropolitan Museum of Art à New York, la statue Louvre A 94, une stèle de donation de l'ancienne collection Bailey à New York, le naos Caire CGC 70008,

par rapport à ce que l'on connaît de la théologie d'Hermopolis magna.

Deux *appendices* (et un *index*) suivent cet *essai de synthèse*. L'un est consacré à une mise en parallèle des textes des processions géographiques gréco-romaines concernant l'Ibis ; l'autre est un tableau montrant l'ordre de succession des nomes de Basse Égypte à travers le temps (l'Ibis a longtemps occupé la treizième et la quatorzième place avant d'être connu comme le *quinzième nome de Basse Égypte*, dénomination au demeurant inexacte).